

LA CHATELAINE EN SABOTS, par ROSELYNE

Mai 1933

La Revue Populaire

15¢

26e ANNEE

La plus grande revue canadienne

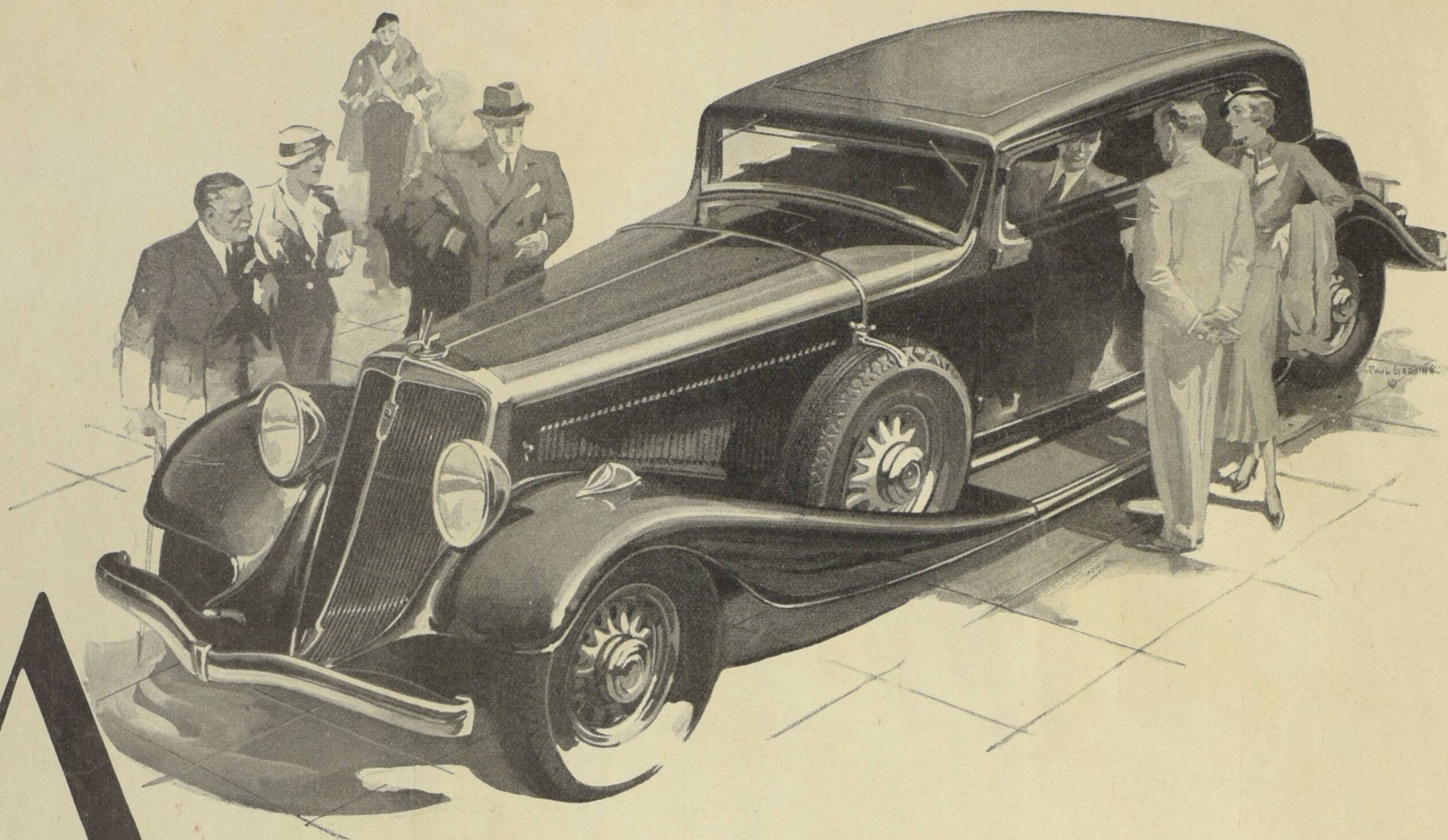


ART

LETTRES

SCIENCES

HISTOIRE



Automobiles Automatiques!

CE SONT des Studebakers, bien entendu, ces splendides automobiles nouvelles qui ne sont incapables que d'une chose: se diriger toutes seules... des Studebakers d'une ligne incomparable et luxueusement équipées, dont ont été éliminés 61% de l'effort physique et près de 100% de la tension d'esprit exigés autrefois du conducteur.

Ce sont des Studebakers, produits du même génie mécanique qui dota l'industrie automobile d'un si grand nombre de ses plus importantes innovations — des Studebakers aux 12 "cerveaux mécaniques" qui non seulement "pensent" automatiquement, mais aussi fonctionnent automatiquement. Vous n'avez

pour ainsi dire qu'à conduire. Une simple clé sur le tablier met le moteur en marche — sans que vous ayez à régler un carburateur ou à faire quoi que ce soit d'autre. Les freins mêmes s'appliquent par le moindre contact du bout du pied sur la pédale — Freins Power qui sont le plus grand perfectionnement de l'année !

Peu importe que votre automobile actuelle soit neuve ou vieille, venez conduire l'une de ces merveilleuses Studebakers nouvelles. Avant tout, venez voir comment le plus ancien fabricant de véhicules du monde a réussi à vous offrir des autos dont s'inspireront certainement toutes les automobiles de l'avenir.

\$1175
et plus, f.à b, à l'usine

CANADA MOTOR CAR
3485 Avenue du Parc
Montréal

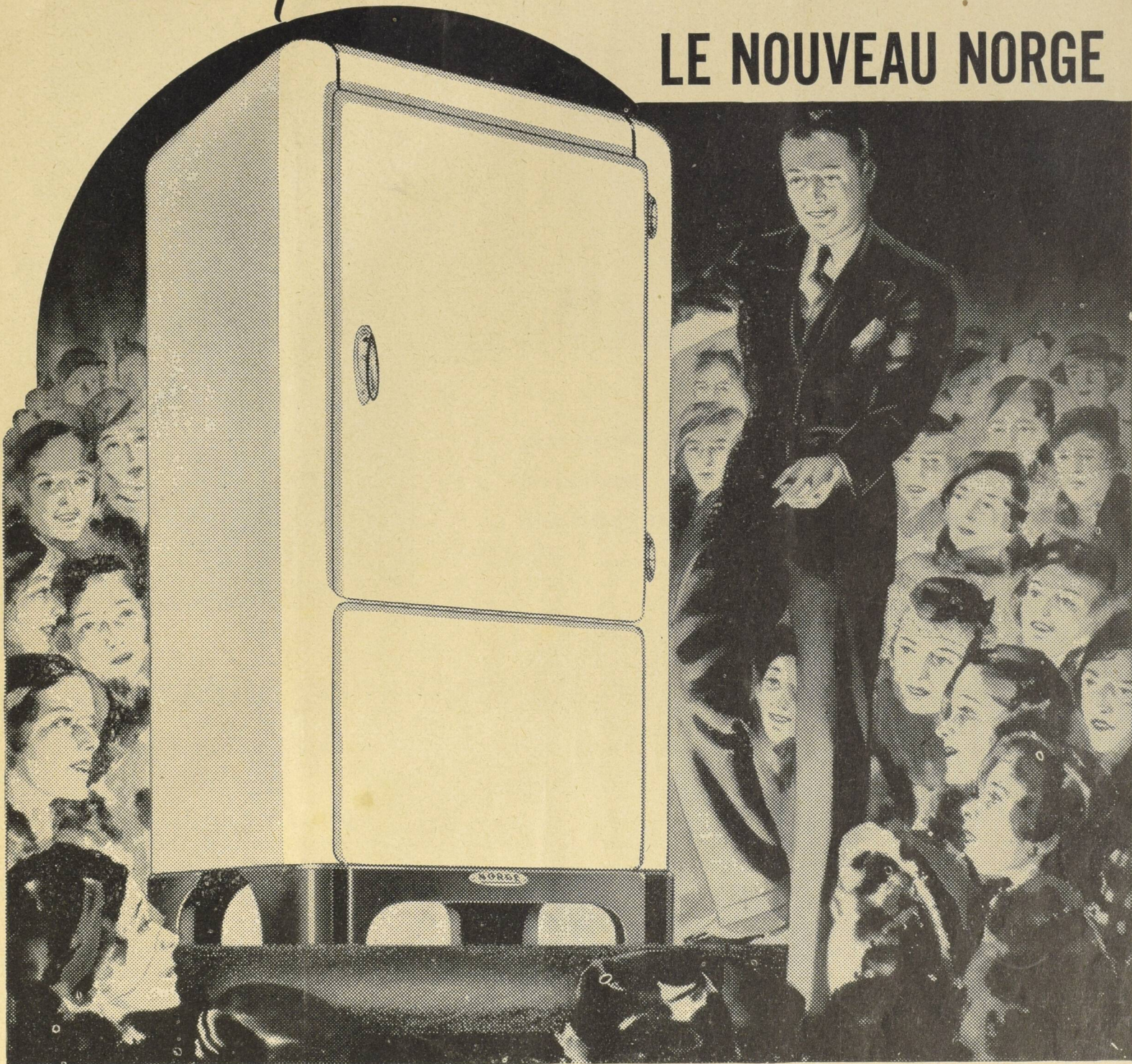
BENOIT MOTOR SALES, LIMITED
4556, Boulevard Saint-Laurent et 5644 Avenue du Parc, Montréal

JOSEPH GENDRON
1027 rue La Montagne
Montréal

STUDEBAKER
FABRIQUÉE AU CANADA DEPUIS 1912

"Tel que vous l'avez demandé"

LE NOUVEAU NORGE



Jamais, pas plus dans un Norge que dans tout autre réfrigérateur électrique, vous a-t-on offert autant de fameuses caractéristiques et de commodités modernes que vous en offre maintenant ce triomphant modèle Norge pour 1933.

Le Norge le plus récent est construit *tel que vous l'avez demandé*. Il réalise les désirs exprès de cent mille femmes réfléchies. Nul autre réfrigérateur n'a encore possédé une beauté aussi esthétique. Solide base noire d'ébène en forme d'arche . . . angles arrondis . . . gracieux cabinets d'un blanc brillant . . . ferronnerie moderne . . . lignes d'une simplicité classique.

Un simple toucher de votre main (ou de votre bras, si vous avez les mains chargées de plats) et la porte s'ouvre doucement. Il est facile d'atteindre chaque partie du compartiment aux aliments. Les tablettes en bandes de métal sont arrangées pour la conservation scientifique des aliments. Les angles de l'intérieur

sont complètement arrondis pour en faciliter le nettoyage. Les cubes de glace sont protégés contre les odeurs des aliments par une porte dont la charnière est à ressort. Un revêtement de porcelaine protège le compartiment de congélation. Le simple Rollator Norge qui n'a que trois pièces mobiles est plus puissant que jamais. Il fonctionne moins longtemps, fait un meilleur travail et son opération est moins coûteuse.

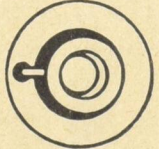
Enfin, vous pouvez avoir votre réfri-

gérateur électrique idéal — exactement "tel que vous l'avez demandé."

Allez voir le Norge dès maintenant — chez vos marchands. Que vous ayez ou non l'intention d'acheter immédiatement, ne manquez pas de voir le réfrigérateur qui est construit d'après les idéals de plus de cent mille femmes.

Le Rollator — un rouleau tourne et voilà la glace. L'opération simple et silencieuse du puissant mécanisme rollator Norge n'est pas plus compliquée que cela.

N O R G E

Refrigeration  Rollator

N33-1F

Fait au Canada par NORGE CORPORATION OF CANADA, LTD., 245 Carlaw Ave., Toronto, Ont.
UNE DIVISION DE CONSOLIDATED INDUSTRIES LIMITED

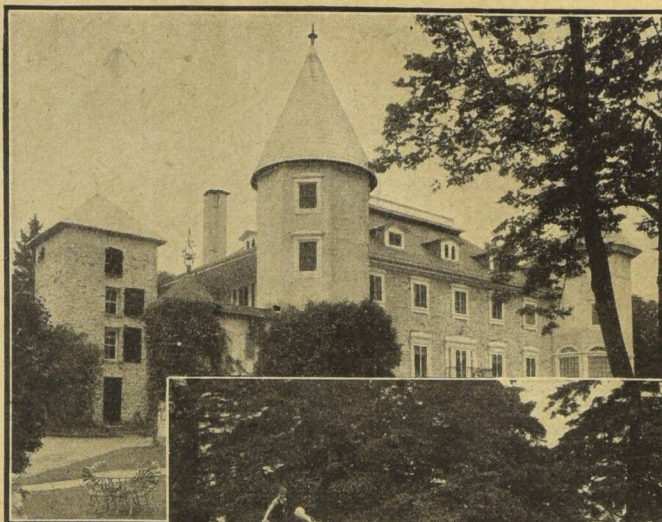
Manufacturiers des:

Radios De Forest Crosley • Laveuses De Forest • Repasseuses De Forest • Horloges Electriques Hammond • Tables de Bridge Electriques Hammond

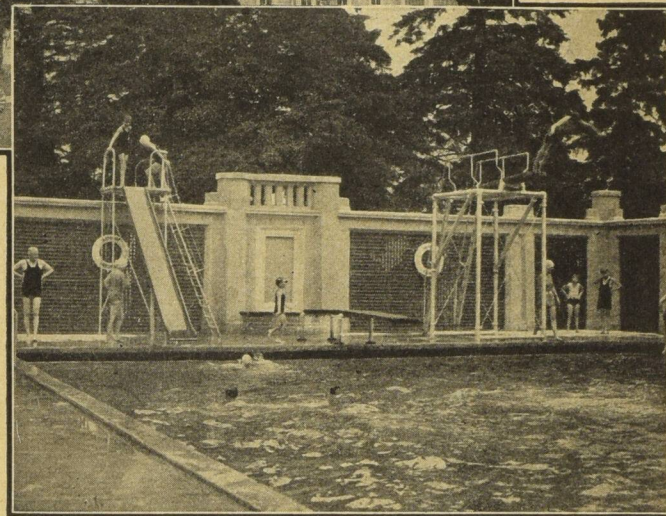


Biarritz—la célèbre plage française, rendez-vous de l'élégance mondiale. *Courtoisie de la C.G.T.*

Lucerne, Murray Bay, Londres, Biarritz, quelque soit l'endroit où vous puissiez aller — quelles que soient les personnes que vous puissiez rencontrer . . .



Le Club de la Seigneurie, à Lucerne-en-Québec. Le plus chic des clubs de villégiature du Canada, où, dans un cadre approprié, évolue la société.



Courtoisie Canada Steamship Lines.

Votre Chrysler convient à cette ambiance ultra-chic

C'est pourquoi les gens dont le bon goût est évident—qui fréquentent les endroits ultra-chics du monde entier—qui sont suffisamment fortunés pour exiger la qualité suprême—préfèrent la Chrysler. Cette auto assure une performance et possède une apparence luxueuse inégalées jusqu'à ce jour.

Les plus récentes créations Chrysler sont d'une beauté frappante . . . Leurs nouvelles lignes fuyantes . . . leur grâce . . . leur luxe . . . devancent de beaucoup les exigences passées. Ces nouvelles Chrysler ont une reprise si rapide qu'elles filent en tête du trafic . . . et leur accélération aux vitesses supérieures est vraiment étonnante. Elles sont munies de la nouvelle transmission synchronisée absolument silencieuse—sans grincement en première vitesse de même qu'en marche arrière, en seconde et en haute . . . permettant des changements instantanés et silencieux d'une vitesse à l'autre.

Les techniciens Chrysler ont perfectionné un nouvel alliage métallique d'une résistance sans égale, qui soustrait les sièges des valves à l'usure

résultant des hautes vitesses et de la chaleur intense . . . et évite ainsi la nécessité de rodages fréquents . . . tout en augmentant le rendement du moteur grâce au scellage scientifique des gaz comprimés.

Le service des recherches Chrysler a perfectionné un autre alliage qui est 60% métal et 40% huile . . . d'où résultent les ressorts "Oilite" qui ne peuvent jamais crisser . . . n'ont jamais à être lubrifiés . . . et vous assurent une douceur de marche insoupçonnée jusqu'à présent.

Chrysler vous apporte la puissance flottante brevetée, un montage scientifique nouveau du moteur qui supprime les vibrations dues à la force motrice . . . un embrayage automatique dont l'effet est presque humain, accommodant le train de prise à la vitesse de la voiture . . . et le roulement libre d'un type perfectionné que toute l'industrie s'efforce d'égaler.

Les carrosseries des Chrysler sont tout acier, d'une solidité égale au blindage . . . de plus, elles sont isolées contre la chaleur et le froid . . . Les châssis rigides

surbaissés sont à double cintre . . . Les roues, du type avion, sont munies de pneus extra gros . . . Les freins hydrauliques Chrysler sont à tambours centrifugés . . . les seuls vraiment auto-équilibrés qui possèdent d'exceptionnelles qualités de durée et dont la prise est positive.

Chacune de ces merveilleuses exclusivités, de ces valeurs exceptionnelles, existe dans les quatre nouvelles créations Chrysler: la Six 1933, la Royale-Huit 1933, l'Impériale-Huit 1933 et l'Impériale sur commande 1933.

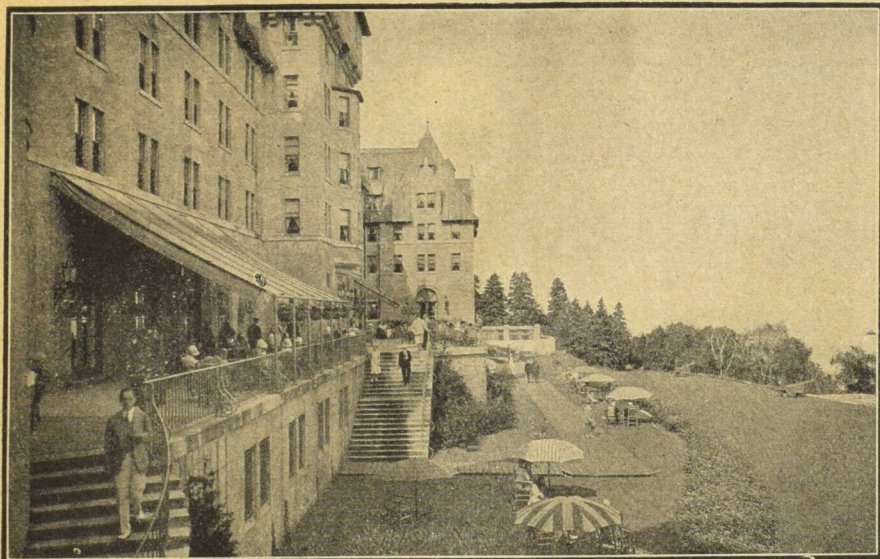
Une seule chose rend possible les bas prix auxquels ces superbes autos sont offertes, c'est le progrès en construction mécanique atteint après neuf années d'expérience pratique—progrès inégalé dans toute l'histoire de l'industrie.

Seul un essai pratique permet de se rendre compte de l'excellence exceptionnelle des nouvelles Chrysler. Visitez le dépositaire Chrysler le plus rapproché . . . et constatez par vous-même que la perfection mécanique de ces nouvelles voitures dépasse tout ce qui a été tenté jusqu'à ce jour pour créer une automobile suprêmement luxueuse pour ceux qui désirent le suprême chic.

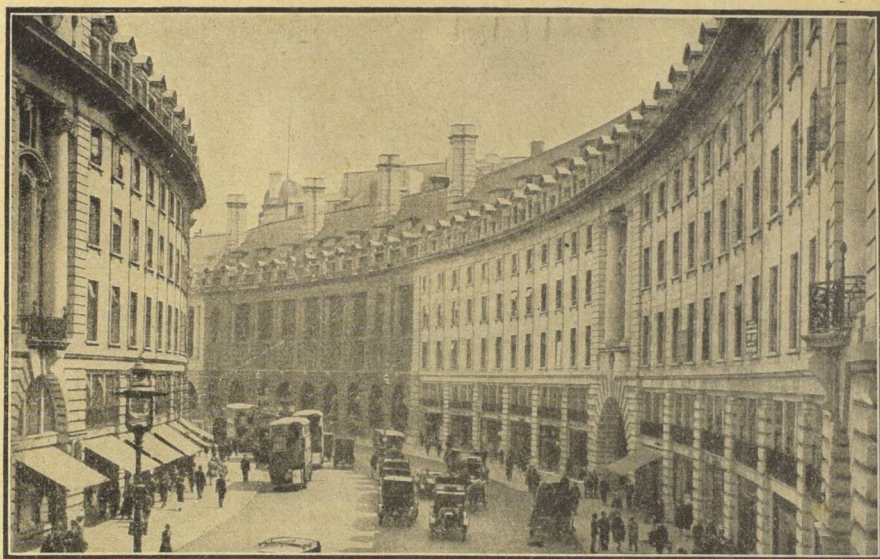
CHRYSLER

. . . THE SYMBOL OF GREAT ENGINEERING





Le superbe manoir Richelieu, l'élégante station estivale du St. Laurent.
Courtoisie Canada Steamship Lines.

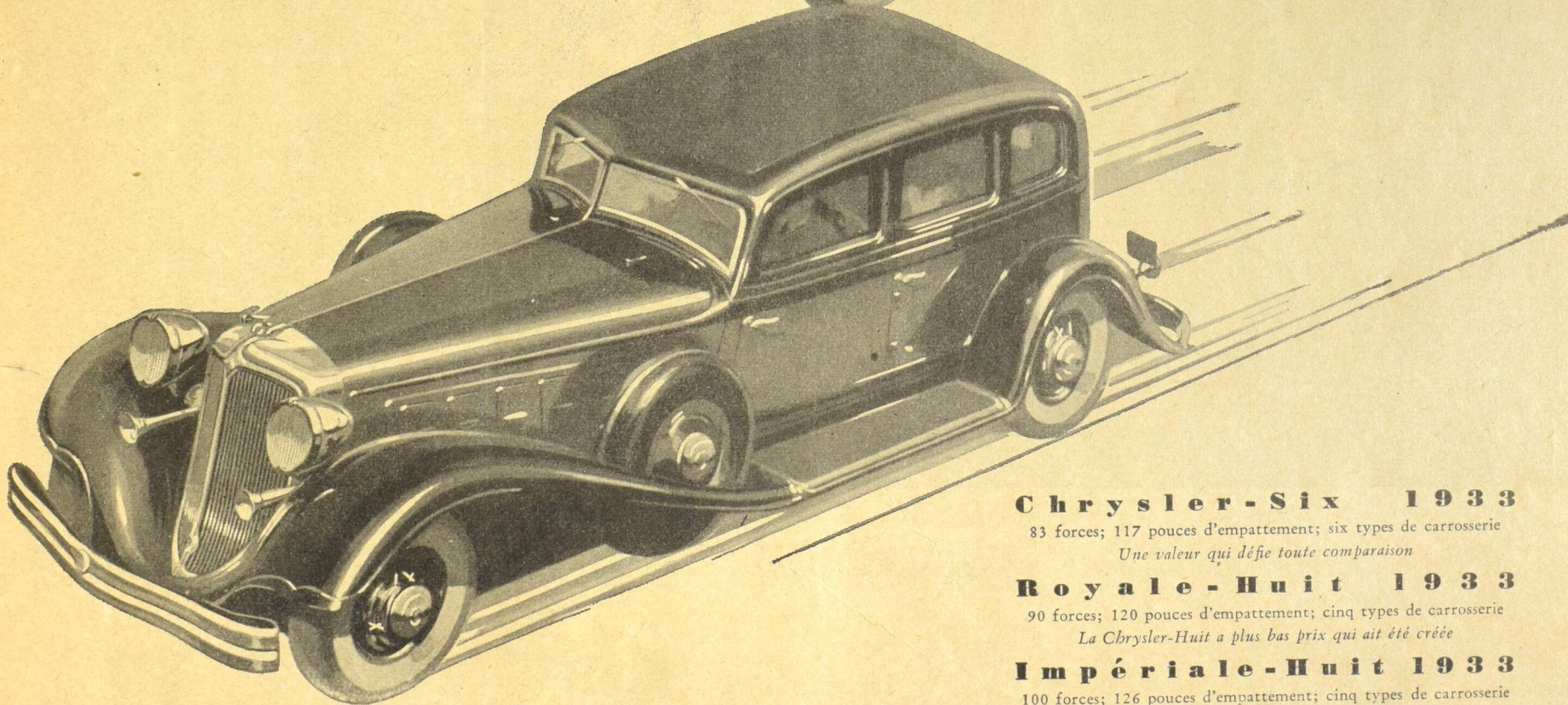
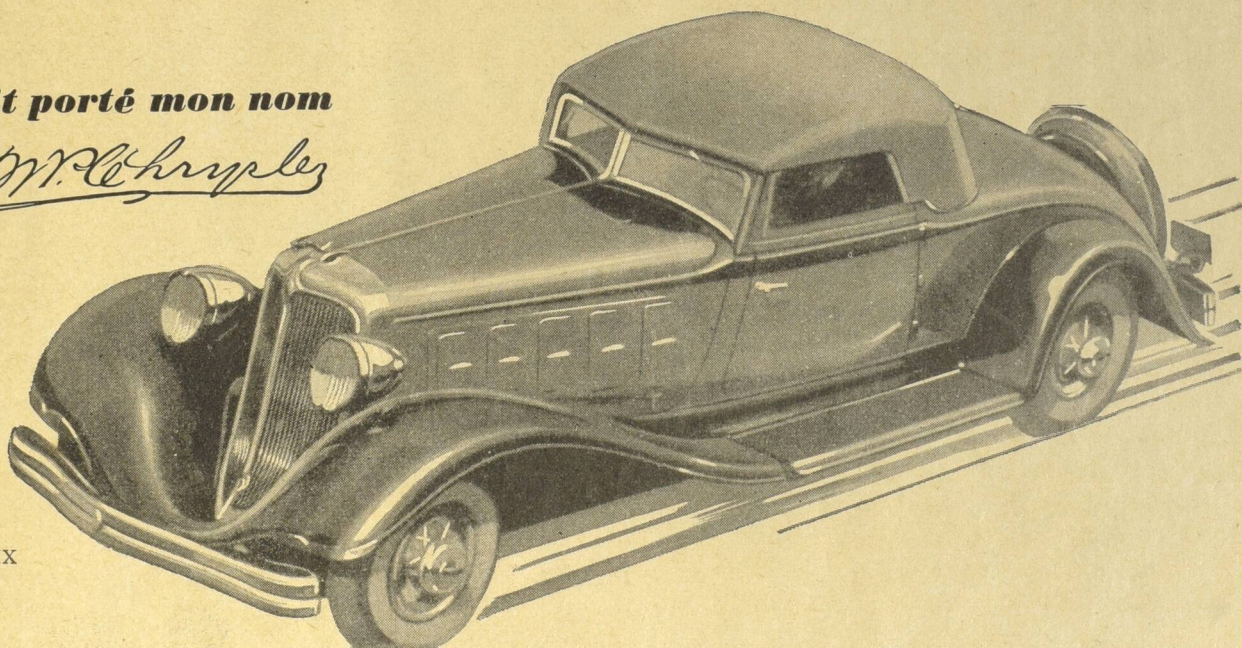


Regent Street, Londres—la rue où circule le trafic le plus chic du monde.

La plus belle des autos qui ait porté mon nom

W. Chrysler

LE NOUVEAU COUPE CONVERTIBLE CHRYSLER-SIX



LE NOUVEAU SEDAN ROYAL CHRYSLER-HUIT, A CINQ PLACES

Chrysler-Six 1933

83 forces; 117 pouces d'empattement; six types de carrosserie
Une valeur qui défie toute comparaison

Royale-Huit 1933

90 forces; 120 pouces d'empattement; cinq types de carrosserie
La Chrysler-Huit a plus bas prix qui ait été créée

Impériale-Huit 1933

100 forces; 126 pouces d'empattement; cinq types de carrosserie
Une auto luxueuse . . . une valeur superbe

Impériale sur commande 1933

125 forces; 146 pouces d'empattement; six types de carrosserie
Le summum d'extériorisation de la technique Chrysler.

“MAIS VOUS EXIGEZ UN MIRACLE!” DIRENT LES TECHNICIENS DE LA DODGE
“ALORS FAITES-EN UN!” REPONDIT WALTER P. CHRYSLER



MAINTENANT D'UN PRIX COMPARABLE

La Spacieuse Nouvelle

ET, COMME RESULTAT, LA NOUVELLE DODGE FUT CREEE

Une "Auto-Prodige" si jamais il en fut!

Seul, le génie créateur de Walter P. Chrysler, appuyé par l'habileté mécanique des techniciens de la Dodge, pouvait concevoir et créer cette nouvelle Dodge infiniment supérieure

PERSONNE, auparavant, n'avait même rêvé qu'une telle création fut possible! Même les techniciens de la Dodge s'imaginaient que M. Chrysler exigeait d'eux un miracle.

La Nouvelle Dodge devait posséder chacune des caractéristiques antérieures qui avaient valu aux Dodge leur réputation . . . Puissance flottante . . . Freins hydrauliques . . . Carrosserie monopiece tout acier . . . avec châssis incurvé sur essieux doublement surbaissés . . . Rien ne devait être omis . . . De plus, nombre d'améliorations nouvelles surprenantes devaient être ajoutées. Et cependant il fallait que cette voiture se vende à un prix aussi minime que \$730.

Tous s'écrièrent que cet idéal était impossible à réaliser—mais *pourtant il fut atteint!*

Seul, le génie de Walter P. Chrysler, appuyé par l'important personnel technique de la Dodge, pouvait "matérialiser" un tel miracle. C'est une auto spacieuse . . . ample et confortable . . . pourtant, ses prix sont dans la catégorie des voitures à bon marché.

Installez-vous à son volant! Des surprises vous y attendent. Vitesse étonnante . . . démarrage rapide . . . reprises foudroyantes—et quelle facilité de conduite! Poussez-la jusqu'à 60—70—*EN MONTEE*. Sa souplesse ne se dément pas—aucune vibration ne se fait sentir. Voilà ce qu'assure la puissance flottante.

Ralentissez! Aucune secousse, aucun bruit. Vous n'avez pas à vous occuper des changements de vitesse! ils opèrent mécaniquement. *Ses engrenages sont silencieux à chaque changement de vitesse, y compris la marche-arrière. Ses ressorts spéciaux "Oilite" empêchent tout crissement.

Et quelle sensation de sécurité vous assure la Nouvelle Dodge! La carrosserie monopiece tout acier est solide, d'une sécurité absolue. Toutes les pièces renforçantes sont en acier . . . il n'existe aucun joint qui puisse se relâcher. Le centre de gravité très bas vous permet de prendre, sans danger, les virages les plus aigus. Et les freins hydrauliques à tambours centrifusés sont toujours

équilibrés—il est mécaniquement impossible qu'il en soit autrement. Ils grippent instantanément—d'où impossibilité de dérapage.

Si vous voulez vous rendre compte de ce qu'est une réelle VALEUR, voyez cette Nouvelle Dodge. Si vous n'étiez pas au courant, vous croiriez que c'est une auto dispendieuse. Songez donc!—tous ces avantages—pour si peu.

Allez, dès aujourd'hui, chez le dépositaire Dodge le plus rapproché. Vous n'êtes nullement tenu d'acheter. Voyez tout simplement cette Nouvelle Dodge . . . conduisez-la . . . constatez combien surprenante est la nouvelle valeur régulière établie par Dodge.

Nous vous laissons toute liberté de juger par vous-même . . . si cette Nouvelle Dodge n'est pas l'achat le plus merveilleux que vous puissiez faire en 1933—ou en toute autre année.

* Embrayage automatique et roues type avion fournis sur demande avec légère surcharge.



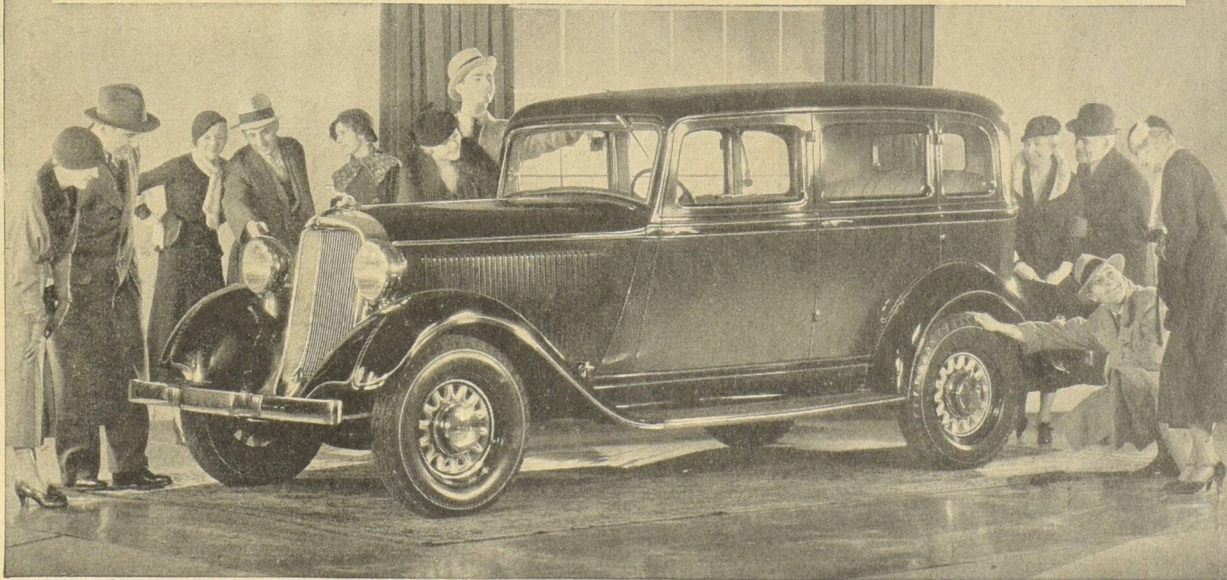
NOUVELLE DODGE
MODELE "DQ"

SIX

\$730

ET PLUS, F.A.B. FABRIQUE, WINDSOR, ONT.
FRET ET TAXES EN PLUS

Ecoutez ce qu'ils disent: "Quelles belles lignes! . . . Et la puissance flottante! . . . Freins hydrauliques! . . . Un style nouveau! . . . Quelle valeur merveilleuse! . . . Et d'un prix aussi bas que les autos à prix minimes! . . . Seulement \$800 pour un Sedan si spacieux! . . . Quelle merveille. Essayons-la!"



A CEUX DES AUTOS A BON MARCHE

DODGE "6"

MODELE "DQ"

avec

Puissance flottante

COMMENT DECRIRE

Tous sont unanimes à
déclarer:

"Sans aucun doute . . . la
DeSoto est de nouveau . . .
suprême comme style!"

CHACUN pouce de cette voiture, d'une
beauté frappante, mérite votre examen
attentif. Remarquez la courbe élégante du
radiateur arrondi . . . les ailes profilées . . .
les lignes plus élancées, le niveau surbaissé de
sa carrosserie.

DeSoto possède un chic nouveau . . . une
plus grande beauté à l'extérieur comme à
l'intérieur. . . . Maintenant, plus que jamais,
c'est la plus belle auto à bas prix du Canada!
C'est une voiture pour ceux qui apprécient
le luxe . . . à un prix minime.

Et son style superbe n'est pas tout! Sou-
levez le capot . . . et regardez ce qu'il y
a dessous.

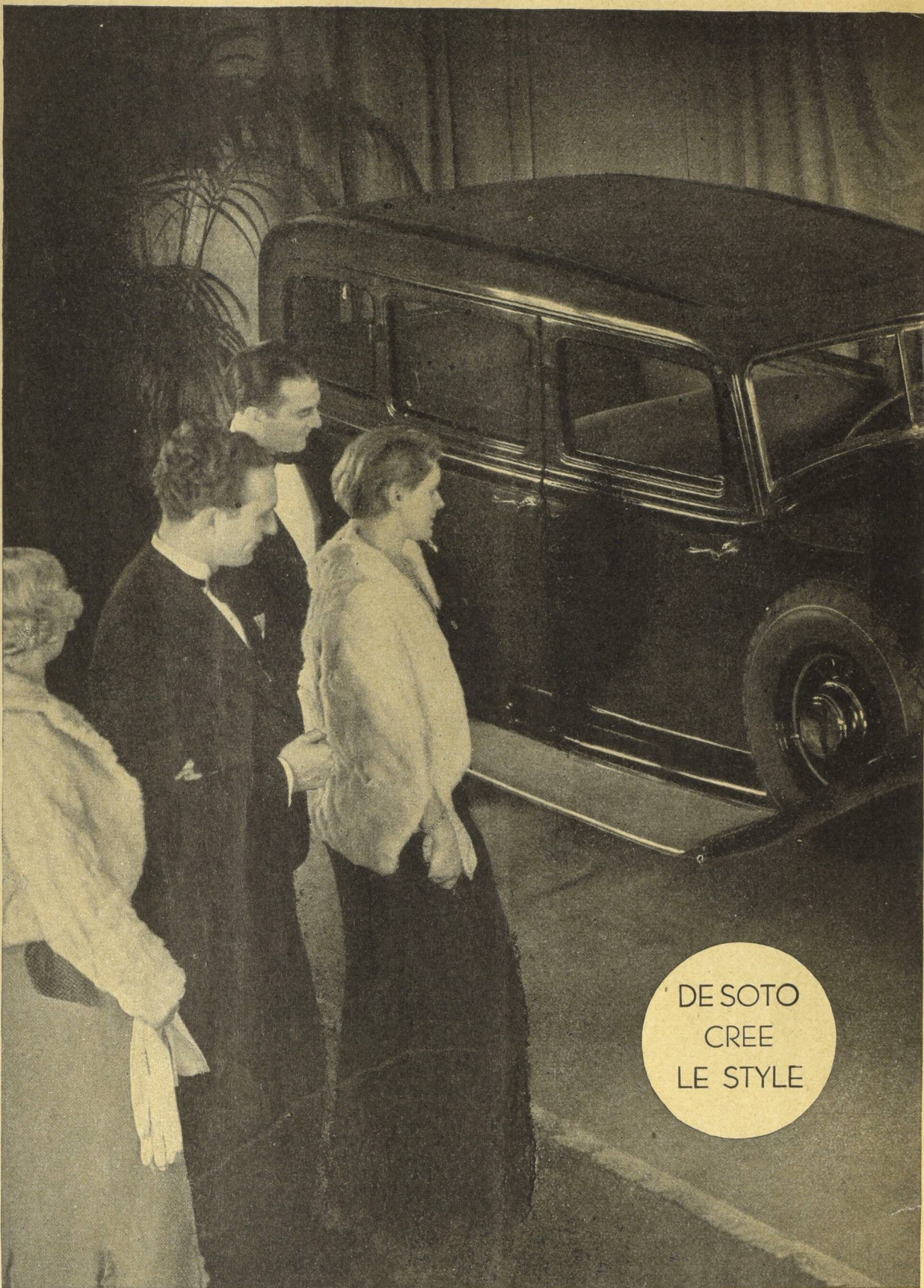
Un moteur plus gros, plus puissant . . .
une réserve de force qu'assurent 70 CV!
Montage à Puissance Flottante brevetée,
assurant l'absence de toute vibration—ce
qui permet de conduire sans fatigue.

Cette auto possède un démarreur à co-
ïncidence . . . supprimant le bouton dé-
modé. . . . Vous appuyez simplement sur

l'accélérateur et l'auto démarre instantané-
ment! De plus, elle est munie d'un gicleur
automatique . . . de nouveaux phares à éclai-
rage flexible—projetant la lumière où elle
est utile et non dans les yeux de ceux qui
viennent en sens inverse.

La nouvelle DeSoto est plus longue d'em-
pattement . . . elle possède des roues libres

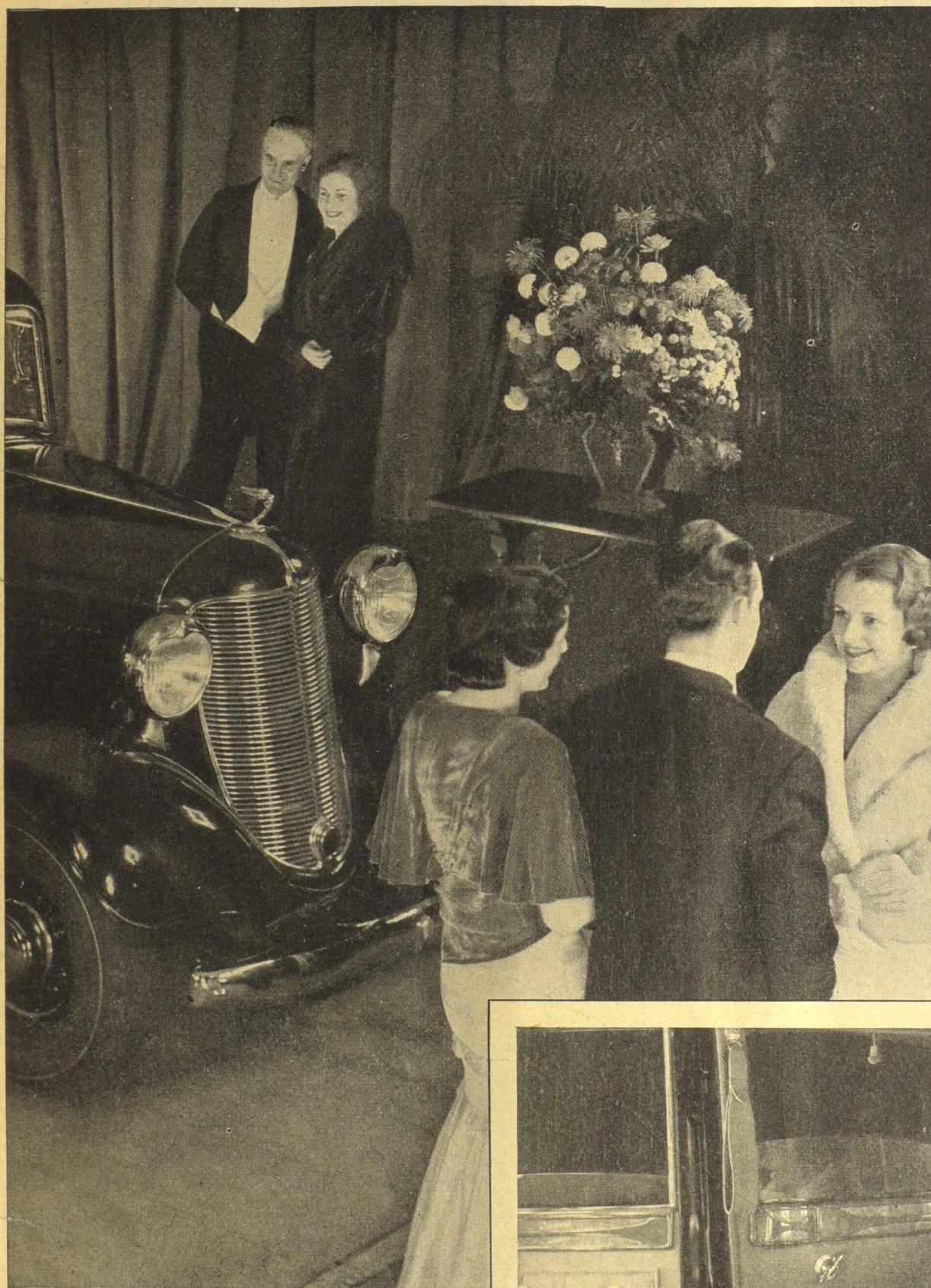
. . . une transmission parfaitement silen-
cieuse . . . un carburateur à tirage descen-
dant . . . des ressorts à l'épreuve de tout
crissement . . . une carrosserie de sécurité
tout acier, un système d'allumage surpui-
sant. . . . Et ce ne sont là que quelques-unes
des exclusivités de cette voiture nouvelle et
ultra-chic.



DE SOTO
CREE
LE STYLE

DESOTO SIX—LA PLUS BELLE AUTO A BAS PRIX

UNE TELLE ELEGANCE?



Profitez de l'actuelle "Semaine de Démonstration" chez tous les dépositaires DeSoto. Voyez cette nouvelle création. Son prix ne dépasse que de peu celui des autos à bas prix . . . et, pourtant, la DeSoto se classe définitivement dans la catégorie des *autos de luxe*! DeSoto Motor Corporation du Canada, Limitée, à Windsor, Ontario.

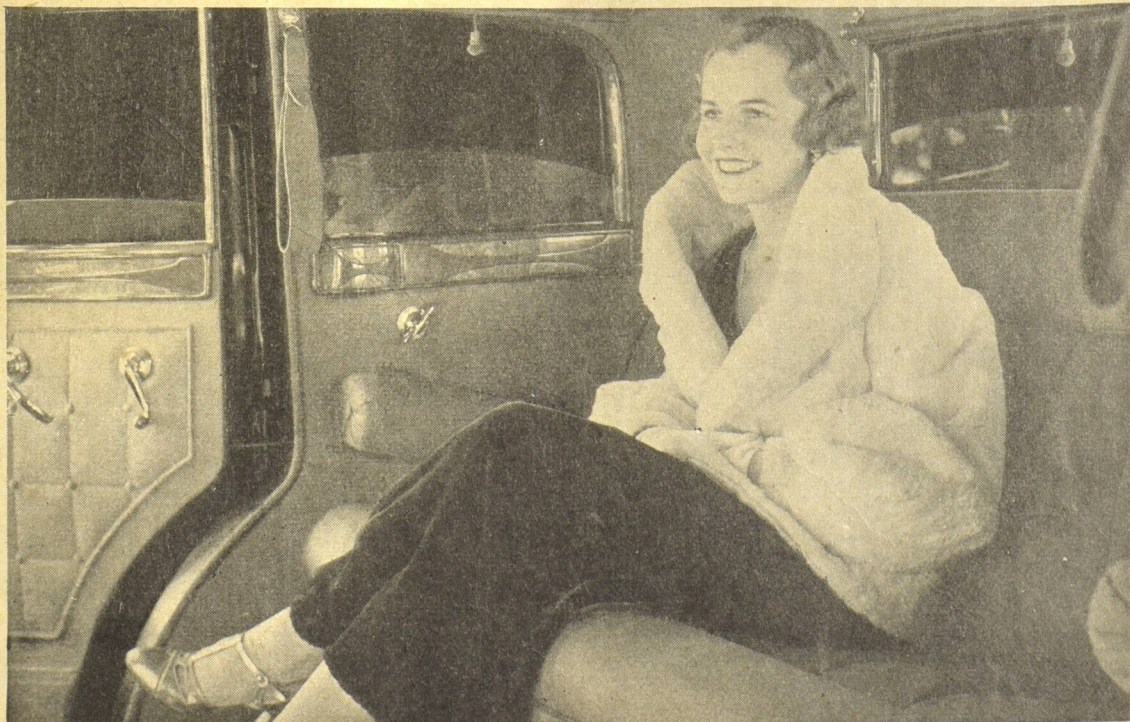
—DU CANADA

LA DESOTO possède un chic tout particulier, qui dépasse son apparence extérieure! Lorsque vous achetez une auto, vous voulez qu'elle vous donne une performance satisfaisante, une sécurité absolue et un confort exceptionnel. Vous voulez qu'elle soit d'usage économique—et, par-dessus tout, vous tenez à ce que son prix soit à portée de votre bourse.

Allez chez le dépositaire DeSoto le plus rapproché et voyez les nouveaux modèles à prix économiques. Nouvelles DeSoto régulières: Coupé, avec siège arrière; "Brougham"; Sedan. Nouvelles DeSoto sur commande: Coupé, avec siège arrière; Sedan; Coupé convertible; Sedan convertible. Roues du type avion fournies avec tous modèles faits sur commande.


PRODUIT
DES MOTEURS
CHRYSLER

PRENEZ place dans une DeSoto . . . et vous constaterez ce que peut être le véritable luxe dans l'automobile. Remarquez combien elle est spacieuse! Et quelle élégance! . . . portes "touffées" . . . capitonnage genre divan, moulures riches fini boiseries, agencement intérieur et tableau-indicateur luxueux. Vous y trouverez également de nombreux autres raffinements de haut luxe qui plaisent aux personnes de bon goût.



Voyez ce qui se Produisit - - -

Tous déclarent: "Plymouth doit arriver en première place"

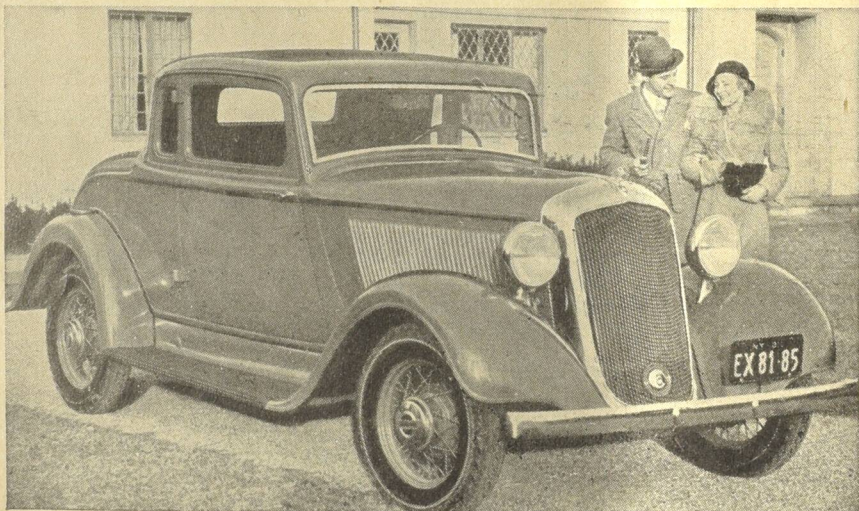
QUAND on écoutait ce qui se disait autour de soi, aux Salons de l'Auto, soit à Montréal, soit à Toronto, qu'entendait-on? Tout simplement ceci: "La Plymouth est la seule parmi les trois voitures à bas prix qui gagna du terrain en 1932 . . . elle perce rapidement . . . tout semble indiquer qu'elle sera très prochainement en toute première place au Canada!"

Voilà un réel succès — et ce succès est dû au fait que vous, automobilistes, vous êtes donné la peine de "les voir toutes trois".

Maintenant que la nouvelle Plymouth-Six est lancée, vous êtes instamment priés de regarder autour de vous, dès aujourd'hui . . . sur la route . . . dans les salles de vente!

La nouvelle Plymouth n'est pas une simple Six, c'est une Six possédant une réserve de force qu'assurent ses 70CV . . . une Six *silencieuse* . . . avec un moteur à montage breveté de puissance flottante. C'est une auto qui fera dire à vos amis: "Cette auto n'est-elle pas coûteuse?" Ce à quoi VOUS répondrez: "Jamais je n'ai possédé une voiture aussi économique!" C'est une auto spacieuse, de dimensions exceptionnelles — permettant à toute la famille d'y prendre place avec confort.

C'est une voiture assurant une parfaite sécurité — grâce à ses freins hydrauliques, sa carrosserie tout acier, son pare-brise en verre inéclatable. Examinez-la soigneusement lorsque vous les comparez "toutes trois" . . . et constatez pourquoi la Plymouth est préférée de tous.



PLYMOUTH

Quand "Ils Virent Toutes les Trois"



MAINTENANT A \$95 DE MOINS QUE L'AN DERNIER

Sedan quatre portes	\$750
Coupé convertible	790
Coupé avec siège arrière . .	730
Coupé d'affaires	675

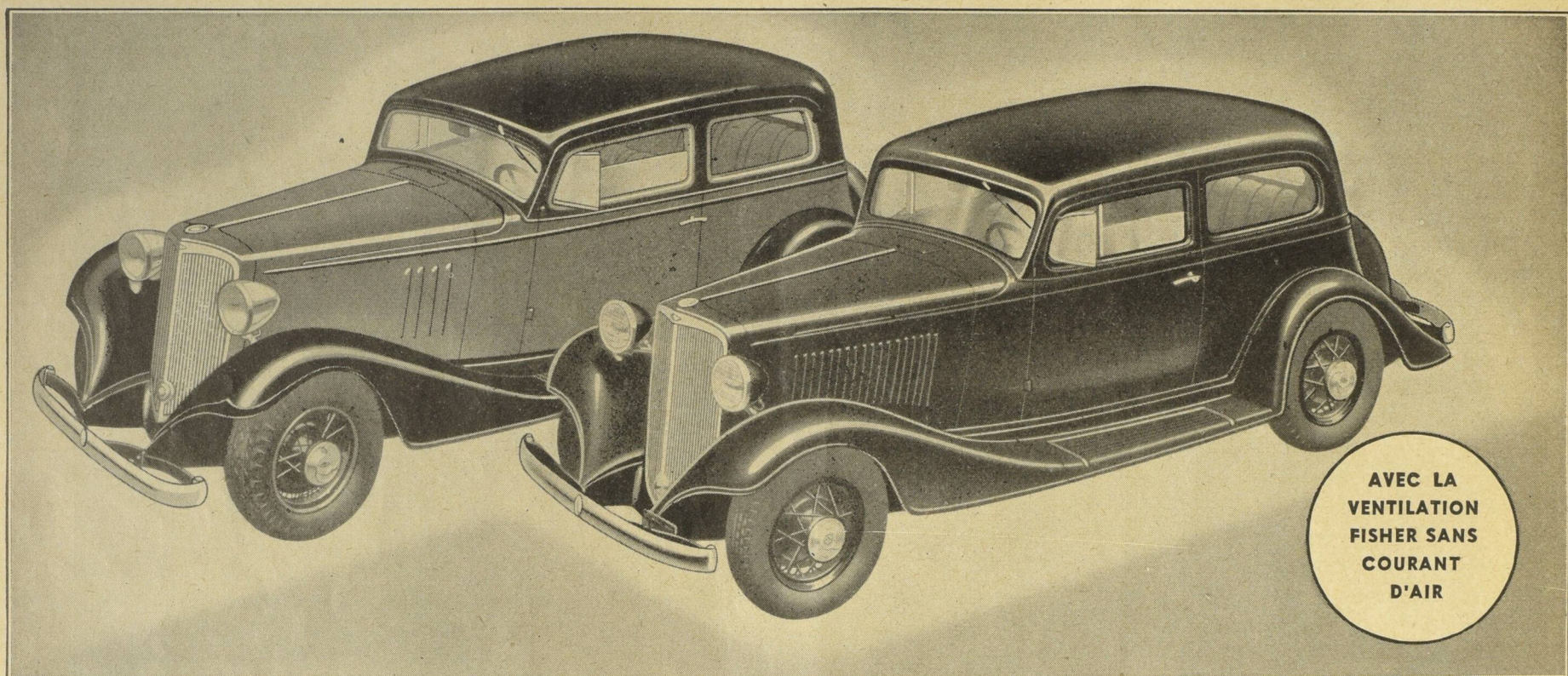
Prix F.A.B. fabrique, Windsor, Ont., frêt et taxes en plus.
Prix de livraison, minimes. Facilité de paiements échelonnés.
Sur tous les modèles, montage du moteur à puissance flottante,
roulement libre, carrosserie de sûreté ample et tout acier, pare-
brise inéclatable, transmission très douce permettant le change-
ment *silencieux* en *deuxième*, châssis rigide surbaissé à double
cintre, ressorts "Oilite" à l'épreuve des crissemments.

SIX

à puissance flottante — freins hydrauliques — carrosserie
ample, tout acier, de sécurité absolue — ressorts "Oilite"

MAINTENANT... *le leader
vous donne la qualité
Chevrolet dans*

DEUX LIGNES D'AUTOS...DEUX SERIES DE PRIX





Vue générale des pyramides de Gizèh, les plus grandes de l'Égypte.

Photo C. P. R.

Les plus grandes pyramides ne sont pas en Égypte

Par Jules Jolicoeur

C'EST au Mexique qu'on les trouve...

Les monuments archéologiques du Mexique sont si imposants, si riches et si anciens, le climat y est si varié et la flore si belle, que ce merveilleux pays résume, pourrait-on dire, l'Égypte, l'Arabie, la Chine, l'Espagne et l'Italie.

Ainsi la plus grande pyramide du monde s'élève dans l'antique cité de San Juan Teotihuacan. Le nom de Teotihuacan signifie, dans la langue aztèque: la demeure des dieux ou la place où l'on adore les dieux. Les ruines de cette ville pré-cortésienne s'élèvent dans une vallée que le volcan éteint de Cerro Gordo protège contre les vents du nord. On raconte que c'est avec la lave de ce volcan que furent construits, il y a des siècles et des siècles, les pyramides, les temples et les palais de cette région.

La ville de Teotihuacan avait autrefois quatre milles de longueur par deux de largeur. Les Espagnols eux-mêmes, de l'époque de Cortez à celle de l'indépendance, ne se doutèrent probablement jamais des merveilles de Teotihuacan qui ne furent exhumées qu'aux dernières années du siècle dernier.

C'est à une heure de chemin de fer de Mexico, la capitale, que s'élèvent les pyramides de Teotihuacan, celle du Soleil et celle de la Lune. La Pyramide du Soleil est plus grande que la plus grande pyramide de l'Égypte.

Sa hauteur perpendiculaire est de 217 pieds et sa base couvre une surface de quarante mille mètres carrés, soit 660 pieds de côté, soit encore près de quinze acres. Comme on verra tout à l'heure, cette pyramide est sensiblement moins haute que celle de Chéops, en

Égypte, mais elle occupe beaucoup plus de surface.

Les pyramides sont de deux sortes: en cônes et en terrasses. Des pyramides coniques, les plus célè-

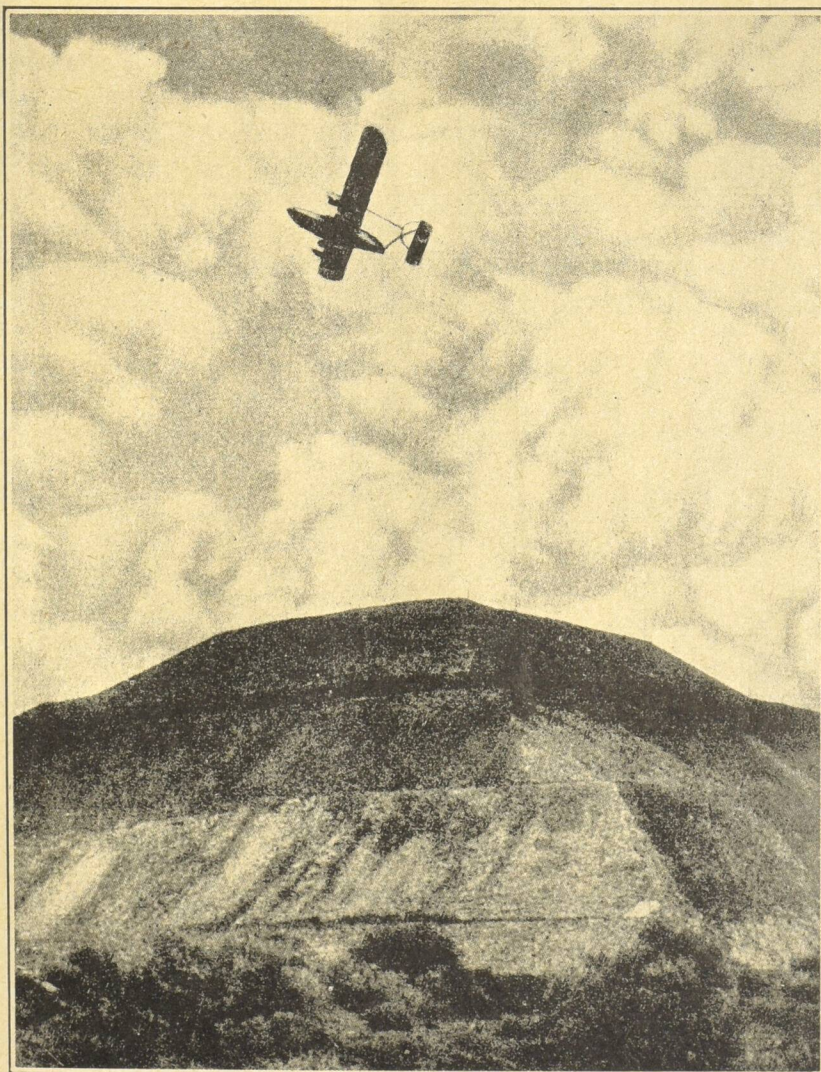
bres sont celles de Gizèh, qui s'élèvent à cinq milles du Caire, à l'entrée du désert de Lybie. La plus grande de toutes, la Grande Pyramide, ou Pyramide de Chéops, fut construite vingt-neuf siècles avant l'ère chrétienne. Cette cons-

truction demanda vingt ans et 100,000 hommes. Sa base couvre treize acres et sa hauteur perpendiculaire est de 450 pieds. Cette énorme structure contient l'équivalent de 2,300,000 pierres de taille et pèse 6,848,000 tonnes. Les quatre surfaces en étaient lisses autrefois, de sorte qu'on disait que seuls l'aigle et le serpent pouvaient atteindre son sommet. Mais, de nos jours, l'ascension de cette Grande Pyramide se fait couramment avec des guides arabes. On trouve à son sommet une terrasse de trente-six pieds carrés.

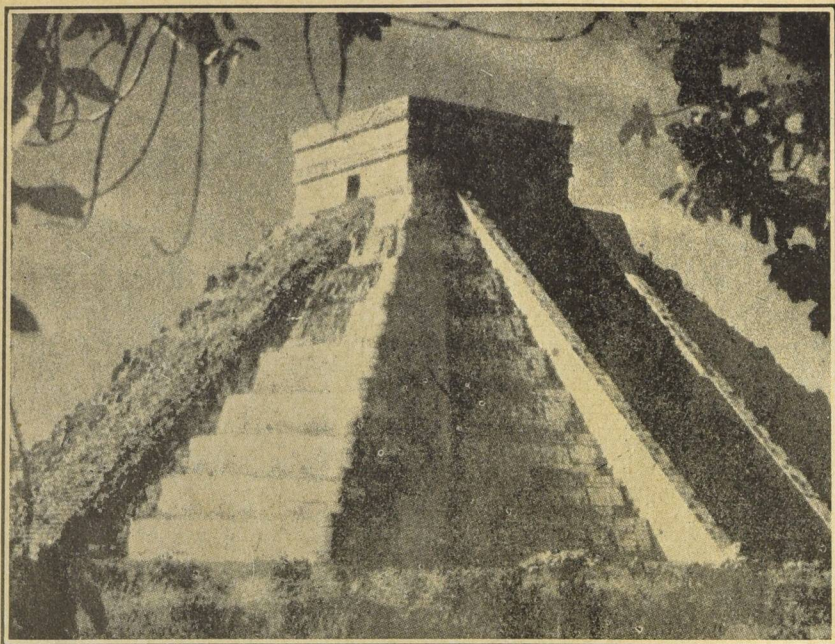
Il existe encore aujourd'hui soixante-quinze pyramides égyptiennes, disposées en groupe. Mais un grand nombre de ces pyramides sont en ruines.

On a relevé au Mexique trois pyramides, au moins, celle de San Juan de Teotihuacan, celle de Cholula et celle de la Sonora, dont les dimensions, actuelles ou primitives, sont doubles de celles des plus grandes pyramides de l'Égypte.

Les plus grands bâtisseurs de pyramides, de temples et de palais du Mexique furent les Toltèques, prédécesseurs des Aztèques, qui prospéraient au septième siècle. Ils construisaient dans le même esprit que les Égyptiens d'avant l'ère chrétienne. On pourrait citer, pour le prouver, en plus des centaines de pyramides mexicaines, les ruines du grand temple de Tula, l'un des plus beaux spécimens de la statuaire toltèque. Ce qui en reste, ce sont un fût de colonne et trois portions de cariatides. Si on en juge par les jambes et les pieds des parties inférieures de ces cariatides (dont les parties supérieures



La plus grande pyramide du monde, celle du Soleil, à San Juan de Teotihuacan, près de Mexico, capitale du Mexique.



Une des nombreuses petites pyramides du Yucatan, au Mexique, couronnée du temple où on adorait le soleil et immolait des victimes aux dieux.

res manquent), ces colosses devaient rivaliser par leurs dimensions avec la statuaire égyptienne.

L'histoire des Toltèques s'enveloppe de mystère, comme celle de toutes les races qui occupèrent le Mexique avant l'arrivée des Aztèques qui, comme vous savez, étaient maîtres du pays presque tout entier à l'arrivée de Cortez. Leur règne dura environ quatre siècles. Puis ils disparurent presque complètement. Les historiens, avec Jules Leclercq dont l'histoire du Mexique date de 1885, supposent que les restes de cette population émigrèrent au Yucatan et au Guatemala où ils auraient construit les pyramides, les temples et les palais qui y ont été découverts, il y a quelques années, par des explorateurs français, allemands, mexicains et surtout américains.

C'était une race d'une civilisation plus avancée encore que celle des Aztèques, amie de la paix, de l'agriculture, des beaux-arts et à qui on doit la culture du maïs, du maguey et du coton et la découverte de l'or et de l'argent, au Mexique.

Nous avons parlé tout à l'heure de la grande pyramide de Teotihuacan, plus grande que celle de Chéops. Mais les Toltèques firent plus grand encore. En 1884, on découvrit dans les forêts de la Sonora, état mexicain tout au nord, une pyramide dont les dimensions devaient être doubles de celles de la plus grande pyramide de l'Égypte. De la base au sommet une chaussée carrossable montait en serpentant autour de cette construction gigantesque.

Voilà donc, jusqu'ici, deux pyramides toltèques qui l'emportent, par les proportions, sinon par la hauteur, sur celles de l'Égypte

pourtant beaucoup plus connues et beaucoup plus visitées.

En faisant l'ascension de la grande pyramide du Soleil et de



Figure en hématite polie, sculptée par des artisans zapotèques aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Le caractère égyptien de cette oeuvre est si net qu'on peut comparer ce petit personnage au scribe accroupi du Louvre.

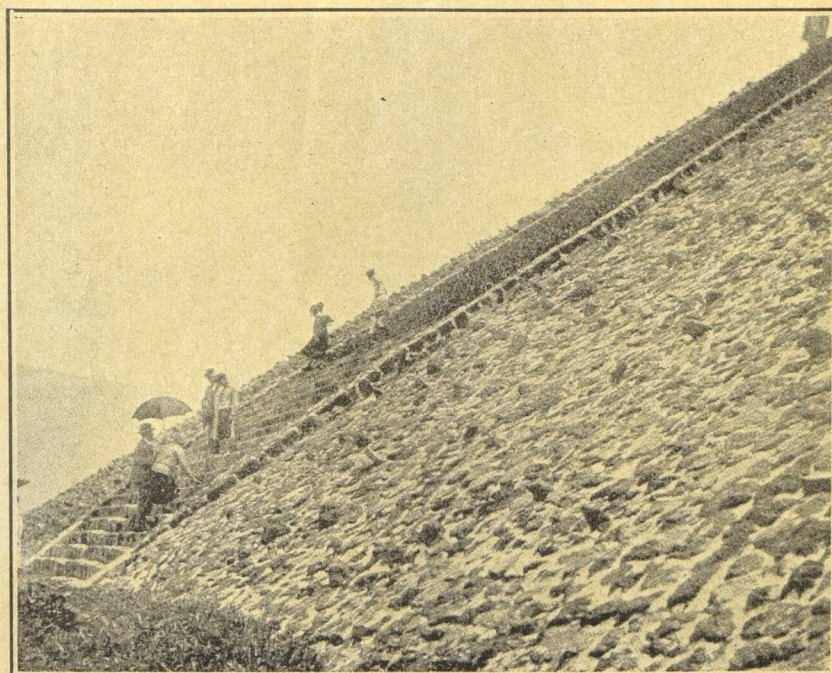


Photo L. F. Hurlong

L'ascension de la Pyramide du Soleil, au Mexique.

cette autre aussi, miraculeusement conservée, de Cholula, ascension longue et pénible mais dont le but méritait des efforts mille fois plus grands, je songeais à la joie sacrée que durent éprouver les voyageurs qui escaladèrent les premiers ces pyramides, Désiré Charnay, en 1880, Jules Leclercq que j'ai cité tout à l'heure, en 1884. Voici d'ailleurs le récit de son voyage à San Juan de Teotihuacan: «La pyramide du soleil s'élève non loin du petit village de San Juan. Pour l'atteindre, j'ai marché pendant trois quarts d'heure à travers une plaine coupée de murs bas en pierres volcaniques, servant de clôtures aux plantations de magueys et de tunas. En enjambant ces murs, j'ai rencontré un monstrueux serpent vert qui s'est sauvé dans un fourré. La pyramide, qu'à première vue j'aurais cru pouvoir atteindre en cinq minutes, semblait s'éloigner à mesure que je marchais, ce qui dénote bien ses vastes dimensions. Cette illusion est due aussi à ce qu'elle est située dans la partie la plus déclive de la plaine, et qu'elle surgit au milieu des laves et des basaltes qui jonchent le sol; enfin les montagnes environnantes en diminuent les proportions. A midi, j'en ai atteint la base. Même de près, elle semblait être une éminence naturelle; c'est un prodigieux amoncellement de pierres volcaniques, au milieu desquelles ont pris racine de véritables forêts de cactus et d'arbres à gomme s'épanouissant de la base à la cime. Au pied du monument, j'ai trouvé une hutte grossière où vivent des Indiens à demi sauvages; en vain je leur ai demandé le sentier menant au sommet, ils sont rentrés effarouchés dans leur terrier, et c'est en grimpant péniblement à travers les cactus que je suis arrivé au haut

de la pyramide. J'y ai trouvé un vaste plateau circulaire où s'élève une tour ronde qui indique la place où se trouvait le temple du soleil. Les ruines du temple ont été entièrement rasées... Mais je reconstruis en esprit le temple superbe qui s'élevait ici et où l'on vénérât la statue colossale du soleil taillée dans un seul bloc de pierre et tournée vers l'orient. La poitrine de la statue était protégée par une plaque d'or bruni qui étincelait aux premiers rayons du soleil levant.

Il y avait une demi-heure que j'étais au sommet de la pyramide quand l'arrivée de trois individus vint me tirer de mes méditations. Mon premier mouvement fut de porter la main à mon revolver, car je m'étais imprudemment aventuré seul dans ces lieux déserts. Mais j'avais affaire à des Indiens inoffensifs: ils m'avaient aperçu de la plaine et venaient m'offrir quelques antiquités... Quand je repris le chemin du village, mes poches étaient bourrées de trésors à rendre fou un antiquaire. J'avais la tête pleine de Toltèques et si j'avais rencontré sur leurs anciens domaines le roi Topiltzin ou la reine Xochitl qui mourut virilement sur le champ de bataille, je les eusse salués comme de vieilles connaissances.»

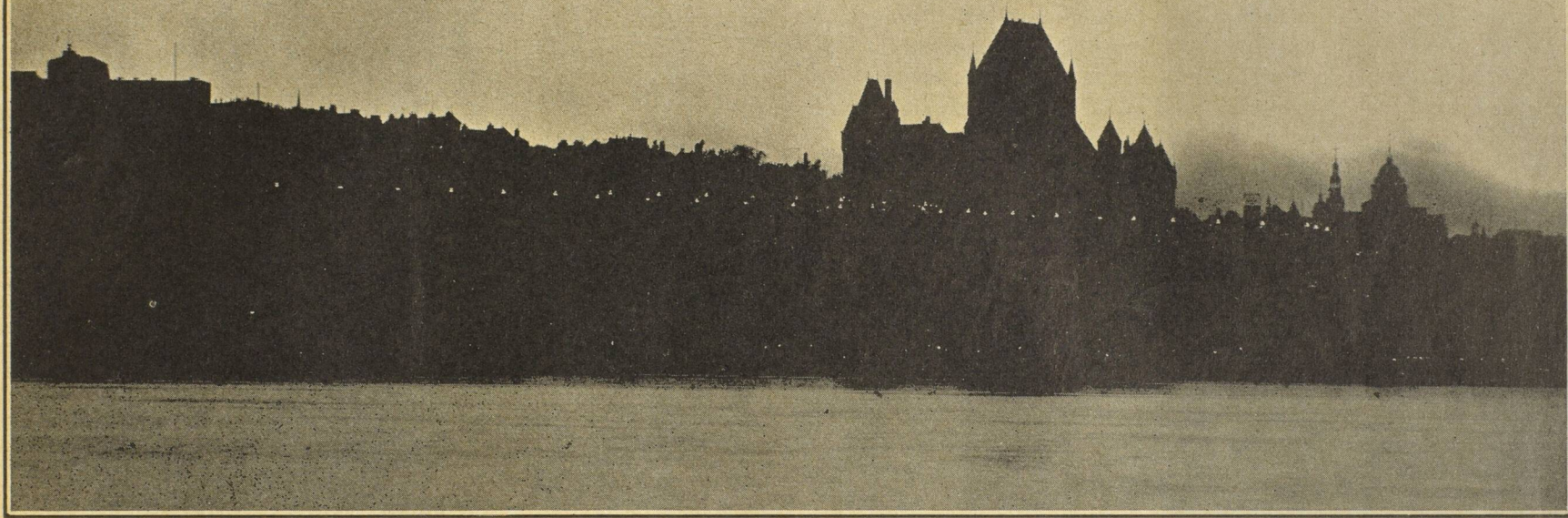
C'est dans ces conditions que se voyait donc, il y a quarante-cinq ans, la pyramide du soleil qu'on venait alors de découvrir, ainsi que celle de Cholula dont les dimensions primitives de sa base, suivant Humboldt, étaient pareillement doubles de celles de la grande pyramide de Chéops.

Aujourd'hui, cette excursion est beaucoup plus simple. Les Indiens ne se sauvent pas à votre approche et les antiquités qu'ils offrent aux voyageurs sont de petites figurines et un tas de faux fabriqués en Allemagne. Le recueillement y est difficile, car des guides improvisés s'abattent sur vous comme une nuée de zopilotes ou comme les porteurs de Vera-Cruz. Précédé et suivi de ces guides importuns que vous feignez de ne pas voir, vous escaladez les larges marches de pierre qui conduisent au sommet. La route est libre maintenant et l'ascension se fait beaucoup plus rapidement qu'autrefois. Du plateau, une fois arrivé, vous voyez se dérouler sous vos yeux un panorama comme il en est certainement peu au monde.

Les pyramides du Mexique diffèrent de celles de l'Égypte en ce que toutes étaient couronnées d'un temple où l'on adorait les dieux et

(Suite à la page 57)

Le Néon de Georges Claude



LA SILHOUETTE DE LA VILLE DE QUEBEC.

Gaz d'abord, liquide ensuite, enfin lumière

Par Fernand de Verneuil

TOUT le monde connaît ces longs tubes qui s'illuminent le soir, en rouge ou en bleu, dans les vitrines des magasins ou forment d'artistiques enseignes. Demandez toutefois à cent mille personnes de quoi sont faits ces tubes et comment ils s'allument, vous n'obtiendrez que de vagues réponses. Les plus renseignés vous diront que c'est la lumière au néon mais ils n'en savent guère plus. J'ai pourtant connu un prétentieux Calino qui «savait», lui, que cette lumière avait été inventée par un monsieur Néon et c'est pourquoi on l'appelait ainsi. C'est d'ailleurs tout ce qu'il en savait.

Essayons d'en connaître un peu plus long.

Tout d'abord, le néon est un gaz qui compose, avec plusieurs autres, l'air que nous respirons; il n'y entre toutefois que pour une proportion d'un soixante-six millièmes et l'on a été bien longtemps sans même se douter de son existence. C'est le savant anglais Sir William Ramsay qui l'a découvert il y a trente-deux ans, en 1900, avec d'autres gaz rares de l'air.

On ne pensait guère alors à son utilisation possible comme source lumineuse, pourtant, depuis cinq ans déjà, dans les laboratoires on faisait des expériences de tubes lumineux utilisant ce qu'on appe-

lait la lumière froide de Moore. Ces tubes étaient vides d'air et ne contenaient qu'une très petite quantité de gaz carbonique ou bien d'azote; on y faisait passer un fort courant électrique et l'on obtenait une belle lumière blanche avec le gaz carbonique et une jaune avec l'azote.

Du laboratoire on passa dans le domaine pratique et, en 1910, la

lumière Moore se présentait au public. Elle fut installée dans les magasins des Galeries Lafayette à Paris, à l'Hôtel central des postes de New-York, à l'entrée du Madison Square de la même ville, au palais de glace de Berlin et dans d'autres endroits encore.

La lumière Moore était une innovation assez dispendieuse et d'installation difficile; un tube de

dix-huit pieds de longueur exigeait un courant de 3.500 volts pour fonctionner et, pour les grandes longueurs de cent cinquante pieds il fallait douze mille volts. On chercha autre chose.

Un Américain, Cooper Hewitt eut l'idée d'employer dans les tubes des vapeurs de mercure; il obtint d'assez bons résultats en ce sens qu'il fallait moins de courant et que la lumière était puissante mais elle présentait l'inconvénient de fatiguer rapidement les yeux. Cooper Hewitt essaya de remplacer les vapeurs de mercure par l'argon, un autre gaz rare de l'air découvert également par Sir William Ramsay, mais il échoua.

C'est alors qu'un savant français, Georges Claude, entra en scène; il reprit les expériences de Cooper Hewitt mais remplaça l'argon par le néon, conjointement avec les vapeurs de mercure; il échoua aussi. Il n'introduisit enfin que du néon dans les tubes Moore et cette fois il réussit brillamment, c'est le cas de le dire.

On voit que cette fameuse lumière a passé par bien des étapes avant son actuelle vulgarisation et encore je passe toutes les expériences trop ennuyeuses pour le lecteur, parce que trop techniques, qui furent faites entre temps. La

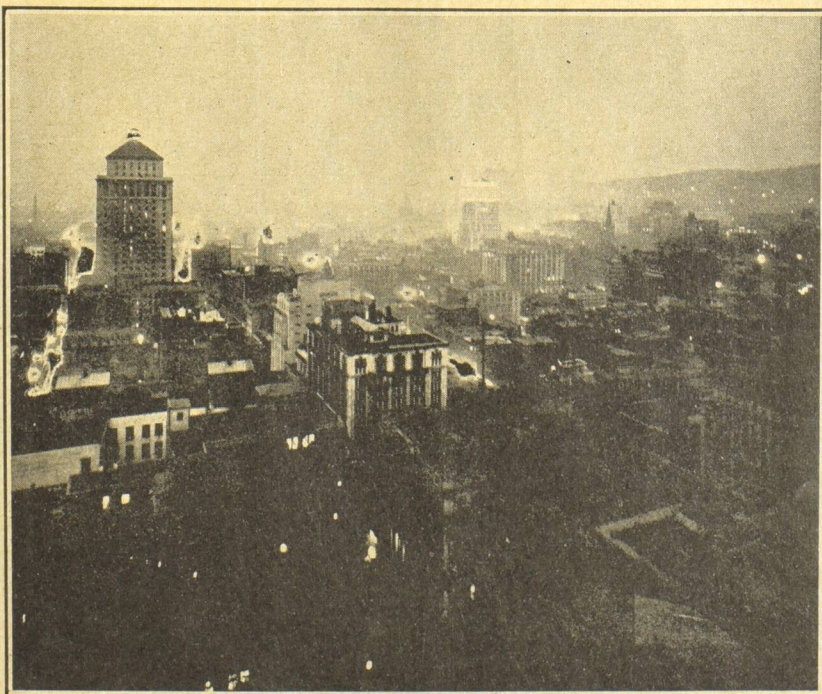


Photo Associated Screen News, Montréal.
Vue partielle de Montréal, la nuit, éclairée par une multitude d'enseignes lumineuses au Néon.

(Suite à la page 57)

La fin des Casinos

par Henri Martin

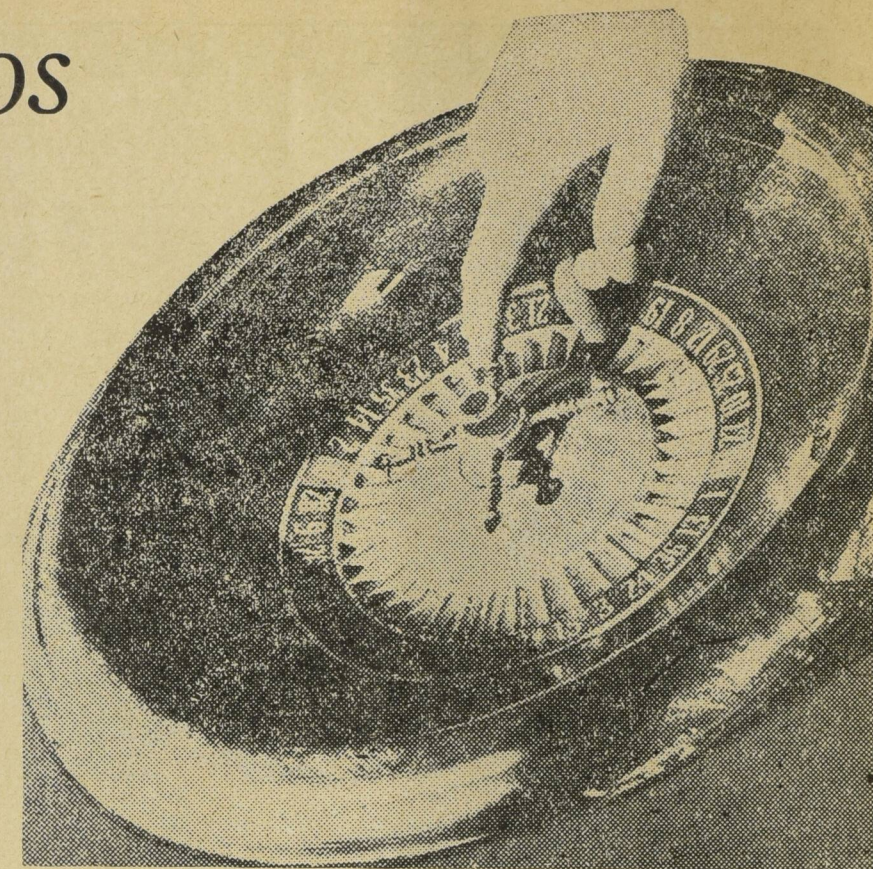
LA CRISE, qu'on pourrait comparer à un rouleau compresseur en train de niveler toutes les classes de la société beaucoup mieux que ne saurait le faire une politique socialiste, s'en prend maintenant aux plus célèbres maisons de jeu du monde dont elle fait sauter les banques, une à une.

Pour la première fois, depuis soixante-dix ans qu'elle existe, la Société des Bains de Mer et du Cercle des Etrangers à Monaco a «passé son dividende» l'an dernier. Ses affaires seraient si mauvaises que la direction songerait à en faire un établissement de bains ou une maison de repos pour riches malades ou invalides.

Le casino super-luxe construit à Nice par le millionnaire américain Frank Gould, il n'y a que quelques années, n'est pas en meilleure posture. Gould consacra à la construction de ce palace près de \$5,000,000 dans l'espoir de recouvrer sa mise en deux ans. Au lieu de cela, il perdit bel et bien \$800,000 dans les cinq premiers mois. Il en était rendu à perdre

régulièrement \$4,000 par jour quand il décida de convertir son casino, le plus somptueux qu'on ait jamais construit en Europe, en un immense garage public.

On peut dire qu'aucun casino de la Côte d'Azur ne fait aujourd'hui de l'argent alors qu'il n'y a pas encore si longtemps Monte-Carlo rapportait facilement \$8,000,000 par année. Il n'est plus vrai que, même en temps de crise, les gens trouvent quand même de l'argent pour jouer. Tant de fortunes, aussi bien en Europe qu'en Amérique, ont été réduites à zéro depuis plus de trois ans que les casinos ne peuvent plus compter sur la nombreuse et riche clientèle dont ils ont tant besoin pour faire des affaires. C'est de 1921 à 1928 que les maisons de jeu firent le plus d'argent, alors que se gaspillèrent sur les tables vertes les quatre-cinquièmes des fortunes colossales faites de 1914 à 1919 par les profiteurs de guerre. Pendant ces années-là, Deauville et Le Touquet s'enrichissaient l'été, Cannes, Monte-Carlo et Nice l'hiver. Puis vint



la débâcle à la Bourse et tout ce qui restait de ces fortunes scandaleuses qui avaient coûté la vie à des millions de soldats se dissipa en fumée.

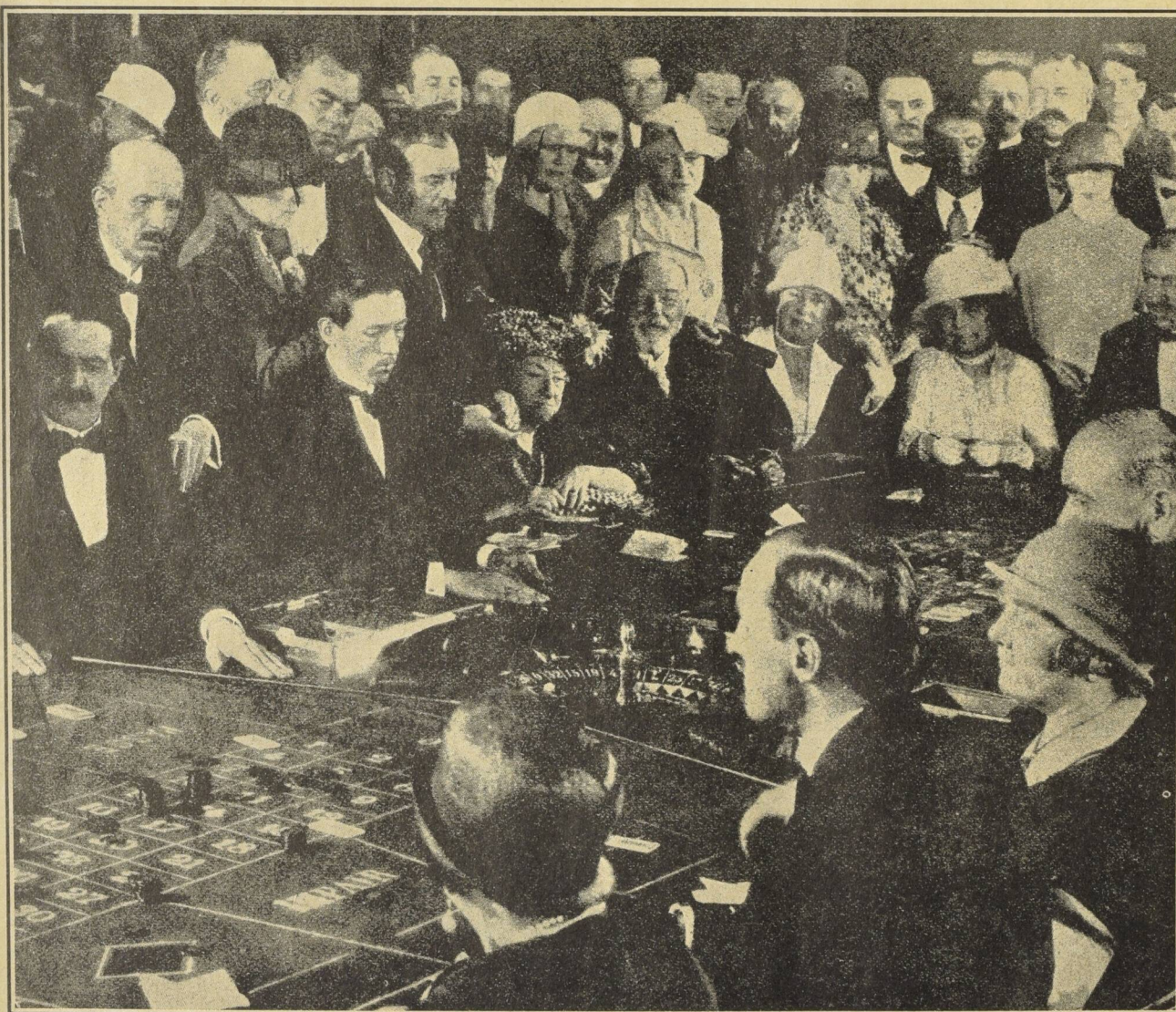
Les Anglais qui formaient le gros de la clientèle ont déserté la Riviera. *Buy British!* La grande maxime de tout l'empire britannique trouve son application dans les maisons de jeu même et sur les

plages où l'on s'amuse. Aujourd'hui, les Anglais patriotes jouent chez eux et fréquentent les plages de leur île. Les Russes ne jouent plus, car il n'y a plus de grands-ducs en Russie. Les Sud-Américains ont leurs problèmes qui les retiennent sur leurs domaines. Les Grecs, les Croates et les Roumains, forts joueurs un moment, sont fauchés. Depuis la chute de la monarchie en Espagne, les *grands* de ce pays ont perdu leurs immenses fortunes qu'ils consacraient non pas à soulager les besoins de leur peuple, l'un des plus misérables de la terre, mais à faire une noce effrénée sur la Côte d'Azur et à Biarritz.

Les casinos français ne peuvent plus tenir longtemps, car leur clientèle nouvelle, faite d'étrangers résidents et de touristes de la petite bourgeoisie, n'y dépense pas le centième des sommes qu'y laissait leur ancienne clientèle. Les gens n'y vont plus que par simple curiosité, comme on visite un musée, ou pour y faire un tour de danse et laisser une cinquantaine de francs sur les tables.

Le gouvernement français perd aussi, de cette manière, de gros revenus. La «cagnotte» des casinos de France s'élevait autrefois à \$16,000,000 par année, somme sur laquelle le Trésor prélevait \$8,500,000, les municipalités \$2,000,000 et les casinos \$2,000,000. De plus, le Trésor touchait \$480,000 sur les billets d'entrée et \$400,000 sur les cartes à jouer.

C'est bien la fin des casinos et d'un monde qui avait perdu la tête !



La roulette magique, dans un des nombreux casinos de la Côte d'Azur.

LES JEUNE-CANADA

La raison d'être de ce nouveau groupement.
Son programme. — Ses moyens d'action.

Par Roland Prévost

Voilà un nom qui est peut-être appelé à causer quelque perturbation dans notre pacifique province de Québec. Ce n'est pas que ce nouveau groupement entende se revêtir des chemises noires de Mussolini ou des chemises brunes de Hitler; il veut mener la lutte sur le terrain des idées et des faits, par la parole et la plume. Les Jeune-Canada représentent la génération des moins de trente ans qui se révolte contre l'ostracisme dont souffre le français dans les services fédéraux, qui dénonce «l'incessante déchéance» économique des Canadiens français. Appuyés par des maîtres tels que M. l'abbé Groulx, MM. Edouard Montpetit et Esdras Minville, ils présentent un vaste programme d'éducation dans le sens des intérêts nationaux. «Nous faisons donc appel, disent-ils, à la jeunesse, à toute la jeunesse des collèges et des écoles, à la jeunesse ouvrière, à la jeunesse

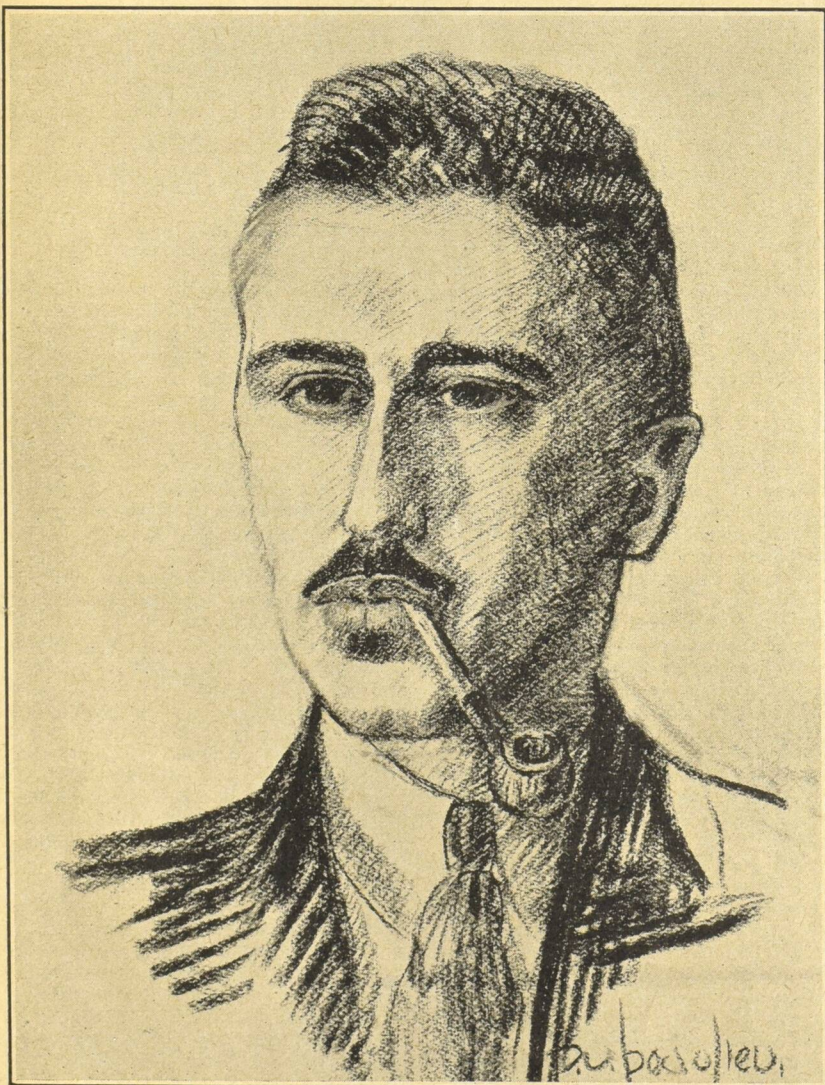
agricole, à la jeunesse professionnelle.»

Un tel mouvement vient à son heure. La disparition de la petite industrie, la dépopulation des campagnes, notre recul dans le domaine économique, le manque de patriotisme de presque tous nos hommes publics, voilà quelques-uns des maux que les Jeune-Canada veulent corriger. Les esprits indépendants s'alarment de l'indifférence des Canadiens français devant de tels dangers. La jeune génération surtout, désireuse de ne pas jouer le rôle de mercenaire dans son propre pays, demande expressément les réformes nécessaires. «Les Canadiens français sont en train de devenir un vaste peuple de prolétaires.» crie-t-elle dans un manifeste qui fut couvert, en quelques semaines, de près de 40,000 noms.

Quelle est l'origine de ce nouveau mouvement? On pourrait ré-



M. PIERRE DAGENAI



M. PIERRE DANSEREAU

pondre qu'il prend racine dans le cœur d'une grande partie de la jeune génération. Pénétrés de la nécessité d'un réveil des Canadiens français, des étudiants de Montréal n'attendaient qu'une occasion pour secouer l'apathie des classes dirigeantes. Cette occasion leur fut fournie par quelques incidents qui ont soulevé l'indignation générale, à Montréal particulièrement: le président de la commission du port, M. Rainville, remplacé par M. Newman; un M. Laing qui succède à M. Magnan comme percepteur des douanes de la même ville; les injures faites aux Canadiens français par le surintendant fédéral des faillites, à Montréal encore: quelques nominations injustes dans le haut fonctionnarisme fédéral.

Voilà qui justifiait pleinement la création d'une association de jeunes, décidés à préparer un avenir meilleur à leurs compatriotes.

Une assemblée fut tenue dans la salle du Gesù, à Montréal, le 19 décembre. La présence de M. Armand Lavergne, vice-président de la Chambre des Communes, contribua à créer une atmosphère d'enthousiasme. Malgré l'importance forcément restreinte d'une telle démonstration, plus de cinq cents lettres sont venues, peu après, de

toutes les parties de la province, appuyer les revendications des Jeune-Canada en faveur des droits du français.

Sans se laisser griser par ce premier succès, les Jeune-Canada organisèrent une deuxième réunion pour discuter, cette fois, la restauration économique des Canadiens français. Les réformes suivantes furent soumises à l'attention de nos dirigeants:

1o Décentralisation de notre capital humain: retour à la terre et décongestionnement des agglomérations urbaines;

2o Diversification de notre culture: création de cultures nouvelles, diffusion de la culture mixte et de la culture maraîchère;

3o Création et développement de petites industries rurales;

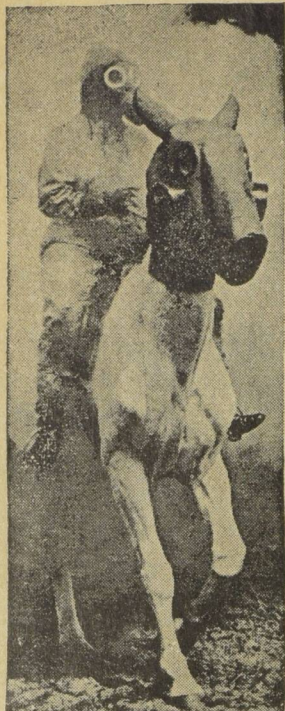
4o Institution du crédit agricole et du crédit à long terme pour nos agriculteurs;

5o Création de nouvelles lignes de chemin de fer et électrification de nos campagnes;

6o Création d'un conseil économique national chargé de veiller à notre avancement et de nous protéger contre les barons et les chevaliers de l'industrie.

Les Jeune-Canada n'ignorent pas les difficultés d'exécution d'un tel

(Suite à la page 55)



Tous les hommes, toutes les bêtes, porteront des masques à gaz, au front comme à l'arrière. En bas, on voit un groupe de jeunes officiers de la Reichswehr, armée allemande de 100,000 officiers et sous-officiers, faisant des manœuvres avec des soldats de plomb.



CE QUE SERA LA PROCHAINE GUERRE...

JUSQU'À 1914 les divers états-majors avaient tous à peu près la même conception de la science militaire. Leurs projets de mobilisation et de batailles présentaient une analogie frappante: toutes assignaient le rôle principal à l'infanterie, armée de baïonnettes et de fusils. Tout au plus les pays plus riches appuyaient-ils l'action de leur infanterie d'un nombre plus considérable de canons que leurs concurrents moins fortunés. Ainsi la proportion de canons pour mille soldats variait entre trois et sept, mais, cette différence mise à part, l'infanterie restait incontestablement la "reine des armées".

LES EXPERIENCES FOURNIES PAR LA GRANDE GUERRE

En 1914, une division d'infanterie française comprenait 9,600 soldats, appuyés par 24 mitrailleuses et 36 canons. En 1918 le nombre des soldats à fusil n'était plus que de 2,300, par contre celui des mitrailleuses et des lance-mines s'élevait à 420, celui des canons à 412. Bien entendu, le nombre des soldats préposés au maniement de ces armes s'accrut en conséquence.

Alors qu'en 1914, 32 hommes étaient destinés au maniement d'un canon et 14 à celui d'une mitrailleuse, vers la fin de la guerre 3 hommes suffisaient pour assurer le service d'un canon ou d'une mitrailleuse placés à l'intérieur d'un tank. Ainsi donc, une fois de plus, la machine économisait le matériel humain. C'était d'autant plus appréciable qu'il s'agissait là d'un engin de guerre relativement bon marché.

Dans l'été de 1917, pour ouvrir la bataille des Flandres et détruire les tranchées allemandes, les Anglais mirent en oeuvre 4 millions de boulets de canon (grenades et obus compris) sans pour cela s'assurer une victoire écrasante. Cette canonnade occasionna une dépense d'environ 2,4 milliards de francs, somme suffisante à la fabrication de 17,000 tanks qui n'auraient pas manqué de briser définitivement la résistance allemande.

Même expérience avec les avions de guerre. En 1914, il existait un avion pour 5,000 soldats d'infanterie français. En 1918 ce chiffre fut élevé à 55. Alors qu'au

début de la guerre l'avion ne jouait qu'un rôle d'informateur, vers la fin il s'était transformé, comme chacun le sait, en une arme redoutable.

POUR OU CONTRE LA MOTORISATION

L'enseignement de la guerre joint au progrès rapide de la technique accompli depuis cette époque devrait inciter les états-majors à abandonner l'ancienne méthode fondée sur l'infanterie et l'artillerie à chevaux, pour des tanks blindés et la flotte aérienne. L'infanterie n'aurait plus d'autre rôle que d'occuper le terrain déblayé par les tanks; la cavalerie devrait disparaître, du moins des fronts, et l'artillerie se motoriser entièrement.

Cependant, une réorganisation complète dans ce sens ne s'est pas accomplie, tant s'en faut, et cela pour plusieurs raisons. Je n'en citerai que deux. D'abord les progrès rapides de la technique ne permettent pas, en temps de paix, une motorisation très loin poussée des armements, étant donné que les inventions se succèdent à une cadence vertigineuse et que les engins, modernes il y a trois ans, sont aujourd'hui surannés. C'est pourquoi le jour où se déclenchera la future guerre, les engins mécaniques ne se trouveront pas en très grand nombre au front. Mais il y a encore une autre raison qui empêche la réorganisation fondamentale des armées: c'est l'esprit conservateur propre à tout état-major.

LES ENSEIGNEMENTS DES DERNIERES MANOEUVRES

L'importance des dernières grandes manœuvres réside précisément dans ce fait que les différents états-majors ont été amenés, en cette occasion, à résoudre la question de savoir si le rôle décisif doit être confié, comme par le passé, à l'infanterie, ou bien aux armées de terre et d'air motorisées. Les Anglais et les Américains, tout en augmentant sans cesse leur flotte aérienne, penchent vers une motorisation complète de leur armée territoriale, surtout parce que la motorisation d'une armée relativement petite de mercenaires comme la leur n'occasionne pas de frais trop lourds. Les Italiens ten-

dent à transporter le centre de gravité de leurs armements dans la flotte aérienne, alors que les Français, plus conservateurs, continuent à voir dans l'infanterie, fortement appuyée d'ailleurs par les tanks et les avions, l'arme principale des futurs combats.

Particulièrement révélatrices à cet égard ont été les manœuvres aériennes de l'Italie en 1931, où prirent part mille appareils militaires et au cours desquelles l'un des adversaires, muni de 400 avions, simula, à l'aide de bombes et de gaz, une dévastation complète de Milan, capitale supposée de l'ennemi, qu'il réduisit à demander la paix. Cette performance a prouvé qu'en cas de suprématie aérienne il serait possible de gagner la victoire sans aucun recours à l'armée territoriale.

Le thème des dernières manœuvres navales italiennes, auxquelles prirent part 100 bâtiments de guerre et 200 avions, consista en l'attaque et la défense d'un important convoi militaire embarqué sur 16 grands paquebots et faisant route de Tripoli à Tarente, avec escale sur une île imaginaire. Cette manœuvre inquiéta particulièrement la France qui y vit une préparation en vue de la destruction de ses troupes coloniales en partance pour la Métropole. Tripoli symbolisait à ses yeux Alger ou Tunis, l'île imaginaire, la Corse, Tarente-Marseille ou Toulon.

Enfin, les récentes manœuvres terrestres de l'Italie, avec 50,000 soldats, se déroulèrent dans les montagnes. On comprend fort bien cette préoccupation, étant donné qu'au cas où l'Italie se trouverait opposée à la France ou à la Yougoslavie, une grande partie de la guerre serait confinée dans des régions montagneuses.

Quant aux manœuvres terrestres françaises, dont le thème fut de parer à une éventuelle attaque allemande, elles furent circonscrites entre Metz, Verdun, Reims et Châlons-sur-Marne et aboutirent, en dépit d'une défense acharnée, à la destruction de la ville de Reims. Les Français ont d'ailleurs organisé une autre série de manœuvres dans la région Nord du pays, aux environs de la Manche, en vue de la défense contre une attaque, venant du côté des îles britanniques, à quoi les Anglais, malgré les liens d'amitié politique qui les unissent à la France,

répliquèrent par la mise en scène d'une attaque aérienne éventuelle partie des côtes bretonnes.

Notons en passant que l'armée rouge a également organisé des manœuvres motorisées.

Plusieurs conclusions s'imposent après l'examen de toutes ces manœuvres. Il est à prévoir que la guerre commencera de part et d'autre par une attaque, attaque organisée, sans aucune déclaration de guerre préalable, par les forces aériennes et terrestres motorisées.

LES GAZ POUR L'ATTACHE ET LA DEFENSE

Il existe encore un moyen de guerre dont l'emploi dans l'attaque et la défense ne peut guère, par exemple, être expérimenté au cours de manœuvres. Nous voulons parler des gaz qui, sans doute, seront surtout projetés du haut des avions. La plus grande incertitude règne dans ce domaine car aucun pays ne peut prévoir quels seront les gaz auxquels son ennemi aura recours. Nous connaissons les gaz lacrymogènes, asphyxiants et asphyxiants corrosifs. Pendant la grande guerre, les gaz n'ont pas joué de rôle décisif et bien qu'ils aient constitué une arme particulièrement désagréable, on est arrivé à s'en préserver plus ou moins bien grâce aux masques à gaz. Ainsi les lésions provoquées par les gaz ne déterminèrent la mort que dans un pourcentage relativement minime, deux pour cent. Cependant, il est certain que l'emploi de nouveaux gaz aura des effets désastreux et balayera impitoyablement la vie du champ de bataille, surtout étant donné que le port des masques à gaz, aussi bons qu'ils soient, ne peut se prolonger indéfiniment. C'est pourquoi il est essentiel de continuer la construction des tanks de telle sorte qu'ils puissent se préserver des gaz, l'avion échappe assez facilement aux effets de cette armée. Le danger des gaz est donc un argument de plus en faveur de la motorisation.

En conclusion, le progrès de la technique de guerre fait des Etats industriels des ennemis infiniment plus redoutables qu'ils n'étaient au cours de la dernière guerre; par contre il les rend plus vulnérables aux attaques aériennes que les pays agraires.

Par François JULIER

Ancien colonel de l'état-major

autro-hongrois



Photo Associated Screen News, Montréal

VUE GENERALE DE L'IMMENSE STADIUM DE MONTREAL, ANGLE DELORIMIER & ONTARIO, QUI PEUT CONTENIR 22,000 SPECTATEURS

AU JEU!

C'EST le 2 mai que s'ouvre la saison de base-ball locale.

Notre équipe montréalaise de la Ligue Internationale a débuté, le 12 avril dernier, à Newark, avec l'équipe du gérant Mamaux, les champions de 1932, dans une série de quatre parties.

A Montréal, les *Royaux* se rencontreront avec les équipes de Newark, Baltimore, Jersey City, Albany (autrefois Reading), Rochester, Buffalo et Toronto. Ils nous quitteront ensuite pour nous revenir le 21 juin.

Le Montréal a enrichi son champ intérieur de précieuses acquisitions. C'est ainsi que les positions de arrêt-court et de troisième but sont remplies, cette année, par Regan et Pickering.

Parmi les nouveaux venus, signalons encore les deux lanceurs: Sa-

Les cadres du club Montréal pour 1933

	F.	L.	A.	P.	T.	Adresse	Club en 1932
GERANT							
Gautreau, W. P.	D	D	28	140	5.5	Montréal, Qué.	Montréal
LANCEURS							
Fisher, Clarence	D	D	32	190	6	P. Pleas., W. V.	Montréal
LaMaster, Wayne	G	G	26	160	5.10	Sellersburg, Ind.	Charleston
McCabe, Dick	D	D	35	170	5.9½	Buffalo, N.Y.	F. Worth et Dal.
Michaels, J. J.	G	G	24	154	5.10	Brigeport, C.	Boston
Ogden, Warren	D	D	31	185	6.½	Boothwyn, Penn.	Montréal-J.-City
Pomorski, J. L.	D	D	25	180	6	Montréal, Qué.	Montréal
Sweeland, L.	G	D	31	165	6	Melbourne, Fl.	Jersey City, N.J.
Thormahlen, H. E.	G	G	34	175	6	Union City, N. J.	Toronto
RECEVEURS							
Grabowski, John	D	D	33	180	5.11	Schenect., N.Y.	Montréal
Tate, H. B.	G	D	32	155	5.8	W. Frankfort, Ill.	Chicago-Boston
INTERIEURS							
Goldman, Jonah	D	D	27	172	5.7½	Brooklyn, N.Y.	Indianapolis, I.
Pickering, U. H.	D	D	29	180	5.10	Modesto, Calif.	Boston
Roettger, Oscar	D	D	33	175	6	St-Louis, M.	Montréal
EXTERIEURS							
Gladu, Roland	G	D	20	176	5.9	Montréal, Qué.	Montréal
Ripple, James A.	G	D	24	171	5.10	Dellmont, Penn.	Montréal
Shiver "Chick" Ivey	D	D	26	190	6.1	Athens, Ga.	Montréal
Walker, Hubby	G	D	26	165	5.10	Hattiesburg, M.	Tor.-Montréal

F.—Frappe; L.—Lance; A.—Age; P.—Poids; T.—Taille.

Play Ball!

muels, autrefois du Toronto, et La-master, ainsi que le receveur Tate.

Le Montréal joue au Stade de la rue Ontario et Delorimier, le plus grand, le plus luxueux et le plus confortable de tous les stades de la Ligue Internationale et pouvant contenir 22,000 spectateurs.

Le gérant de l'équipe, «Doc» Gautreau, 2e but, occupe cette fonction depuis la fin de la saison dernière où il remplaça, à ce titre, Eddie Holly. «Doc» Gautreau a fixé ses pénates à Montréal.

Au moment où nous allons sous presse il est question de donner des parties, le soir, à la lumière artificielle et de clore la saison par des éliminatoires, comme au hockey. D'ici à ce que paraissent notre revue, d'autres changements seront probablement effectués dans l'alignement de l'équipe.

Les Noms Véritables des Artistes de l'Ecran

La liste de noms véritables de certains artistes de l'écran que nous avons publiée le mois dernier a obtenu un tel succès que nous avons tenu à la compléter ce mois-ci pour répondre aux demandes de nombreux lecteurs et lectrices.

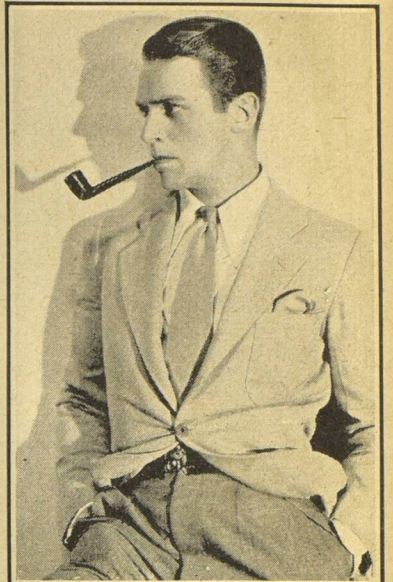
NOM D'EMPRUNT

NOM VERITABLE

Renée Adorée	Jeanne de La Fonte
Don Alvaro	Jose Paige
Richard Arlen	Richard Van Mattimore
Roy D'Arcy	Roy Guisti
Monte Banks	Mario Bianchi
Madge Bellamy	Margueret Phillpott
Evelyn Brent	Betty Riggs
Fanny Brice	Fanny Borocho
Edwin Carew	Jan Fox
Nancy Carol	Nancy La Hiff
Sue Carol	Evelyn Lederer
Kathryn Carver	Catherine Drum
Lane Chandler	Robert Clinton Oakes
Ina Claire	Ina Fagen
June Collyer	Dorothea Heermance
Betty Compson	Louisine Compson
Garry Cooper	Frank J. Cooper
Ricardo Cortez	Jack Krantz
Kathryn Crawford	Catherine Young
Karl Dane	Rasmus Kalr Thekelson Gottlieb
John Darrow	Harry Simpson
Richard Dix	Ernest Brimmer
Billie Dove	Lillian Bohny
Nancy Drexel	Dorothy Kitchen
Roland Drew	Walter Goss
Farina	Allen Clay Hoskins
Stepin Fetchit	Joe Perry
Greta Garbo	Greta Gustavson
John Garrick	Reginald Dandy
Jack Gilbert	John Pringle
Gilda Gray	Marianna Micholska
Samuel Goldwyn	Samuel Goldfish
James Hall	James Brown
Elsie Janis	Elsie Bierbauer
Dorothy Janis	Dorothy Penelope Jones
Rupert Julian	Percival Thomas
Barbara Kent	Barbara Cloutman
Norman Kerry	Arnold Kaiser
Arthur Lake	Arthur Silverlake
Frances Lee	Merna Tibbets
Jeannette Loff	Jan Love
Lila Lee	Augusta Appel
Gwen Lee	Gwen Le Pinski
Carole Lombard	Jane Peters
Myrna Loy	Myrna Williams
Mae Marsh	Mrs. Louis L. Arms
Shirley Mason	Leona Flugrath
Colleen Moore	Kathleen Morrison
Paul Muni	Muni Weisenfreund
Mae Murray	Marie Koenig
Ramon Novaro	Ramon Samaneigos
Molly O'Neil	Molly Noonan
Sally O'Neil	Chotsey Noonan
Jack Oakie	Jack Kesterton
Anita Page	Anita Pomares
Sally Phipps	Byrnicie Buetler
Dolores del Rio	Lolita Dolores Asunsolo De Martinez
Gilbert Roland	De Alonzo Louis Antonio Damoso
Mack Sennett	Mickall Sinnott
Eva Southern	Elvira McDowell
Ford Sterling	George Ford Stitch
Josef von Sternberg	Joe Stern
Nick Stuart	Nikolas Prata
Raquel Torres	Paul Osterman
Hugh Trevor	Hugh Thomas
Rudy Vallee	Hubert Prior Vallée
Virginia Valli	Virginia Sweeney
Florence Vidor	Florence Arto
Alice White	Alva White
Claire Windsor	Olga Cronk



De haut en bas : GRETA GARBO, MYRNA LOY, RAQUEL TORRES, BILLIE DOVE.



De haut en bas : DOUGLAS FAIRBANKS Jr., ANITA PAGE, KATHRYN CRAWFORD, RICHARD BARTHELMESS.



INEDIT

COMPLET

La Chatelaine en Sabots

Par ROSELYNE

1

—Alors, Maïthé, c'est vrai? Ton départ est définitivement fixé à demain?

—Oui, Mad. Je prends le rapide de huit heures...

—Tu pourrais au moins ajouter, avec regrets...

—Je ne puis que m'incliner devant la volonté de ma tutrice, chérie, celle à qui maman m'a recommandée à ses derniers moments. Je n'ai pas le choix, à quoi bon les regrets? Mais je ne te cache pas que j'ai des appréhensions.

Cet entretien avait lieu dans une pièce presque vide de meubles, entre deux jeunes filles d'aspect très différent.

L'une, Madeleine de Saint-Roman, était une blonde aux yeux bleus, dont la carnation éblouissante et les légers cheveux d'or semblaient émettre un lumineux rayonnement. Sa physionomie mobile paraissait n'être faite que pour le sourire, et toute sa personne respirait la joie de vivre, malgré le nuage qui, pour l'instant, assombrissait son regard à l'idée du départ prochain de son amie.

L'autre, Marie-Thérèse d'Airolles, avait le type d'une gitane: teint ambré, cheveux noirs bouclés, prunelles sombres. Quant à sa bouche, toute petite, elle avait l'éclat d'une fleur de grenadier. Mais plus que par son teint et par son sévère costume de deuil, elle contrastait avec Madeleine par l'expression triste et résignée de son visage, dont les traits amaigris portaient la trace d'un immense chagrin.

Il y avait quinze jours à peine que Marie-Thérèse était orpheline. Une bronchite, aggravé par l'émotion due au krach d'une banque qui la ruinait presque entièrement, avait emporté Mme d'Airolles en quelques semaines. Maintenant, sa fille restait seule au monde avec très peu d'argent et elle n'aurait su que devenir, si une vieille tante, Mme de Limeyrac, en acceptant la tutelle de sa petite-nièce, ne l'avait appelée auprès d'elle au fond du Limousin. Cette décision avait été prise au grand dépit de Mlle de

Saint-Roman, qui aurait voulu garder son amie au moins pendant quelque temps.

—Tu as des appréhensions? Pourquoi, demanda Madeleine.

—Quelle vie aurai-je à Limeyrac! expliqua l'orpheline. De ma tante, je ne sais rien, sinon qu'elle est vieille. De ses idées, de sa façon de vivre, de sa famille, j'ignore absolument tout. Je vais peut-être me trouver avec des cousins et des cousines qui me traiteront en étrangère, en parente pauvre. Et puis, que ferai-je là-bas? J'ai voulu garder quelques meubles que tes parents ont bien voulu expédier à Reyssac, puisque c'est la gare la plus proche de ma future demeure. Que dira ma tutrice de ce qu'elle appellera peut-être un caprice? Elle trouvera que je l'encombre, non seulement de ma personne, mais de mon mobilier. Cependant, les bibliothèques, le petit bureau en dos d'âne, mes fauteuils me furent offerts par maman à mes anniversaires. Si je vis parmi ces objets qui ont été les témoins de notre vie si agréable, il me semble que je serai moins seule. Quant à mon piano, je ne voudrais pas le négliger... qui sait ce dont j'aurai besoin plus tard?

—Eh bien, chérie, il faudra répéter à Mme de Limeyrac ce que tu viens de me dire, répondit Mlle de Saint-Roman. Elle comprendra ton sentiment et le fera partager autour d'elle, si besoin est, crois-le, Maïthé.

—Puisses-tu dire vrai, Mad! murmura Marie-Thérèse.

—Et puis tu m'écriras longuement. Au moins chaque semaine... Moi, je t'envoierai des journaux, des revues. Tu ne seras pas abandonnée, chérie, tu verras.

D'un geste affectueux, la polie blonde posa sa tête sur l'épaule de son amie et chuchota:

—Ne pleure pas, Maïthé... j'irai te voir aux vacances en allant à Biarritz, et peut-être pourrons-nous t'emmener lorsque ton deuil sera moins récent.

Peu après, les deux jeunes filles s'entretenaient des vieux meubles

et des bibelots qui étaient la marotte de Mlle de Saint-Roman et un peu celle de l'orpheline.

—Tu me trouveras des étains pour ma collection, recommanda la Parisienne au moment du départ.

Le lendemain, le rapide du matin emmenait Mlle d'Airolles vers la Corrèze.

Derrière ses paupières closes, l'orpheline évoquant des visages familiers, des tendresses perdues: son père mort pendant la guerre, puis le doux visage de sa mère qui n'avait pas survécu à l'annonce de la catastrophe où elle perdait à peu près toute sa fortune.

Pour remplacer tout le bonheur de sa jeunesse, que trouverait-elle à Limeyrac?

Pendant des heures et des heures, la jeune voyageuse ressassa ces pensées, oubliant même de manger. Puis elle quitta le rapide pour un train omnibus qui devait la déposer à Reyssac où, d'après la lettre de sa tante, elle serait attendue.

En effet, comme elle descendait de son compartiment, un homme à barbe blanche s'avança vers elle:

—Mademoiselle d'Airolles, sans nul doute? dit-il en se découvrant. Votre ressemblance avec votre père est tellement frappante...

Répondant au regard interrogatif de Marie-Thérèse, il continua:

—Je suis le docteur Morrens chargé par madame votre tante de vous conduire à Limeyrac. Avez-vous fait un bon voyage, mademoiselle?

En même temps, il montrait le bagage de la jeune fille à son chauffeur, qui les porta jusqu'à l'automobile.

Mais, comme Mlle d'Airolles et le dédècin allaient prendre place dans la voiture, un homme accourut vers eux.

—Monsieur le docteur... un accident chez Brosseau, venez vite!

M. Morrens n'hésita pas un instant.

—Excusez-moi, mademoiselle, dit-il, le devoir m'appelle. Janvier va vous conduire au château... nous nous reverrons prochainement.

Et, après un salut rapide, il suivit le paysan en lui demandant des explications.

L'automobile se mit en marche, traversant le village, puis tournant à gauche sur la grand'route. Après huit kilomètres de solitude complète, la voyageuse vit le chauffeur s'engager dans un chemin rocailleux qui grimpait entre deux murs de pierres sèches. Une maison basse avec des écuries très délabrées attira son attention. Puis les murailles devinrent plus hautes, et ce fut un grand portail gothique, malheureusement muré; enfin, la voiture s'arrêta quelques mètres plus loin devant une porte basse et vermoulue. Le conducteur déposa rapidement les bagages sur un banc de pierre en murmurant:

—Perrine et Bernard les enlèveront, mademoiselle... monsieur le docteur pourrait avoir besoin de moi.

Puis, ayant soulevé sa casquette, il remonta sur son siège vira sur place, et reprit bien vite la direction de Reyssac.

Décontenancée par ce procédé, Marie-Thérèse, après un instant d'hésitation, se décida à frapper à la porte. Puis, comme personne ne répondait, elle la poussa et pénétra dans une vaste cour envahie par l'herbe et les ronces.

—Suis-je bien à Limerrac? se demanda l'orpheline. Est-ce cela le château?

Il aurait été plus exact de l'appeler une vieille maison, tout au plus un manoir, car c'était simplement un vaste bâtiment que dominaient deux tours, dont l'une était découronnée. L'autre montrait encore des petites fenêtres à meneaux et un joli toit en poivrière.

Mais, au centre de la cour si mal entretenue, trois tilleuls centenaires élevaient majestueusement vers le ciel leurs troncs vénérables chargés d'une puissante ramure.

L'ensemble gardait, malgré sa misère, un cachet seigneurial.

Marie-Thérèse n'eut pas le temps de continuer son examen, car une vieille femme, vêtue d'un jupon rapiécé, la tête serrée dans un mouchoir de cotonnade bleue, les yeux encore vifs dans un maigre visage, parut sur le seuil.

—Madame de Limeyrac est-elle ici? interrogea doucement la jeune fille. Je suis sa nièce... J'arrive de Paris.

Une exclamation interrompit la voyageuse, et la vieille femme se mit à gesticuler en marmonnant quelques mots incompréhensibles en un patois rude et sonore.

—Entrez, dit-elle enfin.

Mlle d'Airolles pénétra dans un vestibule voûté, dallé de grandes pierres, au fond duquel elle aperçut un escalier orné d'une belle rampe. Sa conductrice ouvrit une porte à droite et l'introduisit dans une vaste salle, rendue très sombre par le papier qui remplaçait les vitres absentes.

Des marmites étaient posées sur le sol, au milieu de chaudrons et de pots en fonte.

Ayant avancé une chaise, la vieille femme sortit et Marie-Thérèse l'entendit grimper à l'étage.

Restée seule, Mlle d'Airolles promena autour d'elle un regard ahuri. De vieilles armoires, un vaisselier chargé de faïences, d'étain et de cuivre ternis occupaient le fond de la pièce. Une longue table encombrée de vaisselles et de verres était poussée dans un coin. Le plafond à solives, les murs, les meubles, les étagères sur lesquelles étaient alignés des pots de grès étaient noirs de fumée et de poussière. Un vieux banc aux pieds tournés se trouvait devant la fenêtre. Des chaises et des fauteuils occupaient tous les coins.

—Quel fouillis! pensa-t-elle. Cependant, les meubles seraient beaux, s'ils étaient nets et cirés.

Au même instant des pas résonnèrent dans le couloir et une grande femme à cheveux blancs, aux yeux noirs très brillants, parut sur le seuil de la cuisine.

—Bonjour, ma nièce, dit-elle froidement, en tendant une main sèche à la jeune fille. Je suis très surprise de vous voir. Je ne vous attendais que mercredi.

—Mais... mercredi... C'est aujourd'hui, ma tante, bégaya la jeune fille.

—J'ai donc oublié d'effeuiller le calendrier, déclara Mme de Limeyrac. Enfin, vous êtes arrivée, c'est le principal. Venez, je vais vous montrer votre chambre... Auparavant, je vous présente Perrine. Elle et son mari sont mes seuls serviteurs. Ils sont nés ici, et leurs parents servaient déjà les miens.

La paysanne fit une petite révérence maladroite.

Mais une inspiration était venue à l'arrivant:

—Avez-vous connu mon père, Perrine? Le docteur Morrens dit que je lui ressemble étonnamment.

—Si j'ai connu monsieur Jean? s'écria la vieille femme, les larmes aux yeux. Certainement, mademoiselle... je lui ai fait souvent des crêpes... comme à ses cousins.

—Alors, vous m'en ferez aussi, n'est-ce pas? fit Marie-Thérèse avec un doux sourire.

La châtelaine et sa servante échangèrent un regard ému.

—Je vois que vous êtes une vraie d'Airolles, ma nièce, déclara Mme de Limeyrac. Vos paroles ont déjà gagné le cœur de ma fidèle Perrine. Mais où sont vos bagages... Et Morrens? Je ne le vois pas.

La voyageuse dut alors expliquer comment et pourquoi elle était arrivée avec le seul chauffeur, et tandis que la paysanne allait chercher les malles et valises, la vieille dame se dirigea vers l'étage supérieur.

Après avoir gravi un escalier si branlant qu'il semblait devoir s'effondrer à chaque marche. Marie-Thérèse et sa tante pénétrèrent dans une pièce aussi grande que la cuisine. Un vaste lit à baldaquin en occupait le fond. La papier des murs décollé et déchiré, pendait lamentablement. Dans l'une des fenêtres au châssis démolé, les vitres avaient été remplacées par des planches. Une magnifique armoire à pointes de diamant couverte de poussière occupait un angle, et une grande garde-robe lui faisait vis-à-vis. Une table boiteuse et une commode joliment galbée occupaient une autre paroi.

—Vous donnerez vos ordres à Perrine, mon enfant, déclara la vieille dame. Lorsque vous voudrez me voir, voici mon appartement.

Elle indiquait une porte en face de la pièce où elle se trouvait.

Puis, sans plus s'occuper de sa nièce et sans ajouter un mot, elle la laissa seule.

Cette attitude amena des larmes aux yeux de Marie-Thérèse. Elle n'avait pas imaginé semblable accueil. Des mots polis, mais froids, aucune question, aucune allusion à son chagrin. Et puis, cette façon de vivre en oubliant d'effeuiller un calendrier, sans se rendre compte des jours qui passent, comme c'était bizarre! Mme de Limeyrac poussait l'originalité à un point tel, qu'on pouvait douter de l'équilibre de ses facultés.

Mais le bruit des sabots de la servante sur les marches de l'escalier parvint à l'orpheline et lui fit bravement refouler ses pleurs. Elle enleva son chapeau et son manteau, puis s'avança pour aider Perrine à se débarrasser des valises.

Cette prévenance parut faire grand plaisir à la vieille femme, car, après avoir remercié, elle ajouta:

—Cette chambre n'est pas en bon état, mais c'est celle où il pleut le moins; rien qu'un peu dans ce coin.

—Il pleut ici? s'écria Mlle d'Airolles. Mais alors, le toit...

—Ben, le toit laisse pleuvoir! fit Perrine d'un ton bourru. Il faudrait le refaire entièrement, et madame ne veut pas. Peut-être changera-t-elle d'avis avec vous.

Puis, comme mécontente d'avoir parlé, elle courut chercher le reste des bagages.

II

Le soir tomba sans que Mlle d'Airolles se sentît le courage d'ouvrir une malle ou une valise. Ce serait peu dire qu'elle était désorientée ou désappointée. L'impresion qu'elle éprouvait était telle, qu'un profond abattement l'accablait.

—Quelle réception! répétait-elle.

Sans s'attendre à de vifs témoignages d'affection, elle avait pensé que sa tante se serait occupée

d'elle, lui aurait parlé, aurait cherché à lui remonter le moral. Il lui semblait que si peu qu'elle s'intéressât à elle, elle aurait pu ne pas l'abandonner complètement à une servante, s'inquiéter de ses désirs ou lui faire part de ses décisions, lui montrer le château, ou simplement lui offrir à manger.

Il faisait déjà obscur dans la chambre, lorsque Perrine monta avec une bougie:

—N'avez-vous pas faim, mademoiselle? demanda-t-elle d'un air un peu embarrassé.

—J'attends l'heure de ma tante, répondit la jeune fille. Mais je vous avoue, Perrine, que je ferai honneur au dîner.

—Oh! si vous attendez madame, s'écria la paysanne, vous ne mangerez peut-être pas ce soir. Venez, mademoiselle.

Marie-Thérèse suivit la servante et la vit avec surprise pénétrer dans la grande pièce où elle était entrée à son arrivée.

Un grand feu de bûches et de sarments flambait dans la haute cheminée, et la voyageuse tendit les mains vers la flamme.

—C'est une chose inconnue à Paris, dit-elle en souriant.

D'un recoin obscur de la grande pièce, Perrine tira un guéridon sur lequel elle posa une nappe et un couvert. Une marmite en fonte bouillait devant le feu, laissant échapper une bonne odeur de choux. La vieille femme en tira du bouillon, un morceau de lard et des légumes qu'elle déposa dans un plat de faïence grossière:

—Servez-vous, mademoiselle. Ceci est aussi inconnu à Paris.

—Que dira ma tante? demanda encore la jeune fille.

—Madame? Elle a peut-être oublié que vous êtes ici, répondit la servante. Si elle s'est remise dans ses papiers.

Comme pour démentir ces paroles, Mme de Limeyrac apparut au même instant sur le seuil, et l'orpheline se leva, rougissante:

—Excusez-moi, ma tante, fit-elle, en montrant le couvert. Perrine m'assurait que vous étiez très occupée et que je ne devais pas vous attendre.

Un second couvert était déjà sur le guéridon, et la châtelaine s'installa en face de sa nièce.

—Il ne faudra jamais vous occuper de moi pour vos repas, petite, déclara Mme de Limeyrac, après le potage. Je suis descendue ce soir pour que nous parlions un peu. Il faut, en effet, que nous nous arrangeons pour vivre en bonne intelligence sans nous gêner.

La vieille dame s'arrêta. Elle semblait chercher ses mots. On sentait qu'elle n'avait pas l'habitude de parler. Tandis qu'elle ordonnait dans sa tête ce qu'elle allait dire, elle promenait sur le visage de sa petite-nièce un regard, pour la première fois, attentif. Un instant, ses traits parurent s'animer d'une certaine émotion. Mais l'expression de détachement et de froideur distante y reparut bientôt, tandis qu'elle reprenait:

—Je ne suis plus qu'une épave, mon enfant. Mon fils et mes trois petits-fils sont morts à la guerre. Avec eux, la vie s'en est allée de Limeyrac. J'ai fait fermer l'entrée

du château, j'ai cessé de sortir, de recevoir et d'écrire. Même, j'ai supprimé les journaux. Qu'y lirais-je? La politique ne m'intéresse pas, les nouvelles me laissent indifférente. N'ayant plus de fortune, je n'ai rien à perdre... Alors?... Mon nom s'éteindra avec moi; ma seule ambition, c'est de laisser une documentation parfaite sur les Limeyrac et j'ai entrepris d'écrire l'histoire de cette famille. Tout mon temps est consacré à mes recherches.

Et, comme la jeune fille, émue de cette détresse d'autant plus navrante qu'elle se renfermait en elle-même, allait prendre la parole, elle l'arrêta d'un geste et conclut très vite sur un ton volontairement très sec:

—Installez-vous donc comme vous l'entendrez, organisez votre vie et soumettez-moi votre programme, nous verrons vos idées. Mais je vous dis tout de suite: ni visites, ni réceptions. Ma propriété est assez grande encore, pour que vous puissiez vous promener sans quitter mes terres. Vous ne rencontrerez personne. Lorsque vous aurez vingt et un ans, vous vous marierez... ou bien nous aviserons.

Mlle d'Airolles resta silencieuse quelques instants, puis, relevant la tête, elle interrogea:

—Puis-je entretenir une correspondance avec une amie d'enfance, ma tante?

La voix avait quelque chose de si doux et en même temps de si suppliant, que la vieille dame ne résista pas à la prière:

—Si cela vous fait plaisir, acquiesça-t-elle. Je ne veux pas non plus vous sevrer de tous les plaisirs de votre âge. Je me rends compte que ma compagnie ne saurait suffire à vos besoins d'expansions... si je pouvais vous l'offrir, mais cela même, je ne puis pas. Il y a plus de dix ans que je ne vis qu'en mes souvenirs.

—J'aurai mes livres, mon piano, reprit la jeune fille, à moins que la musique ne vous ennuie, ma tante... mais je tâcherai de ne jamais vous importuner de ma présence. Je vous remercie d'avoir recueilli l'orpheline pauvre et sans famille...

Un sanglot lui coupa la parole, elle ne put continuer.

Mme de Limeyrac l'enveloppa d'un regard étrange, puis, sans paraître remarquer ses larmes, elle murmura:

—J'ai beaucoup aimé la musique... il y a même dans le salon un vieux clavecin qui fit mes délices. Demain, Perrine vous fera visiter tout le château, car, moi, il y a des pièces où je n'entre plus depuis longtemps, elles me rappellent trop de choses.

—Oh! ma tante, s'écria Marie-Thérèse, comment pouvez-vous renoncer ainsi aux objets où s'attachent vos souvenirs? Moi, c'est tout le contraire. Dans notre appartement de Paris, j'avais une pièce qui m'était particulièrement réservée. Chaque meuble avait été choisi par maman à des dates différentes. Tous sont des souvenirs des jours heureux, des reliques. Je n'ai pu me résigner à les vendre comme le reste... Ils arriveront prochainement à Reyssac. Me blâmez-vous de les avoir amenés? A

vivre au milieu d'eux, il me semblera que maman veille sur moi. Si j'avais pu, j'aurais gardé tout ce qu'elle avait touché.

Ce fut au tour de la châtelaine d'avoir les yeux pleins de larmes. Son repas étant terminé, elle se leva en disant :

—Je vous répète que vous êtes chez vous, ma nièce. Vous vous arrangerez avec Perrine pour tous ces détails. Bonsoir, petite.

Comme à l'arrivée, elle tendit sa mains sèche à Marie-Thérèse, mais cette fois cette dernière s'inclina et la porta à ses lèvres :

—Bonsoir et merci, ma tante.

Le gai soleil de juin caressait de ses rayons éclatants la façade décrépie du vieux manoir. En tournant, il pénétra jusqu'au lit de Mlle d'Airolles. Toute la pièce fut baignée d'une lumière diffuse qui, peu à peu, éveilla la dormeuse.

Il fallut quelques minutes à la jeune fille pour qu'elle reprît complètement ses idées et elle se demanda tout d'abord :

—Où suis-je ?

Deux impressions confuses s'imposaient à son esprit ; d'abord un parfum de lavande qui montait des draps de grosse toile dans la tiédeur inaccoutumée de la couette de duvet où elle venait de goûter un anéantissement total, un sommeil profond, reposant, sans rêves, comme elle n'en avait jamais connu à Paris, surtout depuis son deuil ; puis une sensation de dépaysement, d'inconnu ; cette pièce si vaste, un peu froide, ces solives brunes, ces murs délabrés, cet air plus vif... Puis elle sortit peu à peu de son engourdissement, elle aperçut par la fenêtre un pan de ciel bleu, elle entendit chanter les oiseaux et son angoisse se dissipa du coup :

—C'est vrai, dit-elle enfin, je suis à Limeyrac.

D'un geste paresseux, elle atteignit sa montre et soudain elle se leva d'un bond :

—Neuf heures ! Que va dire ma tante ?

Un coup de brosse passé rapidement dans ses boucles, son peignoir serré à la taille par une grosse cordelière, elle se chaussa de pantoufles et courut à la cuisine. La grande pièce était vide.

Comme Marie-Thérèse hésitait, un homme au pas lourd franchit la porte.

—C'est moi, Bernard, le mari de Perrine, mademoiselle, dit-il en saluant gauchement. Espérez un instant, Perrine va venir.

Mais, la veille avant de s'endormir, l'orpheline avait réfléchi à la situation de sa tante et s'était promis d'aider les vieux serviteurs.

—Dites-moi où se trouve mon déjeuner, Bernard ? demanda-t-elle gentiment. Je saurai me servir.

—Voilà le café et le lait, répondit l'homme en montrant deux pots de terre vernissée gardés au chaud dans la cendre. Le pain se trouve dans le tiroir de la grande table... Quant aux tasses...

Il ouvrait, d'un air embarrassé, un vaste placard à gauche de la cheminée.

—Je trouverai... merci, fit la jeune fille.

Déjà le guéridon était devant la cheminée avec sa nappe. Mais, lorsqu'elle voulut prendre une tasse ou un bol, elle ne trouva rien. Elle finit par en découvrir plusieurs, mais sales, sur la grande table.

—Quel désordre ! pensa-t-elle. Si je veux m'occuper, j'aurai de quoi faire.

Elle lava une tasse et mangea de bon appétit. Elle finissait son café lorsque Perrine rentra. Elle tenait à la main une branche où brillaient des petites boules rouges.

—Les premières cerises, mademoiselle, dit-elle en les lui tendant.

Mlle d'Airolles en mangea rapidement quelques-uns avec une joie évidente.

—Et ma tante ? interrogea-t-elle. Je me suis éveillée bien tard ce matin. Si vous lui portiez des cerises. Perrine ?

—Madame n'aime pas à être dérangée, mademoiselle. Si vous obtenez qu'elle mange à midi, ce sera déjà bien beau.

Et la vieille femme soupira.

Quelques instants plus tard, l'or-

pheline et, dans l'une d'elles, une chaise longue de style Empire aux bronzes merveilleux arracha un cri d'admiration à Mlle d'Airolles.

—Ma tante possède une véritable fortune avec ces vieux meubles, s'écria-t-elle. Si elle m'y autorise, je vais m'arranger un appartement superbe.

—Vous pouvez déplacer tout ce que vous voudrez, mademoiselle, répondit la servante. Madame a recommandé à Bernard de se mettre à votre disposition.

Quant au grenier où l'orpheline tint à monter, elle le trouva plein d'objets de tous genres et elle se promit d'y revenir.

Après la visite des appartements, ce fut le tour de l'extérieur.

La cour d'honneur, ou du moins ce qui l'avait été, Marie-Thérèse l'avait examinée en arrivant. Quand elle la revit sous le gai soleil matinal, elle lui sembla déjà moins farouche et moins abandonnée. Sous les ronces, sous les orties, elle apercevait des traces de pavage, et elle se fit expliquer comment, jadis, ce vaste carré étalait

vendre deux : la Genestière et les Seilleroux. Avec celle-ci qui touche au château, on aurait pu vivre assez bien. Mais, vous voyez, elle est à l'abandon. Le dernier métayer nous a quittés parce que Madame ne voulait pas lui acheter les machines nécessaires à son exploitation : une moissonneuse-lieuse pour le blé, une faucheuse, une brabant. Depuis son départ les terres sont incultes et les bâtiments tombent en ruines.

Maintenant qu'elle avait abordé ces questions d'intérêt et de culture, la vieille servante était lancée. On sentait que le profond dévouement qu'elle portait à sa maîtresse et le goût de son âme paysanne pour les choses de la terre lui faisaient déplorer l'abandon de cette ferme, envahie progressivement par le chiendent, les genêts et les bruyères.

Ravie d'être écoutée par une oreille attentive, elle expliqua comment, avec son mari, elle trouvait le temps de cultiver quelques pièces de terre pour avoir du blé et de l'avoine, des pommes de terre et de faire un peu de foin. On utilisait un vieil araire, on attelait la vache, on moissonnait à la faux, on sarclait à la bêche. Non sans fierté, elle montra son troupeau de chèvres, son poulailler, son clapier, une bande de canards et même un porc qui s'engraissait dans sa bauge ; puis elle montra de loin un coteau sur lequel son mari, à grand'peine, avait pu conserver quelques arpents de vigne.

Toutes ces révélations emplissaient Marie-Thérèse d'étonnement et de peine. Comment ! c'était cette chiche vie qu'on menait au "château" de Limeyrac ? Pourquoi ? Sa grand'tante était-elle si avare ? Ou bien était-elle ruinée ?

Ruinée sans doute, puisqu'elle avait dû vendre deux de ses fermes.

—Ah ! mademoiselle, continuait Perrine, la mort de monsieur Louis, le dernier petit-fils de madame, a bouleversé notre vie. Quand elle a vu qu'il ne resterait plus personne pour porter le nom de Limeyrac, elle a arrêté les pendules, elle a fait murer le portail, elle n'est plus sortie. Depuis le jour où le maire lui a apporté la triste nouvelle, ce château est devenu comme un tombeau où nous vivons comme des fantômes.

Avec une prolixité que retardait seulement la difficulté de s'exprimer en français, la paysanne continuait, et peu à peu l'orpheline se voyait expliquer toutes les raisons de cette situation anormale. Elle apprit que sa tante avait toute sa fortune en valeurs russes, et que du jour au lendemain elle s'était trouvée sans revenus, d'ailleurs cette ruine l'avait laissée indifférente. Elle ne s'occupait plus de rien, elle se laissait vivre, si l'on peut dire, car Bernard et Perrine, la voyant détachée de tout, avaient craint un moment qu'elle ne se laissât mourir de faim. Si elle n'avait pas entrepris ce travail sur l'histoire de la famille, sans doute aurait-elle déjà rejoint au cimetière ceux dont la disparition avait brisé sa vie. Mais souvent Perrine devait user presque de contrainte et menacer

En Juin :

Roman d'amour inédit et complet

LE COEUR S'IMPOSE

Par la Comtesse CLO

pheline et la servante commencèrent la visite du château.

Le rez-de-chaussée comprenait, outre la cuisine, une salle à manger qui se terminait en rotonde dans une tour. Cette pièce possédait une cheminée monumentale surmontée d'armoiries. Quelques tapisseries étaient encore en bon état, mais Marie-Thérèse admira surtout un vieux bahut qui occupait toute une paroi :

—Si Mad voyait ce meuble pensa-t-elle, en songeant à son amie qui aimait tant bibeloter.

Une table à l'italienne, des chaises en cuir couvertes de poussière et moisies montraient, malgré tout, que les châtelains de Limeyrac avaient eu du goût.

Un coin restait vide.

—La crédence a été vendue pendant la guerre, expliqua Perrine, en même temps que les meubles du salon.

En effet, la pièce voisine était vide et l'autre ne contenait qu'un billard.

A l'étage, les chambres possédaient toutes des lits à baldaquins très majestueux, des armoires anciennes, des commodes, des fau-

devant le bâtiment la noble ordonnance de son espace vide encadré de bandes de gazon et de massifs de fleurs.

Perrine l'emmena ensuite vers une porte qui donnait accès à un vaste enclos planté d'arbres et où se voyaient encore quelques planches de légumes.

—Autrefois, il y avait ici un beau jardin potager, expliqua la paysanne. On y récoltait de tout. Le verger est plus loin, et au bout se trouve un petit bois, le Bois de Brosseau, comme nous l'appelons. C'était le coin favori de tout le monde. Vous y verrez encore des bancs et des tables de pierre. On y laissait même des chaises et des fauteuils de rotin... Maintenant, il y a des ronces un peu partout, je crois.

A ce moment, Mlle d'Airolles aperçut les bâtiments près desquels elle était passée la veille avant d'arriver au manoir et elle demanda à quoi ils servaient.

—C'est la dernière métairie de Madame, la seule qu'elle ait pu garder, répondit tristement Perrine. Jadis, le domaine de Limeyrac en comprenait trois... Il a fallu en

de la quitter pour l'obliger à prendre un repas en entier.

—Je fais cependant de mon mieux, soupira-t-elle. Ah! mademoiselle, si vous pouviez rattacher madame à la vie! Une jeunesse dans une maison, ça peut apporter bien des changements. Je vous dis tout cela à vous, parce que vous êtes de la famille, vous avez bon coeur, je l'ai vu tout de suite, et puis vous ressemblez à votre père... et madame l'aimait bien.

Des larmes coulèrent sur les joues ridées de la servante.

—Merci de votre confiance, Perrine, fit la jeune fille en lui tendant ses deux mains. Nous allons lutter ensemble pour essayer de redonner le goût de la vie à ma tante.

III

«Limeyrac, 2 juillet.

«Mad chérie, tu te plains de la rareté de mes lettres, et plus encore de leur brièveté. Tu parles de m'envoyer des pendules et des calendriers pour me rappeler à la réalité. Mais pourquoi une horloge, quand le soleil est là pour régler l'emploi du temps? La connaissance de l'heure ne sert qu'à faire concorder notre vie avec celle des autres. Elle est donc inutile aux solitaires. Quant au calendrier, il n'est pas indispensable quand on vit en anachorète: on n'a qu'à regarder les saisons. Il y a les fleurs, les fruits pour le printemps et l'été, puis la chute des feuilles pour l'automne, et les gelées pour l'hiver. Voilà comment on se règle à Limeyrac. Mais laisse-moi tout de même te dire que j'ai ma montre à mon poignet et que chaque matin j'effeuille mon calendrier.

«Maintenant, je veux te faire part du changement qui est survenu ici depuis mon arrivée. Je t'ai décrit la chanson des gouttières dans toutes les chambres lorsqu'il pleuvait, et comment il me faudrait bientôt dormir sous un parapluie. Et bien, premier succès, ma tante a fait réparer le toit. Il ne pleut plus sur mes robes, ni sur le lit de la chambre rouge. Perrine elle-même n'est pas encore revenue de sa surprise. C'est moi qui ai traité avec les ouvriers, qui ai discuté le prix. J'ai même surveillé le travail et fait semblant de compter les tuiles. (Mais il y en avait trop.)

«Lorsque cette réparation a été terminée, j'ai entrepris l'arrangement de ma chambre. J'ai recollé les lambeaux de papier, puis j'ai suspendu aux murs plusieurs portraits de femmes qui ont certainement une parenté quelconque avec moi. La chaise longue de toilette est cachée par un paravent que tu m'envierais. Près de la fenêtre, réparée maintenant, j'ai un secrétaire — Empire aussi — que j'ai trouvé au grenier. Ah! ce grenier, que de trésors il recèle! Dans des vieux coffres, j'ai déniché des rideaux en toile de Jouy comme on n'en fait plus, et ils ornent agréablement ma grande chambre où je me plais beaucoup.

«Puis comme Perrine admirait mes embellissements, j'en ai profité pour insinuer que je pourrais

très bien aussi transformer sa cuisine.

«—Dans le temps, c'était une belle pièce aux cuivres brillants, murmura-t-elle. Les chasseurs venaient y sécher leurs bottes...

«—Autrefois, toujours autrefois, dis-je. Quelle tristesse de voir tant de choses qui ont dû être agréables et utiles, laissées ainsi à l'abandon. Je crois cependant que, comme début, il faudrait essayer de rendre à ma tante le goût de la beauté et du confort.»

«La bonne vieille soupira et un peu plus tard elle vint me demander ce qu'il fallait faire:

«—Donnez vos ordres, mademoiselle Marie-Thérèse, dit-elle, Bernard m'aidera.

«—C'est moi qui vous aiderai, ai-je répondu.

«Quel travail, Mad! C'est inimaginable ce que j'ai dû faire jeter de vaisselle ébréchée, cassée, d'ustensiles abîmés, de choses inutilisables. Mais maintenant, je te recevrais sans honte dans cette cuisine nette et brillante, où tout reluit, les meubles et tous les objets paraissent disposés pour le plaisir des yeux. Les murs ont été lavés, les fenêtres repeintes, les étagères aussi, et je pense déjà aux jolies bandes de toile que je broderai prochainement pour les garnir. J'ai vérifié les provisions, je sais, à un pot près, ce que nous possédons, et je pense à faire des confitures.

«Le vieux vaisselier est égayé par des faïences aux couleurs vives. Sur les murs, les cuivres et les étains scintillent, et à côté de la porte j'ai accroché une fontaine en cuivre rouge qui ferait ton bonheur.

«L'horloge a encore son balancier muet, mais sur la grande table une gerbe de fleurs éclaire toute la pièce.

«Quant à ma tante, ma meilleure récompense fut le baiser qu'elle déposa sur mon front — le premier, Mad! — en disant:

«—Est-il possible qu'une Parisienne s'intéresse ainsi à ma vieille demeure? Merci, mon enfant! Bientôt, ce sera vous la châtelaine de Limeyrac.»

«Une pauvre châtelaine, Mad chérie, une fermière plutôt, car il m'arrive d'aider Perrine à soigner les lapins et les poules. Et puis, je forme des projets, comme Perrette la laitière, je pense à vendre des fruits que nous avons en abondance, mais pour cela il me faut de l'aide du docteur Morrens, qui est devenu mon allié discret et si complaisant.

«Tu vois, Mad, je n'ai pas le temps de m'ennuyer; au contraire, en ce moment je trouve les journées trop courtes puisque je n'ai pas encore installé mon studio. Je lis cependant chaque soir, mais surtout de vieux livres de cuisine, des ouvrages ménagers et des manuels d'agriculture. Il me semble que maman me protège, puisque je réussis tout ce que j'entreprends. Je suis heureuse, Mad, j'ai un but dans la vie: rendre le bonheur à ma tante. Y parviendrai-je?

«Cette fois, ne te plains pas, tu as une grande lettre avec tous les détails que tu voulais.

«De tes nouvelles maintenant, chérie. Merci pour les journaux envoyés. Je t'embrasse bien affectueusement.

«MAITHE.»

«Limeyrac, 12 juillet.

«Merci. Mad, de ton envoi. Tu ne peux t'imaginer combien les sabots, si coquets, m'ont fait plaisir. Peu après mon arrivée, j'avais échangé mes chaussures de ville pour des sandales rustiques, et justement je pensais à des sabots pour l'hiver. Tu peu te moquer, méchante. m'appeler fermière, paysanne, et tout ce que tu voudras, je me trouve très bien comme je suis et mon accoutement est pratique.

«D'ailleurs, le docteur Morrens a été plus gracieux que toi. En me voyant si gentiment chaussée, il s'est écrié:

«—Ah! la jolie châtelaine en sabots!

«Me voilà donc baptisée, Mad, et je suis très fière de cette appellation. Et puis mes sabots mettent de la vie dans la maison. Elle semble moins silencieuse maintenant. J'ai composé une chanson à ce sujet, car quoi que tu en dises, je ne néglige pas la poésie. Juges-en:

*Lorsque Maithérèse
A chaussé ses sabots.
Elle se trouve à l'aise
Le bruit du sabot qui claque
Ou clapote en quelque flaque
Mieux que des grelots
Chante la chanson joyeuse
De l'heure laborieuse
Et des gais travaux.
Et qui sait si par aventure
Ce chic clac n'attirera pas,
Un jour vers sa retraite obscure,
Quelque marquis de Carabas,
Qui séduit par son air modeste,
Tout bas, simplement, sans grands mots
Offrira son coeur et le reste
A la châtelaine en sabots.*

«Les rimes ne sont pas très riches, elles sont comme leur conteur, mais je ne suis pas fâchée de ma chanson. Qu'en dis-tu? Ce petit poème n'a rien de surréaliste, mais il dit ce qu'il veut dire ou à peu près. Car aujourd'hui, tu sais, un marquis de Carabas, ce serait beaucoup pour moi. Je me contenterais de beaucoup moins.

«Pourtant, avoir une certaine fortune ne me déplairait pas, car je saurais où l'employer.

«Vois-tu, Mad, si j'étais riche, j'aimerais rendre à Limeyrac, non pas son opulence ancienne, certes, mais une apparence normale. J'aimerais voir la maison réparée, les parterres fleuris, les terres cultivées. Je voudrais admirer des épis gonflés de blé et surveiller la vendange. Ces champs incultes me désolent.

«Je commence à bien connaître la propriété, et ma promenade favorite est l'étang de Roguer.

«L'endroit est un peu sauvage, mais cette nappe d'eau solitaire qui ne reflète que le feuillage de quelques peupliers, et la verdure sombre des pins de l'arrière-plan, exerce sur moi une mystérieuse attraction.

«Avec des pierres ramassées ça et là, je me suis fait un banc — un peu dur c'est vrai — mais sur le-

quel je puis m'asseoir sans craindre l'humidité.

«Hier soir, pour la première fois, j'y ai rencontré un peintre, un grand jeune homme brun, dont l'étonnement n'eut d'équivalent que ma surprise. Il m'a saluée sans rien dire et s'est éloigné aussitôt sans installer son chevalet, comme il en avait certainement l'intention. Si ma tante était au courant de cette intrusion sur son domaine!... D'avoir vu l'attirail de ce peintre, cela m'a donné envie de reprendre mes crayons. Je retournerai prochainement là-bas et je t'envierai un croquis du coin favori de

«La châtelaine en sabots.

«Ton affectueuse MAITHE.

Le lendemain, alors qu'elle accompagnait Bernard à la ferme inhabitée, Mlle d'Airolles revit le peintre dont elle avait parlé à son amie. Un bloc-notes entre les mains, il dessinait le château de Limeyrac qui dominait le paysage.

L'après-midi, la pluie obligea la jeune fille à rester au logis, et elle reprit ses aménagements intérieurs, rangeant les livres reçus de Paris. Ce ne fut que le troisième matin qu'elle retourna à l'étang de Roguer.

Elle esquissait les hauts peupliers, lorsqu'un bruit de pas parvint jusqu'à elle, et peu après l'inconnu apparut à l'autre extrémité de la nappe d'eau.

Il hésita visiblement, puis il se dirigea vers l'orpheline, le béret à la main:

—Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, je croyais cet endroit désert, et pour la deuxième fois je vous y rencontre. M'autorisez-vous à peindre ce coin de paysage?

—Je n'ai nul titre pour m'opposer à vos intentions, monsieur, répondit Marie-Thérèse. Quant à la propriétaire, elle n'autorise personne à circuler sur ses terres, mais, comme elle ne sort jamais...

—Merci de cet aimable renseignement, mademoiselle, fit le peintre en souriant un peu. Je vois que, vous-même, vous aimez cet étang...

En même temps, il jetait un regard sur le dessin de la jeune fille.

—Vous permettez? demanda-t-il.

En quelques traits de crayon, l'inconnu donna un aspect plus vigoureux à l'oeuvre de Mlle d'Airolles.

—C'est à moi maintenant de vous remercier, balbutia Marie-Thérèse un peu confuse. Grâce à vous, l'amie à qui je destine ce croquis connaîtra mieux mon coin favori. C'est mon Deauville à moi, que l'étang de Roguer.

Un peu d'étonnement parut dans les yeux du peintre, mais déjà la jeune fille se levait, et, après un gracieux salut, elle s'éloigna sans tourner la tête.

—Qui est-elle? se demanda l'inconnu en faisant quelques pas comme s'il voulait suivre la promeneuse.

Puis il se ravisa et se dirigea vers son chevalet. Mais ce fut en vain qu'il prépara ses pinceaux et ses couleurs, son esprit était absent.

—C'est dommage, murmura-t-il, elle faisait bien dans le paysage.

Alors, abandonnant son travail, il s'allongea dans l'herbe et se mit à rêver. Mais les sapins disparurent de son horizon, et il ne vit plus qu'un visage couronné de boucles noires, aux yeux sombres et dont les lèvres pourpres étaient semblables à une fleur de grenadier.

Pendant ce temps, tout en prenant la direction de Limeyrac, l'orpheline se gourmandait de s'être laissée entraîner à parler à un inconnu.

—Qui est-il? pensait-elle. Il n'a rien de ces barbouilleurs effrontés comme on en rencontre parfois. Il semble avoir une parfaite éducation.

Elle résista pendant trois jours à l'attrait de sa promenade de prédilection, ne voulant pas rencontrer le peintre, puis le quatrième après-midi elle retourna vers l'étang.

Comme elle arrivait au bord de l'eau, elle se sentit rougir en découvrant le chevalet de l'artiste.

Elle regarda autour d'elle, et ne voyant personne, elle s'approcha de la toile qu'elle était curieuse d'examiner.

Mais au moment où elle se penchait sur le tableau, elle tressaillit tout à coup en entendant la voix de l'inconnu:

—Bonjour, mademoiselle. A votre tour de donner un avis... J'ai retouché votre dessin l'autre jour... avec un sans-gêne peut-être excessif. Vous pouvez prendre votre revanche aujourd'hui. Ne m'épargnez pas vos critiques.

—Votre étude est superbe, monsieur, déclara Mlle d'Airolles d'un ton très sincère. Comme elle est juste de ton et bien enveloppée! Oh! les nénuphars sont fleuris!

—Et vous les avez vus sur la toile avant de les remarquer sur l'eau... c'est flatteur pour moi, s'écria le jeune homme.

Aussitôt il se pencha vers l'étang, et à l'aide de sa canne, parvint à saisir deux jolies fleurs qu'il tendit à sa compagne.

—Merci, monsieur, fit Marie-Thérèse. Ces nénuphars me font d'autant plus plaisir, que c'est la première fois qu'il m'est donné d'en avoir entre les mains. C'est délicieux, n'est-ce pas, cette odeur de citron?

Tous deux se mirent à parler peinture, et, comme l'orpheline désirait le voir travailler, l'artiste reprit sa palette.

—Je ne vois plus rien à y faire, dit-il peu après, puisque vous l'avez déclarée à votre goût, je serais mal venu d'y apporter des retouches. En continuant je risque de l'abîmer.

Et, d'un dernier coup de pinceau, il porta au bas de la toile la date et des initiales.

Puis, les deux jeunes gens s'entretinrent de Paris, des expositions, des galeries, des peintres modernes, puis ils glissèrent à la musique.

—Ah! si mon amie était ici! soupira Marie-Thérèse. Elle chante si bien! Elle possède une voix vibrante faite pour le plein air.

—Vous êtes certainement musicienne, vous aussi, mademoiselle?

—Oui, mais je n'ai pas ouvert

mon piano depuis trois mois... maman est morte...

Elle s'arrêta brusquement. Comment pouvait-elle raconter ces choses intimes à un inconnu, à un artiste qu'elle ne reverrait sans doute jamais, à un voyageur dont elle ignorait même le nom? Où étaient ses belles résolutions de l'autre soir?

Cependant, son compagnon n'interprétait pas son silence de la même façon. Il semblait absorbé dans une songerie profonde, et ce fut d'une voix très douce, d'une voix de rêve qu'il répondit au bout d'un instant:

—Perdre sa mère! Quelle horrible chose! Il faut l'avoir éprouvée pour le comprendre. Lorsque ce malheur m'est arrivé, j'ai cru ma vie brisée. Rien ne pouvait m'arracher à ma douleur, j'étais devenu un être sans âme. A ce moment la guerre est arrivée, j'ai tremblé pour mon père, puis, dès que j'ai eu dix-sept ans, je me suis engagé... mais rien, ni personne n'a remplacé ma mère. Mon père s'est remarié, lui...

Un silence tomba entre les interlocuteurs, silence fait de la compréhension d'un même chagrin, silence plein de sympathie naissante...

Tout à coup les yeux de Marie-Thérèse tombèrent sur son poignet et elle sursauta. Il y avait plus de deux heures qu'elle avait quitté Limeyrac.

—Il faut que je parte, dit-elle avec un accent de regret.

Le peintre tressaillit, rappelé à la réalité.

—Vous reviendrez?... supplia-t-il doucement.

Mais déjà l'orpheline était à quelques pas et il ne reçut pas de réponse.

IV

Autorisée par sa grand'tante à modifier à sa guise les aménagements du manoir, Marie-Thérèse d'Airolles avait voulu tout d'abord se créer un coin à elle et elle avait choisi comme arrangement celui de ces pièces de fantaisie qu'on appelle «studio» et qui servent indifféremment pour travailler et pour ne rien faire, grâce à l'heureuse combinaison des rayons de livres et des divans propices à la flânerie.

Ce studio, elle l'avait installé à une extrémité de la grande salle à manger qui, maintenant, ressemblait à un hall. Les bibliothèques et le piano avaient pris la place des meubles vendus pendant la guerre. Des étains et des cuivres, des fleurs et des feuillages apportaient une note scintillante et la gaieté de leurs teintes vives à côté du bois sombre du bahut.

La jeune fille se plaisait dans l'atmosphère de cette pièce et elle y passait de longues heures à rêver ou à lire.

Cet après-midi de fin juillet était chaud et laissait l'orpheline sans courage pour faire le moindre effort. Allongée sur le divan, elle ressassait de tristes pensées.

—Seule, je suis seule! marmonnait-elle. Personne ne m'aime, personne ne s'intéresse à moi. Ma tante est toute à ses recherches géné-

alogiques, à ses souvenirs... Perrine et Bernard ont leurs occupations... Moi seule n'ai rien. Moi seule ne suis indispensable à personne...

Une voix hésitante s'éleva en elle pour protester, mais elle refusa de l'entendre.

—Si quelqu'un pense à toi, il t'attend près de l'étang de Roguer...

A cela, la jeune fille s'efforçait de ne pas penser.

Et, cependant, elle devait s'avouer qu'elle trouvait du charme à la conversation de l'artiste, qu'elle avait passé en sa compagnie des moments fort agréables. Mais la raison intervenait toujours, et la Parisienne murmurait:

—Non je ne pouvais pas, décemment, continuer ces relations qui, à la longue, auraient été compromettantes.

Ce n'était pas sans regret, pourtant, qu'elle avait pris cette décision. Elle aurait voulu revoir le peintre, lui expliquer la situation très délicate dans laquelle elle se trouvait chez sa tante.

—Oui, il faut que je le lui dise, j'irai jusqu'à l'étang tout à l'heure, décida-t-elle enfin. Que penserait-il de ma disparition?

A ce moment, une ombre se pencha sur elle:

—J'ai frappé. Personne ne m'a répondu... je crois que vous dormiez, châteline en sabots... et j'ai certainement troublé vos rêves.

Le docteur Morrens se dressait au pied du divan et sa voix fit sauter la jeune fille.

—Non, je ne rêve jamais, docteur, je ne suis pas romanesque, fit Marie-Thérèse en se levant.

Le médecin examinait l'orpheline avec beaucoup de sollicitude.

—Vous êtes trop jeune, mademoiselle Maïthé, pour cette maison sans gaieté, dit-il enfin d'une voix à la fois grave et douce.

—J'aime cependant Limeyrac, docteur, répondit vivement Mlle d'Airolles. Je serais navrée de quitter ma tante... et l'ombre des vieux murs qui l'abritent.

—C'est possible, mais vous manquez de distractions, mon enfant... Tenez, je dois aller à Tulle, je vous emmène si vous voulez. Cela vous convient-il? Puis-je aller demander l'autorisation à Mme de Limeyrac?

—Volontiers, docteur, s'écria vivement la jeune fille, heureuse de cet imprévu.

Quelques instants plus tard, M. Morrens et l'orpheline se dirigeaient rapidement vers la ville.

Après en avoir montré les curiosités à sa compagne, le docteur installa celle-ci dans une pâtisserie, et alla faire des courses.

Comme Marie-Thérèse achevait sa tasse de thé, son attention fut attirée par un groupe qui prenait place à une table voisine de la sienne: une femme d'un certain âge, un garçonnet de douze à treize ans et une fillette de huit ans.

Le jeune garçon retint plus particulièrement les regards de Mlle d'Airolles, car il lui semblait que ses traits ne lui étaient pas inconnus. Mais elle ne parvenait pas à découvrir où et comment elle pouvait l'avoir vu. Était-ce à Paris? Sans doute, car dans la région elle n'avait aucune relation.

Peu après, un homme vint rejoindre le groupe attablé autour des gâteaux. Cette fois, la jeune fille put l'identifier sans peine. C'était le peintre de l'étang de Roguer. Alors, elle reporta ses yeux sur le garçonnet qui devait être de sa famille. Était-ce donc à lui qu'il ressemblait? Non, pas le moins du monde. D'où lui venait donc cette impression de déjà vu?

Méconnaissable sous son voile noir, Marie-Thérèse prit le temps de détailler l'arrivant. C'était un grand et élégant garçon d'une trentaine d'années, très bien découplé et d'une distinction parfaite. Son visage mat aux traits réguliers, à l'ovale très allongé, avait un charme particulier à l'éclat de ses yeux bleus, largement fendus, qui contrastaient avec le noir luisant de ses cheveux. Son front largement découvert, ses lèvres bien dessinées, la finesse de ses mains achevaient de donner au peintre une beauté aristocratique dont la perfection même disait la race.

Avant de s'asseoir, d'un coup d'oeil discret, l'arrivant avait inspecté la salle et son regard s'était attardé un court instant sur Mlle d'Airolles, qu'il n'était pas sûr de reconnaître.

A plusieurs reprises, il se retourna vers le coin occupé par Marie-Thérèse, mais sans parvenir à rencontrer son regard.

—Pierre, nous partons, déclara peu après la fillette.

Comme à regret, le jeune homme se leva et suivit le groupe, non sans regarder une dernière fois l'orpheline.

Mais, à la porte de la pâtisserie, il se heurta au docteur Morrens qui entraînait au même instant. Tous deux s'arrêtèrent pour échanger quelques mots.

—Je saurai bien le nom de cet inconnu, pensa Marie-Thérèse.

Et, lorsque le médecin eut pris place près d'elle, elle lui demanda qui étaient ces personnes qu'il venait de saluer.

—C'est Mme de Guivres avec ses enfants.

—Cette dame m'a semblé bien jeune pour avoir un fils de cet âge, remarqua la Parisienne.

—Bah! de nos jours, les femmes ont l'air d'être les soeurs de leurs enfants, plaisanta M. Morrens. Quand elles ont atteint la trentaine, elles s'y tiennent pour vingt ans au moins.

Puis, voyant que la jeune fille ne semblait pas convaincue, il expliqua comme à regret:

—Pourtant, je ne dois pas ca lomnier Mme de Guivres. Elle ne se rajeunit pas outre mesure. D'ailleurs, l'ainé de ces jeunes gens, je dois l'avouer, n'est pas son fils, mais son beau-fils.

Et, immédiatement, il changea de conversation.

—Le docteur n'est vraiment pas bavard au sujet de ses clients, se dit Marie-Thérèse. Il faudra que j'interroge Perrine.

Plusieurs fois pendant le retour, une image vint s'interposer entre Mlle d'Airolle et le paysage: celle d'un grand jeune homme aux yeux bleus qui s'efforçait de la reconnaître sous son voile.

—Il a le masque du Discobole, murmura-t-elle. Voilà pourquoi je le trouve si beau.

Trop occupée par cette image, elle ne put résister au désir de ramener la conversation sur ce qui l'intéressait. Mais, ayant compris que le vieux médecin parerait toute attaque directe, elle résolut d'user d'un subterfuge.

L'inconnu était peintre. Elle se mit à parler peinture.

Le docteur ne broncha pas. Il répondit par des généralités, mais ne fit aucune allusion aux artistes qu'il pouvait connaître dans le pays.

Alors l'orpheline brûla ses vaisseaux :

—Il faudra que je reprenne mes crayons, avança-t-elle. Il y a beaucoup de sites pittoresques par ici et ils doivent tenter les amateurs... aussi bien que les professionnels.

Le vieillard n'accusa pas le coup.

—Les jolis coins ne manquent pas aux environs de Limeyrac, fit-il d'une voix détachée. Le château lui-même peut fournir bien des croquis. Il est intéressant sous toutes ses faces.

Force fut à Mlle d'Airolles, dépitée, de réintégrer la vieille demeure, sans apprendre ce qu'elle désirait tant savoir.

Cependant son esprit travaillait, et cette fois elle laissait sa pensée s'attarder au souvenir du peintre.

—Il s'appelle Pierre, songeait-elle... Pierre de Guivres, sans doute, puisqu'il est le beau-fils de Mme de Guivres. Un joli nom. Voilà pourquoi je le trouvais si distingué, il est de bonne famille. Peut-être sommes-nous voisins... Quel dommage que ma tante ne fréquente personne! Mme de Guivres et ses enfants m'ont semblé bien sympathiques.

Peu après, elle alla frapper chez la châtelaine et comme, tout en racontant sa promenade, elle s'appuyait à une commode, son coude heurta un cadre qui se renversa.

—Pardon, ma tante, dit-elle, en redressant le portrait sur lequel son regard se heurta machinalement.

Et soudain elle tressaillit.

Cette photographie représentait un enfant dont le visage ressemblait étrangement à celui du plus jeune fils de Mme de Guivres.

Marie-Thérèse fut sur le point de dire à la vieille dame la rencontre qu'elle avait faite et lui demander s'il n'existait pas une proche parenté entre les Limeyrac et les Guivres.

Pourtant elle se retint, d'abord parce que sa tante lui avait dit qu'elle ne voulait entendre parler de personne, ensuite parce qu'elle avait remarqué avec quel soin le docteur avait évité toute conversation prolongée à ce sujet.

D'ailleurs, comme elle hésitait à parler, sa tante remarqua l'attention que portait sa nièce à la photographie.

—C'est Louis, le cadet de mes petits-fils, mort à Verdun, expliqua-t-elle.

Puis, comme la jeune fille levait vers elle des yeux étonnés, elle crut qu'elle cherchait une ressemblance et ajouta :

—Physiquement, il n'avait rien des Limeyrac. C'était le portrait

de sa mère.. Il a cependant été mon préféré.

Sur quoi, la châtelaine, reprise au fil de ses souvenirs, se mit à conter les exploits de Louis de Limeyrac et à montrer d'autres photographies à son interlocutrice.

Mais, sur le visage du soldat, Marie-Thérèse ne trouva pas l'expression qui avait attiré son attention sur le portrait de l'enfant.

—C'est une illusion, pensa-t-elle un peu plus tard. J'avais encore dans les yeux les traits des jeunes de Guivres. Comment Louis de Limeyrac pourrait-il ressembler à ce garçonnet?

Pendant le reste de la soirée, la jeune fille se montra très gaie et très contente, si bien qu'elle finit par dérider sa tutrice.

—Votre promenade vous a réussi, petite, déclara celle-ci. Morrens a eu une bonne idée de vous emmener. Vos yeux brillent... c'est la première fois que je vous vois un air si satisfait.

Le jour suivant, après avoir aidé Perrine aux soins du ménage, après avoir fait claqueter ses sabots de la cour au grenier, elle se dirigea vers l'étang de Roguer.

Les rives en étaient désertes, mais sur les pierres où Marie-Thérèse avait l'habitude de s'asseoir, un bouquet de roses, dont les tiges étaient enveloppées de mousse humide, semblait attendre la promeneuse. Quelques pétales fanés indiquaient que les fleurs n'étaient pas de ce matin-là.

L'orpheline contemplait leur jolie teinte sombre, lorsque le craquement d'une branche lui fit lever la tête.

Pierre de Guivres était à quelques pas d'elle et la regardait en souriant :

—Quelle bonne surprise! s'exclama-t-il. Je vous croyais partie pour Paris... Heureusement, il n'en est rien.

Puis brusquement :

—Vous étiez à Tulle, hier, n'est-ce pas? Je vous ai devinée plutôt que reconnue sous vos voiles... Mais vous n'avez pas fait le moindre geste montrant que c'était bien vous et, dans mon hésitation, je n'ai pas osé vous saluer.

—Mais je ne vous connais pas, monsieur, répondit l'orpheline, un brin moqueuse. Entre l'étang de Roguer et Tulle, il y a des kilomètres de civilisation. Là-bas, il faut se conformer aux usages du monde, tandis qu'ici, dans ce désert, nous passons par-dessus toutes les conventions. Ou du moins, nous nous en sommes affranchis, et ce n'est peut-être pas ce que nous avons fait de mieux. J'y ai réfléchi ensuite, et c'est pourquoi j'ai coupé court à ces rencontres. Laissez-moi, cependant, vous remercier pour vos jolies roses.

La physionomie du jeune homme s'était obscurcie, un pli avait creusé son front.

—Alors, je ne vous verrai plus? demanda-t-il, en plongeant ses yeux bleus dans le regard sombre de Marie-Thérèse. Nos bonnes rencontres vont prendre fin? Elles étaient pleines de charme cependant. Il est vrai que vous ne savez rien de moi... comme je ne sais rien de vous, sinon que vous êtes intelligente et compréhensive aux

choses de l'art. Nous bavardions sans équivoque, sans arrière-pensées, sans jalousie...

Sa voix, qui s'était faite tendre et mélancolique, prit soudain un accent d'amertume lorsqu'il ajouta :

—Et voilà que, brusquement, vous me rappelez aux usages... Au fond, vous avez raison, j'aurais dû me présenter et chercher le moyen de vous connaître officiellement... Mais lorsque je viens en Corrèze, j'aime vivre en sauvage. Je n'aime pas le monde...

Cette voix, tour à tour profonde, voilée, grave, très harmonieuse, berçait Mlle d'Airolles comme un chant très doux. C'était bien vrai ce qu'il disait là : leurs esprits étaient faits pour se comprendre. Aussi pourquoi compliquer sa vie et se retrancher derrière des conventions inutiles? Pourquoi ne pas saisir au passage le dérivatif que le hasard offrait au chagrin? Pourquoi ne pas faire confiance à ce garçon distingué dont la compagnie lui plaisait? Une idée romanesque lui vint soudain et elle ne prit pas la peine de réfléchir.

A ce moment, l'artiste concluait :

—Permettez-moi de me présenter, mademoiselle...

Elle l'interrompit d'un geste :

—Non, fit-elle en posant ses doigts sur le bras de son interlocuteur. A quoi bon? Dites-moi votre prénom seulement. Moi, je m'appelle Maïthé... on me surnomme la châtelaine en sabots... Une châtelaine sans terre, ni château. Rien que les sabots... Et nous continuerons à nous rencontrer pendant les vacances sans rien savoir l'un de l'autre. C'est entendu, ce n'est pas correct, mais il est si bon parfois de n'être pas tout à fait sage... D'ailleurs, il ne s'agira pas de rencontres entre monsieur Untel et mademoiselle Unetelle, entre deux jeunes gens de la société, ce qui pourrait prêter à jaser. Non, si nous sommes deux êtres presque irréels, deux esprits, deux âmes, deux personnes sans état civil, donc presque imaginaires, c'est bien plus drôle, n'est-ce pas?

Tout à sa fantaisie, elle se grisait de ses propres paroles, ne voulant pas voir ce qu'avait de risqué sa proposition. Elle ne revint à la réalité que pour ajouter :

—Et puis, monsieur le peintre, vous me donnerez des leçons de dessin.

—Merci, mademoiselle Maïthé, je suis très touché de votre confiance... s'écria l'artiste.

Et il ajouta :

—Votre professeur s'appelle Pierre.

La promenade ne fut pas longue ce matin-là, car c'était l'heure où l'orpheline devait rentrer pour déjeuner. Les deux jeunes gens se quittèrent après une cordiale poignée de main.

—Amis, petite châtelaine? interrogea M. de Guivres en retenant les doigts fuselés.

—Comme dans un roman de Gyp, répondit Mlle d'Airolles, vous serez «mon ami Pierrot».

V

Dès l'aube du lendemain, une pluie fine se mit à tomber sans in-

terruption, interdisant toute sortie à Mlle d'Airolles. Le chemin si ravissant la veille, n'était qu'un cloaque de boue où, même avec des sabots, il n'aurait pas fait bon s'engager.

—Je vais, très prosaïquement, reprendre mes bas, décida Marie-Thérèse.

Mais un panier de prunes cueillies la veille par Perrine lui fit changer d'idée, et, ayant revêtu un des tabliers de la paysanne, elle fit des confitures.

Ses doigts agiles manipulaient les prunes, extirpant les noyaux avec dextérité, mais sa pensée était près de Pierre de Guivres. Elle revenait à l'entretien du jour précédent, à leur décision de rester des inconnus l'un pour l'autre.

—Avant de connaître Pierre, je n'avais jamais compris le charme de la voix humaine autrement qu'au théâtre, se disait-elle. C'est un enchantement de l'entendre parler.

Toute la matinée, elle s'affaira autour de la bassine de cuivre, ses sabots claquant sur les pierres de la cuisine.

—Avec un peu d'imagination, on croirait des castagnettes! s'écria le docteur en entrant. Châtelaine en sabots, je demande un pot de cette délicieuse confiture qui parfume toute la maison.

Puis, d'un ton plus sérieux, il ajouta :

—Combien de sacs de prunes aurez-vous à vendre? J'ai acheteur pour le tout.

—Il faudra plus d'une journée pour les abattre et les ramasser, intervint Perrine qui écoutait. Bernard pourra pas nous aider.

Mlle d'Airolles ne dit rien, mais elle pensa que cette cueillette retarderait sa prochaine rencontre avec le peintre. Elle profita d'une éclaircie pour accompagner le médecin jusqu'à son auto restée sur la route.

—Je suis heureuse de voir que la promenade à Tulle a dissipé ce vague à l'âme qui flottait dans vos yeux, déclara M. Morrens. Lorsque vous vous ennuierez, ne craignez pas de me le dire. C'est le privilège de mes cheveux blancs de pouvoir emmener une jolie jeune fille avec moi.

Marie-Thérèse rougit. Pouvait-elle dire à ce bon vieillard qu'il se trompait? Ce n'était pas la distraction qu'il lui avait procurée qui avait chassé son ennui, mais l'entretien qu'elle avait eu avec M. de Guivres.

—Merci, docteur, dit-elle gentiment, tout en pensant :

—Je préfère aller à Roguer.

Néanmoins, il se passa trois jours avant qu'elle pût courir à l'étang. Et, comme elle traversait la lande, elle aperçut le jeune homme qui la guettait.

—Vous avez l'air d'une sylphide courant sur la prairie! s'exclama le peintre, en serrant les doigts tendus.

—Je ne puis vous comparer à un lutin, cher monsieur, excusez-moi, répondit Marie-Thérèse en riant. Mais vous êtes trop aimable... je n'ai rien d'une sylphide. Voyez mon accoutrement.

D'un geste elle montrait sa courte robe de toile blanche serrée à

la taille par une ceinture noire, ses sandales à semelles de corde, un chapeau en reps et un pull-over blanc et noir.

—Telle que vous êtes, j'aimerais vous peindre, répliqua l'artiste. Assise au bord de l'eau, vos yeux rêveurs perdus sur l'onde, vous feriez un effet admirable.

—Si vous voulez, acquiesça la jeune fille.

Quelques instants plus tard, tous deux s'installaient, lui, devant son chevalet, elle, prenant la pose.

Mais le travail n'avancait guère, car ils bavardaient à chaque instant, et bientôt, abandonnant ses pinceaux, M. de Guivres vint s'asseoir près de l'orpheline.

—Etes-vous si occupée, petite châtelaine? interrogea-t-il. Je vous ai attendue ces jours derniers...

—J'ai cueilli des prunes, fait de la confiture et vendu le reste des fruits, répondit-elle. Bientôt ce seront les reines-Claudes et les mirabelles... mais je vous préviendrai.

Et, voyant de la surprise sur le visage de son compagnon elle ajouta:

—Pour un Parisienne, je vous étonne, n'est-ce pas? Mais ces doigts qui dessinent ou brodent, jouent du piano, savent aussi faire oeuvre utile. Je soigne les poules, les lapins, monsieur; je cuisine, je range, je raccommode. J'aime d'ailleurs la campagne, il m'est arrivé dans mes rêveries de bâtir une maison rustique dans un coin dominant une rivière. Je la voyais avec son toit de tuiles rousses, ses murs garnis de roses et de vigne-vierge qui se serait teintée de pourpre à l'automne. La bonne odeur des prés serait montée jusqu'à moi... je me serais promenée dans des sentiers fleuris d'aubépines et de chèvrefeuilles, des petits chemins bourdonnants d'abeilles. Chaque jour j'aurais fait des découvertes: un étang avec des nénuphars et des roseaux, un bois aux arbres majestueux...

—Vous parlez de la campagne en citadine qui la contemple seulement pendant ses beaux jours. L'hiver elle prend un air revêche...

—Il me semble que je l'aimerais l'hiver aussi, reprit vivement l'orpheline. Qu'importe, si au dehors le froid mord le visage, si le vent gémit? L'existence d'un intérieur tiède et agréable console des rigueurs du dehors. On retrouve la lampe amie, les livres préférés, la musique vous transporte aussi loin que vous voulez... Le rêve a des ailes, n'est-ce pas?

Un sourire très doux se dessinait sur les lèvres de Mlle d'Airolles, sa gorge se soulevait et s'abaissait en un rythme égal. On sentait toute sa personne vibrante d'enthousiasme. M. de Guivres la contemplait en silence. Jamais, devant aucune fille, il n'avait éprouvé une émotion si pure et si profonde.

Puis, à voix basse, il évoqua à son tour la campagne telle qu'il l'aimait dans la parure qu'elle revêt à l'automne avec la teinte chaude des arbres et le tapis de feuilles qui bruissent sous le pas.

—Et les jours gris d'hiver, les beaux paysages de neige, les Noël au village avec la sonnerie des cloches dans le silence de la nuit...

Ah! comme vous, j'aime la campagne, j'aime la vie au grand air. J'aurais voulu, moi, défricher nos landes incultes, faire de la grande culture, voir du blé, de la vigne là où poussent les bruyères et les ajoncs. J'aurais voulu faire comprendre à nos paysans qu'avec du travail ils auraient de belles récoltes... mais mon père s'est moqué de moi. Je suis peintre, parce que cela me permet de vivre dehors, en plein air, c'est tout. Plus tard, je serai peut-être trop vieux pour réaliser mes projets... ou bien personne ne voudra rester à la terre.

Le jeune homme avait parlé très vite, les yeux fixés sur le regard attentif de Marie-Thérèse qui le regardait avec un peu d'étonnement. Sa voix chaude était montée dans le silence et maintenant il se taisait, un peu confus d'avoir confié ainsi ses rêves secrets, de s'être livré tout entier pour la première fois.

Mais sa compagne n'était plus une étrangère pour lui, leurs bavardages avaient créé entre eux une réelle intimité, et il sentait que ses paroles avaient trouvé un écho.

—J'espère qu'une circonstance quelconque vous permettra de réaliser votre rêve, fit la jeune fille. Je vous comprends d'autant mieux que, depuis mon arrivée ici, je déplore de voir des terres incultes, des fermes inhabitées... Ainsi, pour venir, je traverse la métairie de Limeyrac. N'est-ce pas malheureux de laisser à l'abandon une telle étendue?

—Là, le cas est différent, fit le peintre. Mme de Limeyrac s'est trouvée seule et presque sans ressources, puisque toute sa fortune était en valeurs russes. Et puis, pour qui ou pour quoi voulez-vous qu'elle lutte? C'est une pauvre femme que je plains beaucoup... Son seul tort a été de repousser ses amis.

Puis, changeant de sujet, il ajouta:

—Je fais aussi des vœux pour la réussite de vos projets, mademoiselle Maïthé.

—Oh! moi, murmura tristement l'orpheline, je n'ai pas le droit de faire des projets. Jusqu'à ma majorité, je resterai chez ma tutrice. Après... il faudra que je travaille. Je vous l'ai dit: je ne possède que mes sabots, très coquets, c'est vrai, un cadeau de mon amie Mad...

L'artiste n'insista pas, et, comme l'après-midi avançait, il rangea ses pinceaux.

—Oh! nous n'avons pas travaillé, remarqua Marie-Thérèse.

Mais son interlocuteur ne regretta pas le tableau inachevé. Il pensait que les heures s'étaient enfuies très vite et qu'il lui serait bien agréable le lendemain de venir retrouver sa compagne.

Cependant, Mlle d'Airolles négligeait un peu sa correspondance avec son amie Madeleine. Le croquis de l'étang avait été envoyé, mais l'orpheline n'avait pas dévoilé à qui il devait ses traits vigoureux, de même qu'elle n'avait pas raconté ses entretiens presque quotidiens avec M. de Guivres.



“Comment puis-je combattre le film et sauver mes dents?”

L'HISTOIRE d'une dent perdue est brève. Le film attaque. La dent résiste. Le film s'accumule. Il abrite des millions de germes qui causent la carie. Une lutte invisible se poursuit. Finalement le film triomphe. Et une autre dent est perdue.

Qu'est-ce que le film?

Le film est toujours présent — dans toutes les bouches — sur toutes les dents — s'accumulant constamment. Parfois il est invisible — mais plus souvent il forme une couche jaune et laide.

Le film est un dépôt visqueux. Des parcelles d'aliments s'y attachent. La substance calcaire dans la salive s'unit au film et forme le tartre — un dépôt dur et irritant qui fait saigner les gencives et les expose à l'infection.

Mais c'est par la carie que le film fait plus de tort. Dans le film sont des germes microscopiques... *Lactobacilli*. Ces germes émettent des enzymes qui produisent un acide puissant. Cet acide ronge l'émail de la dent comme d'autres acides rongent l'étoffe ou le bois. De plus en plus profond va l'acide. De plus en plus grand devient la cavité. Finalement le nerf est atteint... le conduit de la racine est infecté... et, à moins d'être traité à temps, les conséquences peuvent être graves.

Comment combattre la carie?

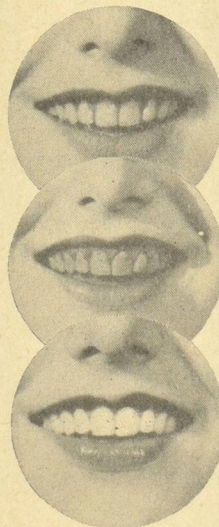
Rappelez-vous de ceci: *une dent propre ne carie jamais*. Pour garder les dents propres et libres de film employez le Pepsodent au lieu des dentifrices ordinaires. Pourquoi? Parce que le Pepsodent contient une substance spéciale pour enlever le film.

Cette substance détersive est une des grandes découvertes du jour. Sa faculté d'enlever toute trace de film est révolu-

tionnaire! Le fait qu'elle est deux fois plus douce que d'autres matières communément employées est reconnu partout.

Alors, quand vous êtes tenté d'essayer un dentifrice bon marché et inefficace, souvenez-vous que le seul moyen sûr de combattre le film est d'employer le Pepsodent — la pâte dentifrice spéciale pour enlever le film. Servez-vous-en deux fois par jour et consultez votre dentiste au moins deux fois l'an.

Voyez avec quelle rapidité le film se forme sur les dents



Ces dents étaient absolument libres de film à 8 a. m. A MIDI — la solution détectrice* de film fut appliquée, et voici leur apparence.

A 8 P.M. — la solution* fait voir un dépôt plus prononcé de film. Deux-tiers de la surface de la dent sont recouverts.

A 10 P.M. — ces mêmes dents furent brossées avec Pepsodent. Remarquez comme le film est complètement enlevé.

*Un fluide inoffensif, employé par les dentistes, qui teint le film pour le rendre visible à l'oeil nu.

Pepsodent — est la pâte dentifrice spéciale pour enlever le film

La Pâte Dentifrice Pepsodent est fabriquée au Canada

Pourtant. Pourtant, Mlle de Saint-Roman, qui était à La Baule, entretenait Marie-Thérèse de ses danseurs, de ses compagnons de vacances. Un nom, Guy de Kervieu, revenait si souvent sous la plume de Madeleine, que son ami finit par lui demander si elle n'apprendrait pas bientôt d'heureuses fiançailles.

—Peut-être, répondit Mlle de Saint-Roman; ce qui est certain, c'est que M. de Kervieu recherche ma compagnie. Et, comme il ne me déplaît pas... Maman a remarqué que nous nous isolions — il faut bien faire connaissance un peu mieux que dans la foule, dis, Maïthé? — Or, elle a souri, ce qui veut dire que tout va bien.

«Et toi, as-tu vu venir le marquis de Carabas? Et l'inconnu de l'étang? C'était gentil comme début de roman.

A cette question précise, Mlle d'Airolles hésita beaucoup à répondre en contant ce qui s'était passé. Puis, au dernier moment, elle décida de ne rien dire.

—Un début de roman notre rencontre? marmonna-t-elle. Que penserait-elle de nos longs entretiens, alors?

Et sa lettre fut pleine de descriptions champêtres. Inlassablement, elle décrivait ses promenades sur les routes tachées de soleil, la chanson de la brise dans les ajoncs, la fuite d'un écureuil affolé par son bruit, mais de l'essentiel elle ne disait rien.

—Non, conclut-elle en fermant sa lettre, mes bavardages avec mon ami Pierrot, c'est mon secret à moi, mon seul trésor... Mad ne comprendrait pas!

Mais peu après une angoisse la saisit. L'été fini, que deviendrait cette amitié si précieuse?

VI

Une semaine plus tard, Mlle d'Airolles recevait l'annonce des fiançailles de son amie.

«Tu es ma première confidence, Maïthé chérie, écrivait Mlle de Saint-Roman, car Guy et moi voulons garder notre secret. Il ne parlera à mes parents qu'au moment de quitter La Baule. C'est si bon, cet accord de tous les instants! Nos yeux se disent tant de choses. Nous nous sentons isolés et coeur à coeur, même dans la foule. Et sa déclaration est venue d'une façon très drôle, tu sais. C'est la jalousie qui l'a obligé à me faire l'aveu de ses sentiments... Ah! Maïthé, que je suis heureuse! Il ne manque que toi. Mais j'irai t'arracher à cette solitude, à ce désert, à cette prison. Tu assisteras à mon mariage, chérie, et le cavalier que je te destine ne peut manquer de tomber amoureux de tes grands yeux noirs. Il fera de toi une châtelaine pour de vrai, une belle madame, dont les sabots ne seront plus qu'un souvenir pour amuser ses petits-enfants lorsqu'elle sera grand-mère.

—Ah! cette Mad, avec sa folle du logis! Que de projets et d'idées dans sa tête! murmura l'orpheline.

Un instant, son imagination la transporta à Paris. Elle vit défiler, comme au cinéma, tout un cortège: en tête, comme il convient, la

jeune mariée, son amie, au bras de son époux rayonnant, puis derrière eux, une jeune fille qui avait ses propres traits, et à son côté un grand jeune homme aux cheveux noirs et aux yeux bleus.

—Mon ami Pierrot... chuchota-t-elle rêveuse. Mais non, c'est impossible!

Au cavalier choisi par Mlle de Saint-Roman, elle avait immédiatement donné les traits du peintre.

Le même après-midi, lorsqu'elle rejoignit M. de Guivres, celui-ci surprit une expression nouvelle sur son visage.

—Qu'avez-vous, petite châtelaine? interrogea-t-il. Ah! je devine: vous avez reçu une lettre de votre amie.

—Etes-vous donc sorcier? répondit l'orpheline. Je croirai bientôt que vous lisez dans ma pensée... C'est vrai, j'ai des nouvelles de Mad: elle est fiancée.

Et la jeune fille résuma la lettre de Mlle de Saint-Roman.

Pierre de Guivres sourit.

—Ah! la jalousie! murmura-t-il. Qu'en pensez-vous, Maïthé?

Mlle d'Airolles ferma les yeux, tâchant d'imaginer quelle physiologie elle aurait près d'un fiancé ombrageux.

—Vous ne dites rien? demanda l'artiste.

—Je pense, dit Marie-Thérèse, qu'il doit être très doux de se sentir l'unique affection, l'exclusive et totale préoccupation d'un homme dont on est toute la vie. Je suis vieux jeu, croirez-vous, et même un brin petite fleur bleue, mais je préférerais devenir la compagne d'un être exclusif et même un peu violent, que la femme d'un indifférent qui me délaisserait pour fleureter avec d'autres. J'aimerais avoir des toilettes, une maison agréable, mais surtout un mari dont je serais la seule pensée... je ne voudrais partager son affection qu'avec nos enfants.

Jamais le jeune homme n'avait entendu pareille profession de foi.

Il le dit très sincèrement à son interlocutrice:

—Je partage entièrement vos idées, petite amie, mais je n'aurais jamais osé les exprimer.

—Pourquoi donc? Nous sommes des camarades tout à fait exceptionnels, n'est-ce pas?

—C'est vrai. Avec vous je me sens tellement en confiance, vous me révélez un type que les romanciers à la mode appellent l'âme féminine moderne, un caractère dont j'étais loin de supposer l'existence. Pour être au goût du jour, n'est-ce pas, une femme doit aujourd'hui cacher son affection, affecter des airs indifférents, avoir des flirts, toutes choses qui me déplaisent.

Un silence tomba entre les deux interlocuteurs, puis Pierre reprit:

—Vous assisterez au mariage de votre amie?

—Je ne sais pas... je ne crois pas, fit Marie-Thérèse. Je suis en deuil, d'abord... et puis, ma tante ne voudra sans doute pas.

Septembre arriva, les feuilles commencèrent à se détacher des arbres, la brise devint plus fraîche.

Par un après-midi très doux, Mlle d'Airolles, se préparait à aller rejoindre son ami Pierre qu'elle n'avait pas vu depuis trois jours.

Au moment où elle sortait, le docteur Morrens arriva à Limeyrac.

—Je ne vous vois plus, châtelaine en sabots, dit-il en souriant. Je suis passé deux fois sans vous rencontrer.

—Je profite des derniers beaux jours, balbutia Marie-Thérèse décontenancée. Je me promène un peu au hasard... par monts et par vaux. Cet hiver, je vivrai de mes souvenirs.

—«Je vivrai de mes souvenirs!» Comme vous dites bien cela, ironisa le visiteur. C'est une phrase de vieille dame, ça, et non pas de petite châtelaine en sabots.

Puis, d'un élan:

—Je suis en vacances, aujourd'hui, voulez-vous faire une promenade en auto? Avez-vous des courses à faire à un endroit quelconque?

Devant cette offre qui ne cadrait pas avec ses projets, l'orpheline dut cacher sa contrariété sous un sourire:

—Merci, docteur, répondit-elle gentiment. Je vais vous offrir une tasse de thé et nous bavarderons. J'essaierai, par la même occasion, d'arracher ma tante à ses papiers.

Lorsque le lendemain Mlle d'Airolles se rendit à l'étang de Roguer, elle ne vit pas le jeune homme venir à sa rencontre. En arrivant à son siège rustique, elle aperçut un bouquet de bruyères et une enveloppe maintenue sous une pierre.

Elle prit le message d'une main tremblante et le lut avidement:

«Petite amie, j'ai eu la déception de ne pas vous voir ces jours derniers et je dois m'absenter pour une semaine. En attendant l'heureux jour qui nous réunira, que ces bruyères vous parlent de

«Votre très respectueux ami

«PIERROT»

A pas lents, la jeune fille reprit la direction de Limeyrac le coeur serré, une angoisse soudaine s'étant emparé d'elle.

Pour la première fois, elle sentait quelle place M. de Guivres avait prise dans sa vie. L'absence du jeune homme créait en elle une impression douloureuse de vide et de solitude.

L'idée de ne plus occuper ses après-midi en d'agréables bavardages lui était extrêmement désagréable.

Inconsciemment, elle avait pris la douce habitude de rencontrer très souvent cet artiste au caractère ouvert et spontané, et elle s'était laissée gagner par le charme de cette amitié à un tel point, que maintenant il lui semblait impossible de renoncer à le voir.

Le lendemain, elle revint vers l'endroit où elle avait passé de si bons instants. Hélas! la rive était déserte.

—Un seul être nous manque et tout est dépeuplé! J'ai lu cela, se disait Marie-Thérèse. Comme c'est vrai!

Dans sa chambre, la fenêtre ouverte, elle s'interrogeait dans le silence de la nuit et soudain elle se dressa dans une angoisse soudaine, la main crispée sur l'appui du fauteuil.

—Aimerais-je Pierre? murmura-t-elle, tandis que son coeur battait à grands coups.

Est-ce donc cela l'amour? Comment s'était-elle laissée prendre à un tel sentiment?

Mais il lui avait suffi de se poser la question pour que l'évidence s'imposât en elle. Oui, elle aimait Pierre de Guivres, puisqu'elle ne pouvait se passer de lui.

A cette constatation, elle fut bouleversée et de grosses larmes coulèrent sur ses joues.

—Et lui ne le saura jamais! balbutia-t-elle. Bientôt il partira...

Le jour suivant, en rangeant son carton à dessin, elle y découvrit plusieurs esquisses qui ne lui appartenaient pas. Elle se rappela que lors d'une de ses dernières rencontres avec le peintre, un coup de vent avait emporté leurs feuilles de papier. Sans doute, en ramassant les siennes, elles s'étaient trompées. Tout à coup, elle trouva une petite aquarelle qu'elle n'avait jamais vue; elle représentait le garçonnet qu'elle avait rencontré à Tulle et qui devait être le frère cadet de l'artiste. L'enfant était frappant de ressemblance: habillé en marin, le béret à la main, il était pris absolument sur le vif.

Malgré elle, Mlle d'Airolles fit un rapprochement entre ces traits et ceux de Louis de Limeyrac tels qu'elle les avait vus sur la photographie chez sa tante.

Ils se ressemblaient étonnamment, pensa-t-elle encore, et je ne crois pas me faire illusion. Ah! si je pouvais les comparer... je verrais bien si je me trompe.

Cette découverte changea un instant le cours de ses idées, mais bien vite elle revint à sa préoccupation.

—Ce que j'appelais camaraderie était donc de l'amour, monologuait-elle. Mais étais-je seule à m'abuser sur la nature de mes sentiments. Pierre n'a-t-il pas la même idée?

La tête dans ses mains, Mlle d'Airolles resta longtemps songeuse et troublée, interrogeant son coeur, fouillant dans sa mémoire pour se rappeler jusqu'aux moindres mots de M. de Guivres. Elle ne fut pas plus avancée: jamais une parole ou un geste n'avait trahi les sentiments du jeune homme. Il l'entourait d'attentions, se montrait prévenant, s'inquiétait de la revoir, mais c'était tout.

—Il ne sait pas qui je suis, d'ailleurs... tandis que moi, je connais son nom.

Un désir s'implanta en elle; savoir où demeurerait M. de Guivres. Elle ne s'était jamais occupée de demander où il habitait et, comme il était absent, elle voulait profiter de l'occasion pour voir, même de loin l'habitation de celui qui occupait son coeur.

Mais comment interroger Perrine? A son retour de Tulle, elle avait perdu l'occasion qu'elle aurait pu faire naître en racontant la rencontre de la pâtisserie.

Elle eut vite trouvé le moyen, et, quelques instants après, un tricot entre les doigts, elle prenait place près de la paysanne. Elle commença à lui parler des jolis sites des environs.

—Il faudra que je demande au docteur de m'apporter des cartes postales illustrées, dit-elle. J'ai une amie qui en réclame. Mais... la fa-

mille de Guivres n'a-t-elle pas une propriété par ici? Est-ce loin?

En entendant ce nom, la vieille servante sursauta:

—Au nom du ciel, mademoiselle, taisez-vous! s'écria-t-elle, en tendant les mains en avant.

Pour demander son renseignement. Mlle d'Airolles avait paru s'absorber dans son travail.

Mais l'exclamation de son interlocutrice lui fit brusquement lever la tête.

—Qu'y a-t-il, Perrine? interrogea-t-elle, un peu inquiète en remarquant combien la vieille femme était bouleversée.

Celle-ci fut quelques secondes sans pouvoir parler:

—Ne prononcez jamais ce nom ici, mademoiselle Marie-Thérèse, répondit-elle enfin. Si madame l'entendait...

—Mais je ne comprends pas pourquoi?

L'agitation de la paysanne redoubla. Elle tournait de tous côtés des yeux effarés, elle poussait de gros soupirs. Plusieurs fois elle ouvrait la bouche, mais au moment de parler elle secouait la tête et serrait d'un air têtus ses lèvres ridées. Puis, devant l'insistance de la jeune fille, elle finit par expliquer en phrases entrecoupées:

—Madame de Guivres... c'est la bru de votre tante... et plutôt c'était, car maintenant... Elle avait épousé monsieur Georges, le fils unique de madame. Ils ont eu trois fils, trois beaux garçons qui étaient la joie et l'orgueil de leur grand'mère... Et puis le malheur est venu: M. Georges a été tué tout au début de la guerre, à Charleroi. Un an plus tard sa veuve se remariait avec un voisin... Madame ne le lui a jamais pardonné... Se remarier quand on a trois enfants! A ce moment, les deux aînés étaient au front. A peine orphelins, il s'étaient engagés pour venger leur père. Le plus jeune, monsieur Louis, était resté avec madame. Si vous saviez comme elle l'adorait!

Marie-Thérèse pensa aussitôt à la ressemblance qu'elle avait constaté entre les traits du jeune de Guivres et ceux du dernier des Limeyrac, le jeune héros tombé à Verdun, ressemblance qui l'avait si fort étonnée. Maintenant, elle se l'expliquait sans peine, puisque tous deux étaient demi-frères et tenaient, dit-on, surtout de leur mère.

Cette fois la langue de la servante était déliée et Mlle d'Airolles dut entendre toute l'histoire.

Du verbiage de son interlocutrice, elle conclut qu'après la mort de son mari, Mme Georges de Limeyrac qui, déjà auparavant, ne vivait pas en bonne intelligence avec sa belle-mère, était partie pour Paris sous prétexte de se rapprocher de ses deux fils engagés volontaires qui se trouvaient alors à Versailles. Elle laissait à Limeyrac le petit Louis âgé de quinze ans.

Un an plus tard, lorsqu'elle revint en Corrèze, ce fut pour annoncer à sa belle-mère son prochain mariage. Elle épousait un voisin, M. de Guivres, veuf lui-même et père d'un garçon qui était également sous les drapeaux.

A cette nouvelle, Mme de Limeyrac, douairière, entra dans une

violente colère et déclara qu'elle fermerait sa porte à sa bru.

—La fermerez-vous également à vos petit-fils? demanda la veuve, cabrée.

La vieille dame ne pardonna jamais cette réplique.

Aussitôt mariée, la nouvelle Mme de Guivres reprit son fils cadet Louis, mais à peine avait-il atteint l'âge de dix-sept ans, qu'à son tour il s'engageait — pour venger ses frères, dirent les uns; parce qu'il souffrait de voir que sa mère n'avait pas gardé intact le souvenir de son père, supposèrent les autres. Quelques mois plus tard, de tous les représentants mâles de la famille de Limeyrac, il ne restait pas un seul survivant.

Mme de Limeyrac n'avait jamais pardonné à la veuve de s'être remariée; son aversion devint encore plus forte lorsqu'elle apprit la mort de son dernier petit-fils, car elle s'était persuadée que si on avait su lui conserver un foyer, il n'aurait pas eu une telle hâte de courir à la guerre.

A partir de cette nouvelle, toute relation avait été brisée entre les deux femmes, et Mme de Limeyrac, abîmée dans son chagrin, était morte pour le monde.

—Ah! gémit Marie-Thérèse, en ressassant cette histoire. Maintenant, je n'ai plus rien à espérer. Ma tante ne me laissera jamais rencontrer M. de Guivres. Alors mieux vaut ne plus le revoir.

VI

En prenant cette décision, Mlle d'Airolles avait complètement oublié qu'elle possédait des dessins et même une aquarelle appartenant à M. de Guivres. Elle devait donc lui rendre son bien.

L'orpheline était ballottée entre deux désirs: celui de revoir le jeune homme et celui de le fuir pour étouffer le sentiment qui, de plus en plus, s'emparait de son âme.

Cependant, le retour du peintre approchait et chaque jour Marie-Thérèse changeait d'avis au sujet de l'attitude à prendre vis-à-vis de l'artiste.

Devait-elle couper court à leur intimité, ne plus sortir, se terrer à Limeyrac, ou bien expliquer à M. de Guivres les raisons de sa retraite. Mais si elle adoptait ce dernier parti, elle devait en même temps lui avouer que depuis la rencontre de Tulle elle connaissait son nom.

Ah! dans quelle situation s'était-elle mise avec son idée romanesque de camaraderie entre deux inconnus! Elle avait donné son cœur, elle risquait d'en souffrir très longtemps. Que dirait sa tutrice si elle apprenait cette histoire? Elle lui retirerait sa confiance et, non seulement elle lui reprocherait ses rencontres clandestines, mais aussi elle lui ferait grief de ce que le jeune homme était précisément le seul avec qui elle n'eût jamais dû se lier.

—Ne prononcez jamais ce nom ici, avait dit Perrine avec agitation.

Pouvait-elle bouleverser la vieille châtelaine pour qui la vie avait déjà été si cruelle? Devait-elle se montrer ingrate envers celle qui l'avait recueillie, elle, l'orpheline pauvre et sans famille?

TELE QUE VOUS ME DESIREZ

Nouvelle dernière heure!
Palmolive annonce une importante réduction de prix!
Le Savon Palmolive se vend maintenant au plus bas prix de son histoire



**L'huile d'olive
donne à la peau un charme
rayonnant de jeunesse**

N faire belle. Osez être séduisante. Ne cessez jamais d'essayer de vous Efforcez-vous de conserver la peau veloutée, douce, jolie. La jeunesse peut être vôtre.

Employez l'huile d'olive

L'huile d'olive donne à la peau un charme rayonnant de jeunesse. Elle adoucit et assouplit la peau, faisant disparaître ces plis et ces rides qui trahissent l'âge.

Faites l'épreuve de jeunesse

Soir et matin, pendant trente jours, massez votre peau avec la mousse du Palmolive et de l'eau chaude. Rincez à l'eau chaude, puis à l'eau froide. Suivez ce traitement pour le bain aussi.

Maintenant marchez avec la jeunesse, avec confiance... sûre d'une peau jeune — une peau qui est ferme, douce, séduisante... une peau qui vous rend infiniment désirable.

CETTE QUANTITÉ EXACTE

Cette quantité d'huile d'olive entre dans chaque pain de Savon Palmolive.



FABRIQUE AU CANADA

2638-F

Conservez ce teint d'écolière

Allons, le sort en était jeté; elle irait rendre ses dessins à M. de Guivres et ce serait leur dernière rencontre.

La jeune fille séparait les esquisses de Pierre, des siennes, pour en faire un paquet, lorsque Mme de Limeyrac pénétra dans la grande salle où Marie-Thérèse avait installé son studio.

Cette visite était si inattendue que l'orpheline fut quelques secondes avant d'avancer un fauteuil à sa tante.

—Je vous surprends, Marie-Thérèse, fit celle-ci. Je me sentais un peu lasse... j'avais besoin de changer d'air. Et puis, ma vieille demeure est devenue si agréable depuis votre arrivée, qu'il m'est doux de revoir les pièces où j'ai été heureuse autrefois. Voulez-vous me faire un peu de musique?

—Volontiers, ma tante, fit Maïthé. Avez-vous une préférence? Chopin, Beethoven, Fauré? J'ai trouvé des partitions dans le placard du salon, voulez-vous un vieux Noël?

—J'aimerais du Chopin... la *Berceuse*, si vous voulez.

Déjà, la jeune fille feuilletait un album et bientôt les notes de l'oeuvre fameuse s'élevèrent, trahissant l'émotion de la musicienne, dont les doigts couraient, légers, sur le clavier. Et les sons se succédaient en la langue profonde et tourmentée, si personnelle à Chopin...

La *Berceuse* achevée, Marie-Thérèse tourna la tête: dans son fauteuil, la vieille dame n'avait pas fait un mouvement. Alors, la jeune fille joua un scherzo du même auteur, puis le *Menuet* de Paderewski.

—Merci, mon enfant, dit enfin Mme de Limeyrac, je reviendrai souvent demander un peu d'apaisement à la musique.

—C'est moi qui vous remercie, ma tante, fit l'orpheline.

D'un geste affectueux, elle baisa la main que la châtelaine appuyait sur le clavier.

Cependant, celle-ci apercevant les dessins épars sur la table, se penchait pour les examiner:

—C'est très bien, petite, déclara-t-elle. Vous avez là un gentil talent. Mais... vous... Oh! Louis, mon petit Louis, comme il est ressemblant! Ce pastel est fait d'après la photographie qui se trouve sur la commode, n'est-ce pas?

En même temps, elle portait à ses lèvres le portrait du jeune de Guivres.

Bouleversée d'émotion, elle avait soudain des gestes fébriles, maladroits. Ses mains tremblaient. Dans son visage pâli, les yeux avaient pris une expression égaré, et sa bouche frémissante ne se détachait du croquis que pour essayer de prononcer des mots qu'elle ne parvenait pas à articuler.

Interdite, l'orpheline levait sur sa tutrice un regard inquiet.

—Merci, Marie-Thérèse, dit enfin la vieille dame.

Et, pressant l'aquarelle sur sa poitrine, elle quitta précipitamment la pièce pour cacher ses larmes.

Déconcerté par cette scène rapide, Mlle d'Airolles n'avait pas eu le temps de protester. D'ailleurs, que pouvait-elle dire? Es-

sayer de la détromper? Jamais elle n'aurait eu le courage d'assombrir le visage qu'elle avait vu resplendissant de joie.

—Comme le bonheur transforme! murmura-t-elle. Elle est heureuse, maintenant, avec son illusion. Mais moi, que vais-je dire à M. de Guivres?

A la même heure, à Pierreclose, Pierre de Guivres rentrait de voyage. C'était avec plaisir qu'il se retrouvait dans la vieille demeure, mais il s'avouait que tout l'attrait de son séjour se trouvait à l'étang de Roguer.

Maïthé l'intriguait, l'attirait... Dès le premier jour, elle avait eu pour lui le charme piquant de l'originalité, de l'imprévu. Leurs entretiens avaient accentué cette impression, et pendant son absence la jeune fille lui avait beaucoup manqué. A chaque instant, il revoyait le beau visage ambré aux yeux sombres et à l'inoubliable sourire.

Peu à peu son intérêt avait fait place à un sentiment plus doux, plus tendre. Il avait rêvé de faire partager sa vie à Maïthé. Elle était pauvre, mais il possédait une certaine fortune et, d'ailleurs, elle avait des goûts très simples.

—Nous vivrons tous deux à la campagne, nous réaliserons nos projets d'autant plus facilement qu'ils sont les mêmes.

Le lendemain de son retour, ce fut d'un pas alerte qu'il se dirigea vers l'étang.

—Maïthé! Petite châtelaine en sabots! murmurait-il tendrement, comme une invocation.

Il ne se demandait pas si son sentiment était partagé, il ne voulait pas douter. N'avait-il pas lu dans les yeux brillants de la jeune fille la sympathie et la confiance qu'elle avait pour lui?

—Mon absence aura été la pierre de touche, se disait-il. Peut-être que, comme à moi, notre séparation lui aura ouvert les yeux.

Du plus loin qu'il aperçut l'orpheline, il courut vers elle, mais au premier abord son coeur se serra. Le regard de l'arrivante était comme voilé, sa spontanéité des autres fois avait disparu et le sourire qui était figé sur ses lèvres ne paraissait pas joyeux.

Il retint les mots qui se pressaient à sa bouche et se contenta d'un bonjour banal qui le glaça jusqu'à l'âme.

—Cher monsieur, déclara Mlle d'Airolles, je me suis aperçue l'autre jour que nous avions mélangé nos dessins. Je vous rapporte les vôtres.

Elle ne put tenir jusqu'au bout le rôle qu'elle s'était imposé, et les sanglots lui coupèrent la gorge.

Devant ce chagrin soudain dont il ne pouvait deviner le motif, le peintre se sentit ému jusqu'au plus profond de son coeur. Un besoin de protection s'empara de lui. Il aurait voulu prendre la jeune fille dans ses bras, la bercer, la rassurer par ses caresses, mais il dut se contenter de saisir sa main en demandant d'une voix tremblante:

—Qu'avez-vous, petite amie? Conte-moi votre chagrin. Qu'y a-t-il? Vous avez été grondée? Votre

tante a surpris nos rencontres, peut-être?

—Vous connaissez ma tante? balbutia la Parisienne entre deux sanglots.

—Non, Maïthé... vous avez parlé d'elle incidemment... Allons, laissez-moi partager vos peines! Ne suis-je plus votre ami Pierrot?

La voix au timbre velouté eut un effet apaisant sur la nervosité de la jeune fille.

—Nous ne pouvons plus nous voir, annonça-t-elle tristement.

—Et c'est pour cela que vous pleurez? demanda avidement M. de Guivres.

—Oui, Pierre...

—Mais alors... commença-t-il, bouleversé à son tour de ce qui était presque un aveu.

Il ne continua pas. Son regard plongé dans les prunelles veloutées y lisait tant de choses, qu'il n'eut aucune question à poser.

—Je vous aime, Maïthé, murmura-t-il en réponse à la phrase silencieuse qu'il était sûr d'avoir comprise.

—Oh! Pierre... ma tante ne voudra jamais vous recevoir, balbutia la jeune fille.

—Pourquoi donc? Elle est si terrible? Qui est-elle cette redoutable tutrice? demanda-t-il en retenant une envie de rire.

Marie-Thérèse baissa la tête:

—C'est Mme de Limeyrac, dit-elle enfin. Moi, je m'appelle...

—Marie-Thérèse d'Airolles, interrompit le peintre.

—Comment, vous saviez mon nom?

—Comme vous connaissiez le mien, châtelaine en sabots, répliqua M. de Guivres. C'est le docteur Morrens qui vous a trahie sans le vouloir. Mais nous le prendrons pour confident, il nous aidera à triompher.

A ce moment, l'orpheline pensa à l'incident du portrait et elle en fit part au jeune homme.

—Ma belle-mère a dit en effet bien souvent, que Paul ressemblait à ce pauvre Louis de Limeyrac, répondit l'artiste... C'est peut-être une bonne chose cela, Maïthé.

Et il resta songeur un long moment.

—Espérez, mon aimée, dit-il enfin en accompagnant Mlle d'Airolles. Et tenez-vous prête demain après-midi: le docteur Morrens ira vous chercher.

Le jour suivant, l'orpheline reçut le médecin avec un peu d'embarras. Mais elle se rassura bien vite devant son bon sourire. D'ailleurs, M. Morrens ne fit aucune allusion à M. de Guivres, il offrit à Mlle d'Airolles de descendre à Reyssac, ce qu'elle accepta aussitôt.

—Ah! ces jeunes gens! dit-il, lorsque Pierre et Maïthé furent en présence, dans quel guêpier m'entraînez-vous? Jamais Mme de Limeyrac ne tolérera que le nom de Guivres soit prononcé devant elle. Elle ne vous recevra même pas, mon pauvre Pierre.

—C'est ce que nous verrons, mon cher docteur, répondit le peintre. Je vous remercie néanmoins d'être allé chercher ma fiancée, afin que je lui renouvelle devant vous l'of-

fre de ma vie. Maintenant, nous nous revorrons devant cette terrible tante. Etes-vous satisfait, docteur?

—Oui, Pierre: c'est mieux ainsi, fit le vieux praticien.

Et, se tournant vers Marie-Thérèse, il ajouta un peu moqueur:

—Vous rappelez-vous mon diagnostic après la promenade à Tulle? Quelle erreur j'ai faite!... C'était l'amour naissant qui transformait votre visage. Comme vous m'avez leurré, petite châtelaine! Mais assez de reproches: il faut réaliser votre rêve maintenant, et cela demandera bien de la patience.

—Ma tante a changé depuis quelque temps, ne trouvez-vous pas docteur? insinua la jeune fille, qui cherchait des raisons d'espérer contre toute probabilité. Elle ne s'enferme plus des journées entières, elle prend régulièrement ses repas avec moi, elle parle et s'intéresse à ce que je fais... L'autre jour elle m'a demandé de la musique. Peut-être va-t-elle sortir de son isolement et de son intransigeance.

—Votre présence a transformé la vie de Limeyrac, c'est vrai, convint le médecin. Car, vous ne savez pas, mon cher Pierre, tout ce qu'a accompli notre petite Parisienne dans ce vieux château. De la demeure encombrée et sale, elle a fait une habitation agréable. Les meubles, les cuivres, les étains, les livres, les fleurs, tout s'harmonise maintenant. La cuisine malpropre et désordonnée, où l'on ne pouvait entrer sans renverser une marmite ou marcher sur une assiette, est devenue une salle rustique très coquette, où le clic clac des sabots de la jeune cuisinière remplace le tic tac de la grande horloge au balancier toujours muet. La cour d'honneur, pleine de broussailles et de tas d'ordures, a été nettoyée, et si les parterres de fleurs sont encore absents, c'est que la saison était trop avancée quand notre petite fée est arrivée. En même temps que l'amour du beau, votre fiancée a un sens pratique très développé. Ainsi, Mme de Limeyrac laissait perdre tous les fruits, j'en prenais un peu en passant, le reste pourrissait dans l'herbe. Cette année, les arbres fruitiers ont rapporté près de mille francs et ce n'est pas fini... cela, sans que la châtelaine — la vraie — se doute de quelque chose. Bernard et Perrine sont des serviteurs uniques, ils ont compris les idées de Mlle d'Airolles et ils réalisent des merveilles. Leur rêve, c'est de rétablir la métairie...

—Vous trahissez tous mes secrets, docteur, put enfin dire l'orpheline. Mais vous passez sous silence l'aide morale et matérielle que j'ai trouvée près de vous. Qui a procuré le débouché à ces produits? Qui a transporté les fruits?

—Pardi! Avec vos sabots, vous ne pouviez aller bien loin.

Et les trois interlocuteurs de rire joyeusement.

Les pluies persistantes de l'arrière-saison cloîtrèrent Mlle d'Airolles au logis. Poussée par les rafales, l'eau qui s'infiltrait par les fenêtres mal jointes saturait la mai-

son tout entière d'une atmosphère d'humidité.

Dans la vaste salle qui de temps en temps s'emplissait de fumée au passage des bourrasques, l'orpheline passait de tristes heures. Non pas que la pluie l'ennuyât: ce temps sombre et triste était en parfaite communion avec ses pensées.

Pourquoi aurait-elle désiré du soleil puisque Pierre et elle avaient promis au médecin de ne plus se rencontrer clandestinement? Ils tenaient parole. Parfois, le matin, la jeune fille trouvait une touffe de roses blanches sur le mur de la cour ou sur le banc de pierre de l'entrée. Elle portait les fleurs à ses lèvres et les gardait près d'elle pour en respirer le délicat arôme.

—Il t'aime, disait le bouquet, il pense à toi. La séparation le fait souffrir. Tu es sa pensée constante...

Et tant d'autres mots, tendres et fous qu'avec un peu d'imagination elle croyait entendre prononcer par la voix chaude de M. de Guivres.

Cependant, le docteur Morrens essaya d'attaquer Mme de Limeyrac sur la question du mariage de sa nièce. Aux premiers mots, le châtelain prit son air important:

—Lorsque le moment sera venu j'aviserai, mon cher ami. Somme toute, le deuxième fils de Marie-Thérèse pourrait obtenir de relever le nom de Limeyrac... j'y pense depuis un certain temps.

—Il lui faut un mari de bonne souche, reprit le médecin. Parmi vos voisins...

—Je n'ai pas de voisins, interrompit violemment la tante de l'orpheline. Et il me faut parler de mon projet à ma nièce.

—Hâtez-vous, chère madame, reprit M. Morrens. La rencontre, les fiançailles, le mariage, deux enfants... cela peut représenter bien des années, et je pense que vous désirez voir grandir cet arrière-petit-neveu sur qui vous avez des projets bien arrêtés... Pour ma part je connais un jeune homme charmant, de bonne famille, qui épouserait volontiers votre nièce. Il l'a aperçue deux ou trois fois...

—Son nom? interrogea sèchement Mme de Limeyrac.

—Vous allez bondir si je le prononce, répondit le praticien... aussi je préfère l'écrire sur ce papier. Vous le lirez après mon départ.

Sur une page de carnet, il écrivit: Pierre de Guivres.

—A bientôt, chère madame, dit-il en s'inclinant.

Il était à peine dans le couloir que la châtelaine s'emparait du feuillet. Elle le chiffonna d'un geste rageur et courut à la porte.

Le médecin montait juste dans son automobile.

—Morrens! cria-t-elle en colère. Ne revenez jamais... Je préférerais voir s'éteindre le nom des Limeyrac, plutôt que de voir un tel mariage.

Le vieillard ne tourna même pas la tête, et elle put croire que le bruit du moteur avait couvert ses paroles.

Une semaine passa sans que le docteur Morrens se présentât à

Limeyrac. Marie-Thérèse était inquiète, car elle ne pouvait parler de M. de Guivres avec personne. Son entrain disparaissait, elle travaillait sans goût et lorsqu'elle ouvrait son piano elle n'y éveillait plus que les airs les plus tristes, des mélodies poignantes où s'exhalait sa mélancolie.

—Vous êtes triste, mademoiselle, remarqua Perrine. L'hiver ne sera pas gai pour vous ici toute seule. Vous allez périr d'ennui.

—Le printemps reviendra, répondit l'orpheline. Tenez, ce sera comme pour le temps; il pleuvait ce matin; voyez, le soleil brille.

—Il y a de gros nuages noirs par derrière, mademoiselle!

Un sourire navrant erra sur les lèvres de la jeune fille, puis elle reprit son travail, une nappe à thé de grosse toile découverte dans les coffres du grenier.

Perrine avait raison: après une éclaircie, une pluie fine et serrée se mit à tomber, assombrissant tellement la pièce, qu'il eût fallu une lampe pour voir clair.

Mlle d'Airolles restait songeuse dans un fauteuil, lorsqu'elle entendit dans l'escalier le pas de sa tante.

—Quelle bonne idée, ma tante! dit-elle en allant au-devant de la vieille dame. Je pensais faire de la musique... Dans cette quasi obscurité, les chants russes que j'étudiais ces jours derniers seront tout à fait en harmonie avec l'atmosphère.

Et les accords aux accents tragiques évoquèrent la steppe couverte de neige, les foires bariolées, la Volga, puis la rafale révolutionnaire...

Toute aux sons qu'elle tirait de l'instrument, transportée par la pensée loin de Limeyrac, la musicienne n'entendit pas marcher derrière elle et il fallut un cri pour la rappeler à la réalité:

—Louis!... mon enfant! Est-ce possible! s'écriait la châtelaine.

Mlle d'Airolles se retourna stupéfaite: entre les bras de sa tante elle reconnaissait Paul de Guivres.

Décontenancée par cette présence insolite, l'orpheline ne parvenait pas à parler et ce fut Mme de Limeyrac qui, la première, recouvra ses esprits.

Elle desserra l'étreinte qui l'unissait au jeune garçon et, passant une main sur son front, elle murmura:

—Non, je rêve... Louis est mort...

Déjà elle attirait Paul devant la fenêtre et l'examinait attentivement:

—Cette ressemblance! bégaya-t-elle. Si, tu es Louis!

Et, saisissant la tête de l'arri- vant, elle l'embrassa à nouveau.

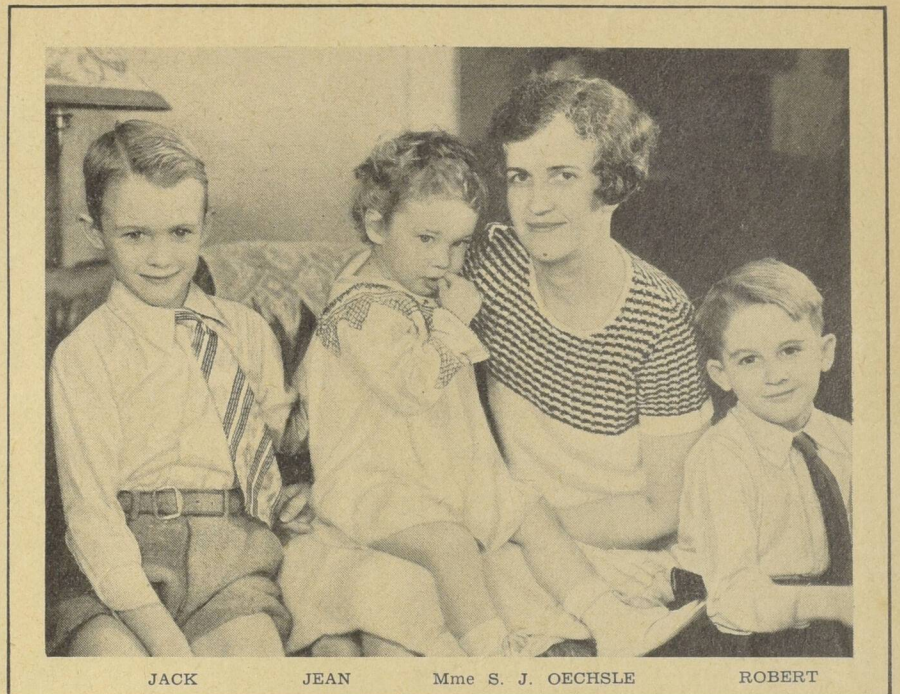
De grosses larmes coulaient sur ses joues, sans qu'elle songeât à les essuyer, et ce fut d'une voix tremblante qu'elle demanda:

—Marie-Thérèse, est-ce que je rêve?

—Mais, ma tante.

La châtelaine n'écoula même pas la réponse, elle se laissa presque tomber dans son fauteuil, tandis que le jeune garçon s'agenouillait près d'elle.

—Comme Louis! répéta-t-elle. Comme Louis!



JACK

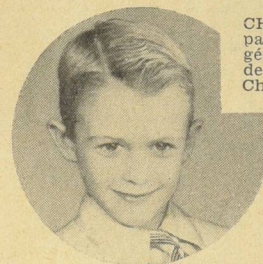
JEAN

Mme S. J. OECHSLE

ROBERT

“Ces vêtements sont vieux, mais ils ont l'air neuf”

nous apprend cette heureuse mère



CHEMISE BLEUE pas du tout changée après un an de lavages au Chipso



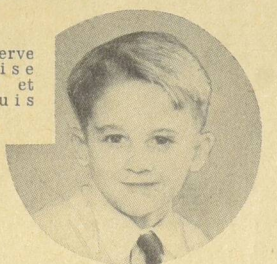
BLOUSE DE LAINE tricotée, souple et chic bien qu'elle ait été lavée 12 fois dans Chipso



ROBE de crêpe de Chine jaune vieille d'un an et demi, encore fraîche et jolie grâce au Chipso



CHIPSO conserve cette chemise bleue fraîche et intacte, depuis plus d'un an.



QUAND Jack Oechsle ne pourra plus porter sa chemise et ses culottes, ils auront encore l'air assez neuf pour servir à son petit frère Bob. “Nos vêtements nous durent longtemps,” dit Mme S. J. Oechsle, “parce que nous les lavons sans les abîmer dans l'eau de savon CHIPSO.”

Chipso dispense de frotter et d'user ainsi le linge fin! Chipso ne contient non plus aucun ingrédient de nature à délayer les couleurs!

“Chipso fait mon admiration,” dit Mme Oechsle. “Il nettoie en un rien de temps les vêtements les plus sales, tout en n'abîmant jamais la laine et la soie la plus

fine. Avec Chipso, tous les vêtements durent plus longtemps.”

Pourquoi Chipso nettoie-t-il si rapidement, sans le moindre danger pour le linge? Parce que Chipso est PLUS SAVONNEUX. L'eau de savon Chipso fait sortir la saleté. Il ne contient aucun ingrédient rude et coupant qui abîme le linge et la couleur.

Servez-vous aussi de Chipso pour la vaisselle et vous verrez à la douceur de vos mains comme Chipso est PLUS SUR. Economisez en achetant un gros paquet de Chipso. Chez votre épicière. Chipso ne se vend pas autrement qu'en paquet.

Chipso

PROLONGE
la durée du linge



FABRIQUE
AU CANADA

UNE OFFRE EXTRAORDINAIRE POUR UN TEMPS LIMITE !

Afin de permettre à tout le monde, cet hiver, de se procurer de la lecture divertissante *au meilleur marché possible*, nous avons décidé de réduire, pour un temps limité, le prix de certains abonnements.

Pour \$ **2.00**

Vous recevrez pendant un an :

La Revue Populaire et Le Film

Pour \$ **4.00**

Vous recevrez pendant un an :

Le Samedi et Le Film

Pour \$ **4.50**

Vous recevrez pendant un an :

La Revue Populaire et Le Samedi

Pour \$ **5.00**

Vous recevrez pendant un an :

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film

(Cette offre est pour le Canada seulement)

LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM
sont édités par une des compagnies les plus solides
de tout le Canada.

BULLETINS D'ABONNEMENT

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme
de \$2.00 (pour le Canada seulement)
pour un an d'abonnement combiné à
LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme
de \$4.00 (pour le Canada seulement)
pour un an d'abonnement combiné
au SAMEDI et au FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme
de \$4.50 (Canada seulement) pour un
an d'abonnement combiné à la LA
REVUE POPULAIRE et au SAMEDI

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme
de \$5.00 (Canada seulement) pour un
an d'abonnement combiné au SAMEDI,
à LA REVUE POPULAIRE et au FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

Peu à peu, Mme de Limeyrac revint à la notion des choses, et d'une voix où restait quand même un peu d'émotion, elle interrogea :
—Qui es-tu mon petit? D'où viens-tu?

—J'ai été surpris par la pluie et je me suis réfugié chez vous, expliqua le visiteur.

—Et qui es-tu? répéta-t-elle.

—Paul-Louis de Guivres...

A ce nom, la châtelaine se leva si brusquement, qu'elle faillit renverser le frère de Pierre.

—Allez-vous-en! s'écria-t-elle.

—Oh! madame, est-il possible que vous me repoussiez ainsi, après m'avoir embrassé si affectueusement, gémit l'enfant, en levant vers son interlocutrice des yeux pleins de larmes. Ne suis-je plus votre petit Louis?...

—Louis... bégaya Mme de Limeyrac.

Mais, en même temps, elle se raidit, évanouie dans son fauteuil.

—Perrine! Au secours! s'exclama Mlle d'Airolles.

Ce ne fut pas la servante qui accourut à l'appel, mais le docteur Morrens. Il prodigua ses soins à la vieille dame, qui ouvrit les yeux peu après:

—Louis... murmura-t-elle.

—Grand'mère!

Et une étreinte unit Mme de Limeyrac et Paul de Guivres.

Deux heures tard, le médecin emmenait le jeune garçon, non sans que celui-ci eût promis de revenir le lendemain.

A partir de ce moment, la tante de Mlle d'Airolles abandonna complètement ses papiers. Elle ne vivait que dans l'attente de la visite du jeune de Guivres. Cependant, avec une veulerie inattendue chez elle, elle ne cherchait aucune explication, elle ne prononçait pas le nom de sa bru, ni de personne, quoiqu'elle dût bien deviner que cette situation équivoque ne pouvait durer.

L'arrivée de l'enfant la transformait, la ressuscitait pour ainsi dire. Elle retrouvait son sourire et sa voix n'avait plus ces accents métalliques qui disaient son détachement de toute chose. Comme pour s'entretenir dans son illusion, elle donnait à son visiteur le nom de Louis, tandis que Marie-Thérèse lui disait Paul-Louis.

Le second jour, ce dernier avait embrassé Mlle d'Airolles en lui chuchotant :

—De la part de Pierre.

Et l'orpheline attendait patiemment un autre événement.

Une semaine avait passé depuis la visite imprévue du jeune garçon, lorsqu'un après-midi, il déclara en entrant :

—Les jours sont si courts, grand'mère, que j'ai demandé à mon frère Pierre de venir me chercher ce soir seulement.

La vieille dame tressaillit, et son premier mouvement fut de refuser. Mais, déjà, l'enfant lui faisait un collier de ses bras, ses lèvres se posaient sur les joues ridées. Elle était vaincue par ce garçonnet qui était l'image de son petit-fils.

Le soir, lorsque Pierre de Guivres entra dans la salle à manger, Mme de Limeyrac observa la rougeur qui monta au visage de sa niè-

ce et dissimula un sourire de tendre malice.

—J'irai à Pierreclose demain, dit-elle au peintre. Ce sera ma première sortie...

En même temps, elle caressait les cheveux de Paul-Louis de Guivres.

«Mad chérie, à mon tour de t'annoncer mes fiançailles avec Pierre de Guivres, l'inconnu de l'étang de Roguier.

«Je t'ai conté en son temps comment le docteur Morrens avait échoué près de ma tutrice lorsqu'il avait parlé d'un mariage avec M. de Guivres et comment Pierre avait eu l'idée de faire intervenir son jeune frère dont la ressemblance avec Louis de Limeyrac ne pouvait manquer de troubler ma tante. Ce statagème a pleinement réussi, et le grand maître à Limeyrac, c'est maintenant Paul-Louis de Guivres.

«Le balancier de la vieille pendule a repris son tic tac sous les doigts du petit tyran et ma tante a souri.

«Pierre et moi réaliseront notre rêve, car ma tante me donne sa métairie comme dot, et nous habiterons le château avec elle. Tu vois, je resterai quand même la châtelaine en sabots, si chère à mon ami Pierrot.

«A bientôt, Mad chérie, cette fois tu peux compter sur moi à ton mariage...»

Cinq ans plus tard, le château de Limeyrac n'offrait plus l'aspect délabré qui avait tant surpris Marie-Thérèse à son arrivée.

Maintenant, le grand portail était ouvert et à travers la grille de nombreux massifs de géraniums bordés de lobélies mettaient leurs teintes joyeuses.

Sous les tilleuls, Mme de Limeyrac, installée dans un fauteuil, surveillait les exploits d'un ravissant bambin de deux ans.

—Loulou, dit-elle, viens m'embrasser.

Louis de Limeyrac était son préféré, celui sur lequel elle comptait pour continuer la lignée de la famille. Ce qui ne l'empêchait pas de gâter Patrice de Guivres, l'aîné, celui-là, un grand garçon de trois ans et demi, qui se balançait sur un cheval mécanique. Quant au troisième enfant de la châtelaine en sabots, une petite fille de dix mois, la vieille dame ne cessait de lui tricoter des robes, ce qui faisait dire à l'heureux père :

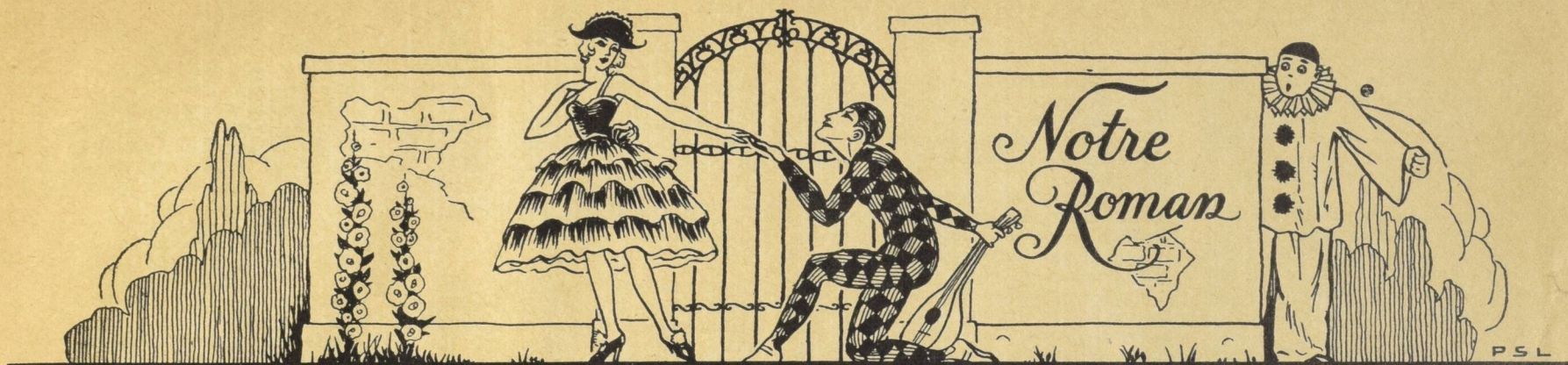
—Vite, un autre enfant, Maï-thé... il en faut pour user les robes de tante.

La métairie abandonnée est devenue une ferme modèle, dont les récoltes sont citées à vingt lieues à la ronde.

La première création du chef de culture fut la plantation d'une longue avenue d'arbres destinée à relier Limeyrac à l'étang de Roguier, où, très souvent, les deux époux vont évoquer leurs rencontres.

Et, de même que les peuples heureux n'ont pas d'histoire, ainsi finit l'histoire de la châtelaine en sabots et de son ami Pierrot.

F I N



LE SPHINX BLANC

Par Guy CHANTEPLEURE ★

Elle ne songeait pas toujours à remercier, pourtant, il était agréable de lui complaire, tant elle jouissait pleinement, naïvement des choses qu'elle avait obtenues, après les avoir souhaitées.

Ses "mon tuteur", mon "bon tuteur" se veloutaient alors de la même douceur tendre et enjôleuse qui riait sous ses cils noirs légèrement baissés ou dans l'azur limpide de ses yeux grands ouverts.

Il y a une coquetterie filiale, comme il y a une galanterie paternelle... Sylvie n'eût certainement pas manqué d'être coquette avec son père... elle l'était avec son tuteur; elle l'était aussi avec sa maraine et avec sa nourrice, elle l'était toujours et avec tout le monde.

La Teillais avait pu constater la justesse d'une remarque de madame Prévost: la coquetterie de Sylvie était si naturelle, si instinctive, qu'elle était à peu près inconsciente. Ce n'était pas tant d'ailleurs, si l'on peut dire, une coquetterie de mots et de gestes qu'une coquetterie de voix, de sourires, et surtout de regards, et cette coquetterie de regards, à la fois subtile et naïve, qui mettait une grâce gentille à n'oublier personne, se nuançait à l'infini pour aller, en passant par cent autres étapes, du monsieur très chic avec qui Sylvette daignait causer au bal jusqu'au mendiant à qui elle donnait deux sous dans la rue...

La Teillais disait:

—Je suis sûr que, quand Sylvie fait sa prière, ses yeux cherchent à enjôler le bon Dieu.

Il ne lui en voulait guère de cette disposition, il avait quelque propension à aimer tous les défauts féminins, précisément parce qu'il aimait de la femme toute la femme.

Cependant, un soir qu'il avait retrouvé madame Prévost et Sylvie chez les Miramon qui recevaient jusqu'à la veille de leur départ, il lui sembla que les beaux yeux longs qui cherchaient à enjôler le ciel prenaient, entre temps, un peu trop de plaisir à enjôler Fernand Rivière. Il lui parut aussi que le rôle d'un tuteur était de combattre les défauts de sa pupille et non pas de les aimer.

A l'écart, debout contre une porte, Marcel Brémontier regardait devant soi, les yeux vagues et assez tristes.

François haussa les épaules:

"Ce garçon a l'air complètement idiot!" se dit-il. Il est extraordinaire que d'être amoureux d'une petite coquette puisse abêtir à ce point-là, un homme intelligent. Ou Sylvie ne pense pas plus à lui qu'à sa première poupée ou elle s'amuse à le rendre jaloux. Mais qu'elle épouse ou non cet ingénieur transi, je ne me soucie pas de la voir se compromettre avec Rivière..."

Il confia son mécontentement à madame Prévost, qui s'en étonna et le jugea exagéré.

Sylvette causait avec Fernand Rivière depuis un moment; mais mademoiselle

de Venange et Robert de Gertal prenaient part à l'entretien et l'on ne pouvait guère reprocher à la jeune fille d'avoir tout à l'heure accepté le bras de l'auteur dramatique pour faire un tour dans les salons... Elle avait accordé cette faveur à d'autres, sans que La Teillais s'en choquât.

Il en convint.

—Je ne me montrerais aucunement choqué s'il ne s'agissait pas de Rivière... Je n'aime pas ce flirt avec Rivière... Sylvette connaît votre indulgence... et elle oublie qu'elle a un tuteur...

Il était près à ajouter, très énervé:

—Et qu'au besoin, je tirerais les oreilles à ce petit gendeleur...

Il regarda du côté de Sylvie qui souriait de tout l'azur de ses yeux à ce que lui disait l'auteur du *Bluff*... Qu'elle oubliât momentanément l'existence de son tuteur, c'était plus que probable; mais l'attitude de Rivière était des plus correctes... Et soudain, La Teillais se sentit vaguement ridicule... Alors, il n'acheva point sa phrase ou l'acheva, au hasard...

Il n'en était, d'ailleurs, que plus mécontent de Sylvie, mais il détestait les petites scènes de famille qui se passent dans le monde... Il alla donc faire l'homme charmant dans un groupe de jeunes femmes, écouta avec une certaine satisfaction l'éloge — très significatif dans la bouche de la maîtresse de la maison — d'une cousine de M. de Miramon, jeune, jolie et pourvue d'une des plus belles dotes du Faubourg, et fuma d'innombrables cigarettes dans le jardin, en compagnie d'Albert Janvier et de Daublet.

Ainsi la soirée se passa sans qu'il eût adressé la moindre observation à sa pupille... Il est vrai qu'il se rattrapa le lendemain, bien que sa mauvaise humeur se fût un peu usée.

Mais, très tranquillement, Sylvie lui déclara que Fernand Rivière était "de tous les hommes qu'elle voyait, le seul qui lui plût..." Et même, elle prit la peine de justifier sa préférence, lorsque François lui eut fait remarquer que cette préférence était peu flatteuse pour le reste de l'humanité.

—Je me suis mal expliquée... Beaucoup de gens me plaisent, mais Fernand Rivière est le seul qui m'intéresse... Nous faisons de la psychologie... Il est très intelligent et comprend tout!

La Teillais se fâcha:

—Tout! J'aimerais bien savoir ce que vous appelez "faire de la psychologie" et "comprendre tout"!... Et puis, très intelligent, Rivière! C'est encore une question... Parce qu'il a de l'esprit, n'est-ce pas? ou même du bagout!... Oh! du bagout, il en a à revendre!... Les mots lui tiennent lieu d'idées... Il n'y a que cela dans sa pièce, vous savez. Au théâtre, ça peut passer, mais à la lecture, c'est insupportable... Dites que Rivière est *drôle*, si vous voulez... mais intelligent! Ah! si vous me parliez de... Marcel Brémontier, tenez...

Sylvette eut un cri de protestation:

—Marcel Brémontier! Oh! je crois bien qu'il est plus intelligent que Rivière!... mais je ne le mets pas dans le tas, Marcel Brémontier, mon tuteur... il est à part!

—Je t'en félicite.

—Voyons, mon tuteur, vous ne voudriez pas que je fasse la coquette avec Marcel Brémontier?

—Mais, sacrebleu! je voudrais que vous ne fissiez la coquette avec personne... puisque c'est précisément votre coquetterie qui me déplaît!

Elle prit une mine scandalisée et détournait la tête.

—Oh! si vous jurez, mon tuteur...

—Voyons, reprit La Teillais plus pacifiquement, c'est donc bien amusant de flirter?

Très doux, les yeux bleus s'allongèrent dans le sourire d'aise.

—Oh! mon tuteur, vous le savez bien!

Et, comme la réplique manquait, Sylvette continuait:

—Un de mes plaisirs aussi, c'est de jouer la scène d'Hamlet et de Polonius... —???

—Mais oui... de dire à un monsieur qui fait la bouche en o: "Ce nuage a l'air d'une belette?" pour qu'il me réponde: "Vous avez raison, une belette, tout à fait!"... Mon tuteur, si je vous disais qu'il y a une belette dans les nuages, est-ce que vous le croiriez?

Il était indéniable qu'elle ne pouvait pas se décider à prendre la scène au sérieux... Son nez se relevait si drôlement au milieu de son visage exagérément grave, que La Teillais fut saisie d'une terrible envie de rire, bien que les propos de Sylvie lui parussent absurdes et supérieurement irritants... Mais il ne rit pas et dédaigna de répondre.

Lorsqu'il eut pris congé de madame Prévost, Sylvie l'accompagna dans l'antichambre, comme d'habitude...

—Au revoir, mon tuteur, dit-elle.

—Au revoir.

—Vous n'êtes plus fâché?

—Si, je suis fâché.

—Pour toujours?

—Je ne ris pas, Sylvie.

Elle le regarda, cherchant obstinément les yeux maussades qui fuyaient les siens, puis elle reprit:

—Quand vous me grondez, vous savez, j'ai de la peine...

—Je vous gronde quand vous le mériteriez... bonsoir...

Il tendit la main... Sylvie lui donna le bout de ses doigts, mais sans désarmer.

—Alors, pour changer, murmura-t-elle, si vous me pardonnez... quand je ne le mérite pas?

Les yeux bleus se levaient, brillants et doux dans leur imploration riieuse...

Cette fois, La Teillais souriait...

Lentement, lentement, il se pencha sur ces yeux d'espérillerie et de tendresse... puis, soudain, il eut en arrière un mouvement presque imperceptible et, montant jusqu'à ses lèvres les doigts de Sylvette qu'il avait gardés, il les baisa...

—Puisque vous avouez que vous ne le méritez pas, dit-il, je consens à vous pardonner, petite sorcière!

—Quel imbécile, mais quel imbécile que ce Marcel Brémontier! pensait-il rageusement en s'éloignant. Un garçon de vingt-huit ans qui pourrait, qui *devrait* se faire aimer de cette délicieuse enfant... et qui emploie toute sa soirée à rêver, les yeux dans le vide et le dos au chambranle d'une porte... Et elle le met "à part"!... Ah! jour de Dieu, on a raison de dire que la fortune est à ceux qui ne se démènent pas pour elle!... Quel imbécile que ce parfait ingénieur!

Ce fut la première querelle du "bon tuteur" et de sa pupille.

Elle n'eut pas, de quelque temps, l'occasion de se renouveler. Peu de jours après l'escarmouche, M. de La Teillais annonça qu'absorbé par un travail des plus importants, il avait décidé de quitter Paris et de s'installer momentanément aux Troènes, cette jolie résidence d'été — peut-être ancienne "folie" d'un grand seigneur d'autrefois — qu'il possédait aux environs de Versailles.

VIII

Une grande semaine avait passé sans que M. de La Teillais eût reparu au Parc Monceau, lorsque madame Prévost se vit obligée de le troubler dans sa laborieuse retraite, par un message pressant.

Avant de demander officiellement la main de mademoiselle Régner pour son fils, M. Brémontier avait désiré savoir si le pauvre amoureux, assez découragé depuis un certain temps, devait conserver quelque espoir d'être agréé; il avait envoyée sa belle-soeur en ambassade auprès de madame Prévost et celle-ci avait promis à madame Rodolphe Brémontier de lui donner bientôt une réponse et, pour ce faire, d'avoir tout d'abord avec Sylvie, un très sérieux entretien...

La lettre adressée aux Troènes relatait en détails la visite de madame Rodolphe Brémontier, elle ajoutait:

"Je n'ai encore rien dit à Sylvie... Votre influence sur les décisions de cette chère enfant, qui vous a voué une confiance toute filiale, dépasse de beaucoup la mienne, mon bon François. Aussi, ai-je grande envie de m'effacer, en si délicate occurrence, devant votre finesse de diplomate et de vous laisser prendre la parole à ma place... Venez donc le plus vite possible, je vous prie et indiquez-moi, à l'avance, par un télégramme, l'heure précise de votre venue, afin que je ne risque pas de vous manquer. Il faut que nous causions en tête à tête et qu'avant tout nous nous mettions d'accord, vous et moi, sur ce qui doit être dit et fait.

"Sylvie me quittera samedi — dans trois jours, par conséquent — pour aller passer le dimanche et le lundi à Saint-Germain, chez mon amie madame Franois qui a toute une bande de charmantes nièces. Ce petit voyage, arrangé depuis longtemps, ne peut guère être différé... Vous voyez que le temps presse... Quant à notre départ pour Villers, il reste fixé, jusqu'à nouvel ordre, au 12 juillet..."

★ La première partie de ce roman dont on trouvera ici la suite et la fin a paru dans La Revue Populaire d'avril.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

Le vendredi, aucune réponse de M. de La Teillais n'était encore arrivée rue Alfred-de-Vigny.

Vers cinq heures, dans l'allée des Acaïas, madame Prévost rencontra Raoul Daublet qui marcha près d'elle un moment, tandis que, sur le même plan, le long du fil de fer qui sépare le sol sablé du gazon, Sylvestre et mademoiselle de Venange babillaient en regardant les voitures.

—Avez-vous eu des nouvelles de monsieur de La Teillais? demanda la vieille dame. Depuis qu'il est aux Troènes nous ne le voyons plus... Il me semble que cette existence de bénédictin se prolonge beaucoup...

Daublet riait :

—Quel blagueur que ce La Teillais, madame! Il va déjeuner aux Troènes et il y travaille une partie de la journée, oui... du moins il le dit... mais il revient à Paris tous les soirs, vous savez... et ça je le vois!... S'il vous a raconté qu'il menait une vie de bénédictin...

—Oh! il ne m'a pas raconté qu'il menait une vie de bénédictin... c'est moi qui l'ai supposé, croyant qu'il avait décidé d'élire domicile aux Troènes, rectifia madame Prévost d'un ton tranquille.

Elle se sentait assez vexée de cette manière d'agir de François, mais il ne lui plaisait point de confier ses impressions à Daublet.

—Il reprend contact avec la civilisation européenne, le pauvre diable! C'est bien le moins, après trois ans de pays jaune! continua le jeune homme. Et puis, tenez... entre temps, il offre des chiens de prix aux belles dames... Voyez-vous cette horrible petite merveille... là, dans une voiture, sur les genoux de la marquise Calini... C'est un des plus jolis chiens de Paris, madame... une folie de votre ami La Teillais!

Comme Daublet parlait, madame Prévost venait de reconnaître au fond d'une victoria d'un luxe sobre, marquée d'une couronne fleuronée et attelée de deux admirables trotteurs russes, la jeune femme rousse qui l'avait éblouie cinq semaines auparavant, sous les atours de Mrs. Siddons.

—Vous dites que cet étonnant toutou est une folie de La Teillais! s'écria-t-elle... Mais est-ce que la marquise Calini est femme à appeler des cadeaux de cette valeur?

—Oh! un chien, madame, on peut accepter un chien!... Et puis la valeur des cadeaux, question de proportion, d'échelle... La marquise Calini qui est immensément riche, accepte un chien de deux mille francs aussi simplement qu'une autre accepterait un bouquet de deux louis... C'est, d'ailleurs, une très grande dame... et, si l'on a parlé d'elle — quelquefois — on s'est du moins toujours senti tenu de baisser la voix lorsqu'on en a parlé...

Madame Prévost observait encore la victoria armoriée qui, lente, suivait la fille au pas harmonieux et rythmé des grands chevaux russes.

—François va beaucoup chez cette dame? demanda-t-elle...

—Assez, oui... reprit Daublet qui aimait les petites histoires et même les petits potins. Elle n'a pas d'esprit, mais son salon est plein de gens qui en ont... et auxquels, chose curieuse, il semble presque parfois que ce soit elle qui en donne... Elle reçoit avec charme... Elle est belle à miracle... Et puis, qui sait? La Teillais et la marquise se sont revus à la fête des Miramon... Et les souvenirs du passé ont bien pu les émuoir un brin... Vous n'êtes pas sans savoir, madame, que La Teillais a aimé très passionnément la marquise Calini?...

—Non, certainement, je ne le savais pas! Si vous croyez que je suis au courant des amours de la Teillais!

—Il l'a aimée très passionnément... et même on a quelque raison de penser que ce fut réciproque! Il y a six ou huit ans de cela... et je vous raconte une très vieille histoire... Mais je connais les gens, pour peu que la cendre d'autrefois recouvre encore quelque braise mal éteinte, ils trouveront infiniment de plaisir à s'y brûler les doigts... La marquise part demain avec une bande d'amis... Elle va faire une croisière sur le yacht de lord Nevil, son beau-frère... La Teillais, très prié, a répondu qu'il était au désespoir de ne pouvoir quitter Paris en ce moment... mais on compte sur lui tout de même... Et il a jusqu'à dimanche midi

pour arriver à Boulogne où l'on s'embarque... Vous verrez qu'il y arrivera!...

Depuis un instant, Daublet parlait à mi-voix.

Instinctivement, madame Prévost regarda du côté de Sylvie qui écoutait avec attention ce que lui disait mademoiselle de Venange à propos d'un chapeau rose. Puis, d'un mouvement léger, elle haussa les épaules.

—Ce La Teillais est incorrigible! Dites-lui, mon cher monsieur, que depuis quelque temps, je le trouve bien rare... et que je suis toute prête à penser de lui beaucoup de mal! conclut-elle.

Mais, à vrai dire, elle ne savait que penser, tant la conduite de La Teillais lui paraissait bizarre, tant son attitude présente différait de celle qu'on eût été en droit d'attendre du tuteur très dévoué, très affectueux que le jeune ministre n'avait pas cessé d'être jusqu'à ce jour et qui, même alors que sa carrière le retenait au loin, avait donné à Sylvie de si nombreuses preuves d'intérêt et de sollicitude.

Madame Prévost s'était souvent sentie touchée de la simplicité avec laquelle il avait accepté, du sérieux avec lequel il avait rempli le devoir que M. Régnier lui avait légué et qui semblait, tout d'abord convenir si mal à l'homme qu'il avait toujours été.

Elle connaissait François de La Teillais, — qualités et défauts — depuis de longues années, et elle l'estimait infiniment, sans se croire indulgente...

Qu'il aimât le plaisir, qu'il fût capable de se montrer léger, insouciant, elle ne l'ignorait pas... pourtant elle l'avait trouvé, au cours de leurs dernières conversations, plus grave et comme assagi, en dépit de son humeur primesautière... Puis elle l'avait trop fréquemment vu à l'œuvre pour douter de son cœur, de sa fidélité d'ami...

Au retour, la vieille dame apprit que M. de La Teillais était venu en son absence et qu'il avait laissé pour elle une lettre.

«Chère madame,

«Il m'a été impossible de vous dire à l'avance l'heure de ma visite... Je suis navré de vous manquer, mais la mission dont vous vouliez me charger vous appartient comme elle eût appartenu à la mère de Sylvie et vous la remplirez beaucoup mieux que moi, le tact et la bonté d'une femme de cœur et d'esprit surpassent en finesse, toute l'habileté d'un diplomate.

«Vous savez ce que je pense de Marcel Brémontier et que, d'ores et déjà, nous sommes, vous et moi, parfaitement d'accord à son sujet.

«Quant à l'influence que je puis avoir sur Sylvie — et que vous vous exagerez certainement — j'aurais été fâché qu'elle s'exerçât de quelque façon que ce fût en une circonstance où ma pupille ne doit consulter qu'elle-même, ses sympathies, son cœur...

«Dites cependant à Sylvette, chère madame, que, bien décidé à ne la confier qu'à un homme digne d'elle et de Gabriel Régnier, j'ai voulu connaître Marcel Brémontier, que je me suis livré à une véritable enquête et que les renseignements qui m'ont été donnés sur la vie comme sur le caractère de ce jeune homme, ont assez complètement satisfait mon ombrageuse sollicitude pour que je sois prêt à approuver joyeusement — au cas échéant — l'heureuse solution que vous souhaitez vous-même.

«Ma présence à Paris ne me paraissant pas pour le moment absolument nécessaire — puisqu'il ne s'agit encore que d'une entente préliminaire — il est possible que je m'absente pour quelques jours. Dès mon retour je serai à la disposition de M. Brémontier, s'il désire me voir.

«Je ne quitterai probablement par les Troènes de toute la journée de demain mais, je serai libre dans la soirée et passerai chez vous, à moins toutefois que je ne parte, ce qui est possible.

«Veuillez, chère madame, excuser ce griffonnage illisible et ces propos décousus et accueillir avec indulgence les hommages respectueux de votre tout dévoué et affectionné

«La Teillais.»

Madame Prévost parcourut deux fois les feuillets de cette lettre crayonnée hâ-

tivement et d'une main nerveuse, puis, comme au Bois, elle haussa les épaules.

—Ou cette marquise l'a repris corps et âme ou... c'est à n'y rien comprendre! pensa-t-elle... Quoi qu'il en soit, nous nous passerons de lui!

Le soir même, elle parla longuement de Marcel Brémontier à Sylvie et lui remit la lettre de M. de La Teillais.

TROISIEME PARTIE

I

Le fiacre avait franchi la grille du parc Monceau; il descendait le boulevard Malesherbes, roulant vers la gare Saint-Lazare.

A Côté de Sylvie qui songeait à l'on ne sait quoi, blottie dans un coin de la voiture, le corps nonchalant et les yeux distraits, Marie-Josèphe Baudry se tenait assise très droite, ses deux mains posées d'un geste hiératique sur la valise de cuir jaune que supportaient ses genoux rapprochés.

Tout à l'heure, irréductible en son entêtement paisible de paysanne, elle avait repoussé les offres obligeantes du cocher qui insistait pour prendre auprès de lui le léger bagage... Cette valise était celle de mademoiselle Régnier. Jamais la nourrice n'eût consenti à s'en tenir à s'en desservir, fût-ce pour un moment, entre les mains d'un étranger.

Marie-Josèphe Baudry s'accommodait sans trop de gaucherie du paletot noir et du chapeau fermé qui, depuis qu'elle avait suivi Sylvette à Paris, remplaçaient souvent son bonnet et son tablier, mais, de cœur et d'esprit, elle était restée la même, dans sa vie changée, sous ses vêtements nouveaux... et son dévouement fruste de brave chien ignorant et débonnaire s'obstinait ainsi, naïvement, à l'observance de consignes dérisoires, de devoirs puérils qu'elle se créait.

Comme la voiture traversait la rue Monceau, Sylvie quitta sa pose dolente et, se penchant légèrement, jeta un ordre au cocher qui retint son cheval et stoppa au long du trottoir, devant le bureau de poste... Marie-Josèphe n'était pas encore revenue de sa surprise que la jeune fille avait sauté à terre.

—Attends-moi une minute, Marie-Jojo... il faut que j'envoie une dépêche avant de partir, dit-elle.

—Et si nous manquons le train de St-Germain? protesta faiblement «Marie-Jojo», indécise entre Sylvette qu'elle eût voulu accompagner et la valise qui lui rendait difficile toute action précipitée.

—Nous ne manquerons pas le train, rassure-toi, cria Sylvette qui ouvrit délibérément la porte vitrée du bureau.

Et la nourrice se rasséréna. Elle sentait confusément que Sylvie était de ces personnes qui ne manquent jamais le train qu'elles ont l'intention de prendre.

Vite, cocher, à la gare, maintenant!... fit tout à coup la jeune fille...

Et, de nouveau, la voiture roula.

Les cheveux moussus, le nez au vent, les joues animées sous le voile blanc qui drapait son canotier de paille, fine et juvénile dans le costume de coutil clair dont la jupe courte découvrait le gentil trottement de ses pieds menus, Mlle Sylvette Régnier traversa rapidement, nettement, les yeux sur le guichet qu'elle voulait aborder, la longue et vaste salle des pas perdus; puis, sans s'agiter, de cet air de décision tranquille qui lui était propre et inspirait à sa nourrice une sorte de respect attendri, elle prit les billets, les présenta au contrôleur et — suivie de Marie-Josèphe qui, étourdie par le mouvement et les rumeurs de la gare, obéissait passivement à la suggestion de ses gestes — se dirigea vers l'une des voies où, toutes portières battantes, le train qu'elle cherchait, haletait, prêt à partir.

—Allons, monte, ma nou... tiens, voici un wagon vide...

Et, escaladant lestement le marche-pied, elle tendait ses petites mains gantées à Marie-Josèphe.

—Mets la valise dans le filet, Marie-Jojo... et puis assieds-toi là... oui, dans le coin, en avant... tu seras très bien et tu auras moins chaud... Mais non, elle ne tombera pas, pourquoi veux-tu qu'elle tombe?... Les filets sont faits tout exprès pour les valises, ma chère... On ferme les portes... Bravo! nous serons seuls!

Quand le train se mit en marche, mademoiselle Régnier eut un soupir d'aise, presque de soulagement.

—Nous voilà partis! dit-elle. On étouffe dans cette gare!

Son regard se posait avec bienveillance sur les murs bariolés d'affiches géantes qui se dressaient, dominant le chemin de fer de leur polychromie brutale comme l'appel d'un boniment de foire.

—A quelle heure arriverons-nous à St-Germain? demanda Marie-Josèphe.

Elle avait déboutonné sa jaquette noire... Confortablement assise, la tête appuyée, son bagage en sûreté, elle semblait jouir d'une sorte de détente.

—Nous arriverons vers six heures.

Les paupières de Marie-Josèphe battirent mollement, lentement, s'attardant sur ces prunelles...

Sylvette regardait sa compagne... Soudain, elle sourit avec un petit mouvement de tête...

—Nous arriverons vers six heures, Marie-Jojo, reprit-elle; seulement ma bonne, il faut bien que je te le dise... quitte à être grondée... Ce n'est pas à St-Germain que nous arriverons...

Les yeux de la nourrice se rouvrirent, écarquillés.

—Ce n'est pas à Saint-Germain que nous...

Sylvette se leva et, gentiment, vint s'asseoir auprès de la brave femme.

—Ecoute, ma nou, dit-elle, je vais te confier un secret... Des choses graves doivent bientôt se décider... Il s'agit de mon mariage...

—De ton mariage? répéta encore Marie-Jojo qui ne saisissait pas bien le rapport.

—De mon mariage, oui... Et il faut que je dise quelque chose de très important à mon tuteur... Alors, c'est à Versailles que nous allons ou plutôt, c'est aux Troènes... chez monsieur de La Teillais, tu comprends?

Marie-Josèphe croyait rêver.

—Nous allons chez monsieur de La Teillais! fit-elle sans plus répondre... Et madame Franoy qui t'attend!

—Madame Franoy ne m'attend plus, expliqua doucement Sylvette. Je lui ai télégraphié que j'avais une épouvantable migraine et que je n'arriverais que demain soir... Tu comprends, Marie-Jojo?

—Je comprends, concéda cette fois Marie-Jojo, mais qu'est-ce que... Et Madame, Sylvette? Qu'est-ce que Madame dira?... Madame sait-elle?...

—Madame saura, Marie-Jojo... tu penses bien que je ne voudrais pas tromper marraine... Mais Madame saura plus tard... demain...

—Plus tard, demain! reprit la nourrice peu convaincue. Mais qu'est-ce Madame dira, Sylvette?... Et puis... est-ce que c'est bien, mon chat?... Une jeune fille qui s'en va comme cela?...

—Comment cela?... Comme quoi, s'il te plaît?...

—Chez un monsieur... mon bijou...

—Monsieur de La Teillais n'est pas un monsieur, il est mon tuteur, déclara péremptoirement la jeune fille... Voyons, Marie-Jojo, sois raisonnable... Si j'avais encore mon père, si je te disais: «Il faut que je le voie, il s'agit de mon avenir, je vais lui parler...» Est-ce que tu ne trouverais pas ma démarche toute naturelle? Eh bien, ma pauvre vieille, un tuteur, c'est un second père qui doit remplacer, en toutes circonstances, les parents qu'on a perdus... Et tu sais bien que monsieur de La Teillais est mon tuteur... le tuteur que papa m'a donné?...

Marie-Josèphe hésita. Les raisonnements spécieux la trouvaient désarmée.

Que M. de La Teillais fût le tuteur très légitime de Sylvie, que le rôle d'un tuteur fût de tenir, en toutes circonstances, les places des parents morts, elle ne songeait guère à le contester... Cependant, il ne lui semblait pas pouvoir conclure de ces deux propositions que Sylvie dût considérer et traiter tout à fait comme un père M. de La Teillais, son tuteur.

Ce qu'elle sentait confusément, c'était qu'il devait y avoir tuteur et tuteur, et que M. de La Teillais n'avait peut-être ni la tournure ni la mine de son emploi... mais elle ne savait par quel bout prendre sa pensée pour répondre à Sylvie... et puis elle était très lasse... et si sûre de n'avoir point le dernier mot! Alors, quoique dans sa simplicité, il lui parût déconcertant de ne pouvoir envisager

comme irréfutable, un argument qu'elle était incapable de réfuter, elle abandonna la partie, sur ce point de la discussion.

—Est-ce que monsieur de La Teillais nous attend? demanda-t-elle seulement.
—Non, certainement, il ne nous attend pas...

La pauvre créature prévit une nouvelle complication.

—Il sera peut-être mécontent après toi... et après moi? insinua-t-elle. Et si nous le dérangeons?... Et s'il a d'autres personnes chez lui?...

Cette fois, Sylvie se redressa, la crête en l'air, comme un petit coq prêt à partir en bataille.

—Eh bien, si nous le dérangeons, tant pis! scandia-t-elle... Et je m'en moque, entends-tu bien? je m'en moque des autres personnes qui pourraient être chez lui!...

Puis, sans transition, elle prit Marie-Josèphe par les mains et, moitié tendre, moitié rageuse, roulant sa tête sur l'épaule de la nourrice:

—Ne m'agace pas, Marie-Jojo... pria-t-elle.

Marie-Jojo se sentit vaincue... Elle eût été désespérée d'agacer Sylvette. Sylvette était son idole! Et, d'ailleurs, elle en venait toujours à dire que Sylvette ne *pouvait* pas se tromper... elle en venait toujours à donner raison à Sylvette, fût-ce contre madame Prévost... fût-ce contre son propre sentiment à elle, Marie-Jojo.

La jolie résidence d'été que le vicomte de La Teillais et sa jeune femme avaient achetée, vide et délabrée au milieu d'un jardin sauvage, qu'ils avaient réparée, remeublée, reconstituée avec une fidélité intelligente et où François avait achevé de réaliser, sous l'aspect d'une sorte de "Petit Trianon" en miniature, l'expression délicate et harmonieuse d'un siècle qui le séduisait par la grâce profonde de son art comme par la fleur légère de son esprit et de sa beauté, la très ancienne maison qui portait le nom moderne et assez banal de "Villa des Troènes", était située à deux ou trois kilomètres de Versailles.

Une voiture prise à la gare du Plessis y conduisit les voyageurs.

Quelques trois semaines, auparavant, sur les instances de M. de La Teillais qui désirait leur faire les honneurs du plus délicieux de ses "home", madame Prévost et Sylvie avaient passé une après-midi aux Troènes... Les arbres, les arbustes, les plantes, tout le jardin qui fleurissait sous la lumière d'été, semblaient garder jalousement comme une demeure enchantée, la profane retraite pleine de choses précieuses. Et tout d'abord, tandis que la voiture tournait le chemin, c'était par une brèche de l'enceinte verdoyante, c'était à travers la dentelle rose des arbres de Judée, que Sylvette avait aperçu, pour la première fois, sur un fond de ciel pâle et de verdure éclatante, le tout petit palais de marbre blanc, qu'elle avait deviné les fins balustres de la toiture à l'italienne, les chapiteaux si joliment feuillus des colonnes corinthiennes qui décoraient la façade; les escaliers qui, de la porte aux parterres, descendaient en terrasses, lents et doux, blondis par le soleil de deux siècles et polis d'une usure délicate comme par la carresse de toutes les robes de soie qui les avaient frôlés de leurs traînées...

Et, de cette vision initiale qui lui avait montré tout à coup, comme en un rêve nouveau où elle se sentait vivre délicieusement, un lieu dont elle avait longtemps rêvé, de cette vision annonciatrice dont le jardin fleuri et le petit palais blanc avaient quelques moments plus tard tenu les promesses, la jeune fille avait emporté un souvenir ravi.

Elle ne chercha pas, cependant, à en retrouver l'impression et demeura distraite, occupée seulement de la petite bourse qu'elle ouvrait pour payer tout à l'heure le cocher, lorsque, ramenée aux Troènes par une saute de son caprice, elle repassa devant la brèche verte.

Puis, elle franchit la grille sous la retombée des jarmins d'Espagne et, sans donner un regard aux roses dont l'exubérante floraison mettait le jardin en fête, elle suivit à droite la courbe d'une allée qui faisait le tour de l'immense pelouse et aboutissait en fer à cheval devant la porte d'entrée.

Elle connaissait le domestique qui répondait à l'appel du timbre, un ancien

valet de chambre du banquier Mirin-Jaufre, qui depuis quinze ans n'avait guère quitté le petit-fils de son premier maître et l'avait fidèlement suivi dans ses pérégrinations les plus lointaines.

En voyant la pupille de M. de La Teillais, Clément s'était un instant départi de sa correction légendaire, et, bonnement, en brave homme, il avait souri.

—Monsieur le Ministre n'est pas là, mademoiselle, mais...

—Il est sorti?... pas parti?... n'est-ce pas, Clément? interrompit la jeune fille, un peu essoufflée par la marche.

—Monsieur le Ministre est sorti, oui, mademoiselle... mais il ne peut tarder à venir...

—Alors, je vais l'attendre... Est-ce qu'il est allé bien loin?

—Au village de Jouy...

Sylvette avait fait deux ou trois pas sur le tapis profond, dans l'ombre fraîche d'une pièce très close qui lui avait été ouverte. Du bord de quelque coupe, des fleurs qu'on ne voyait pas exhalait un arôme sucré.

Clément tira les stores, rejeta les volets... et la lumière fit irruption, réveillant la couleur et la grâce des choses dans le petit salon, clair et harmonieux comme un pastel du temps...

—Le fils du jardinier des Troènes qui habite Jouy s'est cassé la jambe, reprit le domestique, il y avait plusieurs fractures à réduire... L'enfant hurlait à l'avance et se débattait... alors...

Clément sourit avec indulgence.

—Alors, ces gens ont eu l'idée de venir chercher monsieur le Ministre pour qu'il donne du courage à leur petit... Et monsieur le Ministre a laissé son travail...

Clément prit un temps, puis il ajouta familièrement:

—Personne ne sait combien cet homme-là est bon, mademoiselle...

—Si, moi, je le sais... fit très doucement Sylvette.

Elle refusa les fruits et le champagne glacé que Clément lui offrit avec sollicitude, mais elle le pria de conduire à l'office la pauvre Marie-Josèphe qui avait grand besoin de reprendre des forces et elle demeura seule.

Ses yeux errèrent à travers le joli salon, clair de l'eau des miroirs, du reflet argenté des soies, de la pâle douceur des boiseries, de la fraîcheur rose et suave des tableaux et où se trouvaient réunies, fines, discrètes et comme enveloppées d'une atmosphère spéciale, tant de choses anciennes, de ces choses sans prix dont elle aimait le mystère autant que la beauté.

Elle s'était assise devant le petit clavier de laque, tout poudré d'or sur un fond vert céladon et décoré, au milieu des panneaux, de scènes pastorales...

Très doux, très bas, elle se mit à jouer l'air qui lui venait sous les doigts..., à cette minute...

J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie...
Chagrin d'amour dure toute la vie...
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment;

Elle chantait à mi-voix. Quelque chose dans son esprit s'étonnait tout à coup, comme si elle s'en fût avisée pour la première fois, que le nom de Sylvie fût le même pour "l'ingrate Sylvie" de la romance et pour Sylvie Régnier...

Le son du clavier la faisait songer à la voix d'une grand-mère qui eût redit les chansons d'amour de sa jeunesse... et elle trouvait une jouissance mélancolique à penser au temps où elle chanterait le vieil air d'un voix de vieille femme en se souvenant précisément de la minute que, maintenant, elle vivait, qui était le présent... et qui serait alors le passé, un passé si lointain!

Le couplet fini, elle se tut, mais ses mains prolongèrent la plainte murmurante de l'amant trahi. Il lui semblait vaguement qu'à leurs mouvements, son cerveau n'avait plus de part et que l'obscur vouloir qui faisait chanter l'instrument ne résidait qu'au bout des doigts dolents qui persistaient à effleurer les notes... Elle jouait en une sorte de langueur. Elle jouait presque sans savoir qu'elle jouait, elle s'entendait comme elle eût entendu quelqu'un d'autre, quelqu'un qu'elle eût écouté à peine et d'un peu loin... Elle eût pu jouer ainsi des heures...

Elle ne s'interrompit point en percevant au-delà de la porte fermée, le pas souple et rapide qu'elle connaissait bien. Elle ne cessa de jouer que lorsque Fran-



Perdue...

la bonne humeur — à 2 ans!

IL y avait une fois une petite fille qui babillait gaîment toute la journée. Mais, maintenant, hargneuse, boudeuse, maussade... elle est tout à fait insupportable. Que se passe-t-il? Vous répondez: "Ce n'est que de la mauvaise humeur!..."

Mais... est-ce bien tout?

Mères, avez-vous déjà songé que la constipation est peut-être la cause de cette métamorphose? C'est, chez les enfants, l'affection la plus fréquente, et le facteur le plus commun des indispositions de 90% d'entre eux!

Les fonctions naturelles de votre enfant peuvent paraître régulières, mais cela ne signifie pas qu'il élimine complètement ses déchets alimentaires. Ces déchets font circuler des toxines dans l'organisme tout entier. Ils retardent la croissance et débilitent le système nerveux.

Un "régime équilibré" ne suffit pas toujours

Vous surveillez soigneusement le régime de la nursery... vous ne négligez ni l'exposition au soleil ni la culture physique. Mais, en dépit de tous vos efforts, votre enfant souffre peut-être d'une constipation résultant d'une négligence puérile que vous ne pouvez contrôler... ses jeux l'absorbent au point qu'il ne peut se présenter à la garde-robe.

Lorsqu'il pleurniche, lorsqu'il est impatient et sans appétit, lorsqu'il refuse de jouer avec ses jouets et ses compagnons favoris... il est tout probable qu'il a besoin d'un laxatif.

Mais—choisissez judicieusement le laxatif que vous donnez à votre enfant! Certains d'entre eux, surtout ceux-là qui sont destinés aux adultes, sont trop énergiques

et, même administrés par petites doses, feront plus de mal que de bien.

Donnez du Castoria à votre enfant

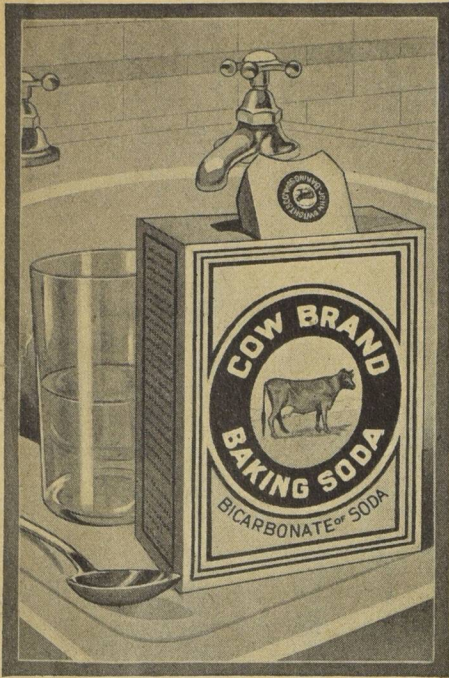
Le Castoria est, simplement, une préparation végétale, composée spécialement pour les enfants. Les enfants l'aiment parce qu'il a bon goût. Il calme les estomacs délicats, ne cause ni crampes ni colique, et n'entraîne la formation d'aucune habitude dangereuse.

Votre médecin vous dira que le Castoria ne renferme ni substances nocives NI NARCOTIQUES. C'est un remède bénin, sûr et sans danger, recommandé contre la constipation infantile, des tout premiers jours à la onzième année. Dès aujourd'hui, achetez-en un flacon chez votre pharmacien — le nouveau format des familles est le plus économique.

CASTORIA
Chas. H. Fletcher
contre la
constipation
infantile



de la petite enfance
à la 11^{ème} année



Une Précieuse "aide d'urgence" pour Chaque Foyer !

Si VOUS connaissiez les nombreuses utilisations d'urgence du Soda à Pâte "Cow Brand", jamais cet article d'urgence, pratique et peu coûteux, ne manquerait dans votre pharmacie.

Le Soda à Pâte soulage promptement indigestion, brûlements d'estomac, hoquet — fournit une application adoucissante sur échaudures et brûlures — fait cesser la cuisson des piqures d'insectes — constitue un rince-bouche rafraîchissant. Faites venir la brochure offerte gratuitement ci-dessous, qui explique les précieuses utilisations médicinales du Soda à Pâte "Cow Brand."

NETTOYEUR EFFICACE

pour les Dents !

Le Soda à Pâte "Cow Brand" est un dentifrice des plus efficaces, et sûr avec cela — il fait disparaître taches et décolorations sans détériorer l'émail des dents. Servez-vous du "Cow Brand" comme vous le feriez de n'importe quelle poudre dentifrice. Versez-vous en un peu dans la main et recueillez-le avec la brosse à dents humectée. Au bout de quelques jours, notez la beauté et le brillant nouveaux de vos dents. Employez régulièrement ce dentifrice — il est si économique ! — le Soda à Pâte ne coûte, en effet, que quelques cents le paquet. Gardez-en toujours un approvisionnement sous la main.

Le Soda à Pâte "Cow Brand" est du Bicarbonate de Soude pur et il est également bon pour fins médicinales et culinaires.

Faites venir ces brochures gratuites



CHURCH & DWIGHT LIMITED
2715, rue Reading, Montréal, P. Q.
Veuillez m'envoyer les brochures gratuites décrivant les utilisations du Soda à Pâte "Cow Brand" pour fins médicinales et culinaires.

NOM
ADRESSE
METTEZ VOS NOMS ET ADRESSE
R-7 EN IMPRIMÉ 36F

gois de La Teillais fut entré et ne se leva qu'en le voyant auprès d'elle.

—C'est moi, mon tuteur, fit-elle en lui tendant la main par-dessus le clavecin... Je suppose que vous êtes très surpris de me trouver ainsi... installée dans vos pantoufles ?

—J'ai été assez surpris quand Clément m'a dit que vous étiez là, oui... mais la surprise a toujours été chez moi, un sentiment passager... Est-ce que vous venez m'annoncer vos fiançailles ?

Elle secoua la tête, joua quelques notes d'une seule main, sans se rasseoir, puis répondit :

—Non, mon tuteur... au contraire !

—Au contraire ?

—Au contraire, je viens vous annoncer que je ne me fiance pas... pour le moment du moins...

La Teillais passa deux fois sa main sur son front comme s'il avait eu très mal à la tête.

—Pour le moment ? Cela veut dire qu'avant de répondre vous avez tenu à vous interroger... à réfléchir ?

—Cela veut dire seulement que je n'ai pas fait profession de célibat... Réfléchir ! Quelle idée, mon tuteur ! Est-ce qu'on doit réfléchir quand il s'agit d'un mariage ? C'est oui ou c'est non... on aime ou on n'aime pas... Si jamais je me marie, ce sera sans réfléchir, je vous en réponds... Mais ce ne sera pas avec ce pauvre Marcel Brémontier... Voilà qui est dès aujourd'hui certain !... Et j'ai dit non.

—Votre décision me paraît très promptement et... un peu inconsidérée, précisément, articula François d'une voix brève qui sonnait bizarrement. Il me semble que monsieur Brémontier... ne serait-ce que par sa situation qui...

—Alors je suis fille à me marier pour... la situation d'un monsieur ? trancha Sylvette, le nez impertinent.

Le Teillais négligea de répondre à la question.

—Je croyais que vous deviez aller à Saint-Germain ? reprit-il.

—Je devais y aller... et même, je devrais y être, mais mon refus d'épouser Marcel Brémontier a désolé marraine... elle m'a déclaré que... vous seriez aussi navré qu'elle... et, d'ailleurs, dans votre lettre, on voyait bien que vous désiriez beaucoup ce mariage...

—Oh ! beaucoup ! c'est-à-dire que...

—Oui, oui, beaucoup... on le voyait entre les lignes !... Alors, je me suis dit : "Il faut absolument que je parle à mon tuteur, que je lui explique..." Et j'ai... télégraphié à madame Franoy.

En quelques mots, elle raconta son escapade.

—Et madame Prévost ignore que vous êtes ici ?

—Oui, mon bon tuteur.

—Pourquoi ne lui avez-vous pas dit que vous vouliez me parler ?

—Oh ! parce que... parce qu'elle ne m'aurait pas permis d'aller vous trouver, naturellement... Marraine voit "compliqué"... Elle se serait arrêtée à un tas de considérations secondaires... tandis que moi !... Voyez comme tout est bien combiné ainsi, mon tuteur !... Madame Franoy, prévenue par ma dépêche, ne m'attend plus aujourd'hui... Marraine me croit à Saint-Germain... Je dînerai ici, avec vous, nous causerons à notre aise... et vous me reconduirez tout tranquillement chez marraine, ce soir... ou même... si cela vous convient mieux et que vous ne comptiez pas retourner à Paris — demain matin.

—Demain matin ! Vous voulez passer la nuit ici... Je crois vraiment que vous êtes folle !

—Mais, je ne pense pas que votre maison soit une caverne de brigands... pour qu'il y ait péril à y passer la nuit ! répondit la jeune fille sans se départir de son calme... Et, comme marraine me croit à Saint-Germain pour deux jours, je ne vois pas l'inconvénient qu'il y aurait...

—Vous avez une façon d'arranger les choses !... Ah laissez ce clavecin, je vous en supplie, ne jouez pas tout le temps...

Elle ôta brusquement ses mains du clavier comme si les notes l'avaient brûlée.

—Oh ! mon tuteur, que vous êtes méchant aujourd'hui ! fit-elle. Et pourtant, à qui voulez-vous que j'aie, si ce n'est à vous ?

Il eut honte de son irritation.

—Je ne suis pas méchant, dit-il, je suis nerveux... J'ai eu des ennuis... des

préoccupations qui m'ont atteint... ébranlé... J'en souffre... ce qui est naturel... et j'en fais souffrir les autres... ce qui devrait l'être moins... Je vous demande pardon de ma vivacité... Vous voyez bien que... je ne suis pas tout à fait comme d'habitude, n'est-ce pas ?

—Oh ! je l'ai vu tout de suite.

—N'allez pas croire cependant, Sylvette, qu'un autre jour, et dans d'autres dispositions, j'aurais plus approuvé...

—Oh ! non...

—Mais, aussi bien, les récriminations ne servent à rien... et, puisque vous êtes ici, nous dînerons ensemble, puis, ce soir, je vous ramènerai à votre marraine... Il y a un train à neuf heures... Est-ce cela ?

—C'est cela ! Vous comprenez, je compte un peu sur vous pour... pour amortir le choc... pour expliquer à marraine...

—Ah ! j'aimerais bien savoir ce que j'expliquerais, par exemple !

—Vous aurez une inspiration, je...

Elle s'interrompit, puis, avec un cri...

—Et votre départ que j'oubliais !

Vous parliez de partir ce soir, dans votre lettre... Il faudra que nous nous quittions en arrivant à Paris... et que Marie-Joséphine...

—Vous ne pouvez pas rentrer à dix heures et demie seule avec Marie-Joséphine... Je vous accompagnerai jusqu'à la rue Alfred-de-Vigny... Si je ne peux pas partir ce soir pour Boulogne... comme je pensais le faire, en effet, je chercherai à Paris et ne partirai que demain... Il y a un train le matin de bonne heure qui me conviendra parfaitement...

—Je vous remercie, mon tuteur.

Elle se tut et joua encore quelques notes, tout bas comme en contrebande.

—Alors, vous êtes très, très fâché ? reprit-elle, relevant la tête.

—Fâché de quoi ?

Elle regarda de nouveau le clavier.

—Mais... que j'aie refusé Marcel Brémontier !

—Fâché que vous ayez refusé... moi !

Il prit un temps, puis il ajouta sur un autre ton :

—Je ne suis pas fâché... Je regrette seulement... Je regrette beaucoup, comme madame Prévost, que...

—J'avais peur que vous ne fussiez très fâché, interrompit-elle.

Il la regarda un moment, radouci tout à fait.

—Mais enfin, demanda-t-il, qu'est-ce que vous lui reprochez à cet infortuné Brémontier, pour le black-bouler ainsi sans appel ?

Elle se leva et ferma le clavecin.

—Oh ! nous avons le temps de nous occuper de lui puisque je dine ici, dit-elle. Et maintenant, j'aimerais mieux parler d'autre chose... de ce pauvre petit gargon du jardinier, par exemple... Est-ce qu'il a eu bien mal ?

—Bien mal, oui, pauvre petit diable !... mais il a été très brave.

—Parce que vous étiez là... mais oui, mais oui... Il y a dans votre langage, dans vos manières, dans "tout vous" je ne sais quoi de fort et de doux qui rend confiance... Et puis, vous êtes bon et on le sent bien... même quand vous avez l'air... un peu tendu et même... un peu hérissé, comme tout à l'heure !

François sourit sans répondre en secouant vaguement la tête.

Sylvette venait de plier très soigneusement, en fillette bien sage, son boléro de couil. Très mince, son joli buste libre dans la chemisette de linon souple, elle ôtait son chapeau, debout devant la glace...

—Vous savez, mon tuteur, reprit-elle, riieuse, au fond, tout au fond... ça m'amuse extrêmement de diner ici !... Mais si ça vous ennuie vous !

—Ça ne m'ennuie pas...

—Ça ne vous ennuie pas ? Je suis contente.

Elle se retourna, son chapeau à la main, puis, tout de suite, elle ajouta :

—Est-ce que même ça ne vous amuse pas un peu... un tout petit peu ?

Il la regarda et sourit encore.

—Eh bien ! soit... ça m'amuse un peu, Sylvette, dit-il.

II

Une lueur intense et douce tombait du lustre et s'épandait sur la table servie, caressant la blancheur laiteuse des porcelaines, se mirant dans l'argent orfèvré, scintillant aux facettes des verres, péné-

trant les choses d'une âme de clarté... Presque transparentes et comme pétrées d'une neige lumineuse, les blanches petites danseuses du surfont — quatre menues statuettes en biscuit de Sèvres — semblaient vivre un instant de beauté, répété à l'infini dans l'immobilité du geste fixé qui déployait leurs écharpes onduleuses et rythmait la grâce de leurs corps longs et fins... Des branches de roses-noisettes, disposées de place en place entre les motifs de guipure, décoraient la nappe...

C'était, sur cette nappe fleurie et parée, une symphonie de blancheurs mates ou ardentes, d'éclairs argentés et d'étincelles cristallines.

Plus loin, dans le crépuscule commençant, se dévinaient les tapisseries claires, le bronze doré des chaises et des servantes, la chair rousse, patinée par le temps, des bacchantes et des faunes qui s'ébattaient sur les dessus de porte et, entre les fenêtres à petits carreaux, ouvertes aux parfums des roses, près des rideaux de brocatelle vieillotte, le relief des cornes d'abondance, des paniers de fruits et des guirlandes de raisin dont se composait l'ornementation des trumeaux fouillés en plein bois et teintés d'un vert d'eau très pâle.

Sylvette était assise en face de son tuteur. Elle causait, elle souriait, elle s'amusait comme elle avait dit, les joues plus roses, les regards plus bleus du plaisir dont elle jouissait et, peut-être aussi, du triomphe secret de se sentir jolie dans une ambiance qui satisfaisait son imagination et ses goûts.

Quant à M. de La Teillais, il semblait avoir pris son parti de l'aventure... Il écoutait plus qu'il ne parlait, mais ses yeux gris avaient perdu leur voile de maussaderie ; on eût dit qu'une sorte de détente de tout l'être avait apaisé sa mauvaise humeur et c'était avec cette grâce riante qui était le charme de ses manières courtoises et donnait un prix à ses attentions les plus simples, qu'il faisait à sa pupille les honneurs des Troènes.

—Est-ce que votre table est toujours aussi joliment servie, mon tuteur ?

—Elle est toujours servie avec beaucoup de soin et même quelque raffinement, car je déteste en toute matière ce qui est vulgaire ou négligé... mais c'est pour vous fêter que Clément a pris les petites danseuses de Clodion et mis tant de fleurs sur la table...

Sylvie se retourna pour chercher Clément, mais, entre les services, il s'éclipsait, silencieux et tranquille, et ne reparaitrait qu'à l'appel d'une invisible sonnerie.

—Clément a très bien fait, approuva la jeune fille, en attachant à son corsage une des branches de roses. Je regrette seulement de n'être pas en toilette... Ma pauvre petite robe jure avec votre couvert !

—Pourquoi ? On ne voit de votre "pauvre petite robe" que la blancheur du linon, de la dentelle et des roses...

La Reine Marie-Antoinette ne se vêtait pas autrement aux soupers de Trianon... Et puis vous êtes blonde... et les blondes possèdent une parure naturelle, une parure princière qui enrichit les robes les plus simples et fait resplendir jusqu'à la tristesse de leurs habits de deuil... Une blonde, une vraie blonde est toujours en toilette !

—C'est jolie d'être blonde, n'est-ce pas ?... plus jolie que d'être brune ?

—A mon goût... oui.

—Et... est-ce plus joli que d'être rousse... à votre goût aussi ?

—Cela dépend... Il est assez difficile d'établir des distinctions rigoureuses... Certaines blondes sont rousses... Certaines rousses sont blondes...

Sylvette réfléchit un court instant, puis gentiment, la lumière bleue de son regard soulevant à peine l'ombre veloutée de ses cils, elle dit :

—Tout à l'heure, j'ai beaucoup regardé le portrait de votre mère... celui qui est dans le salon et où elle a une robe toute rose avec un velours noir au cou... Elle est là si jeune, si fraîche et si parfaitement jolie que, devant son image, on voudrait joindre les mains... Je suis sûre que ce sont ses cheveux, les plus doux, les plus blonds du monde, qui vous ont fait aimer les cheveux blonds... tout de suite, quand vous étiez encore un petit garçon... et qu'alors... malgré vous... vous leur garderez toujours une petite préférence...

Très subtilement, son regard, sa voix priaient.

La Teillais eut envie de dire :

—Ce qui est joli à mes yeux, ce n'est pas d'être brune ou rousse... ou même blonde... c'est d'avoir vos cheveux, c'est d'être vous...

Un moment, il la contempla sans répondre.

—A quoi pensez-vous, mon tuteur? demanda-t-elle.

—Je pensais à vous... et aussi à ma mère dont vous venez d'évoquer le souvenir... Elle était bonne et charmante... je l'ai chérie un peu comme une sœur... Et je me disais en vous regardant, que depuis sa mort, aucun visage de femme ne m'avait souri... de cette place où vous me souriez...

Elle eut un petit cri heureux :

—Vrai? Alors, vous êtes content que je sois venue?

La promptitude avec laquelle elle saisissait l'occasion de faire approuver sa fugue aux Troènes, amusa François.

—Certainement, dit-il... et je le serai, jusqu'au moment où madame Prévost me fera remarquer que vous êtes une enfant terrible... très mal élevée... et où je serai bien forcé d'avouer que les deux épithètes n'ont rien d'exagéré... Voyons, Sylvette, si, pour une cause quelconque, votre marraine vous télégraphiait ce soir à Saint-Germain... voulez-vous me dire, là, bien sincèrement, ce que madame François penserait de vous... et ce que — plus tard, quand elle connaîtrait l'aventure, — madame Prévost, penserait de moi?...

—Je ne sais pas, mon tuteur... A quoi bon s'embarrasser de tous ces "si" débilitants et incommodes...

Elle fixa son assiette d'un air contrit, puis, comme les yeux un peu graves de M. de La Teillais ne la quittaient pas, elle dit tout à coup, avec un effroi timide et si drôle que François se mit à rire :

—Est-ce que vous croyez que vous allez redevenir nerveux?

—Non, Sylvette... Je vous ai dit que j'avais des ennuis... En ce moment, je les oublie, précisément parce que — je vous l'avais tout à l'heure — c'est une chose charmante pour un isolé, un homme sans famille, sans enfants, d'avoir sous les yeux un joli visage de jeune fille et dans les oreilles, la musique d'une voix pure qui rit... J'oublie même que les soucis se vengent toujours, tôt ou tard, d'avoir été oubliés... Mais tout cela n'empêche pas que...

—Oh! mon tuteur, vous m'avez assez grondée.

Et aussitôt, les yeux gais, la voix étourdie :

—Savez-vous ce que je pense?... Quelqu'un qui entrerait ici, tout à coup, croirait certainement que je suis votre femme!

Elle avait jeté ces mots, au hasard, pour changer le cours de la causerie. La Teillais tressaillit, un peu saisi, mais tout de suite, il répondit sur le même ton :

—Sans doute!... Et j'en serais très flatté!

Elle eut un rire amusé.

—Voulez-vous que nous jouions à être mariés, mon tuteur? Ce serait très drôle.

—Mais, avec plaisir. Qu'est-ce qu'il faut faire?

—Eh bien, je vous parlerai comme si vous étiez mon mari... et vous me répondrez comme si j'étais votre femme... "Oh! mon cher mari, quelle chaleur affreuse!... Il fait encore plus chaud ce soir que ce matin!"

Elle avait imité madame Gustave Morin avec une perfection comique. François n'hésita pas à reconnaître la voix, les intonations et jusqu'à la physionomie placide de sa cousine... Il rit franchement.

Sylvette s'excusa :

—C'est le seul ménage que j'ai jamais vu dans l'intimité.

—Un très bon ménage, Sylvette!

—Oh! excellent... Bon comme le pot-au-feu même!... Vous savez ce que La Rochefoucault a dit: qu'il y a de bons mariages, mais qu'il n'y en a pas de... Eh bien, le mariage des Morin, c'est précisément l'idéal du bon mariage qui n'est pas un mariage délicieux... Quand je serai mariée, je ne dirai jamais à mon mari: "Mon cher ami!"

—Comment lui direz-vous?

—Dans le monde, je lui dirai son nom tout court, et pas dans le monde,

je trouverai quelque chose de plus gentil... que personne ne saura!...

—Quoi par exemple?

—Oh! je ne sais pas encore...

Et elle reprit la mine de madame Morin :

—"Mon cher ami, est-ce que tu...?"

Non, ça me gêne de vous dire *tu*... Si vous vous mariez, mon tuteur, est-ce que vous diriez *tu* à votre femme?

—Je dois vous avouer que jusqu'à présent, j'avais négligé de m'interroger là-dessus... Peut-être m'inspirerai-je de vos idées, et lui dirai-je *vous* dans le monde pour avoir plus de plaisir à lui dire *tu*, quand nous ne serions que nous deux... et que "personne ne le saurait..."

—Oh! de mes idées!

Elle était devenue très rose et secouait la tête en souriant, par un mouvement qui lui était familier... Puis, tout à coup, elle se mit à rire, pour rien, pour le plaisir, à rire d'un rire qui semblait se nourrir de sa propre joie... C'était absurde et charmant.

—Alors, quand vous venez de désespérer quelqu'un, un infortuné garçon qui vous adore, ça ne vous empêche ni de dîner en paix, ni de rire, ni de dire des folies, Sylvette? demanda François sérieux, mi-amusé. Votre gaieté de ce soir est un peu féroce, vous savez... et même quand je dis *fé*...! Car enfin, vous l'avez ensorcelé ce pauvre Brémontier... vous avez été coquette...

Mais Sylvette l'interrompit, fâchée :

—Je n'ai jamais été coquette avec Marcel Brémontier, jamais!

Il hochait la tête peu convaincu.

—Pas avec Marcel Brémontier, non, je vous le promets, affirma la jeune fille sans plus rire... C'est même une des choses que je voulais vous dire, en venant ici... Jamais, jamais je n'ai été coquette avec Marcel Brémontier.

Clément entra, demandant s'il fallait servir le café dans le jardin. Sylvie se leva.

—Il faudra que nous en recautions, murmura-t-elle... Ce que vous dites est absolument injuste... Et je veux que vous le sentiez... Je sais très bien qu'une femme ne doit pas... n'a pas le droit d'être coquette et méchante pour s'amuser, avec un homme qui l'aime... à moins qu'elle ne l'aime aussi naturellement.

—Ah! très bien!

Il riait. Elle haussa les épaules d'un air agacé et s'approcha d'une glace pour arranger ses cheveux qui frisaient près de ses tempes un peu moites. La Teillais la suivit et s'arrêta debout derrière elle.

—Quel gentil petit tableau de genre, j'aperçois dans cette glace! dit-il. On pourrait l'intituler: *La Boudeuse*.

—Je ne boude pas...

—Si, un peu... vous faites la moue tout au moins... Mon Dieu! que vous êtes jeune, Sylvette!... Regardez...

Elle jeta un coup d'oeil à la glace et se retourna ensuite, souriante :

—Vous aussi, mon tuteur, fit-elle.

—Oh! moi!

Mais, des clartés profondes de la glace qui montait du parquet aux frises, leurs images émergeaient, rapprochées... François se vit robuste et fin, la silhouette haute et souple, les cheveux épais, les yeux brillants, le teint clair... Et soudain naïvement, il s'admirait comme il admirait Sylvette... près de cette jolie et délicate créature, de cette enfant exquise de grâce cirginal, il se trouva jeune et beau en sa triomphante virilité.

—Je veux dire, expliqua doucement la jeune fille, qu'on ne vous donnerait jamais votre âge.

Puis, d'un mouvement affectueux, elle glissa sa petite main sous le bras de son tuteur et elle l'entraîna vers le jardin jusqu'à la table d'osier où le café était servi.

III

Le ciel où la lune se montrait déjà, nette et irradiée comme un profil taillé dans une gemme, gardait une pâleur fine et bleue; il n'y avait d'ombre que près de la terre, une ombre chaude et embaumée qui noyait les contours des choses et prolongeait le parc à l'infini.

En marchant près de son tuteur, Sylvette se rappelait d'autres soirées, passées au Clos-Belloy, dans le jardin trop touffu où ne fleurissaient que les fleurs d'automne.

Un mélange de distinction

THÉ VERT "SALADA"

"Frais des plantations"

621F

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1746

MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.
PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames.



Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co Laval). P. Q.

COUPON D'ABONNEMENT Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville et Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE,

975, RUE DE BULLION,

MONTREAL, CANADA

Mettez Fin aux MAUX DE TÊTE



*Fruit-a-tives,
moyen rapide
et certain*

"Pendant deux ans j'ai souffert continuellement d'étourdissements, de maux de tête, de faiblesse d'estomac et de fatigue des nerfs. J'étais grandement épuisée et découragée. Rien ne semblait pouvoir me faire du bien. J'ai essayé 'Fruit-a-tives' par hasard bien plus qu'à dessein et je regrette maintenant de ne pas l'avoir fait plus tôt. Elles m'ont rendue si bien et si heureuse que je me demande aujourd'hui si j'ai jamais été malade."

Fruit-a-tives . . . aux pharmacies

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réfor-
mateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Réformateur Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du *Réformateur*. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Réformateur* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune qu'à la femme.

Engraissera rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons *Gratuit* notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
Confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (États-Unis) \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, L.TEE.
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Elle était alors toute petite... Tandis que M. Régner lisait à la fenêtre ouverte, elle s'enfuyait, seule, dans les allées... Elle avait conservé de ces courses à travers le jardin obscur, le souvenir d'une sensation complexe à laquelle, sans savoir pourquoi, elle songeait ce soir, d'une peur sans objet qui naissait confusément en elle et qui gagnait, gagnait tout son être, d'une peur intense qui l'affolait un peu et dont pourtant elle aimait l'étrange frisson...

Pauvre jardin du Clos où les roses ne s'ouvraient pas !

Ils avaient fait le tour de la pelouse... La jeune fille s'arrêta et respira avec délice l'air tiède, saturé de parfums...

—Oh! ces roses, ces roses! murmura-t-elle. Comme il y en a!... plus encore ce soir que dans la journée, ne trouvez-vous pas? On dirait qu'il en est venu de nouvelles, en cachette, dans la nuit... des fantômes de roses peut-être!... toutes les roses qui ont fleuri ici, autrefois, quand la maison était abandonnée... et que personne n'a cueillies ni respirées!... Oh! comme elles embaument, mon tuteur!... On les sent sur soi, en soi... on les a sur les lèvres et dans les narines... on s'en imprègne, on s'en grise... Comme il y en a partout!...

—C'est la saison des roses, Sylvette!

—C'est la saison des roses, répétait-elle... J'aime la manière dont vous avez dit cela... et les mots que vous avez dits, mon tuteur! Il me semble que j'entends des petites voix qui les chantent, dans l'air, tout autour de nous... C'est la saison des roses, Sylvette... c'est la saison des roses!... Comme on est bien, comme il fait bon et calme et doux!

Elle parlait dans une sorte de ravissement, avec un enthousiasme charmé qui s'adouciait de tout ce que l'heure avait de paix et de mystère.

François lui sourit.

—Oui, comme il fait bon, Sylvette! acquiesça-t-il. Et comme on se sent loin de Paris, de Versailles... d'hier, de ce matin, de tout à l'heure... et de demain surtout...

Il se tut, fixa quelque chose d'indéterminé, un point invisible dans l'obscurité du jardin, puis, faisant quelques pas vers la maison:

Asseyons-nous ici, ajouta-t-il. L'ombre est trop fraîche sous les arbres... Et puis, tous ces parfums de fleurs et d'herbes montent à la tête...

La nuit tombait. Chaque minute trouvait le ciel plus sombre et le croissant de la lune plus clair et plus précis.

Peu à peu, comme de petites gouttes d'or et d'argent trouant un voile, les étoiles apparaissaient... Sylvette posa sur la table les roses qu'elle venait de cueillir et ils s'assirent, causant de choses indifférentes, au pied des perrons de marbre que palissait la clarté des lampes allumées dans la maison.

—Après le dîner, vous aviez commencé à me parler de Marcel Brémontier, fit tout à coup M. de La Teillais. Vous vouliez me dire, m'expliquer... quelque chose...

Sylvie ne chercha point à éluder la question.

—Je voulais vous convaincre de ma parfaite loyauté, répondit-elle. Vous m'accusez de coquetterie... presque de cruauté... C'est horriblement injuste!

François songeait :

—Vous êtes une si singulière petite créature, Sylvette! Parfois, j'ai cru moi-même que vous aimiez ce pauvre garçon...

—Ah! c'est que vous êtes très perspicace, vous, mon tuteur! repartit-elle. Cette fois pourtant, vous vous êtes trompé... Je n'ai jamais aimé Marcel Brémontier, jamais... Tout d'abord, il me plaisait beaucoup...

—Ah! vous voyez bien! interrompit La Teillais avec une sorte d'apreté.

—Mais non... pas comme vous croyez... Il me plaisait... parce qu'il est bon, droit et sincère... et que je me sentais toute prête à avoir de l'amitié pour lui... Ses paroles, ses manières douces et respectueuses m'inspiraient une confiance, une sécurité... que j'appréciais comme très rares. Quand il entra, je lui souriais en bon camarade... J'avais plaisir à causer avec lui et ne le lui cachais pas... Puis un jour est venu où j'ai compris... qu'il m'aimait.

—Il vous l'a dit?

—Non... mais on devine... Alors, mon

attitude a changé... je me suis montrée moins communicative, moins cordiale... presque froide... Parfois, il avait l'air si triste que je ne pouvais m'empêcher de lui parler... un peu gentiment... quoi que vous sembliez en croire, son chagrin me peinait... me peinait beaucoup... Mais il n'y avait là aucune coquetterie, je vous le jure... c'eût été trop mal... et ma sympathie, ma pitié étaient toutes fraternelles. Si monsieur Brémontier s'est mépris, ce n'est pas ma faute... Mon seul tort, c'est de n'avoir rien dit à marraine...

M. de La Teillais la regardait, ou plutôt, il essayait de la voir dans l'ombre. —Pourquoi n'avez-vous rien dit à madame Prévost? demanda-t-il.

—Je suis un peu "secrète", mon tuteur... Puis, je n'aime guère à parler de certaines choses. Marcel Brémontier ne m'avait pas avoué son amour... Il m'eût paru commettre... une espèce de trahison en révélant à marraine ce que j'avais cru deviner. Et d'ailleurs marraine elle-même ne m'interrogeait pas... Elle craignait, a-t-elle dit, de me déconcerter, de me troubler par ses questions. Nous ne nous sommes pas comprises... Cela peut arriver... même quand on s'aime beaucoup. Et, comme il est naturel de croire à la réalité ou tout au moins à la possibilité des choses qu'on désire, ma pauvre marraine en est venue à interpréter, dans le sens de ses vœux, mes moindres paroles et jusqu'à mon excessive réserve à l'égard de monsieur Brémontier... C'est vous dire quels ont été sa déception, ses regrets... Elle aurait voulu que je réfléchisse... Elle m'a priée d'attendre quelques jours encore avant de répondre... Je n'y ai pas consenti...

—Et peut-être avez-vous en cela manqué de discernement, de sagesse, petite Sylvette, objecta M. de La Teillais avec une douceur morne. Ce jeune homme vous plaisait... Oui, il vous plaisait, vous l'avez dit... Vous lui reconnaissiez de grandes qualités de cœur, d'intelligence, celles qui font le bonheur et la fierté d'une femme... Alors, ne croyez-vous pas que... que vous auriez pu l'aimer?

Sylvette bondit:

—Plus tard! n'est-ce pas?... Oh! mon tuteur, vous allez dire comme marraine!... qu'un amour si sincère aurait fini par me toucher, par gagner mon cœur... et puis qu'il ne faut pas être trop romanesque et que cette estime, cette confiance que m'inspirait Marcel Brémontier pouvaient être la base d'une affection plus tendre, très belle et très forte... d'une affection... vraiment conjugale... oui, marraine a dit *vraiment conjugale*. Ça m'a fait penser au ménage Gustave Marin!

Elle riait un peu nerveusement, mais son rire n'eut pas d'écho.

—Eh bien! tout cela me semble très juste, ma chère petite, murmura La Teillais en écrasant machinalement entre ses doigts une des roses qu'il avait prises sur la table.

—Oh! très!... Je sais qu'il y a des jeunes filles qui se fiancent ainsi, sans aimer... follement leur fiancé, et qui sont par la suite d'heureuses femmes... ou croient l'être, ce qui revient au même, après tout! Mais qu'est-ce que cela prouve? Que ce n'était pas de l'amour qu'elles attendaient le bonheur, voilà tout... tandis que moi...

—Tandis que vous?

—Tandis que moi... ne vous moquez pas, mon tuteur, c'est très sérieux... moi, je ne puis concevoir le mariage ni le bonheur sans un grand amour... Aimée ou non, je ne serai heureuse que si j'aime...

La Teillais ne songeait guère à railler. Il écoutait avidement, ses yeux cherchant en vain à saisir l'expression, les mouvements fugitifs du jeune visage.

Très doucement, très simplement, l'ombre embaumée du jardin l'enveloppait de mystère, Sylvie poursuivit:

—Vous m'avez demandé, un jour, si je pensais *quelquefois* à mon mari, à mon futur mari... J'y pense *toujours*, mon tuteur... et il y a longtemps que j'y pense... A la pension Decharme, quand j'étais encore toute jeune... et si petite fille! j'y pensais déjà.

—Vous aviez un idéal, n'est-ce pas?

—Un idéal? Non, je ne crois pas... Je me disais seulement qu'il y aurait, quelque jour, un homme à qui je serais heureuse de donner ma vie... parce que je l'aimerais de toute mon âme, de toutes

mes forces... Je me disais aussi: "Les autres femmes ont des parents, des sœurs, des frères... Elles se partagent... moi je n'aurai que *lui*, je n'aimerai que lui... je serai toute à lui... je lui apporterai, avec mon amour de femme, toutes les tendresses, tous les dévouements que la mort a refoulés dans mon cœur d'orpheline. Je me réfugierai en lui... éperdument!"

Sylvie s'arrêta... Sa voix avait étrangement frêmi; dans ses paroles murmurées à peine, le frisson sacré des profondeurs de l'âme avait passé...

—Je n'ose pas continuer, balbutia-t-elle.

Elle fit un léger mouvement, son visage effleura la lueur qui descendait sur le jardin par les fenêtres béantes et La Teillais vit que son sourire tremblait.

—Pourquoi, mais pourquoi? insistait-il... Vous pouvez tout me dire. N'avez-vous pas confiance en moi?... Ne sentez-vous pas que je suis... à quel point je suis votre ami, Sylvette?

Il s'exprimait avec une gravité tendre, donnant à ce mot d'ami toute sa force, avec son sens le plus rare... mais quelque chose d'affolé s'agitait en lui, une curiosité passionnée qui lui martelait le cerveau, qui lui agrippait le cœur... Il lui semblait ne plus très bien savoir qui lui parlait ainsi dans la nuit, il lui semblait ne plus reconnaître cette voix à la fois timide et prenante, dont les vibrations contenues venaient d'éclater tout bas et de se briser sur un mot...

La jeune fille respira fortement, comme pour maîtriser son souffle haletant.

—Vous me trouverez bien romanesque... bien folle, reprit-elle... Pourtant, puisque vous le voulez, je vais vous dire, comme je pourrai, au hasard, tout ce que j'ai ressenti... tout ce que je ressens... Le fiancé, le mari... rêvé auquel je pensais ainsi, je l'aimais... Oui, je l'aimais d'un amour étrange et profond... Et cet amour est déjà comme un roman dans ma vie... Vous vous rappelez... autrefois j'étais laide... oh! j'étais laide, allez, je le sais... vous le savez aussi!... Ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai souffert de cette laideur triste qui m'emprisonnait l'âme... c'est que j'en ai souffert atrocement... Sans cesse, je pensais: "Il ne m'aimera pas... Comment m'aimerait-il?... Il ne pourra pas m'aimer!" Il y avait des jours où j'étais si désespérée que je me cachais pour pleurer... Il y en avait d'autres où je reprenais courage, où je me disais: "*Je veux être jolie, je veux qu'il m'aime*"... Je ne sais comment vous expliquer... c'était un désir, une aspiration constante de toute ma pensée, de tout moi... Bientôt, à Paris, j'en fus comme possédée... Je me préoccupais de ma toilette, je m'habillais, je me coiffais mieux... J'étais moins gauche... Et voici qu'un jour... un jour, mon tuteur, j'ai vu que je devenais jolie... que je n'étais plus laide... Il n'y avait pas là de miracle... La fillette que j'étais restée longtemps, très longtemps, s'était transformée en jeune fille... J'avais grandi, mon teint s'était éclairci, mes traits s'étaient précisés... tout cela était normal... Et cependant, je ne puis m'empêcher de croire que la métamorphose eût été moins complète... sans cette volonté que j'avais eue d'être jolie... pour lui!

—Pour lui!... Pour un rêve, pour un fantôme, Sylvette?... Pour un "prince charmant" qui ne vivait que dans votre imagination d'enfant exaltée? appuya La Teillais.

—Pour un être que je ne voyais pas, que je ne connaissais pas... mais qui existait, qui *devait* exister dans le monde réel et dont je pouvais me dire: "En ce moment, il respire, il voit la lumière, il est *lui* comme je suis *moi*..." Ecoutez... J'ai vécu pour cet être chimérique... Je ne me suis jamais éveillée sans lui donner mon cœur dans une sorte de prière intime qui appelait chaque matin sa venue... Je ne me suis jamais endormie sans baisser, en songeant à lui, le fétiche, l'amulette précieuse que j'associe malgré moi, par une superstition, à tout espoir de bonheur... Je n'ai jamais mis une jolie robe, bien faite, harmonieuse, sans remarquer: "Il l'aimerait..." Je n'ai jamais accompli, sans l'y associer de tout mon désir d'être plus digne de son amour, une bonne action, un petit sacrifice, une charité un peu méritoire... Je n'ai jamais lu une belle page, je n'ai jamais été saisie ou gagnée par le charme ou la force d'une œuvre d'art, je n'ai

jamais j'ai, à la campagne ou à la mer, d'une de ces heures de soir si douces et si grisantes qui vous donnent à la fois envie d'être heureux et de pleurer éperdument, sans blottir près de lui, en lui, ma pensée... Il y a eu dans tous mes actes, dans toutes mes joies, dans toutes mes émotions... dans tout ce qui a été ma vie, quelque chose que je lui ai offert... Je l'attendais... C'est pour lui que j'ai travaillé, lu, réfléchi... pour lui que je m'efforçais d'être autre chose qu'une petite provinciale étiolée... ou qu'une poupée de salon... pour lui que mon goût se formait, que mon esprit se parait, que mon intelligence et mon âme voulaient grandir, s'élever... se "faire belles" elle aussi. — Et quand j'ai compris, senti à je ne sais quoi — tout insensiblement —, car, d'abord, on ne s'occupe guère d'une jeune fille qui débute dans le monde... quand j'ai compris que je pouvais plaire, qu'on pouvait m'aimer... oh! j'ai été heureuse, heureuse! Tenez, c'est ainsi que je suis devenue coquette... un peu coquette... Oui, vraiment, j'aimais à être admirée, j'aimais à ce que l'on me fit la cour... Il me semblait que toutes ces adulations étrangères donnaient à mon choix futur plus de prix... Je m'imaginai des choses... que, peut-être, un mari aimait plus chèrement sa femme lorsqu'il en était un peu fier... et que même... on la lui envoyait un peu... des choses folles...

La Teillais sourit avec quelque amertume.

— Ce ne sont pas des choses folles, fit-il... Nous sommes pétris de vanité, Sylvette... Vous avez raison... Il ne nous suffit pas d'être heureux, nous voulons être enviés... Soyez tranquille, on l'enverra...

— Je désirais qu'on pût l'envier... plus tard... Je ne désirais que cela... Mes petits succès de jeune fille ne me grisèrent pas... Je lui faisais hommage des admirations, de l'amour des autres... Et puis... Une fois encore, la voix tendre et profonde, la voix d'âme qui tremblait d'un frisson nouveau, se brisa... et il y eut, avant qu'elle pût reprendre, un silence très court qui sembla long.

— Et puis, mon tuteur, je me gardais pour lui... murmura-t-elle. Oh! je ne sais si vous comprenez tout ce que je veux dire par là et avec quelle ferveur je le dis... Je me gardais pour lui si complètement, si jalousement que — malgré cette coquetterie dont vous m'accusiez tout à l'heure... très cruellement — mes amies qui riaient parfois de mes idées, de mon attitude, m'appelaient la "princesse inaccessible", et que, si je n'ai jamais voulu danser, c'est parce que... parce qu'il me semblait que lui seul, l'attendu, mon mari, mon bien-aimé eût pu revendiquer le droit de me prendre ainsi dans ses bras... si près de son cœur...

Sylvette se tut... Peut-être attendait-elle une réponse, un encouragement, mais rien ne vint... Alors, le silence retomba, lourd, oppressant... puis, très bas, plus bas encore, elle ajouta :

— Je vous ai dit des choses que je n'aurais dites à personnes... des choses que, jusqu'à présent, je n'avais pas même pensées avec des mots... mais elles m'échappaient aujourd'hui... et il faut qu'il n'y ait plus de malentendus entre nous, il faut que vous sentiez bien que... je n'aime pas Marcel Brémontier... et que, puisque je ne l'aime pas, ma réponse à marraine ne pouvait être que ce qu'elle a été... S'il ne doit pas m'être donné d'aimer... ou si je dois aimer... sans être aimée en retour, je ne me marierai pas... voilà tout.

François demeura encore un moment sans parler, les yeux à terre.

— Je ne puis que vous approuver, ma pauvre petite, dit-il enfin. Ce que je souhaite seulement... ce que je souhaite avant tout, c'est votre bonheur.

Puis il se leva.

IV

Ils montèrent l'escalier à terrasses et passèrent brusquement de l'ombre du jardin à la clarté vive du petit salon.

— Il faut nous mettre en route, déclara La Teillais. Il est tard déjà.

Et comme Sylvie se taisait, il ajouta, nerveux :

— Si nous devons arriver au parc Monceau après dix heures et demie, nous n'aurions plus qu'à renoncer à partir ce soir... Madame Prévost serait couchée... Votre apparition chez elle, aujourd'hui,

sera par elle-même un événement assez bizarre pour que nous n'en compliquions pas encore la mise en scène...

— Et puis, si nous renoncions à partir ce soir, murmura Sylvette, vous manqueriez votre train, vous... et comme vous ne seriez pas à Paris, vous ne pourriez pas même prendre le train de demain matin... le train pour Boulogne... dont vous parliez...

La Teillais fit un signe d'acquiescement.

Sans plus insister, elle alla chercher sur le petit canapé où ils étaient restés, posés par elle, son boléro, son chapeau, son voile...

Mais soudain, brusquement, François lui saisit les deux mains et l'attira plus près de la lumière.

— Sylvie, fit-il, la voix changée, vous aimez quelqu'un... Je veux savoir qui...

Elle essaya de protester, il la prévint.

— Ah! ne dites pas non... On ne parle pas comme vous l'avez fait tout à l'heure, avec cette émotion de tout l'être, lorsqu'on n'aime qu'en rêve... Je ne voyais pas votre visage... mais j'entendais votre voix, je devinais le tremblement de vos lèvres et jusqu'aux battements de votre cœur... Vous aimez quelqu'un... Je le sais comme si vous me l'aviez dit...

Elle secoua la tête, balbutiant, la bouche serrée :

— Je n'aime personne...

— Ce n'est pas vrai... Ne me prenez donc pas pour un enfant... Dites-moi qui?... Il faut que je sache... je veux savoir ?...

D'une secousse rude, elle arracha ses mains de l'étreinte qui les enserrait.

— Vous voulez !...

— Oui, je veux... j'en ai le droit.

Elle haussa les épaules.

— Dites-moi qui? répéta-t-il.

Il lui pris la tête dans ses deux mains, la regardant toujours, la regardant avec des yeux de fièvre. Les cils de la jeune fille se baissèrent, tandis que, d'un mouvement de tête indiqué plutôt que fait, elle niait encore.

Mais François ne pouvait pas la croire.

— Dites-moi, Sylvie... Je veux savoir... après je ne vous demanderai plus rien...

Les questions se pressaient monotones et impérieuses. De toute la force d'une volonté ardente et pourtant comme inerte, machinale, ces yeux qui voulaient savoir pesaient sur les paupières closes... Le petit visage se contractait, s'énervait... bientôt les cils battirent et se levèrent, dévoilant un regard de biche traquée... Mais La Teillais ne raisonnait plus... Et, fouillant les prunelles éplorées, il redit encore sur le même ton morne et implacable :

— Vous aimez quelqu'un, Sylvette... dites-moi qui ?...

Alors, lassé de la lutte, elle murmura dans un souffle :

— Qu'est-ce que cela vous fait... C'est quelqu'un que vous ne connaissez pas...

Il eut un cri.

— Ah! vous avouez pourtant!

Il s'était instinctivement éloigné d'elle, mais il ne la laissait pas aller. Il lui avait repris les mains.

— Je vous en prie, Sylvette, dit-il, suppliant, ne me cachez pas son nom ?...

Elle secoua vaguement la tête.

Il continua :

— Tout à l'heure, je vous ai dit que mon plus grand désir était de vous voir heureuse... Pour votre bonheur, je ferais l'impossible... mais dites-moi... il faut bien que je sache...

Il attendait anxieux :

— Dites-moi... Il s'appelle ?... Dites...

De nouveau, sous la ténacité douloureuse et presque agressive de ce regard braqué sur elle, les paupières de Sylvie s'abaissèrent... Son visage, d'un rose brûlant tout à l'heure, avait pâli, ses traits s'étaient tirés... Sa bouche remua comme si elle allait parler... Il y eut un silence d'indicible angoisse... Puis, tout à coup, sans lever encore les yeux, la jeune fille sourit et, lentement, lentement, les prunelles bleues se montrèrent, dévoilées par la frange noire...

— Il s'appelle... Monsieur...

Elle s'arrêta.

— Monsieur ?

— Monsieur de la Vertpilière, acheva-t-elle.

Cette fois La Teillais laissa retomber les pauvres mains qu'il avait tourmentées.

— Monsieur de la Vertpilière, répéta-t-il avec une sorte de consternation... mais

qu'est-ce que ?... Je ne vous ai jamais entendu dire ce nom... C'est dans le monde que ?...

Sylvette semblait avoir repris son sang-froid.

— Naturellement, c'est dans le monde... Croyez-vous que je vous aie nommé tous les jeunes gens que j'ai vus dans le monde ?

— Oh! je sais...

Il se tut, puis, reprenant :

— Madame Prévost ne se doute pas que vous pensez...

— Marraine? Oh! pas du tout!

— Et j'aime à supposer que ce monsieur ne s'est jamais permis de vous dire à vous...

— Il ne m'a rien dit... que vous ne m'eussiez dit vous-même, mon tuteur... je puis vous le jurer... Et je crois même... qu'il ne sait pas que, enfin... que je...

Elle s'interrompit. La Teillais ne se souciait point de terminer la phrase.

— Mais, en résumé, qu'est-ce que c'est que ce jeune homme? Quel âge a-t-il d'abord? Est-ce un homme sérieux, au moins ?

— Il paraît... trente ans, environ.

— Et c'est une perfection naturellement? il a toutes les vertus ?

Sylvie sourit encore.

— Oh! mon Dieu, non... avoua-t-elle. Je ne crois pas qu'il ait tant de vertus que ça... ni que ce soit une perfection, comme vous dites... Il s'en faut!... Mais il est, à mes yeux, bien plus et bien mieux encore!... Est-ce que vous trouvez que c'est parce que les gens sont parfaits qu'on les aime, mon bon tuteur ?

Le bon tuteur jugea la question aussi subtile qu'oiseuse.

— J'espère, cependant, fit-il, que vous n'avez pas été assez folle pour vous éprendre d'une espèce de mauvais sujet... Pourquoi ne vous êtes-vous pas confessée à votre marraine? Vous supposez donc qu'elle n'eût pas approuvé votre choix... Est-ce que quelque chose dans la vie de ce jeune homme... dans sa conduite ?...

Sylvette haussa les épaules.

— Oh! répliqua-t-elle, vous pensez bien que c'est un homme d'honneur, n'est-ce pas? Quant à sa conduite, elle a été celle de beaucoup d'hommes, je pense...

Mais, moi, vous savez, j'ai des idées très arrêtées là-dessus...

Malgré sa préoccupation, La Teillais ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, ce que mon mari aurait pu faire avant d'être mon mari... ça me serait absolument égal... Et après... alors après, c'est à moi de le rendre assez heureux pour qu'il songe plus qu'à sa femme...

N'est-ce pas ainsi qu'une jeune fille sentée et qui a vécu dans le monde, doit comprendre le mariage ?

François n'en paraissait pas pour l'instant très convaincu et son front restait soucieux.

— Peut-être... en principe, oui, repartit-il; mais... tout cela ne m'explique pas... S'il vous semblait que rien de grave ne devait s'opposer à votre... à votre mariage avec ce monsieur de la Vertpilière, Sylvette, pourquoi, je le répète, pourquoi ne vous êtes-vous pas confiée à votre marraine ou à moi ?

— Parce que... Oh! c'est bien simple!... parce que... je ne suis pas encore tout à fait sûre d'être... d'être aimée... et que si je ne le suis pas... eh bien...

Elle s'arrêta court, la voix lui manqua :

— J'aurai beaucoup de chagrin, conclut-elle.

Et soudain, une détente se produisant, elle se mit à pleurer à petits sanglots brefs, saccadés, les coudes sur la cheminée, la tête dans ses mains.

D'un mouvement spontané de pitié, de tendresse, M. de La Teillais l'attira près de lui.

Il était de ces hommes qui ne peuvent pas voir une femme pleurer.

— Ma petite Sylvette! implora-t-il... ma pauvre petite Sylvette!...

Puis, comme à ces paroles, les sanglots se précipitaient, comme Sylvette suffoquait douloureusement, les épaules secouées, il l'entoura de ses bras, il la berça contre sa poitrine ainsi qu'au temps de la pension Decharme... et soudain, il se prit à dire :

— Il vous aimera, ma pauvre chérie. Il vous aimera, j'en suis sûr... Comment ne vous aimerait-il pas... Je vous promets, ma chérie, je vous promets qu'il vous aimera... ne pleurez pas ainsi... et puis, je vous promets que... que si la

Les robes teintes par ce nouveau procédé ne peuvent se rayer ni se décolorer

Les chimistes de RIT ont découvert un ingrédient d'une pénétration étonnante, qu'ils ont incorporé dans la nouvelle teinture en pain RIT.

Grâce à cette substance, chaque fibre est complètement imprégnée de teinture. Une telle pénétration prévient les rayures et l'inégalité de teinture. Bien plus, 300 essais ont démontré que cette teinture "profonde" garde toute la force de la couleur.

Le nouveau RIT — qui n'est plus un savon — se dissout en 40 secondes, comme du sucre en cubes, sans aucune écume ni dépôt.

Couleur indélébile garantie

Que de jolies choses vous pouvez faire avec ce nouvel Instant RIT — dans une seule veille! Employez-le ce soir pour donner à vos robes

sombres de l'hiver les couleurs gaies du printemps! (Si nécessaire, vous pouvez enlever les couleurs passées — même le noir — avec le White RIT.)

Que vos sous-vêtements usagés deviennent d'une nouvelle couleur charmante! Rajoutez les objets d'une couleur foncée ou changée : housses de meubles, chemins de tables, rideaux et dessus de lits!

Servez-vous de RIT pour colorer les tentures. C'est un plaisir que de l'employer! En vente partout 15c.

Grâce au tableau des combinaisons de RIT vous pouvez maintenant assortir n'importe quelle teinte. Voyez-le chez votre marchand ou demandez-en un exemplaire gratuit. Voyez aussi chez votre marchand la carte de RIT et ses 33 jolies couleurs. Pour tout objet auquel vous désirez donner une couleur brillante employez le nouvel Instant RIT.

John A. Huston Co., Ltd. Factors, 36 Caledonia Road, Toronto, Canada.

INSTANT RIT

RIT TEINT AU RINÇAGE — N'EST PLUS UN SAVON

Prenez **ANTALGINE** pour **Maux de Tête**, **Douleurs Périodiques**, **Migraine**, **Nervosité**, **Mal de dos**

En Vente Partout **25¢**



Essayez la nouvelle **MAYBELLINE**

Ne brûlant pas les yeux — à l'épreuve des larmes — Embellissez vos yeux avec la NOUVELLE Maybelline — méthode toute nouvelle et facile. Assombrir instantanément les cils. Les fait paraître naturellement longs et soyeux. S'étend uniment. Aucune habileté requise. Ne brûle pas les yeux. À l'épreuve des larmes. Noir ou châtain. 75c aux comptoirs d'articles de toilettes. Distribué par Palmers Ltd., Montréal.

"JE FONDAIS EN LARMES"

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a calmé et affermi ses nerfs



"J'ai eu une prostration nerveuse. Incapable de dormir, m'inquiétant tout le jour et je savais à peine ce que je faisais. Si l'on me demandait comment j'étais, je fondais en larmes. J'ai pris six bouteilles de Composé Végétal, et il m'a si bien fortifiée que je dors bien la nuit. Je suis en bonne forme et de moitié moins nerveuse." — MME R. PUGH, 1717, rue Donald, Fort William, Ontario.

Ce remède doit être bon, puisque 98 femmes sur 100 disent: "Il m'a fait du bien." Achetez-en une bouteille aujourd'hui. Il vous fera du bien, à vous aussi.

NE SOUFFREZ PLUS!



Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

Jeu et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

chose est possible... que si ce n'est pas un mauvais garçon...

—Oh! ce n'est pas un mauvais garçon... rectifia-t-elle à travers ses larmes.

—Je vous promets que je ferai tous mes efforts pour que vous soyez heureuse... pour que vous ne pleuriez plus... ma chère petite... ma petite fille aimée... J'ai été bien méchant, bien brutal, tout à l'heure... je ne me le pardonnerai jamais... mais l'idée que vous me cachiez quelque chose m'avait exaspéré, vous savez bien qu'au fond je ne suis pas méchant... Et, maintenant, vous voyez... vous voyez que je suis redevenu bon... très bon, je vous assure...

Il se tut. Sylvette le regarda; elle vit qu'il avait les yeux pleins de larmes.

Alors, très bas, la tête contre son épaule, elle murmura:

—Je vous aime bien...

Elle ne pleurait plus, d'un mouvement machinal elle chercha le vêtement que tout à l'heure son tuteur lui avait ôté des mains.

—Oh! ce n'est plus la peine, fit La Teillais... L'heure est passée.

—Et votre train, votre départ pour Boulogne?

Il eut un geste d'indifférence.

—Ne vous préoccupez pas de cela... Je partirai un autre jour... ou je ne partirai pas... Ce voyage n'était pas une obligation.

Il réfléchit un moment. Un pli lui creusait le front.

—Il faut bien que vous restiez ici maintenant, dit-il. Attendez-moi quelques instants, je vais donner les ordres nécessaires.

Comme il sortait, Sylvie le rappela:

—Mon tuteur, déclara-t-elle, c'est une confiance que je vous ai faite... Vous n'en devez rien dire à personne... n'en rien dire même à marraine... même à marraine, vous entendez.

—Pourquoi?... Il faut, cependant, si vous désirez que...

—Pour le moment, je ne désire qu'une chose, c'est que vous oubliiez mes paroles de ce soir, toutes mes paroles... et qu'on ne songe plus à me marier.

Marraine regrette désespérément Marcel Brémontier, ce ne serait vraiment pas l'instant de lui parler d'un autre... Plus tard, nous reviendrons sur ce que je vous ai dit aujourd'hui... Voyons, vous pouvez bien garder un secret pendant... un mois, par exemple?... ce n'est pas long, un mois!

—Eh bien!... soit, concéda-t-il, je me tairai pendant un mois... Aussi bien, vous allez partir pour Villers...

—Dans moins de huit jours... ainsi!

—Je suppose que ce jeune homme ne sera pas à Villers... sans quoi...

—Non, non... il n'y sera pas, assurément la jeune fille.

—Alors, c'est entendu... j'attendrai.

Bientôt M. de La Teillais put conduire Sylvie à la chambre qu'on avait préparée pour elle.

—J'espère, dit-il, que vous ne manquerez de rien... en tout cas, cette sonnette vous permet d'appeler la cuisinière et vous voyez qu'on a dressé un lit pour Marie-Joséphine, dans le cabinet de toilette, tout auprès de vous... Bonsoir, mon enfant.

—Oh! je serai bien, tout à fait bien... merci, mon tuteur! Cette chambre est ravissante... comme tout le reste de la maison! ajouta-t-elle en détaillant d'un regard le boudoir qui précédait la pièce où elle allait dormir.

—C'est l'appartement de ma mère, Sylvette...

—Je croyais que vous l'habitiez... J'espère que je ne vous ai pas délogé...

—Mais non... J'ai toujours habité la chambre de mon père... ici, de l'autre côté de ce boudoir...

Elle eut un rire amusé. Aucune émotion n'altérât plus la douceur de sa voix cristalline. Ses yeux avaient repris leur limpidité joyeuse. Elle semblait avoir oublié elle-même les paroles dont elle ne voulait pas que La Teillais se souvint.

—La chambre de votre père!... Mais, alors, c'est le jeu qui continue!

—Le jeu?

Elle expliqua:

—Le jeu du mariage...

Puis, tout de suite, gentiment, avec une sorte de gravité souriante et comme recueillie, elle ajouta:

—Bonsoir, mon mari!

Et, de ce geste simple et juvénile qui avait surpris son tuteur, cinq semaines

auparavant, chez madame de Miramon, elle tendit son front...

—Bonsoir, Sylvette, répondit M. de La Teillais en essayant de sourire.

—Ce n'est pas ainsi qu'il faut dire, mon bon tuteur... Dites: "Bonsoir, ma chère petite femme..."

Elle souriait toujours, les yeux baissés. Un parfum frais émanait de ses vêtements et se faisait grisant de ce qu'il prenait d'elle...

—Bonsoir, ma chère petite femme, répéta le bon tuteur, tout bas, docilement.

Et, pendant un instant très court, comme il se penchait sur elle, comme il tenait sous ses lèvres la peau fine et satinée de ce front qui cherchaient son baiser, comme il se sentait enveloppé, pénétré de ce parfum jeune et doux, il lui parut follement que ce n'était pas un jeu, que Sylvette était bien réellement sa "chère petite femme" et qu'il allait la garder, l'emporter sur son cœur...

—Dormez vite, dormez bien... dit-il. Ces émotions trop fortes vous ont fait mal... votre front brûle... et vos mains sont toutes froides...

—Les vôtres aussi... remarqua-t-elle.

La Teillais fixa un instant la porte qui s'était refermée sur la jeune fille, puis il descendit et regarda le jardin où il se mit à marcher, lentement, en fumant des cigarettes, tandis que, dans l'air silencieux, les mille petites voix des parfums chantaient encore la saison des roses.

Une phrase, une locution familière lui revenait sans cesse à l'esprit, rythmait ses réflexions, en synthétisant à cette minute, l'amertume et l'ironie navrée: "C'était bien la peine!"

C'était bien la peine de s'être arraché au danger, d'avoir cherché l'oubli dans le travail ou la jouissance, de s'être caché sous un masque où souriait l'indifférence heureuse de l'homme d'autrefois, de ce "grand fou de La Teillais" que protégeait la jolie veine; c'était bien la peine d'avoir essayé de se reprendre aux yeux prometteurs de cette admirable créature de volupté qu'était la marquise Calini et d'avoir comploté avec eux une fuite plus lointaine... c'était bien la peine, le matin même, d'avoir résisté à la tentation de courir rue Alfred-de Vigny et de s'être dit: "Cet amour fait de jalousies et de désirs confus, cet amour qui me monte au cerveau comme une senteur de printemps trop délicieuse, n'est qu'une fièvre passagère dont je guérirai... parce qu'il faut que j'en guérisse, parce que j'en veux guérir..."

C'était bien la peine d'avoir lutté pour en être là, les nerfs tendus, les veines en feu, à rêver le sourire d'une bouche endormie et à souffrir comme un damné de cette idée que l'autre, l'aimé, pourrait quelque jour en respirer le souffle égal et pur...

Qu'il aimât, qu'il lui fût possible d'aimer autrement que d'une tendresse protectrice et très délicatement admirative de jeune oncle ou de grand frère, l'enfant qui le traitait en bon vieillard et se confiait à lui avec une hardiesse désespérante, qu'il pût la voir avec d'autres yeux que jadis, lui semblait chose absurde, incroyable!

Pourtant, il savait bien comment, lentement, l'enchantement était venu...

Celle que La Teillais avait aimée tout d'abord, dans l'ivresse heureuse du retour, aimée d'un amour idéal et fugitif, ce n'était pas la petite Sylvette Régnier; c'était l'exquise inconnue qui lui était apparue, vêtue des soies roses et changeantes des Sylvia et personnifiant à ses yeux, comme en une vision à laquelle semblaient aboutir, par une sorte de logique, ses impressions des moments précédents, les beautés, les élégances, l'esprit d'un monde reconquis; c'était, sous les traits d'un être adorable dont le nom fictif ou le nom réel importait peu, une parfaite incarnation de la Femme telle qu'il l'avait rêvée souvent et telle qu'elle pouvait, qu'elle devait lui plaire à cette heure même de sa vie, dans cette disposition particulière de son cœur et de son imagination, las d'exotisme... de la femme, très femme et très française, toute de grâce harmonieuse et de charme intelligent, de la femme élégante et fine, chaste et tendre, fière et malicieuse vers laquelle devaient le porter les plus intimes préférences de toute sa nature comme de toute sa race.

Puis la voix du souvenir avait parlé. François avait retrouvé Sylvie Régnier, sa pupille, l'enfant pour qui, de

son libre choix, il avait voulu n'être qu'un père adoptif, un tuteur... Et c'était bien sa pupille qu'il avait de son mieux choyée, proménée, amusée... Mais quelquefois, mais souvent, se glissait entre eux, l'inconnue ravissante, la mystérieuse créature du premier instant, celle qui avait "les cheveux de Mélisande avec les yeux de Sylvia..."

Par moment, La Teillais ne voyait, n'entendait qu'elle. C'était elle qui lui demandait les plus belles fleurs de Paris, et le remerciait si doucement des yeux et des lèvres, c'était d'elle qu'il se sentait rapproché par les regards des passants qui les faisaient époux ou amants...

C'était elle qui l'irritait jusqu'à l'angoisse en subissant l'admiration flirteuse de Rivière, elle qu'il eût voulu refuser à Marcel Brémontier comme à tout autre, elle qu'il ne pouvait se résoudre à donner, parce qu'il lui eût semblé, en la donnant, se meurtrir la chair et l'âme.

Et, peu à peu, tandis qu'il se prenait subitement à un charme auquel il ne voulait pas croire, la femme aimée, la femme nouvelle s'identifiait à l'enfant de jadis. Un moment était venu où La Teillais n'avait plus pu les séparer.

Longtemps, il avait nié sa défaite... et, contre l'évidence même, il avait lutté. Ce matin encore, s'acharnant à douter, il s'interdisait d'appeler du nom d'amour l'angoisse jalouse qu'il reprochait à son orgueil, à sa vanité masculine. Quand il avait su que Sylvie repoussait Marcel Brémontier, sa première impression avait été si étrange qu'il s'était demandé s'il se sentait déçu dans son désir d'échapper par l'irrévocable aux trop séduisantes chimères qu'il ne pouvait pas toujours éconduire ou délicieusement soulager dans le mal cuisant et lancinant de cette éternelle et silencieuse jalousie.

Puis — un peu malgré lui — Sylvie était restée aux Troènes... Il l'avait vue, réelle et charmante, se mouvoir à l'aise dans le cadre précieux où ses rêves avaient évoqué souvent l'image pure et délicieuse de l'épousée qu'il avait espéré y amener un jour; naïvement, comme une enfant qui s'amuse, elle s'était fait un jeu de rendre plus sensible et plus troublante l'illusion dont il craignait la douceur... Et comme jamais encore, il s'était grisé d'elle...

Oh! cette soirée d'intimité — quand François ne savait pas encore que c'était pour se garder à un autre qu'elle avait refusé Marcel Brémontier — cette soirée d'accalmie heureuse où, délivrer d'hier, on pouvait, pendant quelques moments, oublier demain... le dîner délicat et joli comme une dinette, les yeux bleus qui souriaient par-dessus la nappe fleurie, la petite voix innocente qui disait des paroles d'enfant avec des intonations câlines de femme, les bavardages insouciantes, la coquetterie subtile et ignorante d'elle-même, tout le charme indéfinissable des gestes, des regards, des frissons d'étoffes et de dentelles, dans l'atmosphère embaumée, parmi les choses claires et les reflets lumineux... Puis la petite querelle au sortir de table, l'instant où, dans la glace, il s'était vu jeune près d'elles, si jeune que, tout à coup, la folie d'un espoir l'avait exalté. Puis la lente marche à deux dans le silence du jardin, dans la moite fraîcheur de l'air où Sylvette entendait chanter les parfums... Puis l'heure où le petit sphinx avait parlé, dans l'ombre, l'heure d'émerveillement douloureux où s'était révélé dans une expansion naïve et confiante du pauvre jeune cœur trop longtemps fermé, l'être délicat et passionné que La Teillais n'avait osé pressentir qu'à peine, l'amoureuse ingénue qui avait fait du don absolu d'elle-même, le rêve unique et délicieux de sa vie... Oh! cette soirée de douceur, de vertige et d'angoisse... comme elle s'achevait triste, désolée!

Maintenant François ne songeait plus à nier. Il aimait très ardemment la fille de son ami Gabriel et toute l'ironie de sa misère et de son découragement ne parvenait pas à séparer son amour d'une impression qu'il jugeait absurde et que d'ailleurs il savait à peu près inévitable, celle d'aimer cette fois avec un cœur nouveau, d'aimer "comme jamais encore il n'avait aimé".

Il avait promis de travailler à la félicité d'un autre, de donner Sylvette à l'homme qu'elle avait choisi, si cet homme heureux se révélait digne d'un tel don. Il avait promis! Il comptait, en vérité, tenir sa promesse, mais il lui paraissait avoir pris l'engagement de se

laisser arracher le coeur, sans trop crier.

—Ah! Dieu, si je n'étais pas son tuteur! pensait-il... Si je n'étais pas son tuteur, son bon tuteur, l'homme qui ne "compte plus pour un jeune homme", parce qu'on l'a toujours considéré comme un protecteur vénérable, comme un père adoptif, contemporain du véritable père!... Je me soucierais bien de ce pauvre Brémontier... ou même de ce grotesque La Vertpilière!...

Pour les autres jeunes filles, il était un homme très brillant, très séduisant, dans toute la force de son âge, dans tout l'épanouissement de sa personnalité; il était aussi un ministre très jeune qui serait un très jeune ambassadeur; il était un parti très enviable, l'espérance d'un "beau rêve" qui pourrait être un rêve charmant.

Que de jeunes et jolis yeux l'avaient invité, tout récemment encore, à comprendre que ses attentions, ses hommages étaient une très douce flatterie et qu'on les accueillait avec un évident bon vouloir!...

Il n'avait jamais beaucoup douté — et somme toute les événements ne lui avaient pas souvent donné tort — de l'attrait de sa personne et de son esprit... Très sincèrement, avec une absolue candeur, il se disait que, de toute jeune fille, il lui eût été facile, très facile de se faire aimer... Mais de Sylvette!

Après de Sylvette que pouvait-il même tenter, sans mettre entre elle et lui de l'irréparable, sans briser ou altérer profondément leurs rapports familiers de tuteur et de pupille? En laissant soupçonner à la jeune fille l'amour tendre et enivré qui se cachait sous son attitude simplement affectueuse, il eût risqué de se rendre odieux, qui sait? — car lui voyait très certainement, sinon la mine de Bartolo, du moins l'âge d'Arnolphe... qu'il avait, d'ailleurs presque atteint — peut-être ridicule... Et cela, c'eût été horriblement stupide et douloureux!...

Tout à l'heure, quand, dans une brutalité de jaloux, il s'était à moitié trahi, il avait fallu vraiment pour que la jeune fille n'eût rien pressenti, l'ignorance absolue où elle était d'un amour dont elle n'avait jamais dû même concevoir la possibilité!...

Un attendrissement prenait soudain François au souvenir de l'abandon avec lequel Sylvette s'était appuyée à son épaule, dans l'étreinte des bras qui, d'instinct, voulaient la soutenir et la consoler et de la douceur infini de sa voix, lorsqu'elle avait dit, très bas: "Je vous aime bien..."

—Oui, c'est cela, se dit M. de La Teillais, avec une rage qui eût voulu pleurer. Moi, elle m'aime bien... L'autre, elle l'aime... Et comme elle l'aime!... Et comme elle l'aimera, quand vraiment elle connaîtra l'amour... par lui!

Il continuait de marcher dans la nuit qui fraîchissait et où se taisaient, s'atténuaient, se mouraient comme en une lassitude heureuse, les parfums tout à l'heure exaspérés... Les arbres, les allées profondes s'étaient encore assombris. Au bout de la pelouse où la lune jetait un voile clair, le petit palais se dressait, éblouissant et comme irréel... Toujours et malgré soi, François songeait à la princesse enchantée que gardaient ces blancheteurs de marbre et de lumière...

Et toujours, il voyait le sourire que le mystère de la nuit et du rêve devait mettre sur la bouche de Sylvette, la juvénile pureté de ses traits endormis dans l'encadrement blond et léger que faisaient à son visage les caprices fous de ses cheveux dénoués; le mouvement calme et régulier qui soulevait sur sa jeune poitrine la batiste et les dentelles; la candeur de ses petites mains sur le drap; l'allongement souple et harmonieux de son corps dans l'immobilité vivante du sommeil!...

Et une sorte d'épouvante, une peur physique de trop souffrir l'empêchait de rentrer, de porter sa fatigue épuisée si près de la chambre où Sylvette dormait.

V

Madame Prévost s'était montrée quelque peu saisie, lorsque Sylvie qu'elle croyait à Saint-Germain chez madame Franoy, lui était arrivée de Versailles en compagnie de M. de La Teillais; mais, sans se troubler outre mesure de l'accueil qu'une telle surprise rendait hésitant,

la jeune fille avait embrassé sa marraine avec cette petite fièvre de tendresse qui frémissait parfois dans ses baisers et, sous prétexte de se débarrasser de son chapeau, elle s'était sauvée dans sa chambre, en priant son tuteur de "tout expliquer".

M. de La Teillais fit donc de louables efforts, sinon pour expliquer, du moins pour excuser l'équipée de sa pupille:

En partant pour les Troènes, Sylvie avait obéi, comme souvent, à une impulsion de sa nature primesautière.

Triste et désemparée sous l'impression du chagrin, de la déception qu'elle avait causée à sa marraine, elle avait eu soif de dire sa détresse à un ami... Un peu froissée de l'absence prolongée d'un tuteur qui avait paru se désintéresser de sa grave décision, elle avait éprouvé le besoin de rappeler au devoir ce protecteur négligent. Puis, elle avait craint que, déçu lui-même, son tuteur n'intervint en faveur de Marcel Brémontier, et elle avait pensé qu'en prenant les devants et en lui exposant tout de suite les raisons de son refus, elle pouvait éviter l'ennui, la fatigue de nouvelles discussions... Alors, sans beaucoup réfléchir, elle était partie pour les Troènes, et La Teillais, très fâché d'abord, très mécontent, s'était laissé attendre par sa petite mine malheureuse.

Il n'avait pas voulu renvoyer la jeune fille avant de l'avoir entendue; il avait jugé bon d'encourager sa confiance, d'écouter la confiance de ses idées, de ses rêves un peu romanesques... Et, comme de ramener sa pupille à Paris, le soir même, lui avait semblé assez compliqué... Et, comme, après tout, Marie-Joséphine était avec Sylvie, et que...

L'apologie fut abondante, aimable et aussi habile en sa bonhomie indulgente, que Sylvie avait pu le désirer.

—Allons, c'est fort bien et je vois que l'enfant prodigue doit être reçu sans colère, conclut madame Prévost. Seulement, souhaitez avec moi que ce petit coup de tête ne soit pas connu et que votre pupille n'ait pas trop souvent l'occasion de vous consulter sur les mariages qu'on lui propose... sans quoi, mon cher ami, vous n'auriez bientôt plus qu'à l'épouser vous-même!

Quoique assez contrariée, madame Prévost n'avait aucunement l'intention de prendre l'aventure au tragique, et, tout de suite, elle ajouta, corrigeant la très légère ironie de ses dernières paroles:

—C'est que — même en y mettant de la bonne volonté — vous n'avez vraiment pas encore la mine d'un barbon, mon pauvre François!

Mais la moustache fauve ne s'éclaira pas et François réprima mal un mouvement d'impatience.

—Ah! je vous assure, dit-il, que je n'ai pas la moindre envie de plaisanter... Ma tâche m'effraye de plus en plus... Si j'ai donné à ma pupille une bonne marraine, je crains bien que Gabriel Régner n'ait donné à sa fille un mauvais tuteur... Tout me prouve que je n'étais pas fait pour un rôle que je remplis mal... en homme à qui manque, en effet, l'autorité de l'âge, mais aussi et surtout, je ne sais quelle gravité paternelle, quelle pondération, quelle sagesse, quelle austérité peut-être, qualités ou défauts, qui sont d'ailleurs si contrairement à ma nature que l'âge même ne me les apportera très probablement pas... Et je regrette Marcel Brémontier... plus que je ne puis dire! acheva-t-il, parfaitement sincère en cet instant.

Il s'était senti pris de tendresse pour Marcel Brémontier, chaque fois que l'indifférence de Sylvette à l'égard du jeune homme lui avait paru suffisamment prouvée, chaque fois surtout que cette indifférence lui avait semblé correspondre à une préférence marquée de Sylvette pour Fernand Rivière.

Maintenant, c'était à M. de La Vertpilière que, par un même phénomène de réaction, Marcel devrait un retour de faveur.

De ce "Vertpilière" dont il ne connaissait que le nom, François avait l'esprit hanté. Le matin, avant de partir, quand il avait retrouvé Sylvie dans la salle à manger des Troènes, il avait essayé d'obtenir sur l'heureux rival du jeune ingénieur, quelques renseignements complémentaires.

—A-t-il encore ses parents?... Qu'est sa famille?... Que fait-il lui-même?... Autre chose que des sottises, j'espère!...

Mais Sylvette avait déclaré qu'elle ne répondrait plus à aucune question.

—Mon cher tuteur, il a été entendu que nous parlerions de monsieur de la Vertpilière dans un mois... si à cette époque, je pense encore à lui, naturellement. Jusque-là, veuillez respecter nos conventions et me laisser reprendre mon équilibre.

Plus tard, dans le train qui les emportait vers Paris, François avait insisté d'un ton plus sérieux, plus sévère. Alors, doucement, avec un sourire un peu craintif, la jeune fille lui avait rappelé sa violence de la veille.

—Pour la première fois, j'ai eu peur de vous, mon tuteur... Est-ce que vous allez encore me faire ces yeux cruels... et briser mes pauvres mains?...

—Oh! Sylvette!...

Et il avait renoncé à en savoir plus. Il avait pris les pauvres mains, il les avait caressées et baisées en souriant, avec un grand désir de s'agenouiller devant elles...

—Pauvre Marcel! fit madame Prévost. Il m'eût paru si naturel, si juste que sa tendresse sincère, profonde, fût payée de retour!

—Naturel, juste, chère madame! Ah! grand Dieu! s'il suffisait d'aimer sincèrement et profondément pour être payé de retour, il y aurait de par le monde, moins d'amoureux désolés... croyez-le!

—Est-ce que vous voudriez dire par là qu'un amour très sincère et très profond soit monnaie courante?

—Non pas... seulement, je crois que votre ami Marcel n'a pas inventé le mal que peut faire une déception de ce genre... et qu'il en guérira, comme tant d'autres... à son âge!...

Madame Prévost regarda La Teillais.

—Mais, ah çà! qu'avez-vous aujourd'hui, mon cher? dit-elle. J'abonde dans votre sens et, tout aussitôt vous me contredisez... Est-ce que vous seriez de mauvaise humeur?

Il sourit:

—Un peu... Je vous demande pardon... Ce problème du mariage de Sylvie me tourmente... et je m'étais laissé séduire par l'espoir de confier bientôt ma pupille à un brave garçon connu, aimé de vous...

—Hé! mon ami, moi aussi, je m'étais leurrée de ce bel espoir!... Et je me disais, avec une simplicité qui m'étonne un peu maintenant: "Sylvie aimera Marcel..." quand je ne me disais pas: "Sylvie l'aime!..."

—Ah! elle ne l'aime pas, je puis vous le certifier!

Madame Prévost n'avait plus à ce sujet le moindre doute.

—Mais, demanda François après une légère hésitation, croyez-vous qu'elle en aime un autre?

La vieille dame reposa ses yeux sur le clair portrait de Sylvette en robe de bal.

—Tout ce que je puis vous dire, répliqua-t-elle, c'est que jusqu'à présent, rien ne m'autorise à le supposer... Mais je vous ai avoué mon impuissance à deviner les énigmes de ce sphinx blanc.

Un moment, La Teillais s'absorba... Un nom lui taquinait les lèvres... Il se leva, fit quelques pas, alla examiner d'un air d'intérêt surpris une petite statuette d'ivoire, récente acquisition de madame Prévost, et aborda un sujet étranger à Sylvette pour s'interrompre, au bout de quelques minutes et dire:

—Au fait, j'oubliais de vous demander un renseignement... pour un de mes amis... Vous connaissez monsieur de la Vertpilière?

—Monsieur de la Vertpilière? répéta madame Prévost étonnée.

—Mais oui, continuait-il avec quelque impatience, monsieur de la Vertpilière... Il s'agit de... d'un mariage pour lui... Quel homme est-ce?

—Mais, mon cher ami, je n'en sais rien... Je ne connais pas du tout ce monsieur.

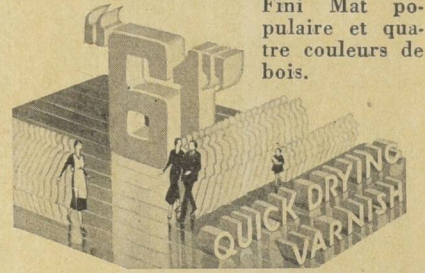
—Voyons, ce n'est pas possible, insista François, Sylvie m'a dit hier que vous le connaissiez...

—Sylvie! Eh bien! je me demande où elle a trouvé cela, par exemple! s'écria madame Prévost en souriant et sans attacher d'ailleurs grande importance à la chose. Non seulement je n'ai jamais vu votre... monsieur de la Vertpilière... mais voilà bien la première fois que j'entends prononcer son nom...

La Teillais était devenu très pâle.

—Vous m'attendez, murmura-t-il.

piétinement — le battement des talons, sans interruption, d'une foule de gens, n'abîme en rien les planchers finis au Vernis de Séchage Rapide "61"; à l'épreuve des talons, des marques et de l'eau. Vous ne pouvez glisser sur VSR "61". Entretien facile; ni frottage ni polissage; simple nettoyage ordinaire. VSR "61" protège et remet à neuf le linoléum. Dure encore plus longtemps sur meubles et boiseries que sur planchers. Se fait en Vernis Brillant, Fini Mat populaire et quatre couleurs de bois.



Quand vous aurez besoin de matériaux de peinture recommandables, souvenez-vous de ceci —

● **Planchers de couleur** — Email à Plancher "61", un beau fini couleur solide pour planchers en bois, linoléum et ciment. Durable, résistant à l'usure et à l'épreuve de l'eau.

● **Meubles et boiseries** — Email de Séchage Rapide "61", s'étendant facilement; seize charmantes couleurs et teintes qui restent en place.

● **Vernissage extérieur et de marine** — Vernis Spar de Séchage Rapide "61", un vernis super-durable qui résiste, n'importe où, à toutes les températures.

● **Les Vernis et Emaux "61"** et les Peintures Commander portent l'étiquette Pratt & Lambert; ils sont garantis donner satisfaction. Spécifiés par les architectes, employés par les peintres et en vente chez les quincailliers et marchands de couleurs. Cartes de couleurs envoyées gratis avec noms des marchands locaux PRATT & LAMBERT-Inc. 149 Courtwright Street, Fort Erie, Ontario.

PRATT & LAMBERT
PAINT AND VARNISH

UNE REVUE QUI EMBELLIT
EN VIEILLISSANT !

LE FILM

Le première revue de cinéma
canadienne-française
d'Amérique

EN MAI

60 photographies

Un roman d'amour COMPLET

Chronique illustrée spéciale sur
le cinéma français

Concours avec prix en argent

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement
au FILM, 50 cents pour 6 mois ou \$1.00
pour 1 an.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, rue de Bullion

Montréal, - - - Canada

Et, comme, frappée par le son de sa voix qui s'étranglait, la vieille dame le regardait plus attentivement, une question anxieuse dans les yeux :

— Je ne sais que croire... que comprendre, ma vieille amie, balbutia-t-il. Ce n'est pas un de mes amis, c'est Sylvie qui m'a parlé de monsieur de la Vertpilière... en m'avouant que... qu'elle l'aimait...

— Sylvie vous a dit que... !

— Qu'elle avait rencontré monsieur de la Vertpilière dans le monde et que... qu'elle l'aimait, répéta François machinalement sans trouver autre chose.

Madame Prévost suffoquait.

— Oh! c'est trop fort! s'écria-t-elle.

Et, délibérément, elle sonna :

— Dites à mademoiselle que je la prie de venir me parler, ordonna-t-elle dès que le domestique eut répondu à son appel.

Puis, retournant à La Teillais :

— Soyez un peu plus précis, mon ami, pria-t-elle. Vous voyez bien que je tombe des nues... Comment Sylvette en est-elle arrivée à vous faire cette invraisemblable confession?

— Oh! il est certain qu'elle n'est pas venue aux Troènes avec l'intention de me la faire, reprit La Teillais. Mais, en me parlant — comme je vous l'ai dit — de ses rêves d'avenir, d'un fiancé idéal qu'elle croyait aimer déjà... bien qu'elle ne l'eût encore jamais vu... elle s'est émue, troublée... troublée à tel point que j'ai pressenti son secret... Je l'ai pressée de questions... et c'est alors que je lui ai... presque arraché le nom de cet homme... de ce la Vertpilière...

Madame Prévost secoua la tête.

— Elle s'est moquée de vous, mon ami.

— Vous croyez que tout ce qu'elle m'a dit ?

— Je crois! En vérité, j'en sais que croire... mais Sylvette est tout à fait assez romanesque et surtout assez vibrante pour s'être émue en parlant du prince Charmant... et il est un fait certain, c'est que je n'ai jamais quitté cette petite... que je l'ai toujours accompagnée dans le monde et partout... et que, si elle avait vu au bal ou autre part le moindre la Vertpilière... je l'aurais vu comme elle... Nous allons d'ailleurs, savoir à quoi nous en tenir là-dessus...

Et, comme la porte s'ouvrait devant Sylvie :

— Tu me vois, ma chère enfant, très étonnée... et c'est triste, fit la vieille dame. Qu'est-ce, je te prie, que cette mauvaise plaisanterie? que cette histoire ridicule d'un monsieur de la Vertpilière que tu dis connaître et qui...

Sylvette eut un mouvement de recul dans lequel il parut que tout son être se raidissait, mais ses yeux exprimaient moins de confusion que de colère. Tout de suite, violemment, sans s'embarrasser de répondre à madame Prévost qu'elle interrompait, elle se tourna vers son tuteur :

— Ah! vous êtes gentil, vous!... Ah! on peut avoir confiance en vous... Aussi bien, j'en étais sûre, allez... très sûre... mais tout de même... dire que vous n'avez pas pu garder un secret pendant un jour!

La Teillais était très pâle toujours, d'une pâleur en quelque sorte moins ondoyante que l'instant d'avant et qui semblait avoir pris possession de son visage.

— J'avais l'intention de garder votre secret, Sylvie, répliqua-t-il froidement, mais préoccupé, inquiet, j'ai pris un prétexte plausible pour prononcer sans vous trahir, le nom que vous m'aviez confié... et c'est ainsi que j'ai pu apprendre que... monsieur de la Vertpilière n'existait pas... du moins de la connaissance de votre marraine...

— Monsieur de la Vertpilière n'existe pas, en effet, et n'a jamais existé... Marraine a raison, riposta Sylvette avec un calme étudié.

— Alors, me ferez-vous l'amitié de m'expliquer ?

La Teillais fixait durement la jeune fille.

— Que veux-tu que ton tuteur croie, ma petite? Que tu t'es moquée de lui... par boutade, comme une enfant mal élevée... ainsi que je le disais tout à l'heure... ou que tu as une arrière-pensée... et que...

Après, butée dans son ressentiment, Sylvie ne laissa pas à madame Prévost le temps d'achever sa phrase :

— Oui, j'ai voulu me moquer de lui... Je m'étais plu — sottement — à lui

faire des confidences... à lui dire... des choses... ce que je sentais, ce que je pensais... Alors, il s'est imaginé je ne sais quoi d'absurde... et comme il m'a questionnée... je lui ai répondu au hasard... oui, pour me moquer de lui!

Elle riait de ce petit rire cassé qu'elle avait eu, par moment, aux Troènes.

— La Vertpilière! c'est le village où Marie-Josèphe est née... Elle m'en parlait comme d'un paradis... et, quand j'étais petite, j'appelais *La Vertpilière* tous les pays merveilleux que j'inventais dans mes jeux... Je ne sais pas pourquoi, hier, ce nom m'est venu...

— Et, dans quel but, s'il vous plaît, vous êtes-vous moquée de moi? demanda La Teillais, sans montrer de colère, calme et comme figé dans son attitude rigide.

— Dans aucun but... pour m'amuser... pour vous faire voir des belettes dans les nuages, peut-être... vous vous rappelez? Maintenant, vous en avez vu comme les autres... Et puis surtout, parce que je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger sur le ton que vous aviez pris

— Vous ne me reconnaissez pas le droit!

Madame Prévost haussa les épaules.

— Elle déraisonne! fit-elle. Va dans ta chambre, ma petite, c'est ce que tu as de mieux à faire pour le moment.

— Je croyais, Sylvie, reprit La Teillais, que la confiance dont votre mère m'a donné la preuve et aussi la sollicitude et l'affection que je vous ai témoignées de mon mieux, m'avaient acquis le droit de prendre à cœur cette grave question de votre avenir, de votre mariage... mais je n'aime pas à m'imposer... et vous pouvez être assurée que, dorénavant, je n'interviendrai dans votre vie qu'autant que l'exigera strictement la responsabilité que j'ai assumée en devenant votre tuteur...

Sylvie avait les yeux gros de larmes, son menton tremblait, mais elle eut de la tête un petit mouvement net et impertinent :

— Vous ferez très bien... déclara-t-elle.

Puis, brusquement, elle se boucha les oreilles et, très vite, d'une voix d'enfant gâtée :

— Et maintenant, qu'on me laisse tranquille, qu'on ne me parle plus de mariage, ni de jeunes gens, ni de tout cela... J'en ai assez... j'en ai trop!... J'aimerais mieux ne me marier jamais!

Et elle se sauva dans sa chambre.

Madame Prévost regarda La Teillais.

— Eh bien? dit-elle.

— Eh bien! pour moi, la chose est claire... Oui, hier, afin d'échapper à mes questions trop précises, Sylvie m'a jeté un nom inventé... peu importe lequel... mais ce nom de hasard, mais le personnage imaginaire qu'elle appelle la Vertpilière cachent quelqu'un de très réel... quelqu'un qu'elle aime... et je crois deviner qui...

Une curiosité passa dans les yeux que madame Prévost attachait sur le tuteur de Sylvie.

— Qui donc?

— Rivière

Et comme la vieille dame ne pouvait retenir un mouvement d'incrédulité :

— Ah! j'en suis sûr, ajouta sourdement La Teillais... Et vous savez bien que ce soupçon n'est pas nouveau pour moi!

— Monsieur Rivière n'aime pas Sylvie... On ne peut même pas dire qu'il lui fait la cour... et il répète à tout venant qu'il ne veut pas se marier...

— Aussi Sylvette m'a-t-elle avoué qu'elle n'était pas certaine d'être aimée... Tout ce qu'elle m'a dit de ce prétendu la Vertpilière peut se rapporter à Rivière, tout!... Et qui donc, je vous prie, eût pu mieux que Rivière attirer l'attention de Sylvie... parmi tant de jeunes gens niais, poseurs, absurdement banals... Il est aimable, joli garçon, spirituel... Puis il a l'auréole!... Un homme de lettres, un triomphateur!... C'est lui, je vous le répète, j'en suis sûr... absolument sûr, maintenant! Et il faudra bien que Sylvie en convienne... que vous ou moi nous sachions la vérité... Et elle se trompe singulièrement si elle pense en avoir fini avec mes questions ou les vôtres...

Il parlait avec une agitation fiévreuse. Madame Prévost l'avait écouté sans l'interrompre, un peu rêveuse.

— Je vais être très franche, mon ami, dit-elle, en s'asseyant à sa place habituelle, près de la grande fenêtre d'où son regard embrassait les vertes perspectives

du parc. Oh! je vous concède que je me suis trompée... que mes conseils arrivent mal et semblent dérisoires... cependant, croyez-moi... ne vous entêtez pas à interroger Sylvette... et ne me demandez pas de l'interroger... Ce serait inutile... et maladroit! D'abord, vous savez très bien qu'elle ne répond guère que ce qu'elle veut répondre...

Et, sur une muette protestation de La Teillais :

— Je la connais beaucoup mieux que vous, mon cher François!... Elle ne se laissera pas prendre de court une seconde fois et ne vous dira rien, si elle est décidée à ne vous rien dire... Elle est très énervée... vous aussi... mais oui, mon ami, vous aussi... Votre intervention n'aboutirait qu'à une querelle... à un nouveau malentendu... Je serais bien étonnée que Sylvette aimât Fernand Rivière... mais, en admettant qu'elle l'aime... que nous importe d'être fixés sur ce point aujourd'hui ou dans quelques jours?

Vous ne redoutez pas, je suppose, que Rivière complot le coup de l'enlèvement en automobile?... ça ne lui ressemblerait aucunement... Et d'ailleurs, nous partons vendredi prochain! Quand Sylvette et lui se rencontreront-ils? Pas avant l'hiver prochain peut-être... Alors? Votre pupille vous a manqué très gravement... elle a oublié que vous avez droit non seulement à son respect, mais à sa reconnaissance... Je compte la chapitrer d'importance et lui faire comprendre le ridicule de sa conduite... mais je préférerais ne point discuter pour le moment la véracité des explications qu'elle nous a données tout à l'heure et attendre pour en solliciter d'autres une occasion plus favorable... A Villers, quand nous serons tous rentrés dans le calme, quand l'intimité des vacances aura rapproché Sylvette de sa vieille marraine, je pourrai mieux pénétrer le secret de cette petite âme farouche... à moins que d'ici là, il ne se soit livré de soi-même... Ne pensez-vous pas que j'obtiendrais beaucoup plus ainsi qu'en cassant les vitres?...

La Teillais eut un geste qui voulait être insouciant et qui n'était que découragé.

— Obéissez à votre cœur maternel, mon amie, dit-il, je m'en remets à lui... et à vous... Cette enfant me peine et me déconcerte... Vous la comprenez sans doute mieux que moi... Dieu sait que j'étais prêt à faire beaucoup pour elle! mais elle m'échappe... Je vous la confie donc plus complètement, plus aveuglément que jamais... seulement, si elle veut épouser Rivière, il faudra qu'elle attende sa majorité... Jamais je ne donnerai mon consentement à son mariage avec un homme dont je méprise le caractère... un cabotin de lettres... sans aucune valeur morale... aussi sec et égoïste que vaniteux et dépravé.

— Et vous aurez bien raison... mais on ne vous le demandera pas, votre consentement, soyez tranquille!

M. de La Teillais ne reparut à l'hôtel de la rue Alfred-de-Vigny que plusieurs jours après, la veille du départ; madame Prévost l'avait invité à dîner.

Sylvie lui adressa, en présence de sa marraine, quelques excuses très humbles, quoique un peu vagues, et fit ensuite de visibles efforts pour reprendre le ton d'autrefois, pour renouer l'entente affectueuse qui s'était brisée aux Troènes.

Mais François ne semblait guère disposé à servir ce grand désir, naïvement indiqué, d'une réconciliation plus complète. Sylvie ne lui connaissait pas cette voix de froideur, ces yeux sans sourires... Il ne parlait à sa pupille que pour lui répondre, lorsqu'elle l'avait directement interpellé, et la courtoisie glacée de ses répliques paraissait à la jeune fille plus décourageante qu'un mécontentement, une rancune nettement exprimés. L'homme du monde jugeait séant d'oublier; le tuteur, l'ami ne pardonnait pas.

M. de La Teillais se montrait d'ailleurs, aussi aimable et communicatif avec madame Prévost qu'il se faisait pour Sylvie, raide et sobre de paroles.

Dans la soirée, la vieille dame lui demanda s'il comptait quitter Paris bientôt et quels étaient pour l'été ses projets les plus récents... Il en avait changé déjà plus d'une fois.

— Je ne quitterai Paris que dans quelques jours, dit-il...

— Vous attendez votre rosette? fit gentiment Sylvie.

— Ma rosette peut se passer de moi... j'ai des affaires à terminer, voilà tout!

— Eh bien, quand vos affaires seront terminées, vous devriez nous donner une quinzaine, reprit cordialement madame Prévost. Vous savez que vous avez une chambre toute prête à la Villa des Tournelles... Et vous pourriez trouveriez en famille! Je n'aurai pas, cet été, d'autres hôtes que vos cousins Gustave Morin et leurs trois garçons... Tout ce monde part demain avec nous.

Assise dans une pose câline, Sylvette avait appuyé la tête sur l'épaule de madame Prévost; elle se pencha et, très doucement, comme tout bas, elle baisa la main de sa marraine...

— Je vous remercie infiniment, chère madame, répondit La Teillais. Je ne sais si je pourrai profiter cet été de votre adorable hospitalité de Villers... un de mes meilleurs souvenirs! mais, en tout cas, j'irai vous serrer la main avant de m'embarquer... à la fin du mois, je pense... L'Alcyon m'attend au Havre... pour une petite croisière de repos... un voyage très vague, dont je n'ai encore ni déterminé le but, ni fixé la durée... Il y a longtemps que je rêve cela...

Quelque chose de doux et de gai passa comme un rayon de soleil sur le visage tout à l'heure assombri de Sylvette.

Et moi donc! s'écria-t-elle comme malgré elle, prise, fascinée par les délices de la perspective entrevue. Oh! mon tuteur, si... si vous m'emmeniez... je serais contente!... Voulez-vous? Je me ferais toute petite... n'est-ce pas, marraine?...

— Mais, ma pauvre mignonne, c'est impossible! fit madame Prévost qui souriait en caressant les beaux cheveux blonds...

— Et puis, je n'emmènerai personne, trancha La Teillais sans sourire... Ce n'est pas uniquement de repos que j'ai besoin, c'est de paix... et de solitude.

Sylvie n'insista pas. Elle reprit sur l'épaule de madame Prévost la place qu'elle avait quittée, en murmurant très bas :

— Vous n'êtes pas gentil... voilà tout!

Il n'y eut pas d'adieux, ce soir-là. La Teillais devait se trouver le lendemain à la gare. Mais un incident banal, une de ces choses bêtes qui se mêlent parfois de notre vie, l'empêcha de partir de chez lui à l'heure voulue. Il eut beau brûler le pavé, faire bon marché de l'existence d'un certain nombre de ses concitoyens et risquer une contravention... quand il arriva à la gare, le train n'était plus là.

Alors, bien qu'il se sentit le cœur serré, bien que Paris lui parût morne et vide, bien qu'il eût cette impression de ne plus savoir que faire de ses pensées, de ses pas, de sa vie, il se dit :

« J'aime mieux cela! »

Et il écrivit à madame Prévost pour lui exprimer ses excuses et ses regrets.

La lettre se terminait ainsi, après une formule de tendre respect : « Cordiales amitiés à votre entourage. »

« Allons, pensa Sylvette, lorsqu'elle eut déchiffré ce très court billet, il me met dans le tas des Gustave Morin! »

Une dizaine de jours plus tard, à la fin de l'après-midi, M. de La Teillais arriva, sans être attendu, à la villa des Tournelles.

Il devait prendre la mer, le lendemain.

VI

Comme on allait se mettre à table, le petit François Morin se mêla au groupe des grandes personnes et, les bras derrière le dos, la bouche plissée, le nez dédaigneux, examina la rosette menue qui fleurissait, depuis trois jours, la boutonnière de M. de La Teillais.

— C'est le ministre qui te l'a donnée? demanda-t-il gravement du haut de ses onz ans.

— Oui... c'est le ministre.

— Dis donc, parrain... tu te rappelles? ajouta l'enfant avec un clignement de ses yeux souriants.

— Je me rappelle?... non... Qu'est-ce qu'il faut que je me rappelle, mon bonhomme ?

— Tu te rappelles... une fois, au Vésinet, tu m'as dit que, comme j'étais ton filleul, ce serait moi qui te mettrais ta rosette... Alors, je t'en ai acheté une... une bien plus chic... Regarde!

M. de La Teillais ne se rappela qu'assez vaguement, mais il embrassa son filleul et admira l'énorme bouton rouge qui lui était offert.

—C'est magnifique! Mais tu aurais dû attendre que je sois grand-officier... au moins! pour me donner ce disque-là! fit-il en riant de bon coeur... Tu veux donc que je fasse retourner les passants?

—Oui...
—Très bien, alors... je m'exécute!
Il fit glisser hors de sa boutonnière la rosette méprisée et prit celle que le petit garçon lui tendait d'un air de triomphe.

Debout, à quelques pas, Sylvie regardait sans mot dire, les mains nerveuses.

Oh! s'écria-t-elle tout à coup dans un cri timide et désolé et comme avec une honte de cette déception un peu enfantine qui ne pouvait plus se contenir, j'en avais une aussi, moi... depuis bien plus longtemps!

Le petit François se gendarma :
—Il fallait en parler plus tôt!

—Mais je ne savais pas... j'attendais...

Elle n'acheva pas... et l'on ne sut jamais ce qu'elle avait attendu.

—Et puis d'abord, je suis son filleul!

Sylvie ne chercha pas à opposer ses propres titres à ce droit hautement proclamé. Elle se tut.

M. de La Teillais la regarda. Tout à l'heure, en arrivant, quand, très entouré, très félicité, un peu étourdi, il l'avait cherchée, il avait rencontré tout de suite deux yeux brillants dans un visage pâle... Il avait pensé: "Comme elle a mauvaise mine... on dirait qu'elle a maigri!" Et il avait éprouvé ce désir de lui être doux, de lui épargner toute peine qui avait pu vaincre sa jalousie aux Troènes, lorsqu'il avait vu la jeune fille pleurer...

—Tu es mon filleul... mais Sylvie est ma pupille! remarqua-t-il, tandis que, glissant sur le blanc visage, ses yeux revenaient au petit François.

—Filleul, c'est plus que pupille! déclara péremptoirement celui-ci.

—Filleul est peut-être plus que pupille, oui... reprit La Teillais. Mais, vois-tu, mon garçon, *ma* est toujours plus que *mon*... et *mon*... doit toujours s'incliner devant *ma*. Ça, c'est la politesse française! Alors, voici ce que nous allons faire — Comme tu es un homme, tu céderas gentiment ton tour à Sylvie... Je mettrai sa rosette ce soir... et la tienne demain!... Est-ce entendu?

—Tu la mettras demain pour commander ton yacht? ajouta François réjoui.

—Justement... On me prendra pour un amiral!

L'enfant se tourna vers Sylvie:

—Va... je te permets... parce que tu es une fille, conclut-il, bon prince.

Alors mademoiselle Régner s'approcha et, de ses doigts agiles, passa dans la boutonnière dépouillée sa rosette à elle, toute petite, la plus fine et la plus gentille qui fût. Il y avait six semaines, qu'escortée de Marie-Joséphine, elle l'avait choisie rue de la Paix — fière d'avoir découvert ce modèle précieux et mignon — et qu'elle la gardait sans en rien dire... attendant le moment opportun.

—Merci, ma chère enfant, fit simplement M. de La Teillais. Me voici trois fois décoré, par mon ministre, par mon filleul et par ma pupille!

—Alors, offrez-moi votre bras et allons arroser votre gloire, fit gaiement madame Prévost. Nous dînerons au champagne en votre honneur!

Maintenant, assise à table, entre Pierre et Jacques Morin qu'elle dominait, l'un de deux ans, l'autre de quelques mois, et avec qui elle était en excellente camaraderie, Sylvie riait et causait, les yeux plus brillants encore, mais le visage rose...

Et, agacé, vaguement chagrin de la voir aussi puérilement gaie, aussi extrêmement jeune que ces deux adolescents dont elle était la contemporaine, il se dit: "Je m'étais trompé... elle n'a pas maigri... elle a très bonne mine... et je ne suis qu'un sot de m'être apitoyé."

Un éclat de rire partit, étincelant et prompt, et s'égreña, se répandit comme une fusée, bientôt renforcé par le rire plus lourd, mais très franc et très sincère de M. Morin.

—Vous voyez François, nous sommes tous joyeux... voire même un peu fous, à la villa des Tourelles... remarqua madame Morin.

—Nous avons laissé à Paris toutes les choses maussades et vivons en bonnes gens, heureux de vivre! ajouta madame Prévost.

—Madame? cria Jacques Morin du bout de la table. Est-ce que vous permet-

triez à Sylvette... pour demain... si François permettait?

—François est le grand maître et, s'il permettait, je ne m'insurgerais certainement pas contre son opinion, répondit madame Prévost, mais je suis tranquille, il ne permettra pas.

—On peut essayer toujours... Dis donc, François?

Sylvette protesta.

—Je ne veux pas qu'on demande... Mairaine a dit non, c'est non.

—Mais, puisque votre marraine dit que si votre tuteur...

M. de La Teillais demanda de quoi il s'agissait.

—Nous allons demain déjeuner à Ouistreham, Pierre et moi... en vélo naturellement... Sylvette voulait venir avec nous... mais madame Prévost a trouvé que ce ne serait pas convenable...

—Ni convenable... ni prudent, appuya la vieille dame. Sylvette n'est pas une virtuose de la bécane... et je ne me soucie aucunement de la confier à ses chevaliers casse-cou!

—Et puis, murmura Sylvie avec une impatience sourde, j'ai pris mon parti de rester... alors...

—Vous n'êtes qu'une lâcheuse, glapit Jacques. C'est très mal... voilà que vous canez... Je sais pourquoi, très chère!...

Sylvie lui administra sous la table un petit coup de pied rageur. Mais, très taquin, et sans paraître s'aviser du malaise de la jeune fille, Pierre renchérit aussitôt:

—Moi aussi, je sais pourquoi... Sylvette a peur qu'en son absence, l'Attelage ne prenne le mors aux dents... Villers sans elle!... Quelle douleur! O mon Ferdinand!

—Qu'est-ce que c'est que ça, l'Attelage? questionna La Teillais.

—Expliquez, Sylvette... expliquez à votre tuteur!...

—Oh! c'est une aimable et spirituelle plaisanterie de mes fils, fit madame Morin.

Très froids, très muets, les yeux de M. de La Teillais s'étaient posés sur Sylvette.

Ils interrogeaient sans bienveillance aucune.

Alors, poussée à bout, irritée, énervée sous ce regard de juge prêt à l'injustice, la jeune fille se redressa et répondit comme en un défi.

—Monsieur Rivière et Gaston Berthier qui sont à Deauville viennent quelquefois voir monsieur Rochet et un autre jeune homme qui sont ici... et comme ils ont tous l'air de faire des frais pour me plaire, Jacques dit que "j'attelle à quatre..." voilà!

—Jacques est un garçon mal élevé qui abuse de la gentillesse et de la patience de sa petite amie, fit M. Morin, un peu mécontent.

François regardait toujours sa pupille.

—Mes compliments! dit-il en s'inclinant légèrement.

Puis, très vite, se tournant vers madame Prévost, il parla d'autre chose.

Sylvie servit le café dans le salon. On ne pouvait songer à passer, comme d'habitude, la soirée sur la terrasse.

Une pluie fine tombait, grêlant de points mouvants les flaquees laissées par la mer encore lointaine. Le ciel très bas, d'un gris de plomb, ajouré par endroits de déchirures livides, écrasait l'horizon où l'eau semblait immobile et presque noire...

Pierre et Jacques qui devaient partir le lendemain à six heures et qui ne voulaient pas admettre que la pluie pût contrecarrer leurs projets, étaient allés visiter leurs bicyclettes et, au bout d'un moment, le petit François qu'ils avaient tout d'abord renvoyé, les avait rejoints, sous la protection de son père.

—Je crains bien pour ces pauvres enfants que la promenade ne soit noyée! Quel temps! fit madame Prévost en ramenant autour d'elle son écharpe de filet... Vous devriez nous rester demain, François... ou en tout cas, ce soir?

Mais La Teillais ne se laissa pas convaincre.

—Impossible, chère madame... mes ordres sont donnés... L'Alcyon vient me prendre à Trouville... Nous nous en irons demain avec le flot... Et ce soir j'ai rendez-vous aux Roches-Noires avec Daublet... J'ai commandé une voiture pour dix heures.

—Et vous nous quittez comme cela pour combien de temps? demanda ma-

Lucie est donc charmante dans son nouvel habit d'amazone!

Oui — mais son sourire la rend encore plus charmante — grâce à ses belles dents.



“Mes dents sont plus blanches,
mon haleine plus douce,
depuis que j'emploie
la Colgate”

LA Colgate communique aux dents un brillant sans égal parce qu'elle contient le même poli détersif que les dentistes emploient et recommandent. Sa délicieuse et rafraîchissante saveur adoucit l'haleine. Cela seul justifie l'usage de la Colgate, mais elle est, en outre, *très économique*! Un gros tube ne coûte que 25c. Les autorités dentaires sont d'avis qu'aucun dentifrice ne peut faire plus que nettoyer les dents. La Colgate nettoiera et fera briller vos dents — aussi bien, sinon mieux, que les plus dispendieuses pâtes à dents. Et, sa saveur agréable, rafraîchissante laissera votre haleine douce. Alors, pourquoi payer plus de 25c — le prix de la Colgate? Achetez-en un tube aujourd'hui. Essayez-la toute une semaine. Et puis voyez comme vos dents sont plus blanches, votre haleine plus douce.

25c



Fabriquée au Canada

Quelques hommages littéraires à Dame Nicotine

Depuis le jour où Sir John Hawkins, Ralph Lane, gouverneur de la Virginie, Sir Francis Drake et Sir Walter Raleigh introduisirent et popularisèrent l'usage du tabac à fumer en Angleterre, les écrivains et les artistes n'ont cessé d'en chanter les louanges.

Pourtant, à l'époque, le tabac eut ses détracteurs. L'un d'eux fut même le propre roi d'Angleterre, Jacques Ier, qui aurait dit que jamais il ne se servirait de sa bouche "comme une cheminée". Mais, en dépit même de ces préjugés royaux, le tabac devint vite très populaire en Angleterre comme dans toute l'Europe. Poètes, prosateurs, philosophes, du seizième siècle jusqu'à nos jours, en vantèrent presque tous les bienfaits.

Nos écrivains modernes ne sont pas en reste avec leurs confrères du passé. N'est-ce pas Sir James Barrie qui écrivit cette pièce intitulée: "Dame Nicotine", dont on peut dire que c'est un morceau classique en son genre.

Rudyard Kipling, le plus célèbre écrivain de tout l'Empire britannique, a consacré quelques vers fameux au cigare. Nous en connaissons quelques-uns qui finissent ainsi et que tous nos lecteurs comprendront: *A woman is only a woman, but a good cigar is a smoke*. Cela n'est peut-être pas très flatteur pour la femme, mais c'est très gentil pour le tabac!

Dans "La Montagne Magique", le grand oeuvre de l'écrivain allemand Thomas Mann, qui vient justement d'être traduit en français, nous lisons ce qui suit sur le cigare:

"Avec un bon cigare en bouche, tout homme est parfaitement heureux et à l'abri de tout. C'est comme de s'étendre sur la plage. Quand vous êtes ainsi couché sur le sable fin d'une plage, le chapeau ramené sur les yeux et les membres réchauffés par un bon soleil, vous ne désirez rien de plus au monde. Votre bonheur est aussi parfait que peut l'être un bonheur humain. Il en est ainsi de l'homme qui fume un bon cigare."

dame Morin qui, jamais inoccupée, connaissait quelque chose de blanc.

—Quinze jours... un mois... je ne sais pas.

—Quand votre congé expire-t-il?

—Je compte me rembarquer au plus tard, le 15 octobre...

—C'est trop court, soupira madame Prévost.

—J'aurai passé plus de quatre mois en Europe, madame...

—Oui, mais après avoir passé une trentaine de mois là-bas, reprit madame Morin.

—On ne reste pas toujours aussi longtemps sans revenir...

—Et puis, vous serez peut-être envoyé ailleurs... qui sait?

—Oh! tout est possible.

—Vous préféreriez garder le Japon?

—Oui, je crois, mais, après tout, vous savez... ça m'est égal!

—Quel extrême détachement!

Madame Morin s'arrêta de coudre et, l'aiguille en l'air, regarda plus attentivement son cousin.

—Je vous trouve drôle, ce soir, dit-elle... Est-ce que vous avez des raisons de... craindre... des raisons, enfin, d'être découragé?

Mais La Teillais souriait.

—Pas du tout... au contraire... vous voyez bien.

D'un coup d'oeil assez ironique, il désignait sa rosette que Sylvie lui avait donnée.

—D'ailleurs, j'ai pour principe de m'abandonner à la force des circonstances et de ne me préoccuper de l'avenir que dans une très faible mesure... et quand je ne puis absolument pas me dispenser de cet ennui... Non, je ne suis pas découragé... Peut-être serait-il juste et normal qu'après m'avoir tant et si longtemps souri la destinée me fit moins aimable mine pour accorder ses grâces à quelque autre élu... Mais c'est à elle d'en décider, non à moi... Il fait, ce soir un temps hideux... triste et sale à pleurer... L'Alcyon est prêt à partir... il partira demain!... Tant mieux si le soleil brille!... Mais si la pluie tombe encore, nous nous inclinerons — avec un peu de tristesse au coeur, sans oublier que le soleil ne peut pas toujours briller... ni briller toujours pour tout le monde.

—C'est très mélancolique, ce que vous dites là.

—C'est très ridicule surtout... et n'a ni queue ni tête.

—Moi, je crois qu'il fera beau demain, insinua timidement Sylvette... Vous savez bien qu'ou l'Alcyon passe la mer doit être douce et bleue... toujours.

—Oh! cela, c'est la légende, ma chère!... tenez, admirez cette mer douce et bleue!

La Teillais s'approcha de la fenêtre ouverte. La mer montait... A la clarté incertaine qui tombait du ciel ou s'épanchait, venant de la côte, on la voyait s'avancer en courtes lames, grise, hérissée et comme avec un air de méchanceté haïneuse...

Sans prendre garde à Sylvie qui l'avait suivi, La Teillais s'était penché sur l'appui, ses yeux indifférents glissant sur les choses. La grande clameur sourde leur emplissait les oreilles de son bruit d'infinité, les séparant soudain de la paix du salon où, calmes et claires, les voix de madame Prévost et de madame Morin se répondaient.

—Mon tuteur... commença tout à coup la jeune fille, je voudrais... vous demander...

Elle s'arrêta:

La Teillais l'interrogea des yeux seulement.

—Vous m'avez déjà dit un jour que vous ne vouliez pas... mais... il me semble que ce n'est pas si impossible... Je voudrais... je voudrais tant que vous m'emmeniez...

Elle parlait craintivement...

Le regard de François s'appuya, plus direct et plus lourd, sur elle:

—Pourquoi?

Elle essaya de sourire.

—Mais... parce que cela m'amuserait.

—Oui... mais moi, ce ne m'amuserait pas, riposta-t-il presque durement. Et puis, il y a des choses dont vous devriez vous rendre compte... Je ne sais pas qu'il soit dans les usages du monde où vous vivez qu'une jeune fille voyage en tête à tête avec un homme... même aussi vieux que moi!

—Oh! ce n'est pas une question d'âge, vous...

—Je suis votre tuteur... c'est entendu... Néanmoins, je persiste à croire que vous serez beaucoup plus à votre place ici, avec madame Prévost, que sur l'Alcyon avec moi...

Elle murmura très bas, les dents serrées:

—Vous aurez des amis avec vous...

—Je pensais vous avoir confié que je désirais être seul...

—Je veux dire que... vous en rencontrerez peut-être... en route...

—?

—Sur d'autres yachts...

—C'est possible... La terre est petite...

La mer aussi... On se rencontre partout...

Vous voyez bien que vous avez rencontré à Villers des amis... sur lesquels vous ne sembliez pas non plus compter...

Sylvie eut, pour relever ses cheveux lourds à son front, un mouvement d'extrême lassitude.

—Oh! mon tuteur... je vois que vous êtes mécontent à cause de... que vous croyez que... Jacques a parlé comme un enfant...

—Mais, sauf un mot... pas très drôle, Jacques n'a rien dit qui fût bien nouveau pour moi... Vous oubliez que je connais... l'Attelage... que je l'ai vu... chez madame de Miramon... tenez, le jour même de mon arrivée...

—Oui, mais... vous vous imaginez... des choses... Vous croyez... j'aimerais à vous dire...

Devant ce mauvais vouloir évident, elle ne trouvait pas ses mots, elle se sentait sottée et maladroite... Elle secoua la tête d'un air d'agacement découragé.

—Il vaut mieux ne pas discuter ce soir, conclut-elle, j'aurai toujours tort...

—Et ce sera ma faute, n'est-ce pas?

—Je ne dis pas cela... mais vous m'en voulez toujours... alors...

—Je vous en veux, moi?

—Oui... je le sais... depuis les Troènes... Vous avez pensé... je vous ai laissé croire que j'avais joué une sorte... de comédie et...

—Oh! je n'en ai rien cru... je puis vous l'assurer...

Elle eut un cri étouffé.

—Mais alors!

—Alors, j'aurais bien tort de vous en vouloir, n'est-il pas vrai?... Aussi, je vous répète que je ne vous en veux pas...

Vous êtes une petite coquette... je ne l'ignorais pas non plus... et d'ailleurs, vous m'avez très franchement avoué ce péché mignon...

—Vous allez prendre froid, gronda la voix de M. Morin.

François se redressa et ferma la fenêtre.

—Vous avez raison, dit-il.

Et il revint au centre de la pièce.

Les garçons étaient rentrés, apportant, pour les montrer à leur cousin, les photographies qu'ils avaient prises sur la côte.

La conversation s'anima, se diversifia, très familière.

Sylvette s'était assise devant le métier de sa marraine, et y travaillait sans mot dire, les yeux baissés sur le canevas tramé de soie où ses doigts actifs piquaient des points.

Quand La Teillais, averti depuis quelques instants de l'arrivée de la voiture, se leva pour partir, elle abandonna son ouvrage et se joignit au groupe qui s'était formé autour du voyageur et l'accompagnait insensiblement vers le vestibule.

Les gestes, les voix se mêlaient dans la confusion du dernier instant... Des paroles se pressaient, oubliées jusque-là et qui devaient être dites... des questions qui devaient être posées et avoir leurs brèves réponses...

Madame Prévost, madame Morin et le petit François retenu par sa mère, s'étaient arrêtés sur le seuil du salon.

Avant de franchir la porte déjà ouverte de la villa, M. de la Teillais les salua en souriant. Sylvette était près de lui, un peu frissonnante à l'air humide du dehors... Il lui fit remarquer qu'elle était imprudente... puis, très vite, un "au revoir" aux lèvres, il lui tendit la main, comme il venait de la tendre à ses cousins, mais, pour la première fois, il ne vit pas ou ne parut pas voir l'attente — si timide, si légèrement indiquée, ce soir-là — de la caresse coutumière... Alors, brusquement et comme poussées par une force profonde, deux larmes jaillirent des yeux de la jeune fille... de ces larmes lourdes et solitaires que rarement d'autres larmes suivent, qui restent cachées dans

les cils et dont il semble qu'on garde les paupières brûlées...

Le vestibule n'était pas très clair... Sylvie pensa que personne n'avait pu les voir couler... Elle entra dans le salon et, gagnant machinalement la fenêtre, elle appuya son front contre la vitre... Il y avait derrière elle de la lumière et du bruit, mais l'absorbement où elle était plongée l'enveloppait de silence et d'obscurité. Un long moment, elle demeura ainsi, puis, sur un éclat de la voix un peu rauque de Jacques Morin, elle se retourna, arrangea ses cheveux d'un mouvement instinctif et rejoignit les deux jeunes gens qui jouaient aux échecs et qui, pour ne pas en perdre l'habitude, essayaient de convaincre le petit François de l'inopportunité de sa présence auprès d'eux.

Elle souriait d'un petit rire qui lui était très particulier et qui portait en quelque sorte la marque d'un des traits essentiels de son caractère: la sincérité dans la décision.

—Pourquoi le renvoyez-vous toujours, ce pauvre gosse? fit-elle. C'est méchant!... Et puis, vous êtes assommants avec vos échecs... Moi, j'ai envie de m'amuser...

Jacques et Pierre s'étaient levés avec empressement:

—Amusons-nous, Sylvette... Les échecs, c'est un pis-aller...

—Nous avons le temps de faire une charade avant le couvre-feu... Voulez-vous?... au moins, François et moi, nous en serons... Tenez, un mot très drôle...

Et susurrant dans l'oreille de Jacques:

—Attelage!

—Oh! chic! s'écria François qui avait saisi... et battait des mains.

Et les autres approuvèrent.

Les charades, c'était la grande ressource des jours de pluie; la jeune troupe y apportait, Sylvette en tête, beaucoup d'entrain et de fantaisie.

Il n'y avait pas de trace de larmes sur le visage de mademoiselle Régnier. Elle parlait, elle riait, se dépensait, faisait le régisseur, distribuait les rôles, composait les costumes...

On joua *Age*... et elle fut une vieille maîtresse d'école à lunettes qui enseignait l'alphabet à trois *bébés* burlesques, habillés de blanc et ceinturés de bleu.

On joua *Tell*... et, tandis que, sous les yeux féroces de Pierre qui représentait le tyran autrichien, Jacques qui représentait le héros suisse, visait une pomme sur la tête du petit François, elle fut la mère tremblante et désolée de l'enfant menacée...

On joua *Age*, et, drapée de mousseline, couronnée de roses, une fleur à la main, elle fut parmi les quatre âges de la vie, une délicieuse, une radieuse Jeunesse.

On joua *Attelage*, et quand, vêtue pour figurer Fernand Rivière du complet de flanelle bleue qu'elle avait emprunté à Jacques, elle fit son entrée, avec ses trois amis, ayant comme eux le monocle à l'oeil et la cigarette aux lèvres, elle était si gentille et si drôle, que madame Prévost ne put s'empêcher de rire et ne trouva pas le courage de gronder...

La charade finie, les spectateurs se levèrent donnant le signal de la retraite, et Sylvette, élégante et correcte dans ses vêtements masculins, prit gravement congé d'eux, avec l'attitude, les manières et le ton de l'auteur du *Bluff*.

—Quel bout-en-train que cette Sylvette! s'écria madame Morin qui riait et s'amusaient elle-même comme un enfant.

—Ça me repose de n'être plus Sylvette Régnier, déclara la jeune fille. J'en suis lasse, si lasse quelquefois de cette pauvre Sylvette!

—Je vous trouve difficile, remarqua M. Morin en souriant.

Alors elle eut, sous sa casquette anglaise, une grimace de gamine.

—On n'est jamais content... ni surtout, contente... n'est-ce pas? dit-elle.

VII

Cependant, tandis que la voiture roulait le long de la côte avec un bruit de sonnaillies, M. de la Teillais songeait... Et toujours il lui semblait voir deux grosses larmes, immobiles et brillantes... Ces larmes le hantaient comme une mauvaise action qu'il eût commise. Pauvres larmes jeunes et tendres qui n'avaient pas su se contenir et que les grands yeux fiers avaient voulu garder secrètes!

Un jour, violemment émue par le danger que son tuteur venait de courir, Syl-

vette lui avait dit: "Je n'ai plus que vous!"

Elle n'avait plus que lui, elle comptait sur lui, fermement, avec une confiance touchante... Et voilà qu'au moment où, peut-être, elle espérait de son protecteur légal, de son grand ami, la sollicitude nouvelle, l'aide plus délicate qui lui avait été promise, elle s'était sentie repoussée durement.

Elle avait paru étonnée, si douloureusement étonnée! Elle avait eu un regard d'enfant triste, le regard des enfants câlins lorsqu'on les brusque... Ah! chérie! chérie, aurais-tu été heureuse et consolée, si quelqu'un, quelqu'un de très pitoyable et de très aimant, les avait devinées tes larmes et les avait essuyées, les avait bues, en les baisant, sur tes chers yeux navrés?...

M. de La Teillais appuyait ses lèvres sur les paupières humides, il en sentait la douceur frémissante... et ses tempes battaient à coups sourds comme aux jours de fièvre.

—C'est Rivière qu'elle aime, se répétait-il... c'est Rivière... ou alors, c'est... c'est...

Sa pensée s'affolait dans l'achèvement de la phrase.

Il y avait quelques jours déjà que, pour la première fois, cette idée, une idée si étrange en vérité, l'avait effleuré... Il l'avait chassée, mais elle était revenue.

A de certains moments, elle s'installait dans son cerveau qu'elle énervait d'un travail sans cesse recommencé qui consistait à réunir des faits, des paroles, des souvenirs nets ou imprécis et à les retourner et à les presser de cent manières et à en ressasser indéfiniment le sens vrai ou supposé, dans le vain désir d'arracher à ces vagues indices, une certitude qu'ils étaient impuissants à donner.

La Teillais pouvait railler l'idée cruelle et douce, il ne pouvait lui échapper.

Voici qu'elle l'emportait; entraînait par elle, il perdait pied dans un océan de délices... Puis il se reprenait, il heurtait la terre, et il se reprochait cette ivresse d'espoir comme une aberration de sa fatuité d'homme souvent aimé.

C'est qu'il s'était vraiment complu dans le ridicule de se croire "irrésistible", de se croire né pour inspirer l'amour comme il était né pour l'éprouver; c'est que, de cette aveugle confiance en lui-même, il s'était fait une foi... et peut-être une force qui l'accablait maintenant. Aujourd'hui comme hier, comme toujours, fût-ce contre toute évidence, le "beau La Teillais" devait oublier qu'aux yeux de Sylvette, il ne pouvait être qu'un "bon tuteur..."

Sylvette l'aimer, lui! l'aimer d'amour! quelle folie!

Et d'ailleurs l'eût-elle aimé — par une fantaisie ou une illusion de son imagination chimérique — eût-elle un moment rêvé, coquette et curieuse, une conquête que, peut-être, elle avait crue difficile... Est-ce qu'il avait le droit, lui, le tuteur, le guide responsable, de profiter d'un caprice de petite fille romanesque pour lier ses trente-huit ans à la merveilleuse jeunesse, à la pureté de fleur, à la fraîcheur d'aurore de l'enfant qu'il adorait? ...Car il avait vingt ans de plus qu'elle! Quand elle était venue au monde, lui, déjà était un homme... Pendant les années qui avaient suivi et qui n'avaient été pour elle qu'une attente ingénue de la vie, lui avait vécu... et plutôt mal que bien!

François se rappelait la lettre suprême de Gabriel Régner, la lettre naïve et désespérée qui lui donnait Sylvie... mais tout alors était bien différent! Comment identifier la petite orpheline du Clos-Belloy, si seule, si abandonnée à la femme attirante et désirable, qu'aimait Marcel Brémontier!

Le temps des demi-sincérités était loin! ...Marcel Brémontier, c'était l'homme à qui Gabriel eût été heureux de confier Sylvette, le fils qu'il eût chéri... Marcel Brémontier, c'était Gabriel à vingt-cinq ans, un Gabriel plus énergique, plus mâle, la même douceur, la même délicatesse, alliées à une volonté plus sûre, dans une enveloppe plus robuste. Madame Prévost avait raison... Il eût été naturel et juste que Sylvette aimât Marcel...

En arrivant à l'hôtel des Roches-Noires, La Teillais trouva Daublet qui l'attendait depuis un moment et qui l'emmena au Casino; mais il prétextait une grande fatigue pour rentrer de bonne heure.

Son désir d'isolement, de fuite, s'exaspérait.

Madame Prévost n'avait encore obtenu de Sylvie aucune confiance, il le savait par quelques mots échangés en hâte avec sa vieille amie et, loin de rechercher un entretien plus complet, il s'était refusé à prolonger de vingt-quatre heures son passage à la villa des Tourelles.

Il se savait si nerveux, si indécis, si peu maître de soi, qu'il lui eût été impossible de parler de Sylvie raisonnablement, en "bon tuteur", d'envisager de sang-froid, dans une conversation sérieuse, l'éventualité de son mariage avec un autre... Puis il avait craint de se trahir ou de livrer volontairement à madame Prévost un secret dont il eût aussitôt regretté l'aveu.

Il lui fallait partir... Peut-être, dans cette paix toute spéciale de la vie entre ciel et mer, recouvrerait-il, avec le calme et l'équilibre perdus, une notion plus saine des choses...

Trop de pensées contradictoires le ballottaient de l'extrême joie à la désespérance la plus profonde... Il se sentait malheureux et il avait peur de se sentir ridicule. A sa tristesse se mêlaient je ne sais quelle intime humiliation, quelle fausse honte infiniment douloureuse.

Il en voulait à Sylvie de toute la coquetterie — inconsciente peut-être, mais indéniable — avec laquelle elle l'avait gagné, pris, enivré, sans avoir l'air d'y songer.

Et pourtant... pourtant il revoyait le regard tendre et navré, il revoyait les larmes silencieuses qu'il avait surprises dans l'ombre... Ce regard, ces larmes, si c'était le secret du petit sphinx?

Oh! être sûr de cela!... ou seulement le croire sincèrement, pouvoir le croire!

Et, à cette heure même, Sylvette, blottie dans son oreiller, priait et racontait ses peines en priant, très naïvement, très fermement, comme une petite fille:

—Autrefois, mon Dieu, j'avais si peur qu'il ne comprît... et maintenant voilà qu'il ne veut pas comprendre... Faites qu'il comprenne, je vous en supplie... Faites qu'il comprenne, mon bon Dieu!

VIII

Un grand vent avait balayé les nuages. Quand, dans le ciel poudré d'or, le soleil se montra au-dessus des collines, une caresse passa sur la mer calmée, laissant des brillants à la pointe des vagues, et la saine fraîcheur des ondées de la veille resplendit sur la campagne plus verte...

Ce ciel ensoleillé, cette mer piquée de gemmes, cette belle campagne ruisselante et déjà réchauffée semblaient absorber toute l'attention d'un jeune homme d'une quinzaine d'années, qu'emportait à ce moment, paisible et cahotante, la patache qui desservait la côte entre Viller et Trouville.

Très blond, très mince, très fin dans son ample costume de flanelle bleue, sous sous élégante casquette, il avait des allures discrètes et timides... Exact au premier départ, il s'était assis au fond de la voiture; tant que dura le trajet, il garda le silence et ne parut point s'avisier de la présence de ses compagnons de route, assez peu nombreux à cette heure matinale.

A Trouville, il eut tôt fait de sauter à terre et de gagner le port.

Il cherchait quelqu'un ou quelque chose... Des ouvriers qui travaillaient au quai et qu'il interrogea le renseignèrent.

—Tenez, s'écria l'un d'eux en lui indiquant, à cinquante mètres de là, tout près de la mer, une silhouette immobile, voici justement le second de votre bateau...

Le voyageur de la patache remercia doucement et, de son pas très souple, joignit le personnage qu'on lui avait désigné, un vieil homme de mer au collier grisonnant qui, debout au ras du quai, fumait béatement en regardant monter le flot.

—C'est bien au second de l'Alcyon que j'ai l'honneur de parler? demanda l'adolescent avec une grande politesse.

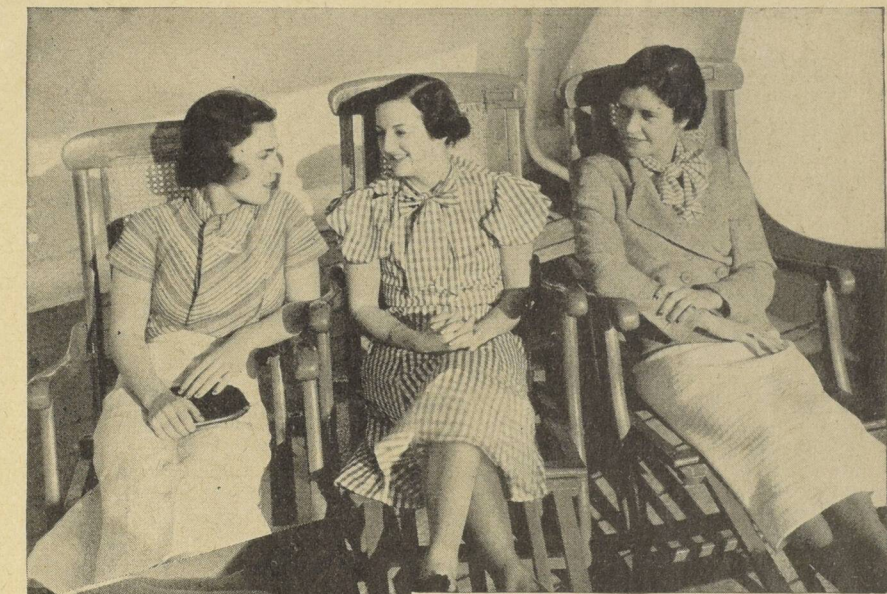
Le marin ôta gravement de sa bouche sa courte pipe d'écume et souleva sa casquette à passe brodée où des lettres luisaient...

—Au second de l'Alcyon, oui, monsieur, acquiesça-t-il, la voix rythmée par un assez fort accent méridional.

—L'Alcyon est à Trouville, n'est-ce pas?

Les ongles sont teints et naturels sur l'Ile de France

Mlle NANCY MORGAN - Mlle FAITH HOLLINS - Mlle VIRGINIA KERNOCHAN



Trois Débutantes à bord !

Mlle Nancy Morgan en jupe blanche et chandail brun rayé, ongles Corail. Pour sa robe carrelée, Mlle Faith Hollins a choisi des ongles Roses. Ceux de Mlle Virginia Kernochan sont Rubis pour son costume rouge et blanc.

Naturel va avec toutes vos toilettes, mais surtout avec les couleurs claires—rouge, bleu, vert clair, pourpre, orange et jaune.

Cardinal contraste agréablement avec le noir, le blanc ou les nuances les plus pâles. Bien avec gris ou beige et le nouveau bleu.

Rose Subtile et charmante avec les roses pastel, les bleus et le mauve... vert foncé, noir et brun.

Grenat pour robes dans les nouvelles nuances brûlées ou brun, cannelle, noir, blanc, beige, gris perle ou orange brûlé.

Corail les ongles ainsi rougis vont à merveille avec le blanc, rose pâle, beige, gris, bleu, noir et brun foncé—pour robes du jour ou du soir.

Rubis (teinte nouvelle) si rouge que vous pouvez la porter avec n'importe quoi quand vous voulez être gaie et pimpante.

couleurs qui se puissent trouver de chaque côté de l'Atlantique. Un poli qui s'applique uniment, rapidement et qui tient en place.

D'ailleurs, adoptez Cutex pour augmenter votre charme, que vous ayez ou non un voyage en vue!

LES gens chic qui voyagent à bord de l'Ile de France connaissent tous les secrets de l'élégance.

Leurs ongles, par exemple, sont particulièrement soignés. Sur les chaises longues... sur le plat-bord du navire... dans le grand salon... partout enfin... se voient des ongles de teinte Rose, Corail, Cardinal, Grenat et rouge, rouge Rubis. Toutes ces teintes s'harmonisent avec la toilette portée.

Si vous projetez une croisière, n'oubliez pas vos ongles! Les femmes se livrent sur les navires de véritables tournois d'élégance!

Les femmes qui ont l'habitude du voyage ne partent jamais sans Cutex. Car Cutex est l'oeuvre d'une autorité mondiale en manucure. Les plus ravissantes

LE MANUCURE CUTEX COMPLET...

Brossez vos ongles. Puis repoussez la cuticule et nettoyez le dessous des ongles avec Cutex Cuticle Remover & Nail Cleanser. Enlevez le vieux poli avec le Cutex Liquid Polish Remover. Appliquez ensuite la nuance de Poli Liquide de Cutex qui va le mieux avec votre toilette. Finissez avec un soupçon de Blanc pour les Ongles Cutex (crayon ou crème) et l'Huile ou la Crème à Cuticule Cutex. Après chaque manucure, et avant le coucher, faites-vous les mains avec la nouvelle Crème Cutex pour les mains.

NORTHAM WARREN—Montréal—New-York—Paris

2 nuances de Poli Liquide Cutex et 4 accessoires essentiels pour 12c.

Poli
Liquide Cutex

Chic... et bon marché

NORTHAM WARREN, Dépt. 3S-5
C. P. 2320, Montréal, Can.

Ci-inclus 12c pour le nouveau Nécessaire de Manucure Cutex, comprenant le Poli Naturel et une autre nuance indiquée par moi...
☐ Rose ☐ Corail ☐ Cardinal

Fabrique au Canada

Les grosses lèvres bienveillantes s'épanouirent.

—Eh! mais... regardez donc par ici!

Le nouveau venu leva les yeux pour suivre le geste indicateur et — ce fut comme une vision dans l'éblouissement des vagues bleues et scintillantes — il aperçut assez loin de la côte un navire tout blanc qui évoluait au large, en attendant la marée...

Harmonieux et léger en sa forme allongée, les mâts sveltes, le réseau léger du grément, les petites voiles ouvertes comme des ailes de papillon, se détachant sur la gloire d'un fond d'azur et de lumière, l'*Alcyon* apparaissait dans toute sa grâce fière, dans toute sa tranquillité et douce majesté.

Le petit voyageur eut un sourire d'extase et, tout à coup, la magie du soleil, l'exquise transparence de l'air, le reflet soyeux des vagues se mêlant au mirage, il lui sembla que la carène blanche qui glissait sur les flots bleus était faite de pur ivoire, les voiles de tissus précieux et les cordages de fil d'argent...

—Oh! comme il est beau! soupira-t-il.

—Eh! oui, un fin navire! approuva le marin.

—Monsieur de La Teillais est-il à bord?

—Certes non... nous ne le verrons guère qu'à l'heure d'embarquer; mais qu'est-ce que...

—Je suis le secrétaire de monsieur de La Teillais, fit l'adolescent, comprenant que sa question devait être justifiée.

Le second de l'*Alcyon* regardait attentivement son jeune interlocuteur... soudain ses petits yeux rirent, tout ronds dans sa bonne face bronzée.

—Bien! répondit-il... Que puis-je faire pour vous être agréable, mon petit monsieur?

Le petit monsieur commença un mot, puis s'interrompit, baissa les yeux, hésita... et enfin, reprit, le regard droit, la voix brave:

—J'ai un grand service à vous demander, monsieur... Je ne croyais pas, hier encore, pouvoir accompagner monsieur de La Teillais dans son voyage... mais les choses se sont arrangées mieux que je n'osais l'espérer...

Il eut encore une hésitation...

—Monsieur de La Teillais sera très content que je parte avec lui, continuait-il. Alors... alors j'aimerais à lui faire une surprise... et j'ai pensé que...

Les petits yeux riaient toujours, en interrogeant.

—J'ai pensé, conclut le jeune homme, que, si vous le vouliez... je pourrais m'embarquer sur l'*Alcyon* sans... sans qu'il le sache... Quand nous serions en pleine mer, je...

Le marin eut un haut-le-corps.

—Eh! mais, cher enfant, c'est impossible ce que vous demandez là! déclara-t-il.

Celui qui venait de risquer une proposition si singulière parut consterné.

—Mais pourquoi? dit-il.

—Mais parce que je n'ai pas le droit de prendre un passager sans l'autorisation du capitaine, qui vous verrait bien arriver à bord, d'ailleurs... ou de monsieur de La Teillais... Admettons qu'il se fâche, monsieur de La Teillais!

—Je suis sûr qu'il ne se fâcherait pas.

—Vous êtes sûr, vous êtes sûr! est-ce qu'on est jamais sûr!

—Et je vous excuserais... Je dirais que tout est de ma faute!

—Oui, bien... si le patron est aise de vous voir, ça ira... il me dira merci, je vous l'accorde... Mais si ça l'embête, au contraire?

Les beaux yeux bleus du petit voyageur s'emplirent de larmes.

—Si "ça l'embête", répéta-t-il de sa voix douce, il pourra toujours me ramener à terre...

Le vieillard eut un mouvement approbateur...

—C'est juste, dit-il... et puis peut-être que ça ne l'embêtera pas, mon petit... Consolez-vous... là, faut pas pleurer!... seulement... Eh bien! voilà, il faudrait me jurer de ne point faire de gîries... si ça l'embête!... Compris?

—De ne pas faire de... redit le jeune homme interloqué...

—Eh oui... de ne pas faire de résistance, quoi, en cas où monsieur de La Teillais ne voudrait pas vous garder à bord...

—Oh! mais naturellement, s'il ne voulait pas me garder à bord, je m'en irais...

et sans me faire prier, je vous assure... répliqua-t-il offensé.

—J'en prends note... Eh bien! alors, eh bien! tenez, revenez ici dans trois quarts d'heure... voilà... et je m'arrangerai à vous embarquer sans encombre... c'est mon affaire... ne vous occupez de rien...

Le petit jeune homme eut un merci plein d'effusion. Ses beaux yeux souriaient très purs, très innocents en leur évidente joie.

—Vous verrez... vous verrez qu'il ne sera pas fâché... qu'il sera très content, au contraire...

Et, gentiment, candidement, il tendit sa main fine à son bienveillant complice...

"Sacré nom, marmonna celui-ci, lorsque les yeux bleus se furent éloignés, s'il n'était pas content, c'est qu'il serait bien ignement difficile!"

IX

Debout, à l'arrière du bateau, appuyé sur le bastingage, M. de La Teillais regardait fuir et s'allonger la côte. Une lourde mélancolie l'oppressait, tandis que ses yeux cherchaient d'instinct, au milieu de la masse blanchoyante qui était Vilers, le point, indéterminable à cette distance, qui devrait être la villa des Tourelles. Il se posait de ces questions vaines qui n'espèrent pas de réponses: "Où est-elle? dans sa chambre ou sur la plage?... A quoi ou à qui pense-t-elle?... Est-elle triste?... Qui verra-t-elle aujourd'hui?" Sylvie lui apparaissait, comme la veille, en robe blanche, avec ce grand chapeau de mousseline et de dentelles qui rajouissait encore son très jeune visage. Et il en venait à des résolutions folles. Il guérirait de cette passion ridicule et malheureuse et alors, — puisque Sylvie désirait qu'il l'emmenât — il l'emmenerait au Japon... Qui donc pourrait y trouver à redire?... Sylvie était sa pupille... Et, d'ailleurs, la présence d'une institutrice sauvegarderait les convenances...

Ainsi, il arracherait l'enfant trop aimée à Rivière et aux autres... il l'aurait près de lui, il la chérirait, il la gâterait... Et ce serait un peu de bonheur jusqu'au jour où elle se marierait... beaucoup plus tard... Il avait toujours blâmé les parents qui mariaient leurs filles avant vingt ou vingt-deux ans.

A ce point de sa méditation, M. de La Teillais remarqua que quelqu'un l'observait et attendait, sans doute, qu'il eût manifesté par une parole ou un regard le retour de sa pensée au monde des choses positives.

—Qu'y a-t-il, Labégude? demanda-t-il en se redressant à demi, avec un peu d'impatience.

Labégude, un Toulonnais, ancien officier marinier, médaillé lors de l'expédition du Tonkin et devenu, sur la recommandation d'un de ses chefs, le second du yacht l'*Alcyon*, Labégude souriait d'un air d'embarras qui ne lui était certes pas habituel.

—Il y a, monsieur le ministre, commençait-il... il y a que je voudrais vous avouer une chose...

Et, baissant la voix:

—Est-ce que... que monsieur le ministre a vu la petite dame?

—Quelle petite dame?

—Je l'ai conduite dans une des cabines... près du salon... et j'ai fermé la porte...

Cette fois, M. de La Teillais s'était tout à fait redressé...

—Mais, ah ça! Labégude... êtes-vous fou? De qui parlez-vous?

La seconde de ces questions ne laissait pas d'être assez gênante. Labégude, qui se flattait de posséder tout sa raison, eût été néanmoins fort empêché de dire de qui il parlait, ne le sachant pas lui-même.

En quelques mots, il relata sa rencontre du matin dépeignant le blondin qui l'avait imploré si gentiment et tenta de justifier sa propre faiblesse.

—Une enfant... monsieur le ministre! car, quand je dis une dame, c'est façon de parler!... un petit ange blond!... Sa belle petite voix suppliait... Ses beaux grands yeux pleuraient...

Mais M. de La Teillais n'écoutait déjà plus, et Labégude se vit seul sans avoir pu définir la nature de l'impression qu'il venait de causer, sans avoir pu lire, dans les yeux assez hautains qui avaient accueilli sa confession, si le propriétaire de

l'*Alcyon* louait ou réprouvait son initiative, était content ou "embêté"

Peut-être le petit voyageur qui attendait, un peu pâle, un peu las entre les parois doublées de citronnier clair et fleuries de mousseline de la cabine où on l'avait enfermé précieusement comme un bijou dans une jolie boîte, peut-être le prisonnier de Labégude se sentit-il aussi embarrassé que son géolier devant le même problème, lorsque la porte, si longtemps muette, se fut ouverte sous la main nerveuse de M. de La Teillais.

—Je me demande, ma pauvre enfant, quelle absurdité nouvelle il vous reste à inventer?

Sylvie Régnier portait encore les vêtements de Jacques Morin, mais elle avait évidemment laissé à la villa des Tourelles les allures désinvoltes de Fernand Rivière. Et toute force lui manqua, soudain, pour quitter le coin de divan où elle venait de passer d'interminables heures, sans presque remuer, relevant seulement de temps à autre, pour prêter l'oreille, sa tête appuyée aux coussins de soie molle.

—Ce n'est pas moi qui l'ai inventée, murmura-t-elle. Vous ne vouliez pas emmener une jeune fille...

—Et vous vous imaginez qu'on vous prend pour un jeune homme? Mais, malheureuse enfant, je suis épouvanté de ce qu'on a pu, de ce qu'on a dû penser!

Elle s'entêta:

—Je ne vois pas pourquoi on ne me prendrait pas pour un jeune homme, les vêtements de Jacques me vont très bien... Ils sont larges un peu, mais...

—Et vos cheveux, est-ce qu'ils vont à la casquette de Jacques?

Brusquement, M. de La Teillais saisit la casquette et la jeta de côté... mais aussitôt, il eut un cri désolé:

—Oh! Sylvette, qu'avez-vous fait? Vos cheveux, vos jolis cheveux que j'aimais tant!

La chevelure de Mélisande était tombée sous les ciseaux... C'était la tête bouclée d'un jeune page que découvrait la moderne coiffure de Jacques Morin...

—Vous ne vouliez pas m'emmener... répéta la jeune fille, très bas, dans un souffle...

—Ma chérie!... Est-ce que je le pouvais?

Maintenant, elle pleurait convulsivement sur l'épaule, dans les bras de son tuteur.

—Sylvette... vous voyez bien qu'il y a des jours et des jours que je n'ose parler, que je souffre, que j'ai peur d'être fou... Sylvette, ma petite Sylvette, je vous aime... je vous aime éperdument!

Il sentit qu'elle se faisait plus menue contre lui, dans un frisson, dans un blottissement heureux de tout l'être...

—Pas comme un tuteur? balbutia-t-elle.

—Pas comme un tuteur... ah! Dieu, non, pas comme un tuteur!... Ma Sylvette, je vous aime comme un amoureux, comme un fiancé... je voudrais, je voudrais payer de je ne sais quel sacrifice immense la joie d'être votre mari... Je vous aime... je t'aime tant, mon cher petit trésor, que j'ai ce sentiment absurde qu'aucun autre, pas même ce pauvre Marcel qui me vaut dix fois, ne pourrait t'aimer comme je t'aime, te donner le bonheur que je te donnerais... Et pourtant mon enfant adorée, quand je résistais au charme qui m'a pris tout entier, quand je combattais un amour si beau, si doux, si délicieux, c'était avec le meilleur de moi-même...

Elle souriait, les yeux baissés, en secouant la tête.

—Avez-vous bien réfléchi, vous êtes-vous bien interrogée, Sylvette?... J'ai vingt ans pour vous aimer... ma tendresse pour vous est une belle fleur fraîche qui s'est ouverte dans mon cœur et l'a transformé, purifié, rajeuni... mais, tant d'années nous séparant!... Il viendra un temps où vous serez encore une jeune femme et où je serai presque un vieillard... Y avez-vous songé, mon enfant?... Il me faut un grand courage pour vous le dire... oh! ma chérie, concevez-vous bien le prix du don que vous faites?... Plus tard...

Elle le vit anxieux, angoissé, devant une joie à laquelle on eût dit qu'il n'osait pas croire, et elle fut infiniment touchée de cette pusillanimité, de ce doute craintif et tendre, si nouveau, presque étrange chez un homme de son caractère...

—Plus tard, nous serons vieux ensemble... oh! vous verrez, dit-elle... et plus tard, c'est loin!... Et maintenant nous sommes jeunes... et nous avons devant nous des années si belles!... Le bonheur passe... oh! mon ami, mon ami cher, ne le laissons pas passer... prenons-le... gardons-le bien...

Il la serra plus étroitement contre lui, délicieuse et fragile comme ce bonheur qu'il allait prendre et garder. Il abandonnait la lutte vaine... Ne s'était-il pas senti vaincu d'avance?... et, au fond du cœur, si décidé à la défaite?

—Vous voulez bien de moi? soupira la jeune fille... vous ne trouvez plus que je sois trop petite... ni trop laide... comme lorsque mon pauvre papa vous demandait de m'épouser?

Mais, à ces mots, M. de La Teillais avait tressailli, saisi, bouleversé.

—Comment avez-vous su?... qui a pu vous dire? s'écria-t-il.

Sylvette s'était dégagée de son étreinte; elle le regardait.

—C'est Jacqueline Lecoutellier... il y a très longtemps, répliqua-t-elle.

—Jacqueline Lecoutellier vous a dit... Ah! la petite misérable!

Ces mots exclamés décelaient une indignation profonde, presque naïve en son expression sincère.

Sylvette souriait, en redressant à petits coups les plis des coussins vert-pâle...

—Jacqueline était jalouse de moi... quoiqu'il n'y eût vraiment pas de quoi! Elle a voulu se venger... Elle a très mal agi... Mais quelqu'un d'autre — quelqu'un de très coupable — lui a ouvert les voies... et mérite aussi des reproches!

La Teillais eut l'air navré.

—Moi, n'est-ce pas? moi qui ai parlé à madame Lecoutellier du vœu de votre père et de... tout cela...

Elle fit un signe affirmatif.

—J'ai regretté ma faiblesse, mon involontaire trahison, Sylvie, je vous assure... Je l'ai regrettée tout de suite... Je vous expliquerai... Et vous lirez la lettre de votre pauvre père... cette lettre qui vous confie à moi, ma chère petite femme... Oh! pardonnez, ma chérie, j'étais troublé, malheureux... hésitant... Vous étiez à mes yeux tellement une fillette...

Il s'était agenouillé et, tenant enfoncés les mains de la jeune fille, tantôt dans ses deux mains, à lui, tantôt sous ses lèvres, il implorait très tendrement...

—Ah! je sais, allez! fit-elle en détournant un peu la tête... Je ne pouvais vous en vouloir de me considérer comme une enfant... ou même de me trouver laide... mais c'était bien triste, bien cruel tout de même... J'en ai assez souffert!

—Ma petite Sylvie... dans ce temps-là... est-il possible que?

Il n'acheva pas. Ce qu'il venait de penser lui paraissait invraisemblable.

—Oui, dans ce temps-là, répéta-t-elle, dans ce temps-là... chez mademoiselle Decharme...

Et, tout bas elle ajouta:

—Vous vous rappelez? Aux Troènes, je vous ai avoué que... que, depuis des années, je pensais à mon mari... que je l'attendais... c'était vrai... Vous voyez bien que j'ai eu le temps de réfléchir... et de m'interroger...

Assis près d'elle, la gardant sur son cœur, lui faisant un berceau de ses bras, La Teillais la contemplait avec ravissement, si jolie, si délicieusement minime dans ces vêtements masculins qui la faisaient plus jeune encore et plus menue. Ses yeux se dessillaient; spontanément son esprit reprenait le long travail, si vain les jours précédents, et d'où la vérité jaillissait, maintenant, éclatante...

—Oh! mon amour, je crois rêver... c'est pour moi... pour moi...

—C'est pour vous que, pendant plus de deux ans, j'ai vécu chaque minute de ma vie, acheva Sylvie, doucement, presque gravement, ses longs cils ombrant son visage où le sang jeune et chaud affluait...

—Et je n'ai rien compris... rien deviné!

—Non, vous n'avez rien deviné. Je ne voulais pas! Si vous aviez deviné... autrefois... je crois que je vous aurais détesté... ou que je serais morte de douleur et de honte... J'ai beaucoup d'orgueil... et beaucoup de volonté... Il m'en a fallu beaucoup, je vous assure, pour tout enfermer en moi, mes peines, mes desirs, mes craintes... mon espoir... Ah! si vous saviez!

Une offre remarquable introduit une importante découverte Kotex

Le NOUVEL ÉGALISATEUR BREVETÉ★



UNE INNOVATION radicale! Non seulement une amélioration... mais quelque chose de nouveau, de différent en protection hygiénique! Kotex, avec le nouvel Egalisateur Breveté! Et — voyez — il vous est offert à un bas prix sensationnel.

Essayez cette nouvelle idée en protection hygiénique à un prix plus bas que vous payez pour une serviette ordinaire!

Sûreté assurée

Kotex, avec le Nouvel Egalisateur Breveté, donne de 20 à 30% plus de protection. Il procure une sûreté assurée. L'égalisateur central non seulement augmente la protection mais la rend plus adéquate, plus durable; plus confortable — parce que les bords restent secs, éliminant toute possibilité d'irritation. Une explication intime du nouvel égalisateur vous est donnée sur la feuille de directions à l'intérieur du paquet.

Cet Egalisateur unique est le résultat de deux ans et demi d'expérimentation dans les laboratoires Kotex. Trois cents femmes ont pris part aux épreuves, et elles ont prononcé l'Egalisateur

"parfait". Maintenant il vous est offert pour votre usage.

Seul le Kotex vous procure cet étonnant nouveau principe en protection hygiénique.*

Les bouts doivent être invisibles

Des bouts arrondis ne suffisent pas. Ils doivent être aplatis pour assurer l'invisibilité. Kotex — et Kotex seul — offre cette forme spéciale qui vous permet de porter une robe collante sans le moindre pli révélateur, sans malaise et sans gêne. Les qualités connues du Kotex ont été conservées — il est toujours absorbant, doux, facile à s'en débarrasser! Il peut être porté des deux côtés avec égale protection. Les hôpitaux canadiens approuvent le Kotex. Ils en emploient des millions chaque année.

Quelle occasion!

Vous pouvez maintenant faire l'essai du Kotex avec l'Egalisateur Breveté à un prix moindre que celui d'une serviette ordinaire. Connaissez son plus grand confort, sa sûreté assurée aussitôt que possible. Bénéficiez immédiatement de ce progrès radical en protection hygiénique.

* Le nouvel Egalisateur Breveté ne peut être copié dans aucune autre serviette — il est protégé par le brevet canadien No 324,353. Pour votre propre protection soyez toujours certaine d'obtenir le véritable Kotex avec l'Egalisateur Breveté.



Pour faciliter une tâche délicate

Voilà le but de ce message adressé aux parents, aux tuteurs et tutrices.

CETTE année — des milliers de jeunes filles canadiennes entre les âges de 10 à 14 ans feront face à une des plus pénibles situations de leur vie.

Cette année — des milliers de mères canadiennes feront face à une des plus délicates tâches maternelles.

Un grand nombre de ces mères se retireront à l'écart — et de cette intimité si caractéristique de la mère et de la jeune fille de nos jours — il en résultera cette entente si vitale à la jeune fille d'aujourd'hui — l'épouse et la mère de demain.

Il y aura aussi un grand nombre de mères — courageuses — intimes en tout excepté ceci. Trop timides pour faire face à ce problème — et il passera — mais avec quelle possibilité de malheur... quelle épreuve accablante!

Pour éviter le moindre embarras dans cette tâche intime — la compagnie Kotex a fait préparer une brochure intitulée "Le douzième anniversaire de Marie Margot".

Vous y trouverez aussi une méthode très simple qui accorde à l'enfant une intimité complète.

Pour en procurer une copie gratuitement et sans aucune obligation, les parents ou les tuteurs et tutrices n'ont qu'à remplir et envoyer le coupon ci-dessous. La brochure vous sera expédiée sous pli ordinaire.

Mary Pauline Callender,
Kotex Company of Canada, Ltd.
Dépt. 253, 330 rue Bay,
Toronto, Ontario.

Veuillez m'envoyer une copie de "Le Douzième Anniversaire de Marie Margot."

Nom _____

Rue _____

Ville _____

Province _____

Tous droits de reproduction réservés 1933, Kotex Co.

2702-F

LE KOTEX AVEC LE NOUVEL EGALISATEUR BREVETE EST FAIT SOUS DES CONDITIONS STRICTEMENT HYGIENIQUE A LA NOUVELLE FABRIQUE ULTRA-MODERNE KOTEX SITUEE A NIAGARA FALLS, ONTARIO

Comme jadis dans le pardin des Troènes, l'émotion lui coupa la parole.

—Dites encore, supplia François en baissant tendrement les épais frisons blonds qui s'échappaient sur le front, sur les oreilles, sur les yeux de la jeune fille. Dites... je veux tout savoir...

—Si vous saviez avec quelle appréhension j'attendais votre retour... Maintenant, il m'est doux de vous confier tout cela... Chez madame de Miramon, quand marraine m'a annoncé que j'allais vous voir, je n'ai pu m'empêcher de jeter un cri... Alors, exprès, je me suis piqué le doigt... très fort... pour expliquer... et puis aussi, parce que j'éprouvais dans ma joie pleine d'angoisse... comme un besoin de me faire du mal, de sentir violemment, douloureusement que je vivais... que j'étais là... que tout était vrai... Un moment, j'ai bien cru que j'allais perdre connaissance dans les bras de marraine... mais ce n'est arrivé que plus tard... dans les vôtres...

—Et pourtant, dès ce premier jour, vous m'avez dit des choses... très pénibles, des choses qui m'ont attristé... vous me traitiez de vieil oncle...

—Exprès aussi! trancha-t-elle, rieuse, de ce petit ton décidé qu'il connaissait bien.

—C'était donc une revanche que vous cherchiez?

—Non... mais c'était votre amour, un amour vrai... profond... et je connais les hommes, allez!

La Teillais souriait.

—Oui, je connais les hommes en général... et vous en particulier... oh! je vous connais si bien, vous!... Quand nous nous sommes revus, j'ai compris tout de suite que... quelque chose avait changé... que vous ne me regardiez plus avec les mêmes yeux... que vous étiez un homme nouveau... parce que j'étais une jeune fille nouvelle... J'en ai été bien heureuse... Et pourtant... si vous aviez senti, alors, que vous n'aviez, après tout, qu'à tendre votre main pour que j'y misse la mienne... et que... selon votre caprice, votre humeur du moment, vous pouviez, d'un mot, d'un regard, me faire tant de joie... ou tant de peine... vous auriez trouvé cela tout naturel... oh! ne dites pas non!... Vous auriez eu pitié de moi, parce que vous êtes bon; vous auriez été touché... flatté peut-être d'occuper si exclusivement mon pauvre cœur tout neuf, parce que... je ne suis plus laide... oui, peut-être... mais vous ne m'auriez pas aimée, pas comme je voulais, en tout cas...

—Mais je vous aimais déjà!... Je vous ai aimée... tenez, je vous ai aimée, avant de savoir que vous étiez vous...

—Justement... quand je n'étais pas encore moi... oh! vous avez eu beaucoup de mal à adopter cette idée que vous pouviez aimer la petite Sylvie!... Seulement, ça vous agaçait que les autres pussent l'aimer... ce qui est bien différent... quoique ça été pour vous le commencement de la sagesse...

—J'étais jaloux... parce que je vous aimais précisément...

—Non, vous ne m'aimiez pas encore, non... Je ne suis qu'une petite fille, je ne sais rien de la vie, mais j'ai... l'instinct de l'expérience!... J'étais à vous... et vous n'étiez pas à moi... et je vous voulais vous conquérir... Alors, je crois bien que, tout en vous traitant en vieil oncle comme vous dites, j'ai été... un peu coquette...

—Ah! je le crois aussi!

Une très légère amertume nuançait le ton de cette réplique. La jeune fille s'en avisa.

—Il faut me pardonner, dit-elle. Il y avait dans cette coquetterie, avec un grand désir d'être aimée, bien des choses, en vérité... de la crainte... de la fierté... de la tendresse... un besoin presque malatinf de m'assurer sans cesse d'un pouvoir... très nouveau et que je sentais fragile... Je ne disais mon secret à personne... et parfois, il m'étouffait!... Et souriant d'un air d'insouciance, c'était mon bonheur que je jouais... et je n'étais pas si brave que je semblais l'être... Puis vous avez disparu, tout à coup...

—Je me suis sauvé, Sylvette!

—Pas bien loin... ni avec trop de regret!... puisque j'ai pu apprendre — un jour, au Bois, en écoutant une conversation qui n'était très certainement pas destinée à mes oreilles — que vous veniez à Paris tous les soirs... que vous voyiez — la marquise Calini, que vous aimiez à Londres... que vous lui

donniez des chiens... et que...

—Mais, ma pauvre chérie, quel est l'imbécile...

—Ce n'est pas un imbécile... J'ai même vu le chien... il est affreux!... et que vous deviez partir le lendemain avec cette femme... en yacht!... oh! que c'était mal!

—Avec elle et dix ou douze personnes...

—Avec elle!... croyez-vous que ça empêche d'aimer, dix ou douze personnes... Elle est vieille cette femme... je suis sûre qu'elle a au moins trente ans... mais elle est très belle! Pourquoi riez-vous? Vous pensez bien que je la déteste, n'est-ce pas? quoique je ne la craigne guère... Et, à ce moment-là, je la craignais!... Quand j'ai pris le chemin de Versailles, la démarche de madame Brémontier me fournissant ma raison d'arriver, je n'avais pas de projet arrêté... je ne savais pas même ce que j'allais vous dire; mais ce que je savais, c'est que je voulais vous empêcher de partir... et que je trouverais bien quelque chose pour que vous ne pussiez partir.

Brusquement, François se rappela les atroces heures de nuit, dans l'ombre du jardin aux parfums grisants, si près du palais clair où dormait la bien-aimée...

—Vous avez trouvé, dit-il, et même j'avoue qu'en cela, votre "instinct de l'expérience" vous a supérieurement guidée, Sylvette... Vous avez été jolie, coquette... séduisante à damner un saint; vous m'avez rendu à moitié fou, moi qui ne suis pas un saint il s'en faut!... puis, quand vous avez jugé que j'étais... à point, vous vous êtes amusée à me torturer en me disant le nom d'un individu quelconque... que vous prétendiez aimer...

Elle protesta.

—Oh! ce n'est pas pour m'amuser que je vous l'ai dit, je vous assure... C'est vous qui me l'avez demandé... et comment!

—Je vous avais demandé la vérité...

—Est-ce que je pouvais vous la dire?

Mais j'étais venue chez vous, seule, en contrebande... je vous avais confié toutes mes pensées, tout mon cœur, rappelez-vous? Et puis... je ne sais pas... il y avait dans vos yeux, quelque chose qui m'effrayait... Vous m'ordonniez de parler... Et je sentais mon secret dans mes yeux, sur mes lèvres... il me semblait que vous alliez l'y voir... ou que, sous votre regard, malgré moi, j'allais le dire... J'ai eu un moment d'affolement... Et c'est alors que, sans réfléchir, d'instinct, je vous ai jeté ce nom de la Vertpillière... qui ne vous était pas si étranger, et qui ne me semblait pas, en cet instant, si ridicule, puisqu'il réunissait dans ma pensée le pays merveilleux de mes premiers rêves... et l'image vivante de l'homme que j'aimais... Ah! je ne prévoyais pas la gravité du malentendu qu'il devait créer entre nous... Je vous demandais un mois de silence... je pensais qu'en un mois... tout pouvait s'arranger...

—Et vous ne pensiez pas que, pendant ce mois de silence, je serais affreusement malheureux?

Elle secoua la tête.

—Je n'étais pas tout à fait assez certaine de cela... murmura-t-elle.

Puis doucement:

—Je crois vraiment que c'est un peu une confession que je vous fais... Autrefois, quand j'ai eu tant de chagrin, quand la méchanceté de Jacqueline m'a permis de comprendre que mon pauvre papa et moi nous avions aimé le même rêve... je ne m'étais pas seulement juré de vous cacher ce qui se passait en moi, je m'étais révoltée contre votre arrêt... Follement, désespérément, j'avais dit: "Je veux qu'il m'aime, je veux qu'il souffre comme moi... puisque, quand on aime, on souffre... Je veux qu'un jour il me supplie, à genoux, de l'aimer." Ce qui pouvait être dit aux Troènes ou plus tard... ce qui devait être dit... il ne me semblait... vraiment pas... que ce fût à moi de le dire...

Un moment, une impression assez complexe de dépit à laquelle se mêlait la rancune aiguë d'une souffrance encore toute proche, domina La Teillais.

—Et c'est pour m'engager à parler, que vous n'avez jamais perdu l'occasion de me rappeler que j'étais votre tuteur... et que je ne comptais plus et que... Ah! Sylvette, à votre tour, rappelez-vous? Vous avez joué avec mon cœur, ma chère petite, voilà la vérité!... Oh! je ne me reconnais pas le droit de m'en plain-

dre... J'étais vraiment d'âge à me défendre... et j'ai été naïf et ridicule comme un enfant... Mais puisque vous aviez désiré me faire souffrir... soyez satisfaite... J'ai souffert... beaucoup... infiniment plus que vous ne croyez...

Mais Sylvie ne songeait pas à nier ses torts:

—Si j'ai eu trop d'orgueil, si j'ai joué avec votre cœur... et avec le mien, dit-elle, j'en ai été bien punie... oui, bien punie, car, dit-elle, cette heure folle chez marraine, où nous nous sommes fait du mal, vous et moi, comme à plaisir... vous avez été bien cruel... ou bien sévère!... C'étaient mes propres armes qui se tournaient contre moi, je l'avoue... Ce que j'avais craint de vous laisser deviner, vous ne vouliez plus le comprendre... Et hier... ah! tenez, hier, il y a eu un moment où j'ai cru que tout était fini... il me semblait que jamais plus vous ne voudriez me croire sincère, aimante, et vraie... C'est alors que, tout à coup, comme vous refusiez de m'emmener, je me suis souvenue de grand-mère Jacqueline... qui s'était déguisée en garçon pour rejoindre son mari jusqu'au fond de l'Allemagne... Peu à peu, une idée, un projet s'est dressé dans mon esprit... Une tentation s'est emparée de moi... irrésistiblement!... Je savais bien que c'était quelque chose de formidable... Mais je suis partie tout de même et, comme je ne pouvais aller chercher mon mari aussi loin que grand-mère Jacqueline, ni courir pour lui de bien graves dangers...

D'un mouvement brusque et charmant, elle cacha son visage sur la poitrine de La Teillais.

—Vous m'aviez dit un jour que la plus grande preuve d'amour qu'elle eût donnée à son mari, c'était le sacrifice de ses cheveux... de ses beaux cheveux blonds... Alors, pour que vous soyez bien sûr que je vous aime... j'ai coupé les miens...

—Oh! ma chère petite bien-aimée! C'est moi qui suis un orgueilleux et un méchant... Vous avez fait cela pour moi, mon adorée... et je vous gronde et je...

Il était à ses genoux, les lèvres pressées sur ses mains ouvertes.

—Sylvette, reprit-il se rappelant le vœu confessé tout à l'heure, je vous supplie à genoux de m'aimer... autant, aussi tendrement, aussi passionnément que je vous aime...

Sans rien dire, en un élan de sa tendresse confiante et chaste, elle jeta ses bras autour du cou de son fiancé...

—Regardez-moi, pria François, donnez-moi vos yeux, ma chérie?... les yeux du petit sphinx qui déconcertait votre marraine... Je les veux à moi maintenant... à moi jusqu'au fond... Je veux y voir ce que personne jamais n'y avait vu...

Timidement, un très court instant, elle obéit et, sous les cils tremblants, dans l'abîme bleu de ce regard qui se donnait bien réellement comme il avait dit, il vit briller la flamme douce et ardente...

—Le secret du sphinx, c'était quelque chose de si simple, murmura-t-elle... Un grand amour qui avait peur et qui se cachait... O mon ami adoré! maintenant je n'ai plus ni force ni volonté... seulement le désir que vous me preniez, que vous m'emportiez dans la vie... que vous me gardiez toujours ainsi sur votre cœur.

Le grand yacht glissait sur la mer alcyonienne... et, tout bas, en caressant de leur douceur la carène blanche, les vagues chantaient...

Sylvette se rappelait l'heure de douleur et d'amour où elle avait rêvé d'un voyage merveilleux et d'une joie surhumaine...

Elle ne rêvait pas et ce que la réalité lui accordait, c'était un bonheur si profond si délicieux et que jamais ses plus beaux rêves n'avaient pu lui promettre rien de pareil...

Elle se taisait, heureuse, de se taire, de s'abîmer dans cette félicité incomparable... Puis, soudain, une pensée, une inquiétude lui vint:

—Vous savez, fit-elle, comme ils frisent... ils seront très gentils... même courts... Vous ne me trouvez pas laide, dites?

—Laide, ma chérie, vous ressemblez à ces chérubins blonds — trop délicieux pour n'être pas un peu bien profanes — de certains tableaux de pitié... vous êtes jolie à faire tourner toutes les têtes...

Elle reprit, poursuivant son idée:

—Il faudra beaucoup de temps pour qu'ils repoussent... Je suis sûre que —

tout de même — vous les regretterez un peu!

S'il les regrettait! A cette minute même, il revoyait Sylvie telle qu'elle lui était apparue à l'hôtel de Miramon, ses longs cheveux la couvrant toute...

Et à ce souvenir des yeux se mêlait pour lui l'impression de sensations en vain souhaitées, la griserie lente et prolongée du contact, du parfum que ces ses lèvres n'avaient caressés qu'en rêve...

Pourtant le sacrifice de Sylvie lui versait au cœur l'ivresse d'une joie triomphante. Ce sacrifice ingénu de l'enfant, qui, pour lui crier la tendresse qu'il n'osait deviner, s'était dépouillée de sa plus admirable parure de femme, ce sacrifice absurde et merveilleux que pouvaient seules expliquer et justifier les subtiles raisons du cœur que "la raison ne connaît pas", ce sacrifice fou, La Teillais l'adorait com me une chose d'amour exquise et sainte, accomplie bien loin, en des régions de miracles où son âme à lui n'avait jamais pénétré...

—Je les regrette... je les regrette passionnément, ma chérie... dit-il. Mais c'est peut-être parce que je les regrette ainsi que je vous aime plus encore de les avoir coupés pour moi...

Il essaya d'exprimer quelque chose de ce qu'il éprouvait au plus profond de son cœur...

Elle écoutait, en souriant, les larmes aux yeux...

—Comme ce que vous dites est doux... et tendre... et bon! fit-elle... Moi aussi, je les pleure mes pauvres cheveux... je pleure la joie que je me suis prise, en vous prenant une joie...

Alors, très bas, la tenant tout à coup plus étroitement serrée contre sa poitrine, il murmura:

—Pleurons-les, Sylvette... Qui sait? C'était peut-être l'oblation nécessaire, la part volontairement au destin contraire... Vous rappelez-vous la coupe d'or que le tyran de Syracuse jetait à la mer, parce qu'il se sentait trop heureux?... Nous aurions peut-être peur d'être trop heureux, oh! petite mienne chérie, si nous n'avions pas ce regret au cœur.

De retour à Villers, vers la fin de l'après-midi, Sylvie se jeta au cou de sa marraine. Ses yeux éblouissaient:

—Marraine chérie, pardonnez-moi ce nouveau voyage excentrique... et l'inquiétude que je vous ai causée. Je deviens insupportable! Il faut absolument que je me marie pour vous débarrasser de moi... Voulez-vous me permettre d'épouser le comte François de La Teillais? J'ai déjà le consentement de mon tuteur...

Tel fut en substance, ému et joyeux, son *mea culpa*.

A la villa des Tourelles, on s'était expliqué assez logiquement la disparition de mademoiselle Régnier.

Sylvette, en humeur d'indépendance, était partie de grand matin avec Jacques et Pierre, sur une bicyclette louée la veille... Tout avait été combiné d'avance, et, à table, la petite révoltée avait jugé inutile de faire ratifier par son tuteur une défense qu'elle comptait oublier.

La menace d'une réception peu enthousiaste avait plané pendant plusieurs heures sur la tête des très innocents cyclistes qui pédalaient du côté de Caen, sans épargner d'intention, la moins innocente fugitive qui naviguait dans l'autre sens.

Cependant, madame Prévost s'était, à vrai dire, sentie plus mécontente qu'inquiète.

Maintenant, elle souriait sans rien dire en regardant le "bon tuteur".

—Je comprends votre étonnement, mon amie, fit celui-ci avec une grande humilité, et je puis vous assurer que, quand il ne m'était demandé que de lutter contre moi-même, je n'ai pas manqué de courage... si rude que fût le combat... Mais il aurait fallu aussi lutter contre elle... et cela, c'était au-dessus de mes forces...

La vieille dame souriait toujours:

—Je suis très étonnée de ce que j'apprends, mon cher François, dit-elle... seulement j'ai beaucoup réfléchi ces temps derniers et alors... voulez-vous que je vous dise?... Eh bien! je ne suis tout de même pas aussi étonnée que j'en ai l'air...

F I N

JE SUIS ENCORE RICHE

par L. R. Smith

Nous avons traversé une panique, souffert de l'effondrement du marché de la Bourse, le fond de la dépression est à peine touché, et je suis encore riche.

Peut-être mes moyens de vivre sont-ils moindres que l'an dernier, mais il n'en est pas moins vrai que mes raisons de vivre sont tout aussi nombreuses que jamais. Les vraies valeurs de la vie demeurent stables et solides.

Le krach de la bourse nous a fait perdre des choses que nous n'avons jamais possédées — des profits "sur le papier" que nous n'avons palpés que dans les pages financières des journaux. Le marché est tombé, mais rien autre chose. Les prix ont baissé mais pas une acre de terre n'a perdu sa fertilité et tous les électrons, protons, et ondes atmosphériques obéissent toujours aux mêmes lois de la nature. Quand vint la dépression, je fus forcé d'encaisser des pertes, mais je m'aperçus bientôt que j'étais encore riche. Tous les motifs de jouir de la vie me restaient.

Mes yeux que j'évalue à deux cent mille dollars sont aussi bons que jamais. J'ai, à mon gré, des paysages et des couchers de soleil. Presque chaque semaine, j'ajoute à ma collection des scènes ou des

panoramas de vingt mille dollars. Un sens de l'ouïe que j'évalue encore à cent mille dollars m'ouvre tout un monde de beauté et d'inspiration.

Puis il y a mon estomac d'un million de dollars et un appétit qui vaut bien le demi-million. Aucun médecin ne m'a condamné aux épinards pour le reste de mes jours. Il est mieux d'avoir une nourriture grossière et de l'appétit que de s'asseoir sans appétit à un banquet. L'homme qui doit obéir incessamment aux ordres de son estomac ne peut pas être riche.

La dépression n'a pas diminué la valeur d'une bonne amitié. Les voisins nous accueillent toujours cordialement, les hommes d'affaires ont confiance en nous, et nos fils nous ont en haute estime. L'accueil de notre épouse à la fin de notre journée de travail n'est pas moins chaleureux qu'auparavant et nos fillettes nous prodiguent leur affection avec le même engouement.

Ma confiance en la bonté de l'univers n'est pas amoindrie. Et cette confiance est mon bouclier quand je dois affronter la défaite

ou le découragement. Les prières enseignées par une mère et la foi en Dieu insufflée par la piété d'un père demeurent des trésors inestimables qu'aucune dépression ne peut altérer.

Ce n'est pas la richesse qui fait la grandeur d'une nation. De même, un homme trouve un contentement durable non dans ce qu'il a — mais seulement dans ce qu'il est. La pauvreté la plus dégradante est le lot de celui qui oublie la manière dont il faut servir le corps.

Cette dépression nous a coûté quelques-unes de nos oeuvres mais elle ne nous a pas enlevé les moyens d'en créer d'autres. Nous pouvons perdre de belles choses mais nous conservons l'amour du beau. C'est une stimulation, et non une catastrophe. Une génération qui a conquis les airs et lancé des avions géants autour du globe, qui a plongé dans les profondeurs et s'est fait un jeu de parcourir le fond des océans, qui a survolé les nuages et atteint la stratosphère, cette génération, dis-je, doit maintenant se libérer de sa matérialité en cherchant à donner à l'esprit de l'homme toute sa liberté.

Durant les derniers six mois, beaucoup ont subi une émouvante crise spirituelle qui leur a dévoilé leur vraie richesse. Privés de dividendes et de profits, ils découvrent aujourd'hui la puissance fondamentale d'une solide conviction religieuse, la valeur transcendante du courage, de l'héroïsme, de l'honneur, de la charité, et de l'honnêteté.

Une crise financière peut bien balayer les bénéfices et occasionner la stagnation dans les affaires mais elle n'atteint pas le caractère. Elle peut nous priver de ce que nous avons mais ne peut modifier ce que nous sommes.

Les placements que nous avons faits dans une jeunesse ambitieuse, dans des hôpitaux, des camps d'enfants rachitiques, des collèges et autres institutions similaires continuent à payer des dividendes. Les plus grandes joies de la vie — celles de partager et de servir — demeurent assurées.

Je suis encore riche parce que je le suis avec indépendance — aucune de mes richesses n'est appuyée sur les conditions économiques ou sur les rapports de la Bourse.

Les œufs lui donnaient une indigestion

Voici une femme de 72 ans qui, ayant trouvé un remède contre son indigestion, constate que c'est celui que son frère, âgé de 70, prenait, et est "d'une santé florissante". Elle écrit :—

"J'ai souffert d'indigestion pendant plusieurs années. Je ne pouvais même pas manger un oeuf ou une patate. Je prenais un purgatif, régulièrement, cependant je souffrais toujours. Cette année, j'ai commencé à prendre une petite dose de Sels Kruschen. Je digère maintenant, sans ennui, les oeufs et les patates, et j'en mange à mon goût.

"Mon frère jouit d'une santé florissante et il est une véritable réclame pour les Sels Kruschen. Toujours gai et heureux. Il n'oublie jamais sa dose du matin — moi non plus, depuis que j'en connais l'efficacité. Mon frère a 70 ans, et moi 72. Ces sels sont un bienfait pour nous. Je les recommande à tous mes amis."— (Mme) M. E. M.

Kruschen contient six sels qui stimulent et régularisent les fonctions des organes, de diverses manières. L'estomac, le foie et le rein en éprouvent le bienfait immédiat. Tout s'oublie — indigestion, maux de tête et dépression — pour faire place à un bien-être physique et moral.

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 191, Toronto 8, Ont.



Courtoisie du Chicago Tribune

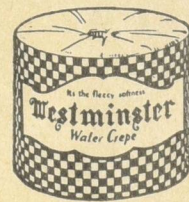


N'achetez pas votre papier de toilette AU HASARD!

2 pour 25c
Achetez PUREX et WESTMINSTER

Stérilisés! Doux! Souples! complètement enveloppés! Aux pharmacies et épicereries.

Distributeurs:
MacGregor
Paper & Bag
Company, Inc.
Montréal.



3 pour 25c

No 3

Coupon d'Abonnement La Revue Populaire

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: 1 an, \$1.75; 6 mois, 90c) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom _____

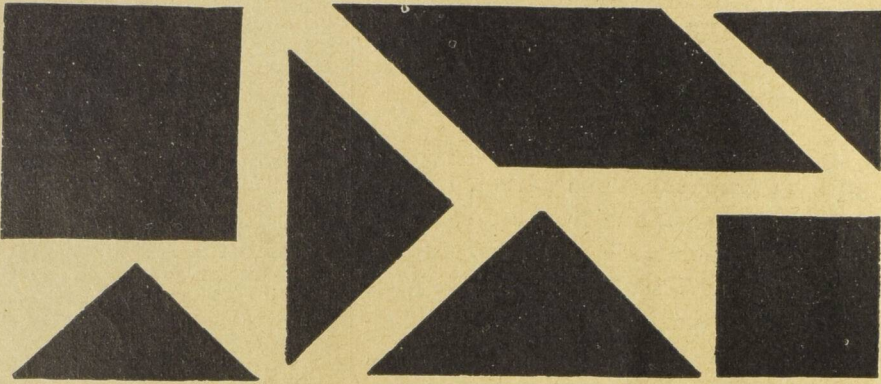
Adresse _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE,
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

JEUX, DEVINETTES ET CURIOSITES

LE JEU DE CYCLO

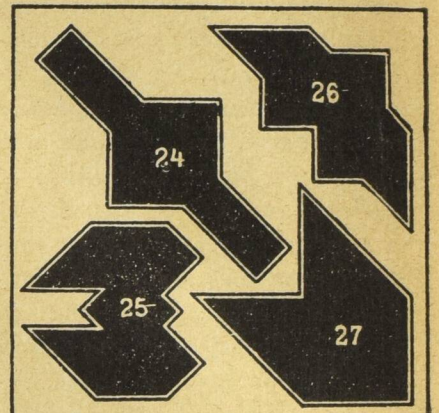
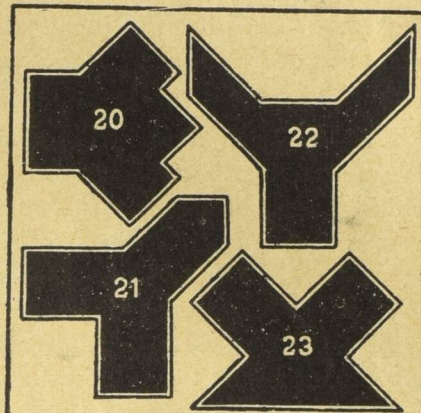
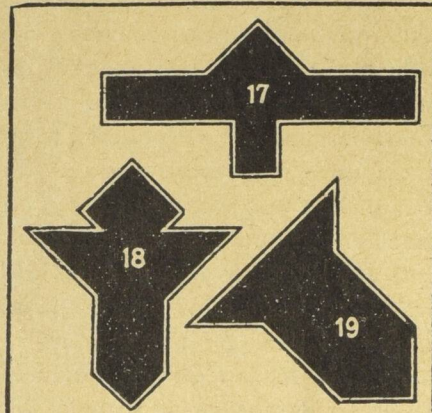
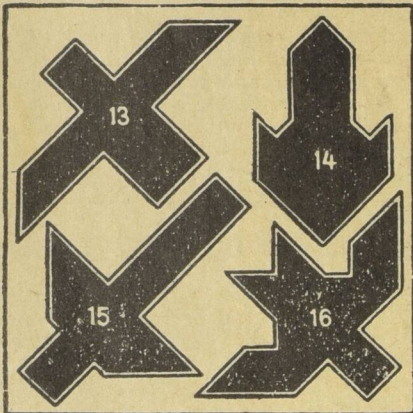


Deuxième Série de Blocs

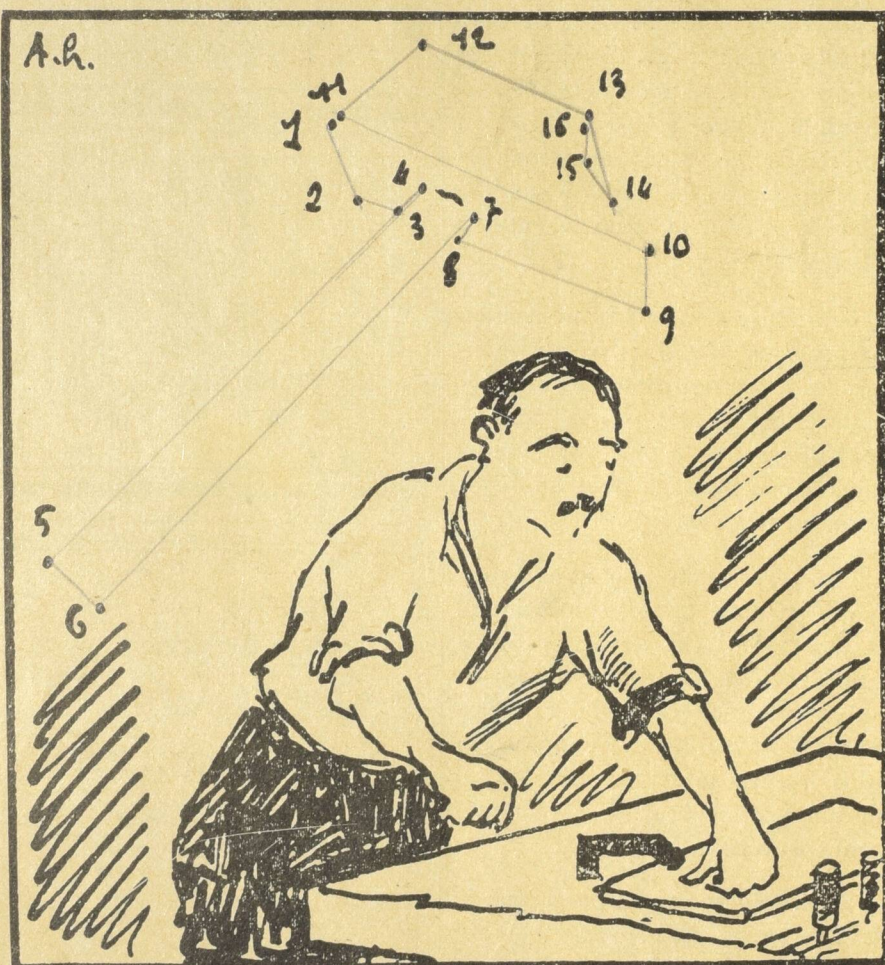
Voici un petit jeu très amusant, qu'on peut faire seul ou en société, et qui consiste à composer avec les 7 morceaux ci-contre les 15 figures reproduites ci-dessous.

On peut, si on préfère, coller ces morceaux sur du papier fort ou du carton. Faites-vous plusieurs séries de ces blocs et jouez à qui finira le premier.

Le premiers blocs de ce genre que nous avons donnés dans *La Revue Populaire* du mois dernier ont eu l'heur d'amuser un grand nombre de nos lecteurs et lectrices, grands et petits. Nous en reproduirons encore d'autres dans nos prochains numéros.



DESSINS - DEVINETTES



Rendez à ce menuisier son...



—Attention, père Adam aux...

Réunissez par un trait, les chiffres dans l'ordre, et vous aurez les réponses.

51

LA MARQUE DE L'HOSPITALITÉ PARFAITE



CLUB SANDWICH avec olives et bacon croustillant... un vrai régal avec Bière Molson: INDIA PALE (étiquette blanche), EXPORT (étiquette dorée) ou STOCK (étiquette bleue). Prenez trois rôties, enlevez-en la croûte et garnissez-les de beurre et de mayonnaise. Sur la première, placez une feuille de laitue et du poulet froid tranché mince; assaisonnez et recouvrez avec la seconde rôtie. Sur celle-ci, placez encore une feuille de laitue, puis de minces tranches de tomates et des bandes de bacon frais cuit et croustillant; assaisonnez et recouvrez avec la troisième rôtie. Coupez le sandwich en diagonale et servez sur feuille de laitue avec olives enroulées de bacon croustillant. Ce bacon est frit dans la poêle autour des olives elles-mêmes.

MOLSON



À VOTRE CHOIX

INDIA PALE
(Étiquette blanche)

EXPORT
(Étiquette dorée)

STOCK
(Étiquette bleue)

"La bière que votre arrière-grand-père buvait"

LE MYSTERIEUX CINQ SOUS

Ce jeu demande quelque habileté pour être parfaitement réussi. Il consiste à faire disparaître une petite pièce de cinq sous.

Procurez-vous une petite boîte d'allumettes. Vous mettez dedans la pièce de cinq sous et vous fermez la boîte. Vous retournez ensuite la boîte dans votre main. Puis vous passez une épingle de part en part de sorte qu'il soit impossible de l'ouvrir. Pour prouver que la pièce est encore dans la boîte vous agitez



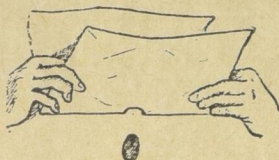
celle-ci. Mais lorsque vous la présentez aux spectateurs, ceux-ci constatent que la pièce de monnaie est disparue.

Voici le secret. Pendant que vous tenez la boîte dans votre main, vous la pressez fortement de façon à élargir la partie intérieure; vous n'avez alors qu'à faire glisser la pièce dans votre main sans qu'il y paraisse. Lorsque vous agitez votre main, la pièce s'agite entre votre main et la boîte.

LA PIECE MAGIQUE

Nous vous présentons ici un jeu très facile qui ne manque jamais d'intriguer ceux qui ne savent comment l'exécuter. Les seuls instruments nécessaires sont une feuille de papier d'environ douze pouces carrés, une petite et une grande pièce d'un sou.

Vous placez la *petite* pièce d'un sou sur la feuille, vous faites un trait autour et vous découpiez un trou de la même dimension que votre sou.



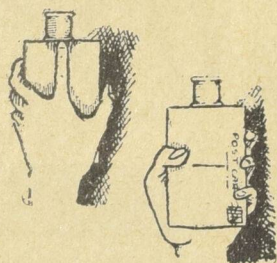
Vous demandez alors de faire passer dans ce trou la *grande* pièce d'un sou. Les spectateurs tenteront en vain de le faire et se déclareront bientôt incapables.

Rien de plus facile pourtant. Pliez la feuille par le milieu de l'ouverture. Puis placez-y la grande pièce d'un sou. Pour la faire traverser, vous imprimez de petites secousses à la feuille en même temps que vous en relevez légèrement les extrémités. La grande pièce passera alors sans que vous ayez déchiré le papier.

PETIT TOUR DE MAGIE

Les petits tours de magie les plus simples ont souvent beaucoup de succès. En voici un qui n'exige pas beaucoup d'adresse.

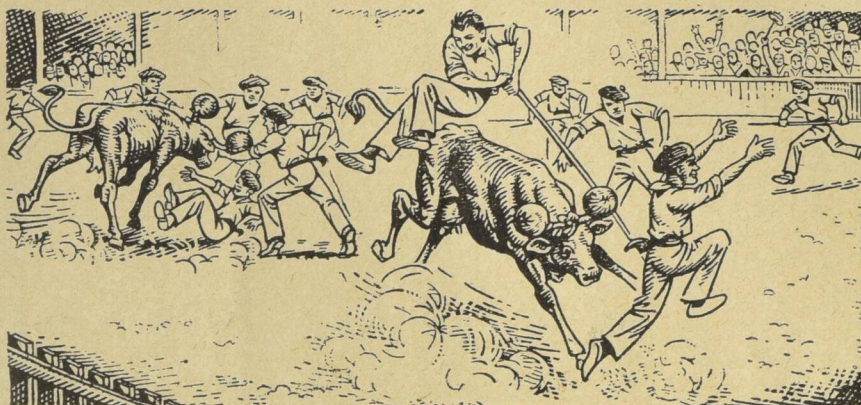
Prenez une carte postale ordinaire et une bobine sur laquelle il ne reste plus de fil. Vous affirmez devant vos amis que vous allez faire tenir en équilibre la bobine sur le bord de la carte, comme



l'indique la vignette de droite. Les spectateurs déclareront aussitôt que cela est impossible. Rien de plus aisé, pourtant. Vous placez la bobine sur le bord de la carte et en même temps sur l'extrémité de votre index. En ayant le soin de parler constamment pour distraire vos amis, ceux-ci vous croiront fort habile.

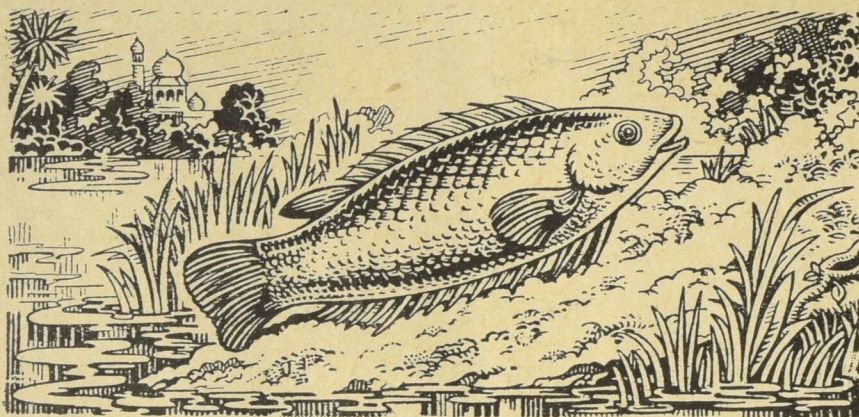
LA PAGE POUR TOUS

DES VACHES DANS L'ARENE



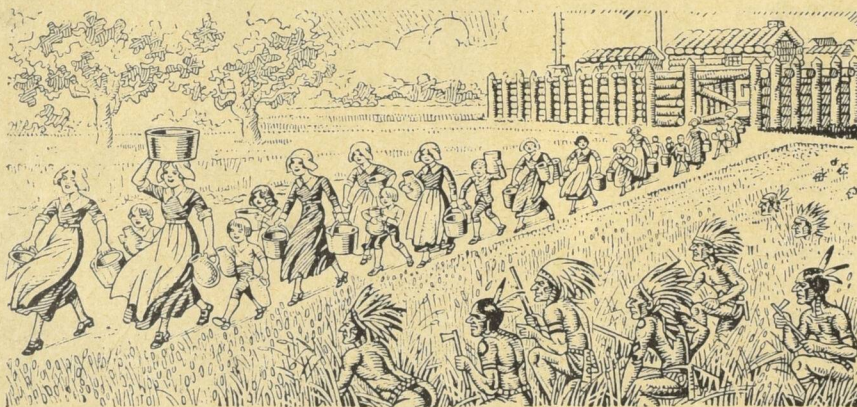
Sur le versant français des Pyrénées, il existe un spectacle qui attire toujours de grandes foules. On se sert de jeunes vaches au lieu de taureaux pour des batailles très amusantes et peu dangereuses. On a soin d'envelopper l'extrémité des cornes de ces animaux dans un épais bourrelet. Le jeu consiste à enlever un ruban placé entre les cornes de l'animal. Les joueurs excitent ce dernier au moyen de longues perches.

POISSON QUI MARCHE SUR TERRE



Avez-vous déjà vu un poisson marcher sur terre? Le fait a pourtant été constaté plusieurs fois. L'anabas, qui habite certaines petites rivières des Indes, a la curieuse habitude de faire de courtes promenades "à pied". Ce poisson a sur le ventre de fortes nageoires en forme d'épines. Il enfonce ces pointes dans le sol et avance lentement. On prétend qu'il peut vivre six jours hors de l'eau. Les anguilles ont aussi, paraît-il, cette faculté de quitter parfois l'élément liquide.

AUX PREMIERS TEMPS DE LA COLONIE

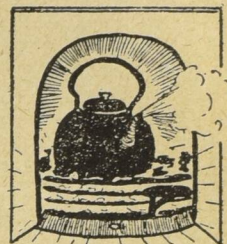


Comme chacun sait, nos ancêtres étaient sans cesse exposés à se voir attaquer par les sauvages ennemis. Un jour, un chasseur revenait vers le petit village fortifié qu'il habitait lorsqu'il remarqua des indiens cachés dans les hautes herbes. Il fit mine de ne pas les voir et donna l'alarme au village. Les habitants constatèrent alors qu'ils n'avaient pas assez d'eau pour soutenir un siège. Si les hommes sortaient, ils seraient aussitôt assaillis. Voici le subterfuge qu'ils employèrent. Des femmes et des enfants partirent en chantant vers la rivière. Les sauvages, croyant à un piège de leurs adversaires, n'osèrent les attaquer. C'est ainsi que le village fut sauvé.

L'EAU ET LA CHALEUR

Si vous placez un plat vide en métal sur le feu, il devient bientôt très brûlant et même il rougit; si ses différentes parties sont maintenues par des soudures, celles-ci fondent rapidement. Mais avez-vous remarqué que cela ne se produit pas lorsque le vase contient de l'eau?

L'eau en effet a la propriété d'absorber de grandes quantités de chaleur. Du vase la chaleur passe dans l'eau. A mesure que l'intensité de la chaleur aug-

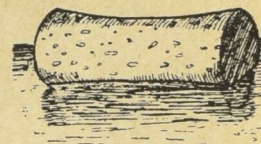


mente il se fait dans le liquide un mouvement incessant: l'eau échauffée au fond du vase monte et est remplacée par l'eau légèrement plus froide qui est au-dessus; l'ébullition vient ensuite, et l'excédent de chaleur produit la vapeur qui s'échappe dans l'air. Cette absorption de la chaleur par l'eau se prouve en faisant chauffer de l'eau dans un vase de papier.

POURQUOI LE LIEGE FLOTTE-T-IL?

Jetez une pierre dans l'eau et elle s'enfoncera aussitôt; mais jetez-y un morceau de liège et il flottera. Quelle est la raison de cette différence?

Tous les objets s'enfoncent sous l'eau s'ils sont suffisamment pesants pour occuper, dans l'eau, plus que leur volume d'eau. Un bateau, par exemple, flottera; mais si vous le surchargez il enfoncera



graduellement, parce que le poids ajouté augmentera le volume d'eau déplacé.

Mais le liège est formé d'un nombre incalculable de minuscules cellules d'air. Le volume d'un morceau de liège est donc moins considérable qu'il paraît. Conséquemment le volume d'eau déplacé sera minime par rapport au volume du liège lui-même.

QU'EST-CE QU'UNE ETOILE FILANTE?

Qui n'a pas observé à certaines époques de l'année, ces traits lumineux qui parcourent le ciel? On les appelle des étoiles filantes. En réalité, ce sont des fragments d'étoiles qui sont précipités dans l'espace. Lorsqu'ils traversent la couche atmosphérique qui entoure la terre, ces fragments voyagent à une telle vitesse qu'ils s'enflamment par friction et se consomment.

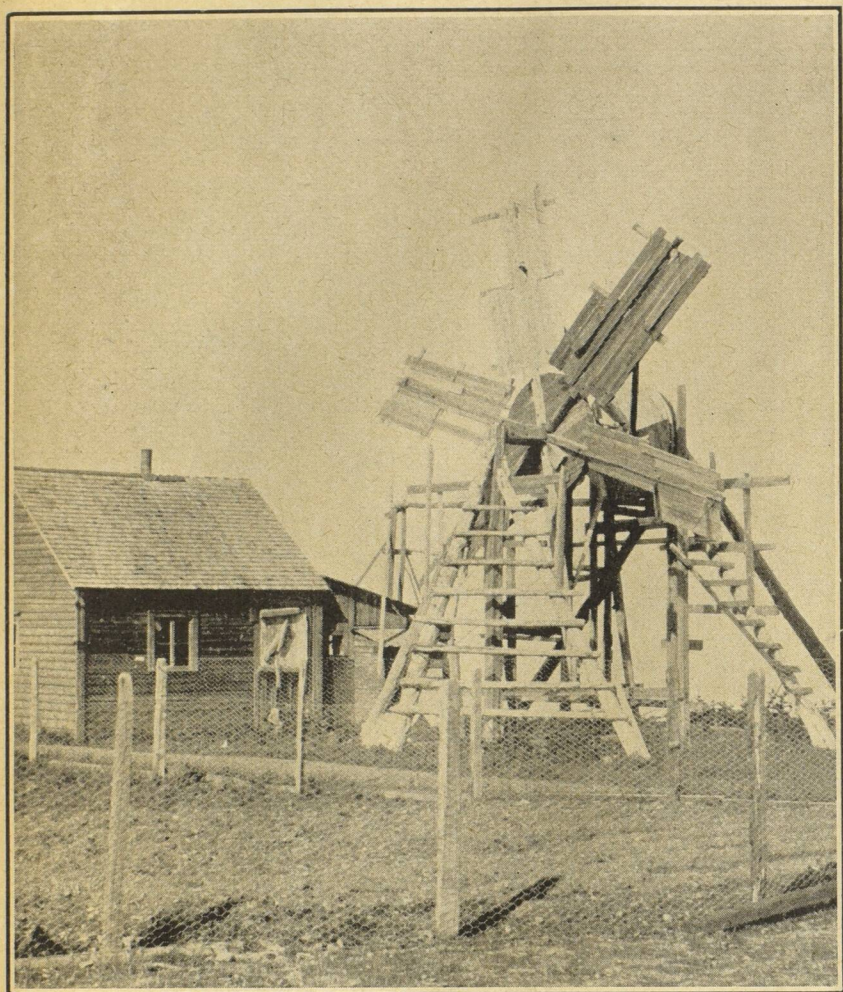


La traînée lumineuse que ces bolides produisent est formée de particules enflammées qui se détachent du corps en mouvement.

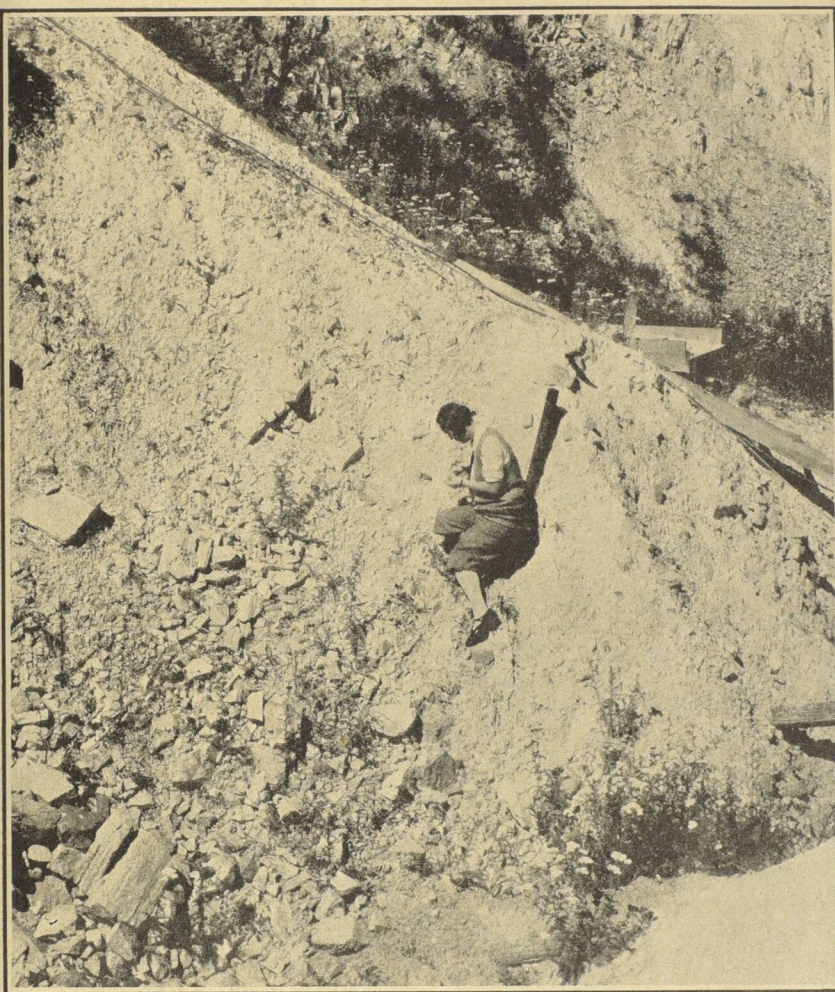
Un très petit nombre d'"étoiles filantes" atteignent la terre. Dans ce dernier cas, elles s'enfoncent si profondément dans le sol qu'il est difficile de les trouver.

Lorsqu'elles sont de grandes dimensions, elles creusent un trou profond à l'endroit où elles tombent.

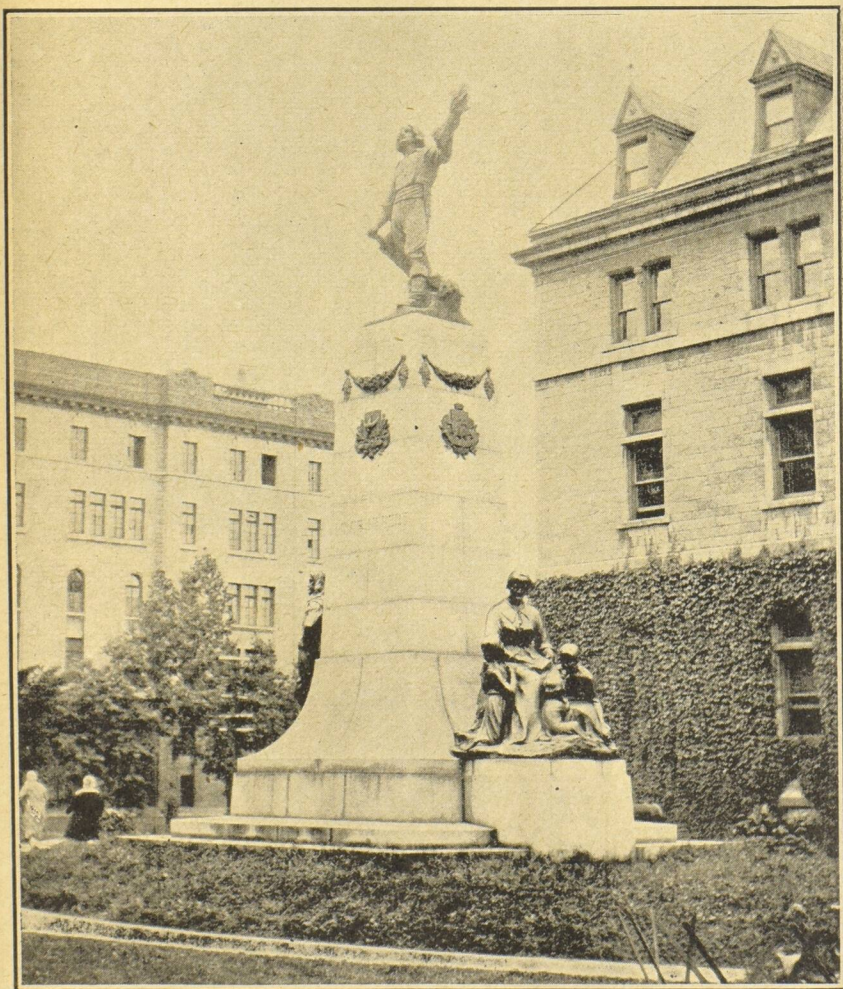
SAVIEZ-VOUS QUE ? ...



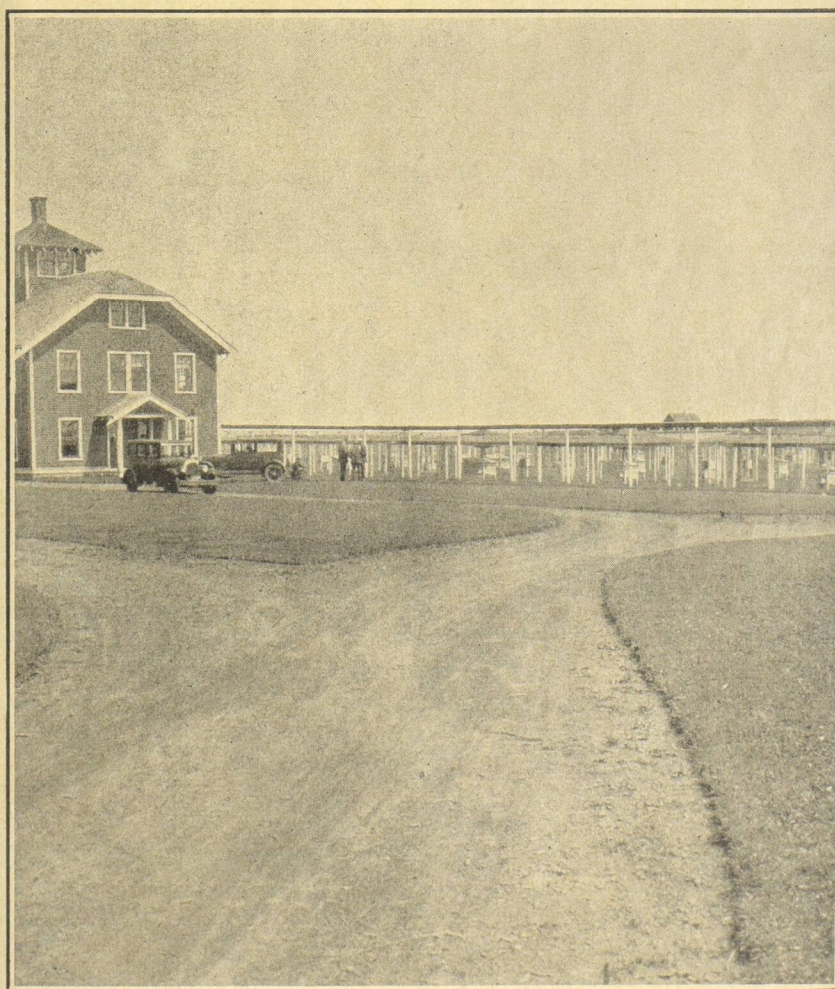
De nombreux pêcheurs de la Gaspésie scienc leur bois à l'aide d'un moulin à vent de ce genre.



La porcelaine est fabriquée avec une terre particulière et que de riches dépôts de cette terre appelée "kaolin" se trouvent à Saint-Rémi, dans les Laurentides,



Louis Hébert, dont la statue s'élève entre l'Académie Commerciale et l'Hôtel de ville de Québec fut le premier blanc à faire pousser du blé en Amérique du Nord. Arrivé à Québec en 1617 Hébert obtint la première seigneurie canadienne, celle de l'Epinay, dont le site est aujourd'hui occupé par le Séminaire de Québec et autres monuments importants de la Haute-Ville. Il vendit aussi un emplacement à Mgr de Laval qui y fit construire une école.



A la ferme expérimentale d'élevage de Summerside, sur l'île du Prince-Edouard, l'on étudie continuellement les moeurs des renards argentés. Pour faciliter ce travail, des microphones sont installés dans chaque cabane de renards, de sorte que le moindre bruit que font ces animaux est entendu par l'éleveur qui se tient en permanence aux écoutes.

PHOTOS DU CANADIEN NATIONAL



T'a pas déjà rencontré un vieil ami, perdu de vue depuis des années qui te raconte que la chance lui a souri dans la vie -

T'A' Pas ?



et il t'invite à luncher avec lui dans le meilleur restaurant du bas de la ville -



mais juste au moment où tu te fais la réflexion que ton ami est un chic type, il t'annonce qu'il a oublié son argent et il te faut solder la note -



T'a pas déjà essayé une BLACK HORSE ?
Ca chasse l'embarras!

dites simplement "BIÈRE
BLACK HORSE
DAWES, S.V.P."

LES JEUNE-CANADA

(Suite de la page 17)

programme. Ils savent combien nos gens sont paralysés par l'esprit de parti, paralysés par le milieu, paralysés par certains intérêts immédiats, paralysés aussi

Quatre Jeune-Canada ont déjà commencé leur oeuvre dans les collèges de Montréal: MM. P. Dumas, André Laurendeau, Bernard Hogue, Dollard Dansereau. Ils pré-



M. BERNARD HOGUE

par la crainte des opinions décisives. Mais ils espèrent que les Canadiens français n'ont pas perdu toute fierté, toute ambition. Et avant tout ils comptent sur un travail obstiné et incessant auprès des jeunes des écoles pour former peu à peu une «pensée nationale».

chent, sous différents aspects, l'importance de l'union nationale dans les domaines linguistique et économique.

La Revue Populaire se fera un plaisir de seconder leurs efforts, en renseignant ses lecteurs sur les activités des Jeune-Canada.

Un seul arbre pour construire vingt maisons

Un ingénieur forestier américain, au cours de travaux exécutés dans les forêts de la Californie, découvrit récemment un pin mesurant 308 pieds de haut et 20 pieds de diamètre à cinq pieds du sol.

L'intérêt exceptionnel de cette découverte ne réside pas dans la hauteur de cet arbre puisqu'on trouve assez fréquemment, en Californie, des pins plus élevés que celui-là. Mais ce qui donne de la valeur à ce pin géant, c'est son diamètre et la masse énorme de bois qu'il peut produire. En effet, à

230 pieds de la base, il mesure encore 12 pieds de diamètre.

On a calculé que ce pin pouvait donner 360,000 pieds linéaires de planches, ce qui serait suffisant pour construire 20 maisons de grandeur moyenne.

Pour avoir une idée de l'énormité de ce pin géant, il suffit de dire que les forêts de notre Province produisent ordinairement 25,000 pieds de bois par acre. Il faudrait donc une étendue de 15 acres pour obtenir autant de bois que cet arbre seul en contient.

*Vous ne pouvez les
comparer à rien d'autre —
tellement elles sont
DIFFERENTES !*

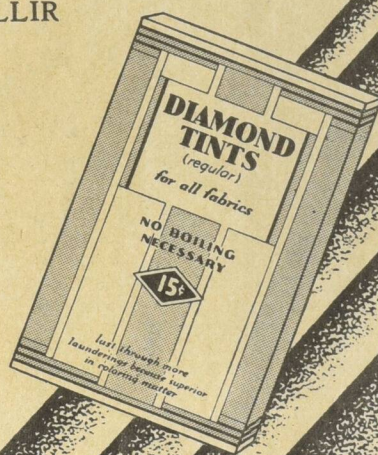
les NOUVELLES TEINTES DIAMOND

PAS BESOIN DE FAIRE BOUILLIR

- Couleurs plus jolies et plus fraîches ! Toutes les nouvelles nuances à la mode.
- Résistent à plus de lavages parce qu'elles contiennent une plus forte proportion de colorants à l'aniline de la meilleure qualité.

Dans toutes les pharmacies

Par les fabricants
des Teintures Diamond



Où placer votre argent ?

Pour répondre à la demande du public désireux de placer, à l'abri de tout risque, l'argent dont il dispose et qu'il voudrait mettre en lieu sûr, la Dominion Life vous offre ses BONS — un placement de tout repos, non une assurance.

Tous renseignements sur demande.

D61

The DOMINION LIFE
ASSURANCE COMPANY
SIEGE SOCIAL: Waterloo, Ont.



SUCCURSALE MONTRÉAL AISE
Edifice Dominion Square
Tél. HARb. 9277 Suite 910
PAUL BABY,
ASS.-Gér. Prov. et Inst. des agents
RAOUL CARIGNAN, Gér. Prov.



POUR LA 1ère FOIS AU CANADA

Nous avons le bonheur de pouvoir correspondre avec le MAGE SARKAN, un des plus CÉLÈBRES ASTROLOGUES du monde entier, très connu dans les milieux scientifiques et parmi les initiés pour sa science et SON POUVOIR QU'IL EXERCE MEME A DISTANCE. IL A FAIT VŒU de mettre ses dons extraordinaires de prévision au service de tous, et vous offre GRATUITEMENT une étude de votre HOROSCOPE. VENEZ A LUI, il vous conseillera, vous dévoilera votre avenir et vous montrera la ROUTE DU BONHEUR. Il vous guérira en tout: AMOUR, ARGENT, AFFAIRES, SANTÉ, et vous délivrera de vos timidités et de vos incertitudes. N'HESITEZ PAS; cette offre généreuse s'adresse à TOUS et à TOUTES. Envoyez vos noms (M., Mme ou Mlle), date de naissance et adressez au MAGE SARKAN, Dépt. 175, P.R.P., 22, rue Saint-Augustin, PARIS, (2e), et vous recevrez une étude précise de votre horoscope. (Prière de joindre 10 cents en timbre de votre Pays pour frais d'écriture et d'envoi).

LES YEUX DEVIENNENT CLAIRS ET BRILLANTS

Lorsqu'on en prend soin de la manière que recommandent les directeurs de cinéma



JOAN BLONDELL

Ce sont les soins reçus qui donnent aux yeux des artistes de cinéma cette clarté et ce brillant si attrayants. Ces soins, les directeurs de la Compagnie cinématographique Warner Bros. les recommandent instamment, eux qui gardent toujours de la Murine dans leurs studios, pour l'usage de Joan Blondell, Kay Francis, Barbara Stanwyck, Loretta Young, Bebe Daniels, Bette Davis et autres célèbres vedettes.

Préparée d'après la formule d'un spécialiste de l'oeil, Murine renferme dix ingrédients (sans belladone) qui éclaircissent les yeux rapidement et sûrement et suppriment toute inflammation. Procurez-vous-en une bouteille chez votre pharmacien et appliquez-en quelques gouttes dans vos yeux matin et soir. Vous constaterez une *amélioration* immédiate dans l'apparence et l'état de vos yeux.

MURINE
POUR VOS
YEUX

Ne manquez pas d'acheter

Le Samedi

Magazine National des Canadiens

En vente partout 10 sous

Maux de Tête Catarrhaux

Catarrhe du nez et de la gorge—
Surdité—Bruits dans les oreilles.



La tête est la partie la plus importante de notre être, et il est malheureux qu'un mal de tête catarrhal quelconque vous rende misérable, car la réaction se fait sentir dans tout le corps.

Si vous contractez le rhume facilement — si vous êtes continuellement obligé de vous moucher et de dégager votre gorge du mucus — si vous avez une sensation d'obstruction dans le nez et les oreilles — si vous avez des accès de mauvaise haleine — si la gorge vous pique et est au vif — si vous avez des attaques de surdité ou des lourdeurs dans les oreilles, si les oreilles vous bourdonnent, il est grand temps que vous commenciez à faire quelque chose pour votre tête.

CONSEIL GRATUIT

N'aimeriez-vous pas savoir comment votre tête peut être débarrassée du catarrhe? Si oui, signez ce coupon et mettez-le à la poste.

Ce Coupon

donne droit aux lecteurs de ce magazine à une consultation gratuite sur le catarrhe.

Nom au long _____
Adresse _____

Vous recevrez des conseils pratiques basés sur 47 ans d'expérience dans le traitement des affections catarrhales du nez, de la gorge et des oreilles.

Ecrivez-nous maintenant pour savoir s'il y a une raison pour que VOTRE tête ne soit pas la propriété d'une personne heureuse, débarrassée du catarrhe, comme des centaines d'autres. Ecrivez en français ou en anglais.

SPECIALISTE SPROULE pour le CATARRHE
376, Cornhill Bldg., Boston, Mass.

LA CHRONIQUE DE FRANCINE

LES ENFANTS DOIVENT-ILS LIRE LES JOURNAUX?

ACETTE question, nous répondons par une autre. Les parents savent-ils lire les journaux? En effet, la réponse à cette question nous donnera celle de la question-titre. C'est un fait facile à constater que bien peu ont les connaissances et l'éducation voulues pour déchiffrer un journal. Un lecteur qui ne consacre qu'environ une demi-heure par jour à la lecture d'un quotidien bourré de faits plus ou moins important n'est certainement pas capable de juger rapidement la valeur morale d'une nouvelle. Tel est le cas de la moyenne des lecteurs.

Les parents doivent-ils permettre à leurs enfants la lecture quotidienne des journaux? Il faut admettre qu'ils ont là une tâche délicate et difficile. Puisque nous avons posé la question, c'est que la lecture des journaux comporte un élément dangereux pour les esprits jeunes. Sauf quelques quotidiens bien connus, les journaux renferment un bon nombre de récits et de nouvelles parfois peu édifiants. Mais, sous ce rapport, le danger est beaucoup moins grand dans notre Province qu'aux Etats-Unis où le véritable "tabloid" est poussé à son extrême limite. Cependant, il est un reproche que l'on fait souvent à nos quotidiens en général; c'est de ne mettre en vedette que des faits qui n'ont aucune importance réelle pour le lecteur.

Avant de permettre à leurs enfants la lecture des journaux, les parents doivent donc apprendre à discerner l'ivraie du bon grain. Et, même dans l'interdiction, il faut user de beaucoup de prudence, ne pas défendre sans en donner les raisons. Sinon, l'enfant, comme toujours, subira l'attrait du fruit défendu. Quant aux pages comiques illustrées, il n'y a pas lieu de les interdire: elles sont en général suffisamment insignifiantes pour n'être pas dangereuses.

Le danger commence lorsque l'enfant atteint ses quinze ans. A cet âge, les pages comiques sont pour lui "vieux jeu". Il se croit en droit de lire les compte-rendus les plus sensationnels. A ce moment, il faut ne pas refréner mais diriger son goût pour la lecture. Un journaliste d'expérience suggère le moyen suivant: le père de famille devrait parfois, à table par

exemple, discuter familièrement avec ses enfants des sujets fréquemment traités dans les journaux. Son expérience de la vie lui suggérera des réflexions et des commentaires qui attireront l'attention des enfants sur des questions sérieuses. Peut-être les parents eux-mêmes en profiteront-ils....

Une autre manière de diriger la curiosité des enfants est de leur procurer un recueil de notes «scrapbook» dans lequel ils pourront collectionner les articles de journaux se rapportant à un sujet

mence à marcher, peut-être ignorez-vous totalement qu'il souffre de rachitisme. Vous pensiez que les jambes de votre bébé seraient droites et fortes comme les vôtres, mais voilà que vous les voyez s'incurver.

Les médecins ont constaté que la plupart des bébés de moins d'un an, qui vivent dans des climats froids ou tempérés, souffrent de rachitisme. Quelques-uns sont légèrement atteints, d'autres le sont gravement. Il est plus que probable que votre bébé est rachitique à



MATERNITE

donné. Evidemment, il n'est pas nécessaire de ne compiler que des découpures de journaux. L'enfant augmentera ainsi ses connaissances et tout en s'amusant s'astreindra à un travail sérieux.

Comme conclusion pratique, disons que s'il est impossible d'empêcher les enfants de lire les journaux à sensation, on peut tout au moins leur apprendre l'art ou plutôt la science de les lire avec discernement.

LE RACHITISME EST UNE MALADIE DE LA 1ère ANNEE

Jusqu'à ce que votre enfant com-

moins qu'on ne lui assure du soleil, une alimentation convenable et qu'on ne lui donne de l'huile de foie de morue.

D'une façon générale, rachitisme veut dire dentition tardive, retard à pouvoir se tenir debout, marche arriérée, os faibles, jambes incurvées, et peut-être épine dorsale déviée ou os déformés. L'enfant peut commencer à marcher, puis cesser de marcher. Pourquoi? Il avait besoin de soleil, d'une alimentation appropriée, d'huile de foie de morue, et tout cela lui a manqué. Ses jambes sont devenues faibles.

LES PLUS GRANDES PYRAMIDES NE SONT PAS EN EGYPTÉ

(Suite de la page 14)

où se faisaient les sacrifices humains. Elles étaient richement et abondamment sculptées et décorées à l'intérieur comme à l'extérieur.



Des hauts plateaux du Mexique passons au Yucatan où l'on est à exhumier de la jungle des ruines d'une beauté et d'une richesse inouïes.

Où est le Yucatan? Que sont les Mayas, qui habitent cette contrée?

Le Yucatan est une péninsule qui constitue l'extrémité sud-est du Mexique, entre le golfe du Mexique et la mer des Antilles. Le Yucatan proprement dit comprend les états mexicains du Campeche et du Yucatan, le territoire mexicain de Quintana Roo et une faible partie du Guatemala et de l'Honduras anglais. Il fut découvert en 1517 par Hernandez de Cordova et Cortez même, le conquérant du Mexique, le traversa tout entier en 1525.

Au coeur même des forêts tropicales du Yucatan et du Guatemala, on a découvert, il n'y a de cela que quelques années, les ruines de plus de quarante cités

mayas, reliées entre elles par des routes pavées, et qui connurent des siècles de progrès très avancé et de véritable splendeur. Quelques-unes de ces ruines datent du cinquième siècle de notre ère.

Les archéologues du monde entier s'intéressent aujourd'hui aux ruines des antiques cités mayas du Yucatan; ce sont les dernières d'importance qu'on ait découvertes. L'accès à ces ruines merveilleuses n'est pas aussi difficile qu'on croit. Le paquebot, Ward Line de préférence, vous conduit à Progreso, port du Yucatan. De Progreso vous vous rendez à Merida, deux heures d'auto, ville où les femmes vont encore à la fontaine, comme aux siècles précolombiens, une amphore sur l'épaule et habillées seulement d'une robe blanche brodée au bas. A Merida vous prenez un petit train qui a l'air d'une plaisanterie mais qui amène bel et bien au seuil de la jungle, à cent milles de Merida. Là, vous prenez un camion ou un cheval pour vous rendre enfin à Chichén Itza, au centre des ruines mayas. Tout ce voyage, de Progreso à Chichén Itza, coûte une vingtaine de dollars canadiens.

GAZ D'ABORD, LIQUIDE ENSUITE, ENFIN LUMIERE

(Suite de la page 15)

grande difficulté consistait à pouvoir se procurer facilement le néon nécessaire aux tubes et c'est à Georges Claude que revient le mérite d'un procédé pratique.

En mai 1909 il avait déjà construit un appareil de laboratoire qui permettait d'obtenir une notable quantité d'oxygène liquide par jour, à une température de 184 degrés centigrades au dessous de zéro; avec cela il fabriquait de l'azote liquide à la température de 195, toujours sous zéro et il obtenait enfin la valeur d'environ une pinte d'un mélange de gaz rares qui n'avaient pas su se liquéfier—le froid n'étant pas encore suffisant—lesquels gaz étaient de l'hydrogène, de l'hélium et surtout du néon.

En poussant toujours le froid, Georges Claude parvint à liquéfier l'hydrogène et l'hélium et il ne resta plus que le fameux néon. Disons tout de suite qu'en perfectionnant encore son procédé, le savant français put arriver à produire, par jour, quatre pieds cubes de néon ce qui suffisait pour fabriquer qu-

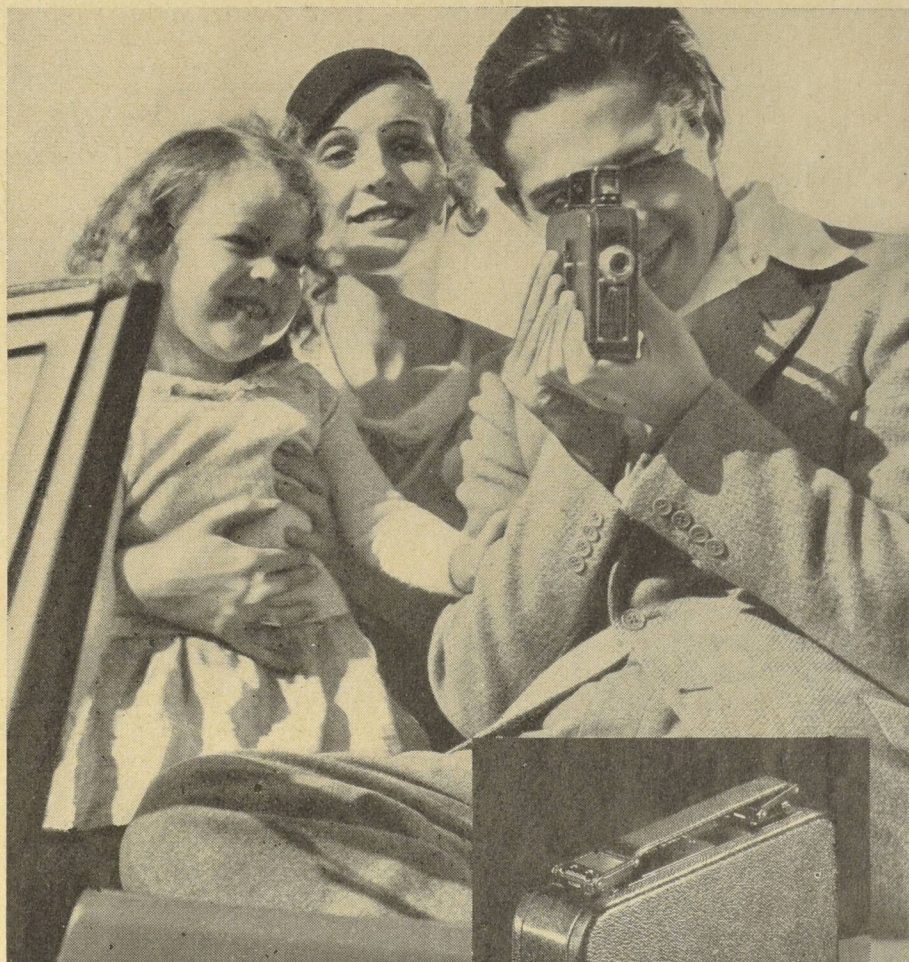
tidiennement mille tubes lumineux d'une puissance éclairante de mille bougies chacun.

Ceci se passait en 1914; la guerre vint interrompre tous ces travaux mais ils reprirent ensuite de plus belle et, par la seule ville de Montréal, nous pouvons juger de l'importance qu'a prise la lumière au néon dans le monde entier.

Cette lumière modifie complètement l'aspect d'une ville une fois la nuit tombée; les rues où elle est employée à profusion ont un aspect vivant inconnu autrefois et elle se prête admirablement à la décoration lumineuse des grands édifices. Son prix de revient n'étant pas exagéré il est à prévoir que son usage se généralisera de plus en plus et peut-être même que les grandes routes automobiles seront éclairées la nuit par deux longs rubans lumineux qui les accompagneront, de chaque côté sur tout leur parcours et supprimeront ainsi l'emploi des phares d'auto trop éblouissants et causes de tant d'accidents.

Nos Vues Fin de Semaine

nous coûtent moins cher que la gasoline



*Du Cinéma à la Maison . .
pour seulement 10¢ par
scène, avec le nouveau
Ciné-Kodak de \$39.50*

DES occasions de prendre des vues? Mais il s'en présente continuellement et c'est vous . . votre famille qui tenez les principaux rôles. Aucun autre plaisir n'est comparable à celui-ci.

Ce qu'il en coûte? Seulement 10¢ par scène.

Le nouveau principe du Ciné-Kodak Huit permet à un pied de film de faire le travail de quatre. Un film de \$2.50 vous permet de tourner de 20 à 30 scènes, soit autant que la plupart des films d'actualités. Ce prix comprend le finissage.

Prendre des vues est très attrayant et vous avez toujours plaisir à les projeter chez vous.

Un Excellent Mais Simple Appareil

Point n'est besoin d'être expert pour réussir. Le Ciné-Kodak Huit est un appareil si excellent et pourtant si simple, que vous aurez des vues nettes et claires, dès vos débuts. C'est un véritable appareil de prises de vues complet que nous vous offrons pour \$39.50. Compact,

de format de poche, le Ciné-Kodak Huit est vraiment beau.

Votre vendeur de Ciné-Kodak se fera un plaisir de vous montrer des films tournés avec le Huit. Faites les projeter. Si vous le préférez, écrivez et vous recevrez une brochure vous expliquant comment on peut faire du cinéma pour 10¢ la scène. Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

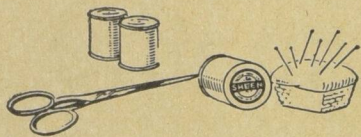
LE NOUVEAU PRINCIPE

• Le Ciné-Kodak Huit fait un film spécial de 25 pieds, 16 mm. de largeur, correspondant à 100 pieds de vues. Il fait passer le film deux fois devant la lentille donnant ainsi une double rangée de photos sur toute la longueur du film. La Compagnie Kodak finit ce film de 25 pieds de 16 mm. le coupe sur la longueur, et vous retourne ainsi un film simple de 50 pieds de 8 mm. prêt pour la projection par votre Kodascope Huit. Le coût du finissage est compris dans le prix du film.

SI CE N'EST PAS UN EASTMAN, CE N'EST PAS UN KODAK

Ciné-Kodak HUIT *Le nouveau principe Eastman pour
le Cinéma à la maison*

Les Choses Confectionnées à la Maison Sont Devenues DE MODE



Les femmes, partout, confectionnent elles-mêmes leurs délicats sous-vêtements, jupons-combinaisons et robes. Quand donc vous sortirez votre corbeille à couture, assurez-vous que vous êtes suffisamment pourvue de Sheen J. & P. Coats. C'est le fil parfait pour tous les tissus lustrés et il est particulièrement approprié pour travaux de couture à la main ou à la machine. Fabriqué en plus de 130 nuances s'assortissant à toutes les couleurs en vogue.

A celles qui préfèrent coudre avec un fil pure soie, la Soie en Bobines Coats se recommande. S'emploie avec les lainages fins, les velours, satins ou tissus pure soie.

Employez Toujours les Aiguilles de Milward.

"SHEEN"
J. & P. Coats

et

Soie en Bobines J. & P. Coats

FABRIQUES AU CANADA par 76F
THE CANADIAN SPOOL COTTON CO.,
MONTREAL

Fabricants du Coton en Bobines Coats
et Clark



COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement
50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.
au magazine de vues animées *Le Film*.

Nom _____

Adresse _____

Province ou Etat _____

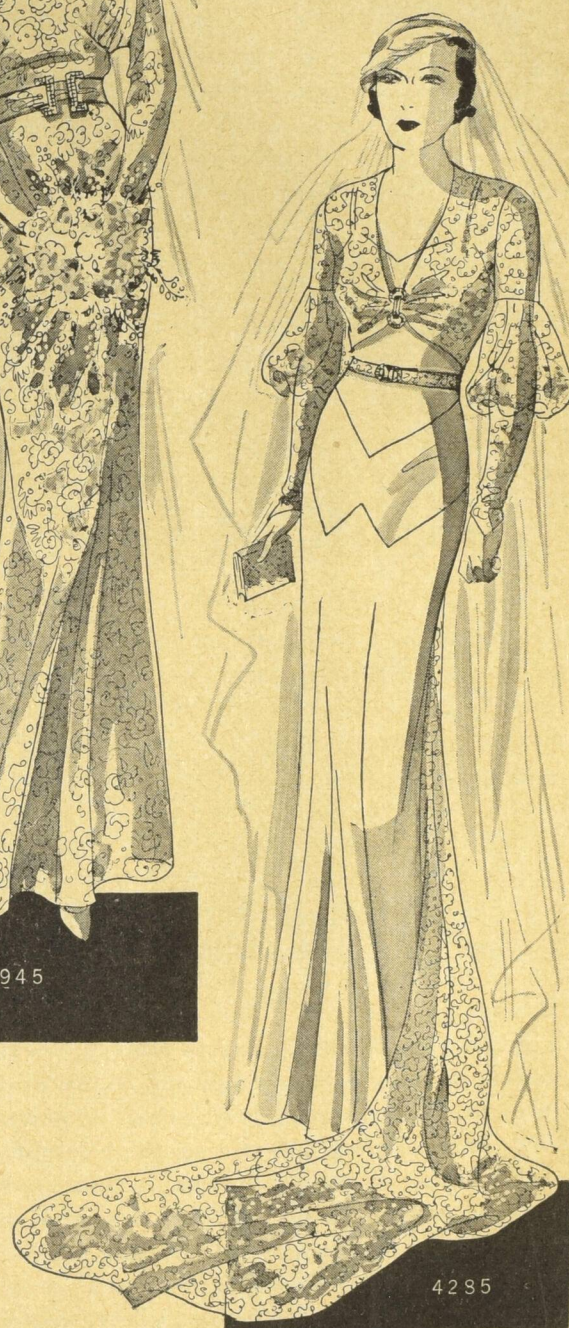
POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Autotricoteuses à Vendre

Au comptant, nombre limité, machines Duplex \$28.00 avec deux livres de fil GRATIS pour pratiquer. Contrat de travail non compris dans ce bas prix.

Postez Mandat-Poste maintenant si vous ne voulez pas être déçue. Auto Knitters & Hosiery Ltd. Dépt. 102F, Toronto.

CE QUE LA FIANCEE BIEN MISE PORTERA A SON MARIAGE DE JUIN



4935—Manches bouffantes en organdi — pour la jeune fiancée. Pour 36 de buste (gr. 18), 5½ verges d'organdi de 39. Pour 11 à 18; 29 à 36 de buste. 45 cents.

4945—Robe de dentelle, avec épaulettes. Pour 36 de buste (gr. 18), 5½ verges de dentelle de 35. Pour 11 à 18; 29 à 36 de buste. 45 cents.

4285—Gilet séparé, et traine. Pour 36 de buste (gr. 18), 4½ verges de satin de 39; 3¾ verges de dentelle de 35. Pour 14 à 18; 32 à 44 de buste. 50 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY, 468 Wellington St. West, Toronto, Ont.

La Chronique des Collectionneurs de Timbres

par Léonide Jasmin

Ceux qui ont eu le privilège d'assister à la conférence du docteur E. Whitehead sur les timbres anglais employés à l'étranger ont dû être curieux de savoir si dans leur collection il n'y avait pas de ces timbres si communs, rendus si rares par leurs oblitérations étrangères.

Vers 1860, l'Angleterre possédait des bureaux dans différentes parties du globe spécialement dans



les ports ainsi que des stations navales d'où les lettres étaient affranchies avec des timbres anglais.

On compte environ 65 bureaux reconnaissables par l'oblitération spéciale et numérale précédée d'une lettre: A25 pour Malte — A26 Gibraltar — F87 Smyrne — G06 Beyrou — C30 Valparaiso — C82 Pernambuco — etc., d'autres estampilles comme Field post office British army Africa. De plus on trouve des lettres avec combinaison de timbres anglais et étrangers Brésil-Chili, etc., qu'il fallait apposer pour la route intérieure du pays jusqu'au port où l'on y ajoutait un timbre anglais, oblitéré ensuite par le bureau anglais. Cette collection d'enveloppes portant différents cachets de route constitue une curiosité philatélique de plus haute valeur. Il faut donc examiner vos oblitérations sur les timbres anglais si communs soient-ils il peut y avoir de grandes raretés.

NOTRE CONCOURS DE MARS

Nous avons donné, le mois dernier, la liste des quinze gagnants de notre récent concours philatélique ainsi que les noms



des personnes qui y prirent part avec succès. Il nous fait plaisir de compléter cette liste avec les noms suivants:—

Marcel Trudel, Québec; Mlle Marie Nault, Montréal; Jacques Dufresne, Trois-Rivières; Eugène Lord, St-Jean; R. C. Adams, Thetford Mines; Mme J. L. Nault, Montréal; R. E. Fontaine, St-Hyacinthe; R. H. Frigon, Outremont; G. Ménard, Rosemont; W. A. Falardeau, Loretteville; Mme W. J. Blais, Thetford Mines; G. E. Lessard, Québec; H. Messer, Hull.

A QUEBEC

Le groupe imposant des philatélistes et des numismates de Québec et des localités environnantes, a tenu récemment sa cinquième réunion générale annuelle. Un nombre important s'y était rendu à l'invitation de la direction de la Société Philatélique et Numismatique de Québec.

Ces réunions offrent aux membres des occasions d'échanges, d'achats et de renseignements divers et leur présentent l'avantage de pénétrer plus avant dans la science du collectionneur.

Nous faisons remarquer qu'une attention toute spéciale est portée aux jeunes collectionneurs, élèves de nos collèges, écoles et institutions de la ville et des environs. Ils sont admis dans nos rangs à conditions très spéciales. Nous sollicitons donc leur visite à notre prochaine réunion, sans qu'il y ait obligation de leur part. Les dames sont aussi les bienvenues. Enfin tous ceux qui aimeraient se renseigner sur les timbres et les monnaies sont respectueusement invités à se rendre aux assemblées.

Tous les âges, à tous les rangs de la société et dans tous les pays s'adonnent à la philatélie, qu'on appelait autrefois la timbrophilie. George V, notre gracieux souverain, Franklin D. Roosevelt, le président-élu de la République voisine sont deux fervents philatélistes.

Au service des collectionneurs de timbres et de monnaies se trouvent quantité de journaux, de revues, livres et brochures.

Tel qu'annoncé, on fit les élections et le scrutin annonça comme suit: P. E. Blanchet, président; Armand Désaulniers, vice-président; Florian Dorval, secr.-tres.; L. A. Doyer, vice-président, section numismatique. Comme directeurs,



furent aussi choisis: MM. C. A. Grondin, Eug. Gauvreau, Lucien Gagnon, R. J. Read, Dr O. St-Amand, Jules Lessard.

Tout ceux qui s'intéressent à la collection sont les bienvenus au local, salle Loyola, rue D'Auteuil, Québec, lorsqu'ont lieu les assemblées.

NOUVEAUTES

	Val.	Prix
Afghanistan—Vues	7	\$ 3.00
Angola—Figures allégoriques	15	3.00
Autriche—Commémoratif, ski	4	.50
Bulgarie—Commémoratif Jeux	7	1.00
Falkland—Paysages, centenaire colonisation	12	12.00
Finlande—Bienfaisance	3	.30
Lettonie—Aviation	5	1.25
Lichtenstein—Bienfaisance	3	.40
Maroc français—Vues	22	3.00
“ “ Aviation	6	1.25
Monaco—Vues	18	3.00
Nicaragua—Commémoratifs	14	
“ “ Aviation	10	
Papua—Vues	15	11.00
Pérou—Vues	5	
Sarre—Bienfaisance	7	1.50
Swazieland—Roi George	10	6.50

Autriche—4 valeurs, Sport d'hiver.
Falkland—12 valeurs: Décoratives jusqu'à la livre.

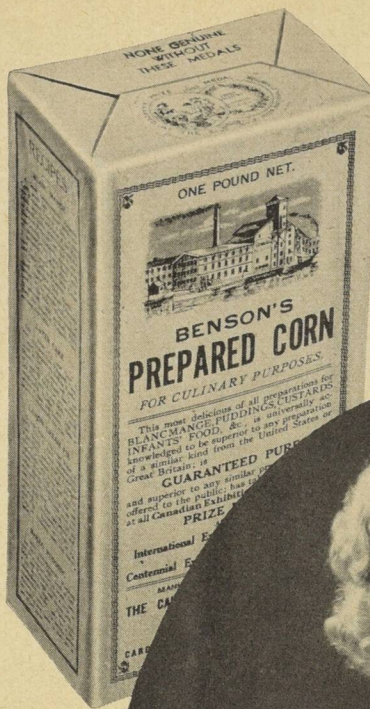
Guatemala—1 le 4c.: Orange-Aviation
Lettonie—5 valeurs: Aviation, charité
5 — 10 — 15 — 20 — 25.

Maroc—19 valeurs: Décoratives du 1c jusqu'au 20 frcs.
2/ — 2/6/ — 5/ — 10/ — 1 livre.

Papua—7 valeurs: Décoratives 5d—1/3
Nicaragua—10 valeurs: Commémoratives
Léon Saucé.

Uruguay—4 valeurs: Aviation 1 — 2 — 4 — 6.

Turquie—6 valeurs: Mustapha Kémal
15 — 20 — 25 — 30 — 100 — 200.



"Pour des DESSERTS DÉLICIEUX!"



"Je me fie au BENSON'S"

"Q'EST-CE que je ferais sans le Benson's Prepared Corn? Plusieurs fois par jour je m'en sers pour préparer des crèmes cuites au four, des sauces de toutes sortes et des desserts délicieux et nourrissants.

"Vous pourriez dire que j'ai été élevée avec le Benson's Prepared Corn. Grand'mère et maman ne se servaient jamais d'autre marque. Elles trouvaient le Benson's Corn Starch plus facile et plus efficace. Moi aussi! Le paquet jaune si bien connu depuis 70 ans est un ami fiable.

"Le voilà donc dans l'armoire de la cuisine, toujours à la main pour ajouter sa saveur aux repas... pour un dessert que tout le monde aime. Je vous assure que vous trouverez en lui un aide précieux à votre cuisine."

Fabrique par

The CANADA STARCH CO., Limited

CORN STARCH BENSON

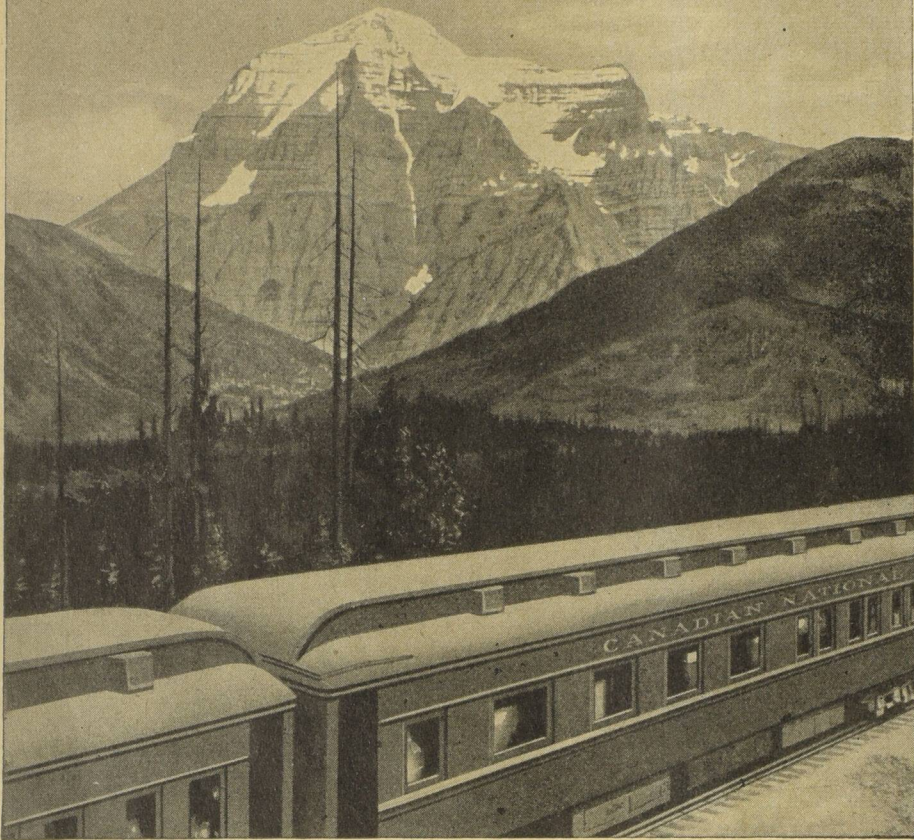
The Canada Starch Co., Limited, Montréal.
Veuillez m'envoyer votre livre de recettes.
Ci-inclus 10c pour couvrir les frais de poste.

Nom
Adresse
Ville

Ce livre de recettes primées vous sera expédié sur réception de 10c. Remplissez le coupon.



PASSEZ PAR LE PARC JASPER dans les ROCHEUSES CANADIENNES



LE MONT ROBSON, le géant des Rocheuses Canadiennes, est l'une des merveilles scéniques sur la route qui mène à la côte du Pacifique par le Parc Jasper.

PROFITEZ des billets réduits pour traverser le continent et les Rocheuses. Le train de luxe "Continental Limited" part tous les jours de Montréal et de Toronto pour Vancouver. Le Parc National Jasper, sur son parcours, est un endroit idéal pour y passer ses vacances. Equitation, natation, marche, alpinisme, automobile... Golf dans un décor merveilleux. Pêche à la truite dans le lac Maligne. Piscine en plein air. L'hôtel "Jasper Park Lodge" est renommé pour son service et son confort. Prix: \$7.00 par jour et plus, chambre et pension comprises (réduction de 10% pour séjour de 14 jours ou davantage). Saison: du 15 juin au 23 septembre.

Passé Jasper, le train côtoie le majestueux mont Robson, puis traverse toute la Colombie Britannique par une série de cols et de canyons pittoresques... Ren-

seignez-vous sur la croisière en Alaska et le "Voyage en triangle" (randonnée de 1400 milles en chemin de fer dans les montagnes et de 600 milles en mer par la route des fjords).

• • •

Ecrivez ou rendez-vous à l'agence la plus proche du Canadien National pour vous procurer des brochures descriptives. Prix réduits pour aller et retour. Choix de diverses routes. Arrêts facultatifs multiples.



TOURNOI DE GOLF POUR LE TOTEM D'ARGENT
Jasper. 3 - 9 septembre.

CANADIEN NATIONAL

mène partout au Canada

LIVRES ET REVUES

Par PHILIPPE MASSICOTTE

L'ACTION NATIONALE

Revue mensuelle

C'est avec plaisir que *La Revue Populaire* souhaite longue vie à cette nouvelle revue canadienne dont la première livraison date de janvier dernier. Confiée à l'habile direction de M. Harry Bernard, l'*Action Nationale* est publiée par la Ligue d'Action nationale. C'est, comme disent ses fondateurs, "un organe de pensée et d'action au service des traditions et des institutions religieuses et nationales de l'élément français en Amérique."

Les directeurs de cette ligue sont: MM. Esdras Minville, Hermas Bastien, Pierre Homier, l'abbé Lionel Groulx, Eugène L'Heureux, Olivier Maurault, P. S. S., Anatole Vanier, l'abbé Albert Tessier, Harry Bernard, Arthur Laurendeau, René Chaboult, Wilfrid Guérin et Léopold Richer.

Les bureaux de la Ligue d'Action nationale sont au numéro 840 de la rue Cherrier, à Montréal.

LA ROBE NOIRE

par Damase Potvin

M. Damase Potvin, écrivain canadien très connu, a écrit sous ce titre un récit des temps héroïques où fut fondée la Nouvelle-France. Le récit, conduit à la manière d'un roman et accoté (si l'on peut dire) par une documentation historique solide, se lit très agréablement. Edition du Mercure Universel, Lille, France. En vente dans toutes nos librairies.

MUSH!

par Anne de Mishaegen

Un récit de chasse en pays cri! Par une diane chasserresse qui raconte strictement ce qu'elle a fait, seule avec un guide, au cours de ses randonnées. L'auteur a déjà publié quelques intéressants souvenirs de chasse dans *La Revue Populaire*. La présentation du livre, par la maison Beauchemin, de Montréal, marque un début dans le sens de l'édition moderne. Il est bien qu'une vieille maison comme la maison Beauchemin, connue jusqu'ici par ses éditions de livres de prix, jaspés comme des registres de notaire et dorés sur tranches, se lance dans le moderne, se rajeunisse, si l'on veut. Mais c'est aller un peu fort, pour le premier essai de modernisme. La couverture est composée d'une façon amusante, mais dans un esprit moderne trop voulu! Le titre est illisible, d'abord, et ensuite le texte du livre ne se prête aucunement à ce genre de décoration. La fabrication d'un livre est sujette à certaines règles qu'il faut observer. Habilitez d'une couverture moderne un almanach à l'usage de tout le monde, personne ne comprendra, pas plus qu'on ne comprendrait une dame de soixante ans coiffée à la garçonne. Le récit de Mme de Mishaegen n'a rien d'un récit de voyage de Morand ou de Luc Durtain. Il demandait, tout au plus, une couverture illustrée d'une photo. Mais nous tenons tout de même à signaler l'esprit nouveau qui règne chez Beauchemin et nous espérons que leurs livres de prix en profiteront.

L'HOMME DE L'ALASKA

par J.-O. Curwood

Traduit de l'anglais par Louis Postif.

Mary Standish a quitté le domicile conjugal le lendemain de son mariage: elle s'est aperçu — trop tard — que ses tuteurs, en lui faisant épouser Graham, homme d'affaires aussi riche que dénué de scrupules, n'ont obéi qu'à des mobiles intéressés.

Après s'être enfuie de New-York, elle s'embarque pour l'Alaska. Sur le bateau, elle fait la connaissance de l'éleveur Alan Holt, homme loyal et chevaleresque, avec lequel elle se lie d'amitié...

Elle a été, toutefois, fâcheusement inspirée en se rendant en Alaska où son mari possède d'importants établissements industriels; il est même le voisin et l'en-

nemi d'Alan Holt. Un des agents de Graham, Rossland, ne tarde pas à connaître la présence de Mary chez Alan et il se hâte d'en informer son maître...

Celui-ci accourt de New-York et engage contre Holt et ses partisans une lutte sans merci dont l'issue reste, jusqu'au dernier moment, douteuse...

Ajoutons que M. Louis Postif, qui a déjà traduit plus d'une vingtaine de romans tant de Jack London que de J. O. Curwood, a donné une traduction étonnamment fidèle et très littéraire de *L'Homme de l'Alaska*.

LE PRESBYTERE EN FLEURS

par Léopold Houle

Le Presbytère en fleurs, qui a connu tant de succès à la scène, est maintenant en librairie. Ce n'est que tout dernièrement que l'auteur s'est décidé de publier cette oeuvre en volume, sous prétexte que sa publication — et c'était l'argument des imprimeurs — pourrait nuire aux représentations que voulaient continuer de donner en exclusivité les artistes qui l'avaient créée. Pas de pièce qui, au Canada français, ait été autant jouée. Pas de pièce qui ait reçu un aussi chaleureux accueil de la critique en général. Du théâtre d'avant-garde, mais du théâ-



M. LEOPOLD HOULE

Auteur du "Presbytère en Fleurs"

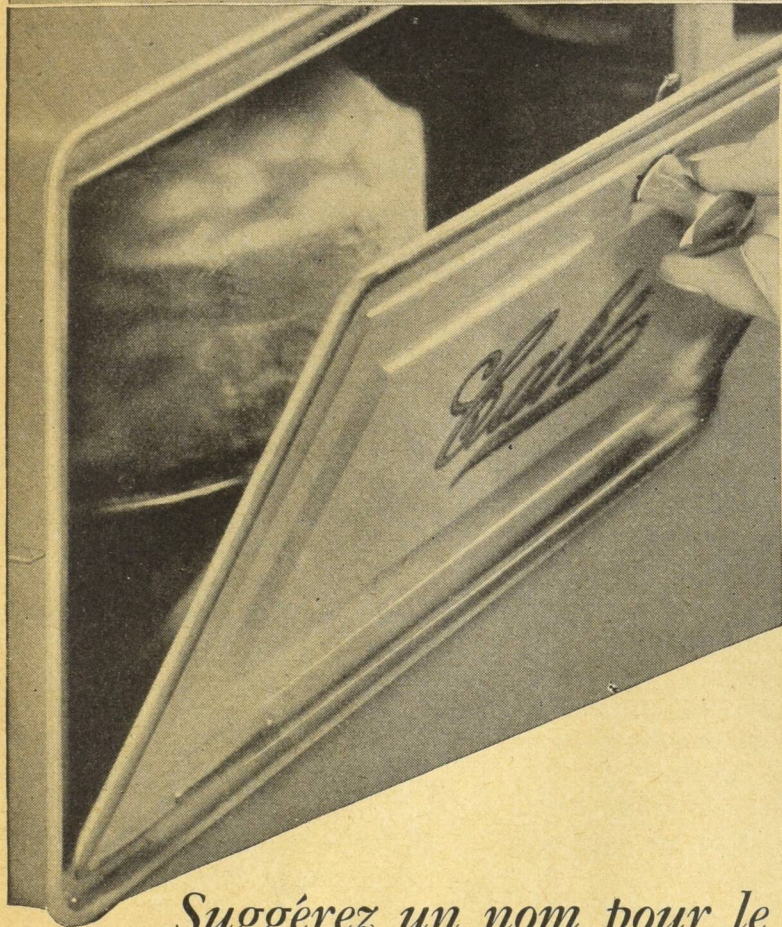
tre conçu dans la forme néo-classique, avec une langue dialoguée d'une belle tenue littéraire.

On a dit beaucoup de choses de cette pièce. Thèse, étude de moeurs, comédie tout simplement? L'auteur, plus modeste, dit dans son avant-propos, qu'il s'agit d'une pastorale. Tâche difficile que celle de mettre au théâtre la figure d'un ecclésiastique. Mais l'auteur a su manier son burin de telle façon que son curé de Saint-Alme qui est la paroisse imaginée par M. Houle, échappe aux velléités caricaturales, par exemple d'un Clément Vautel. Le curé de Saint-Alme est vraiment de chez nous. Il trouve dans le respect des traditions familiales la sublime formule qui éclaire toutes nos destinées. Ceux-là qui connaissent Saint-Alme l'aiment pour son ciel lumineux et pour l'air qu'on y respire. Notre curé et ses paroissiens ont le goût de la clarté et une aversion innée pour la bassesse et la laideur.

Le Presbytère en fleurs, comédie en deux actes et un prologue, est une oeuvre qui a sa place dans toutes nos bibliothèques. Privée du rythme des voix et des gestes, elle ne constitue pas moins une oeuvre d'une lecture charmante, oeuvre vivante et humaine, faite de situations inattendues, elle reste dans les traditions les meilleures du théâtre français. L'ouvrage est en vente, au prix de \$1.00 l'unité, aux Editions Albert Lévesque, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

Encore \$10000 EN PRIX

Premier prix, \$250 - Deuxième prix, \$100 - Troisième prix, \$50 - 60 prix de \$10 chacun...



Suggérez un nom pour le GÂTEAU MYSTÈRE "MAGIC"

de Miss Alice Moir

Tout le monde applique des noms aux Gâteaux Mystère "Magic". Quel suggérez-vous ce mois-ci?

SONGEZ un peu à tout ce que vous pourriez faire avec ces \$250! D'autant plus que ce concours n'offre aucune difficulté. Vous n'avez qu'à imaginer un nom pour ce gâteau mystère!

C'est Miss Alice Moir qui a fourni la recette de ce Gâteau Mystère "Magic." C'est un gâteau que vous ne pouvez pas manquer d'aimer. Attrayant et délicieux. De plus, sa recette est facile à suivre et elle ne coûte pas cher!

Mettez-vous à l'oeuvre immédiatement afin de trouver un nom approprié au Gâteau Mystère de ce mois-ci. Lisez bien la recette, d'abord. Ce gâteau a l'air bon, n'est-ce pas? et il l'est, soyez-en sûre. Mais si vous le faites, suivez bien le conseil de Miss Moir—employez la Poudre à Pâte "Magic."

La "Magic" assure toujours de meilleurs résultats. C'est pourquoi la plupart des autorités en art culinaire et en alimentation du Canada l'emploient *exclusivement*, ces personnes sachant d'expérience qu'on peut toujours se fier à la "Magic."

Ne tardez pas un moment à entrer dans ce concours du Gâteau Mystère "Magic." Lisez-en bien les règles. Voyez comme c'est simple. 63 prix en argent—et le nom que vous suggérerez peut facilement vous en rapporter un.

Voici la recette de Miss Moir... Pouvez-vous lui donner un nom?

2 tasses farine à pâtisserie, ou 1 $\frac{3}{4}$ tasse de farine à pain
3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
 $\frac{1}{4}$ c. à thé de sel
 $\frac{1}{2}$ tasse beurre
1 tasse sucre fin
3 oeufs
 $\frac{3}{4}$ tasse de lait
 $\frac{1}{2}$ c. à thé vanille

Mélangez et tamisez farine, Poudre à Pâte "Magic" et sel; défaits le beurre en crème, ajoutez le sucre graduellement et battez bien jusqu'à consistance légère. Ajoutez les jaunes d'oeufs bien battus, puis les ingrédients secs tamisés en alternant avec le lait; puis la vanille. Incorporez les blancs d'oeufs battus ferme. Remplissez les moules beurrés aux deux tiers et cuisez à four modéré (350°F.) pendant 25 minutes.

GARNITURE

Défaites en crème 3 c. à soupe de beurre; ajoutez graduellement environ 1 $\frac{1}{2}$ tasse de sucre de confiserie, 1 c. à thé de café très fort, $\frac{1}{2}$ c. à thé de vanille et assez de crème pour donner au mélange une consistance permettant de l'étendre. Incorporez 2 c. à soupe d'amandes préalablement blanchies, légèrement brunies au fourneau et écrasées fin avec le rouleau à pâte. Étendez entre les étages du gâteau.

GLAÇAGE

Mettez dans une casserole 1 tasse de cassonade et $\frac{1}{3}$ de tasse d'eau bouillante. Brassez au-dessus d'un feu doux jusqu'à dissolution du sucre. Faites ensuite bouillir doucement, sans brasser, jusqu'à ce que le sirop forme une boule molle dans l'eau froide ou fasse un fil de 3 pouces de longueur en tombant de la cuiller. Laissez refroidir et ajoutez lentement 1 blanc d'oeuf battu. Battez jusqu'à épaississement. Ajoutez $\frac{1}{2}$ c. à thé de vanille. Étendez une couche épaisse sur le gâteau et saupoudrez d'amandes brûlées écrasées.



MISS ALICE MOIR est diététiste au restaurant d'un des plus grands hôtels-appartements de Montréal. "J'emploie et recommande toujours la Poudre à Pâte "Magic", déclare Miss Moir, "parce qu'elle allie au plus haut degré l'efficacité à l'économie. De plus, avec la "Magic" on est toujours certain du résultat."

REGLES du CONCOURS

Lisez-les attentivement

- 1 Seuls les résidents du Canada et de Terre-Neuve peuvent prendre part à ce concours.
- 2 Vous n'avez qu'à donner un nom au gâteau mystère. Seulement un nom de chaque personne.
- 3 Ecrivez en caractères détachés, au haut de votre feuille, et à l'encre (ou au clavigraph) les mots "Gâteau Mystère de Miss Moir." Ecrivez au-dessous le nom suggéré pour le gâteau. Dans le coin inférieur droit, écrivez lisiblement vos nom et adresse, mais pas au crayon.
- 4 N'envoyez pas le gâteau, seulement le nom, ainsi que vos nom et adresse. Il n'est pas nécessaire de cuire le gâteau pour concourir.
- 5 Les membres de notre organisation et leurs parents ne peuvent concourir.
- 6 Le concours se terminera le 31 MAI 1933. Aucune entrée oblitérée à la poste après minuit, le 31 mai, ou insuffisamment affranchie ne sera prise en considération.
- 7 Les juges: Les noms gagnants seront choisis par un comité de trois juges impartiaux dont les décisions seront finales.
- 8 Les noms des gagnants seront annoncés à tous les concurrents dans le mois qui suivra la fin du concours.
- 9 Dans le cas où deux personnes ou plus suggéreraient le même nom gagnant, le plein montant du prix sera payé à chacun des concurrents ex-aequo.
- 10 Où envoyer les entrées: Adressez-les au Rédacteur du Concours, Gillett Products, Fraser Avenue, Toronto 2.

NOTE: Surveillez les annonces d'autres Gâteaux Mystère "Magic" dans les prochaines livraisons de ce magazine.



Fabriquée au Canada

NE CONTIENT PAS D'ALUM. Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient pas d'alun ni aucun ingrédient nuisible.

GRATIS—Le LIVRE DE CUISINE "MAGIC" pour usage à la maison. Contient des recettes éprouvées pour une foule de plats appétissants. Postez le coupon aujourd'hui.

GILLETT PRODUCTS
Fraser Ave., Toronto 2

LP-5

Veillez m'envoyer un exemplaire gratuit du Livre de Cuisine "Magic."

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

\$5.00 - A GAGNER CHAQUE MOIS - \$5.00

Toutes les bonnes solutions sont tirées au sort et les CINQ premières sortantes gagnent chacune un prix de \$1.00. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous, d'ici le 15 mai inclusivement. Adressez: LES MOTS CROISES, La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 16

E	N	I	G	M	A	T	I	Q	U	E	M	E	N	T
N	E	L	O	M	B	O	U	N	I	A	T	E	S	
G	A			M	A	U	R	E	S		N	E	U	F
O	N			T	R	O	T		R	E	T			
U	T			L	I	T	T	E	R	A	T	U	R	E
R				S	E	I	N	E	S		N	E	T	
D						E	T	C			S	A		
I				R	O	S		U				T		
S				O										
S				G	O		S	U	R	O	S		S	
E	T			V	A	R		I	L	O	T	E	A	
M	A			E	T	E		E	S	S	A	I	M	
E	B			R	I	M		S	T	A	G		E	
N	O			S	O	U		T	E	N	E	S	D	
T	U			N	S		E	R	S		U	I		

PARU DANS
LA REVUE
POPULAIRE
D'AVRIL

LES CINQ gagnants du Concours No 16, paru dans LA REVUE POPULAIRE du mois d'avril sont :—

Mlle Annette Racine, 99, rue Cathcart, Ottawa. — Mme Jeanne Watson, 3435, rue Stanley, Montréal. — Mme Hector Duchesne, La Malbaie, Co. de Charlevoix. — M. Jules Emery, 5046, Avenue du Parc, Montréal. — Mlle Claire Landry, St. Barthelemy, Co. de Berthier, P. Q.

LES MOTS CROISES DE LA REVUE POPULAIRE — PROBLEME No 17

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

NOM

ADRESSE

HORIZONTALEMENT

- 1—Avoir en don. — Article. — Ville du Saint-Laurent.
- 2—Au complet. — Souleva.
- 3—Pronom pers. — Inspection. — Métal.
- 4—De bonne heure. — Edifice. — Saison.
- 5—Petun. — Empêché.
- 7—Pain avant la cuisson. — Qui aime. — Animal.
- 8—Adjectif indéfini. — Qui jouit de la faveur du peuple. — Partie solide du corps.
- 9—Refus d'une chose due. — Lit de plumes, (moins la dernière lettre).
- 10—Chemin. — Colère.
- 11—Pronom pers. — Levant.
- 12—Forme du verbe être. — Perdit son poil. — Adjectif indéfini.
- 13—Natives. — Qui a la qualité voulue (Fém.) Déesse de la discorde, (mythologie grecque.)
- 14—De vive voix. — Rongeur.
- 15—Cordage pour soutenir un mat. — Vue de nouveau. — Pronom pers.

VERTICALEMENT

- 1—Est obligé. — Qui n'a pas de pied. — Greffe. —
- 2—Morceau de terrain. — Bête de somme. — Employé.
- 3—Note de musique.—Toucher.—Négation.— Pronom pers.
- 4—Déesse de l'Aurore, (mythologie grecque.)— Tête d'une tige de blé. — Pronom pers.
- 5—Petit ruisseau. — Publication de mariage. — Souverain.
- 6—Support. — Taverne.
- 7—Conjonction. — Surpris. — Brise-lame.
- 8—Qui a rapport au bas-ventre. — Cousin de Mahomet. — Religieuse (anglaise).
- 9—Coutumes. — Recueil de bons mots. — Espaces de temps.
- 10—Blessé. — Document prouvant la propriété — Période.
- 11—Article. — Première femme. — Orient.
- 12—Nom de femme. — Mouche. — Saison.
- 13—Rends-toi. — Ce qui est. — Métal. — Ville de Chaldée.
- 14—Enlevé. — Pronom personnel. — De niveau.
- 15—Titre honorifique. — Résultat d'une soustraction. — Cheville de fer en forme d'S.

LA CHANSON FRANÇAISE

Le Samedi et Le Film publient également des textes enregistrés de chansons françaises.

La tendresse

Paroles de Lucien Boyer

Musique de René Sylviano

Par Max Rogé, disque Pathé No 3853. *Disque, \$1.00; musique, 45c

I

Quand on est gamin
Le moindre chagrin
Vous donne aussitôt un air morose.
Mais un mot charmant
Que vous dit maman
Vous fait revoir tout en rose
Brusquement.

Refrain

La tendresse
Mais rien n'est meilleur,
La tendresse
Mais c'est le bonheur
Des chérubins
Aux grands yeux câlins,
Elle illumine la jeunesse.
La tendresse, plus tard mes enfants
La tendresse, souvenez-vous-en.
C'est une fleur
Toute de fraîcheur
Eclore au jardin de notre coeur.

II

De tous les serments
Qu'on fait à vingt ans,
Le plaisir trompeur jamais ne dure.
Mais rappelez-vous
Que rien n'est plus doux
Qu'un tendre aveu qu'on murmure
A genoux.

Refrain

La tendresse
Vaut mieux que l'amour,
La tendresse
Ça dure toujours,
C'est bien meilleur
Car ça vient du coeur;
C'est une éternelle jeunesse.
La caresse donne des regrets,
La tendresse n'en laisse jamais
C'est une fleur
Toute de fraîcheur
Eclore au jardin de notre coeur.

III

Et lorsqu'on est vieux.
Assis près du feu,
Tous les deux, le soir, on se rappelle
Et l'on s'aperçoit
Le coeur plein d'émoi
Que la vie est aussi belle
Qu'autrefois.

(Au dernier refrain)

La chaîne

Paroles d'Emile Ronn

Musique de Léo Daniderff

Par La Palma, disque Pathé No 3930. *Disque, \$1.00; musique, 45c

I

Le soir où l'on s'est rencontrés,
Lorsque nos yeux se sont fixés,
Ton regard dur comme l'acier
Semblait dire quand même:
Je t'aime!
Et j'ai compris que le destin
M'avait placé sur ton chemin
Comme une proie que l'on entraîne
En lui mettant la chaîne.

II

Alors, dès le premier baiser,
Entre nous j'ai senti passer
L'ardent frisson qui fait germer
En de longues caresses
L'ivresse.
Et tous nos baisers nés d'hier
Se faisaient plus fous et pervers,
Dans une étreinte plus certaine
Ont rivé notre chaîne!

III

Puis, un jour, las de trop s'aimer,
Ah! comme l'on s'est bien trompés,
Chacun voulant se délivrer
Pour vivre une autre vie,
Folie!
Si bien que sans amour au coeur,
Lèvre à lèvre, plein de rancœur,
Entre nous se dressa la haine
Sans briser notre chaîne.

IV

Je te hais comme tu me hais,
Mais je sens bien que désormais
Nous ne nous quitterons jamais,
Quoi qu'on dise ou qu'on fasse
Grimace!
Et nous irons ainsi, toujours,
Comme deux forçats de l'amour,
Rivés au boulet et qui traînent
L'infamie de leur chaîne!

[2-R]

*Disques et musique en vente chez Ed. Archambault enrg., 500 S-Catherine E., Montréal

Conseils aux Mamans

Par FRANCINE

LE BAIN DU BEBE

Le bain quotidien est indispensable à la santé de votre enfant. Il y a deux façons de donner le bain: sur vos genoux ou sur une table. Servez-vous de la méthode la plus pratique et la plus aisée pour vous. Baignez le bébé aussi rapidement que possible afin qu'il ne prenne pas froid. Evitez de tourner inutilement le bébé en le baignant ou en l'habillant.

Le bain sera pour le bébé un plaisir ou une corvée selon que vous aurez apporté plus ou moins de soins aux détails de sa toilette. Un bébé craindra toujours son bain si vous le plongez trop subitement dans l'eau ou si vous ne le tenez pas solidement.

Si possible, faites-vous montrer par une infirmière comment baigner votre bébé, ou s'il existe une clinique de nourrissons dans votre municipalité, assistez aux démonstrations qu'on y donne.

QUAND FAUT-IL DONNER LE BAIN DANS LA BAIGNOIRE?

Jusqu'à la chute du cordon et jusqu'à la cicatrisation de l'ombilic, il faut donner au bébé un bain à l'éponge, après quoi vous pouvez laver l'enfant dans la baignoire. Le moment le plus propice est avant la tétée de dix heures du matin. Si cette heure ne convient pas, donnez le bain avant la tétée de six heures du soir. La température de la chambre doit être de 80 degrés. Ayez la précaution de vous laver les mains et les bras avant de toucher quoi que ce soit. Assurez-vous que tous les vêtements nécessaires sont à votre portée et qu'ils sont dans l'ordre requis: bande tricotée, chemise, couche puis le jupon et la robe mis l'un dans l'autre.

Si on donne le bain sur une table, posez la baignoire à un bout de la table, et placez à côté un coussin recouvert d'un drap de caoutchouc, ou encore des journaux recouverts d'une couche sur lequel vous déshabillerez et habillerez l'enfant. Si vous préférez être assise pour baigner le bébé, prenez deux chaises basses, sans bras, l'une pour vous et l'autre pour installer la baignoire. Vérifiez l'eau du bain à l'aide d'un thermomètre spécial. L'eau doit être de 98 à 100 degré pour le tout-petit bébé. A mesure que l'enfant grandit, la

Elle Ne Supportait Rien Jusqu'à Ce Que J'essaie Le LAIT EAGLE!

"JE n'ai pu allaiter ma fille, Jeannine, que jusqu'à l'âge de trois mois," nous écrit Madame Edouard Roussy, "et par la suite j'ai dû la nourrir au biberon. Avec les diverses formules de lait, elle a maigri constamment, jusqu'à ce que je l'aie mise au Lait Condensé Eagle."

"Maintenant, à 10½ mois, sa santé est merveilleuse: jamais une heure de maladie. Jolie, potelée, elle a percé dix dents sans difficulté et s'est mise à marcher à 9½ mois."

"J'en rapporte tout le crédit au Lait Eagle, que je suis heureuse de recommander à toutes les mères."

Si vous ne pouvez allaiter bébé, essayez le Lait Eagle. Le mode d'emploi se trouve sur chaque étiquette. Nous vous expédierons volontiers la nouvelle édition du "Bien Etre de Bébé," 84 pages. Il contient des renseignements pour l'alimentation et le soin des enfants, et des photographies avec l'historique de nombreux bébés élevés au Lait Eagle.



The Borden Co. Limited, F105
Yardley House, Toronto, Ont.

Veuillez m'expédier la nouvelle édition du "Bien-Etre de Bébé" contenant des tableaux d'alimentation, des portraits et l'historique de bébés élevés au Lait Eagle.

Nom

Adresse

Prov.

Lait
Marque Eagle
CONDENSE

température de l'eau peut être moins chaude. Si vous n'avez pas de thermomètre à l'eau, plongez votre coude pour faire l'épreuve de l'eau. Ayez près de vous un pot d'eau chaude pour ajouter à celle du bain et la garder à la température voulue. Gardez-vous d'ajouter l'eau chaude quand le bébé est dans le bain, parce que vous pourriez l'effrayer et même le brûler.

Un journal déplié et étendu sur le plancher servira à recevoir les vêtements souillés. Ayez une chaudière à couvercle pour les couches mouillées.

Enlevez la robe et le jupon du bébé en les faisant glisser par les pieds.

LE BAIN

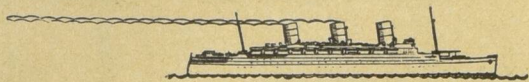
Savonnez la tête du bébé et rincez bien au-dessus du bassin. Enlevez la couche, et essuyez les fesses avec un tampon imbibé d'huile d'olive. Après avoir savonné et rincé tout le corps du bébé, il est important de bien l'assécher, d'essuyer avec précaution les plis et replis du cou, des bras et des aines. Sur les parties irritées ou échauffées, appliquez de l'huile d'olive.

Nous ne conseillons pas la poudre talcum, car elle s'accumule dans les plis de la peau et cause de l'irritation. De plus, l'huile empêche l'urine de pénétrer jusqu'à la peau.

Ne quittez pas l'enfant un seul instant quand il est sur la table.



Traversez en EUROPE sur un PAQUEBOT



Spacieux et Luxueux



L'«Empress of Britain» a plus d'espace pour chaque passager de Première Classe que tout autre navire.

DE vastes salons aux hautes et larges fenêtres... l'impression de vivre luxueusement dans un appartement privé... un service silencieux, rapide et exercé... une vitesse soutenue... toutes ces choses que les passagers trouvent sur l'«Empress of Britain»... sont propres au Pacifique Canadien. ¶ On en pourrait dire autant de toute la flotte... des grands «Empresses», des chic «Duchesses», des sympathiques «Mont». Pour savoir ce que c'est que de voyager agréablement, faites une traversée sur un des paquebots du Pacifique Canadien. ¶ De Montréal et Québec aux Îles britanniques et aux ports du continent. Vos 2 premiers jours sur les eaux abritées du Saint-Laurent. 3 ou 4 jours de haute mer seulement. ¶ Itinéraires, cartes, renseignements, réservations, de votre agent ou à tout bureau du Pacifique Canadien.

PACIFIQUE CANADIEN

*Vers la mer
par le Saint-Laurent*

100 F

DES EXPERIENCES SCIENTIFIQUES À 40 DEGRES SOUS ZERO

Par DOUGLAS MURRAY

Les plus grands aventuriers sont aujourd'hui des hommes de science que leurs recherches, poursuivies dans l'intérêt de l'humanité, conduisent aussi bien sous les eaux que dans la stratosphère et au cœur de la jungle.

Les recherches dont nous voulons entretenir ici le lecteur ont été faites en automobile par un groupe de savants dans les prairies glacées de la Saskatchewan, à des températures qui tombèrent jusqu'à 30° sous zéro. Le but de leur expédition était d'étudier sur place les réactions de l'automobile dans les latitudes nord et, en général, dans toutes les régions où le thermomètre descend occasionnellement à zéro, afin de faciliter l'u-

vitesse, s'arrêtant et repartant, essayant de vaincre toutes les difficultés offertes par le froid et la neige, tout cela en employant l'équipement régulier ou avec l'aide de stimulateurs de batterie et de gros régulateurs de température d'huile.

Ils établirent leurs quartiers-généraux à l'usine même de la General Motors, à Régina, et c'est là qu'au retour de leurs randonnées ils firent leurs premières expériences de laboratoire.

Sous le capot de chacune des autos qui servirent aux expériences de Régina se trouvait un appareil spécial à enregistrer le froid. Grâce à cet appareil et à sa connexion au tablier de contrôle, les ingé-



Des ingénieurs de la General Motors notant, au cours de leurs expériences sur le froid dans la région de Régina, la température du moteur en marche, du radiateur, etc.

sage de l'automobile aux populations des régions les plus froides.

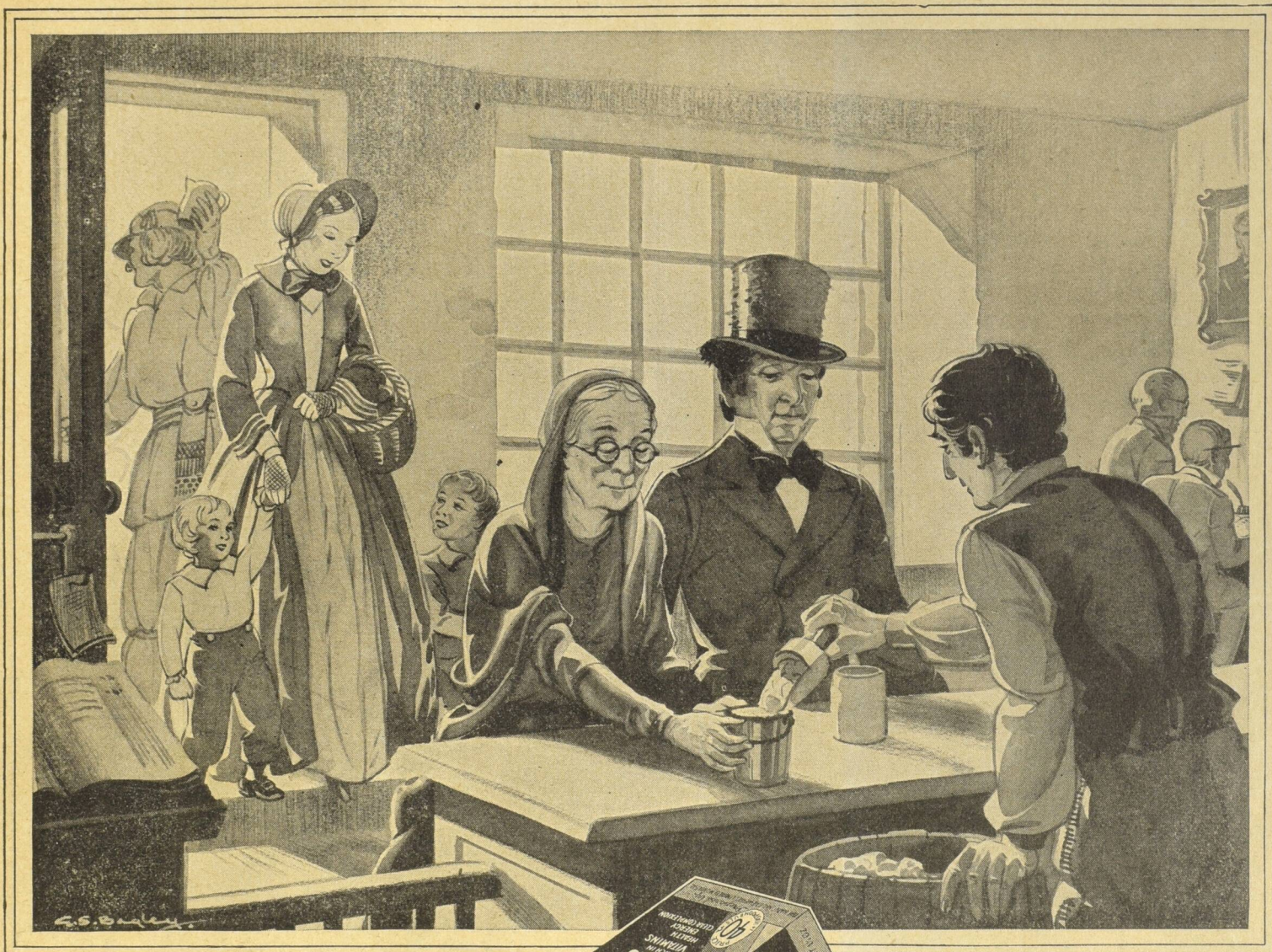
Cette expédition est rentrée à la mi-avril après avoir passé deux mois aux environs de Régina, la capitale. Elle se composait d'ingénieurs, de laboratoires montés dans une demi-douzaine d'automobiles General Motors du dernier modèle. Le voyage comportait de grands risques et de grandes fatigues.

La journée de ces ingénieurs se passait ordinairement ainsi. Le matin, ils faisaient quelques heures en auto dans la ville de Régina, après que l'auto eût passé la nuit dans un garage chauffé. A la nuit tombante et souvent en pleine nuit ils prenaient la grand'route de Moose Jaw, de préférence quand le thermomètre marquait vingt au-dessous, filant à toutes sortes de

niens pouvaient, sans quitter leur siège avant, et en s'aidant d'un instrument dit « potentiomètre », prendre n'importe quelle température, que l'auto fût en mouvement ou non.

Comme nous l'avons dit, le but de ces diverses épreuves était de savoir exactement ce qui se passe sous le capot quand la température est froide. A 45 milles à l'heure, la température extérieure étant de 25 degrés sous zéro, on trouva, dans un cas en particulier, que la température de l'huile du carter était de 128 degrés exactement et qu'elle monta à 25 degrés de plus quand la vitesse s'accrut à 55 milles. C'est sur les données de ce genre que travailleront les ingénieurs de la General Motors pour perfectionner des équipements spéciaux pour autos destinés aux latitudes nord.

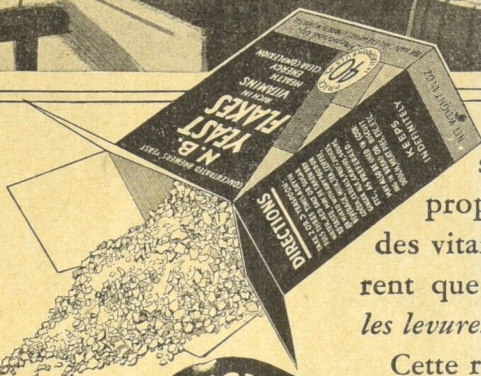
Depuis plus de cent ans, les gens viennent nous demander de la LEVURE



LONGTEMPS avant qu'il soit question de vitamines, on avait déjà découvert que la levure pouvait avoir de bienfaisants effets dans les cas de clous, boutons, constipation et autres maux. Il y a déjà plus de cent ans, les gens venaient nous demander de la levure. Ils venaient la chercher à nos brasseries mêmes, car alors comme aujourd'hui, nos établissements étaient renommés pour la pureté de leurs produits. Des années plus tard, quand les

savants étudièrent les remarquables propriétés hygiéniques de la levure et des vitamines qu'elle renferme, ils découvrirent que la levure de brasserie était, de toutes les levures, la plus riche de ces vitamines.

Cette riche levure de brasserie, qu'on vient nous demander depuis plus d'un siècle, se vend maintenant partout au Canada, dans les pharmacies et épicerie, sous une forme commode, facile à garder et facile à prendre... les N B YEAST FLAKES!



**RICHE
LEVURE
DE
BRASSERIE**

N B

YEAST FLAKES

PURE CULTURE SPECIALE (*Saccharomyces cerevisiae*)
DE LEVURE DE BRASSERIE CONCENTREE

En vente chez les épiciers et les pharmaciens

40c. le paquet

Les N B YEAST FLAKES sont de la levure absolument pure—de la levure de brasserie desséchée et floconnée—sans rien d'ajouté ni rien d'enlevé. Toute l'humidité inutile (qui constitue environ 75% de la levure fraîche) est enlevée, de sorte que la levure se garde indéfiniment et ne fermente pas dans l'estomac. Pleine valeur nutritive dans chaque parcelle. Prenez-en régulièrement.

Les N B YEAST FLAKES mettent la levure la plus riche au monde (la levure de brasserie) à la portée de tout le monde au Canada. Il y a autant de levure véritable dans une cuillerée à thé de N B YEAST FLAKES que dans tout un gâteau de levure comprimée, et elle est beaucoup plus riche en vitamines sous cette forme.

THE NATIONAL BREWERIES LIMITED, MONTRÉAL

Agents des Ventes: Harold F. Ritchie & Co. Ltd., 1224, rue Ste-Catherine O., Montréal

12F

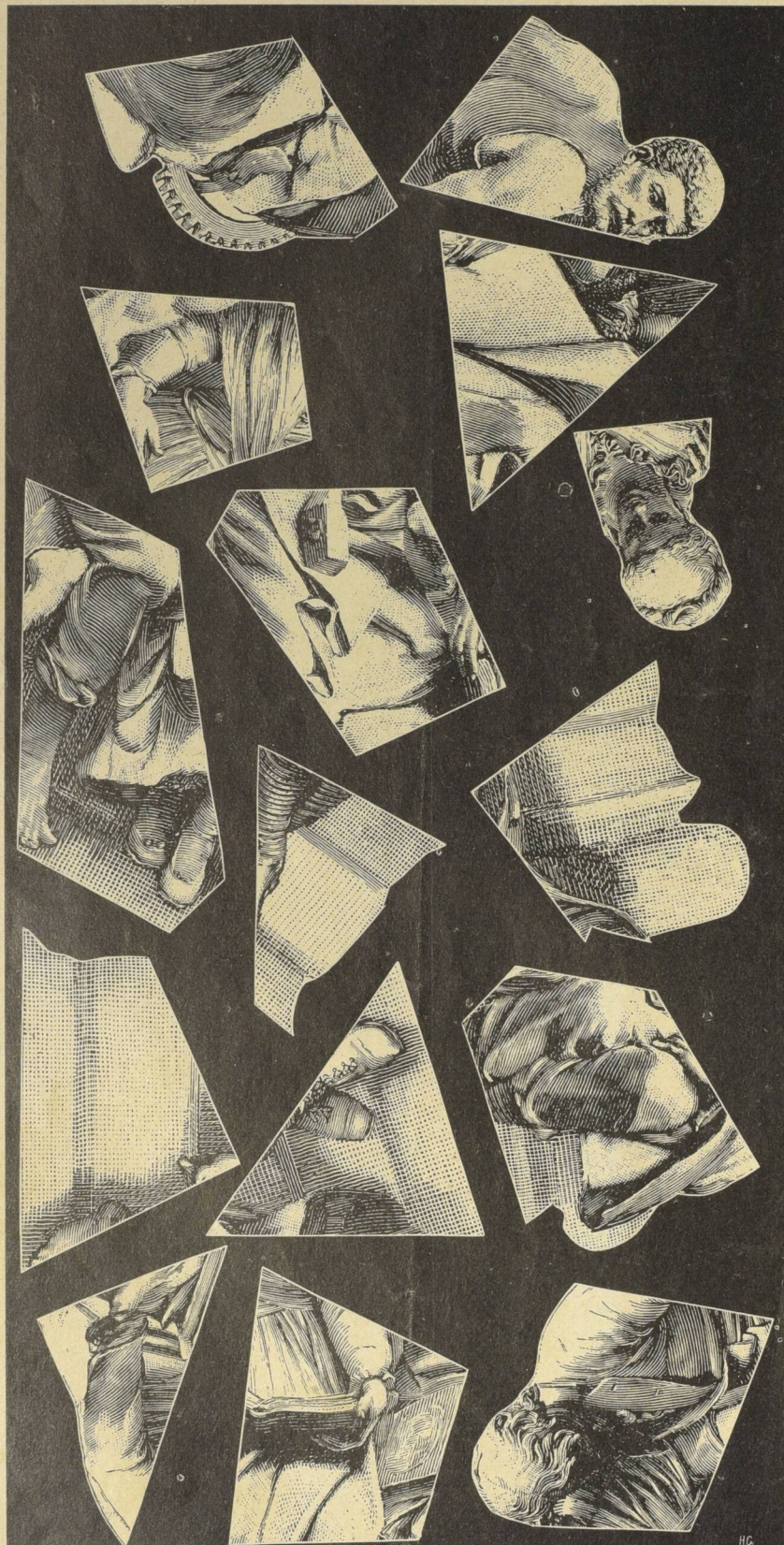
Le Casse-Tête de "La Revue Populaire"

\$5.00 DE PRIX EN ARGENT

Toutes les bonnes solutions reçues, d'ici le 15 mai, seront tirées au sort et les CINQ premières sortantes gagneront chacune un prix de \$1.00. Toutes les solutions doivent être accompagnées du bulletin ci-dessous et adressé exactement comme suit: LE CASSE-TETE DE LA REVUE POPULAIRE, 975, rue de Bullion, Montréal. P.Q.

LES 5 GANANTS DU CONCOURS D'AVRIL

Mlle Flore LeBlanc, 100, Bedford Street, Manchester, N. H. — Mlle Georgette Villeneuve, 1700, rue St-Christophe, Montréal. — Mlle Géraldine Bélanger, 440, rue du Roy, Québec. — Mme J. A. J. Roberge, C. P. 381, Mégantic, P. G. — Mlle Berthe de Launière, Lac Bouchette, Lac Saint-Jean, P. Q.



LECTURE

BULLETIN DU CASSE-TETE DE LA REVUE POPULAIRE, No 2, MAI 1933

NOM

ADRESSE

Chronique Culinaire

Par Germaine Taillefer

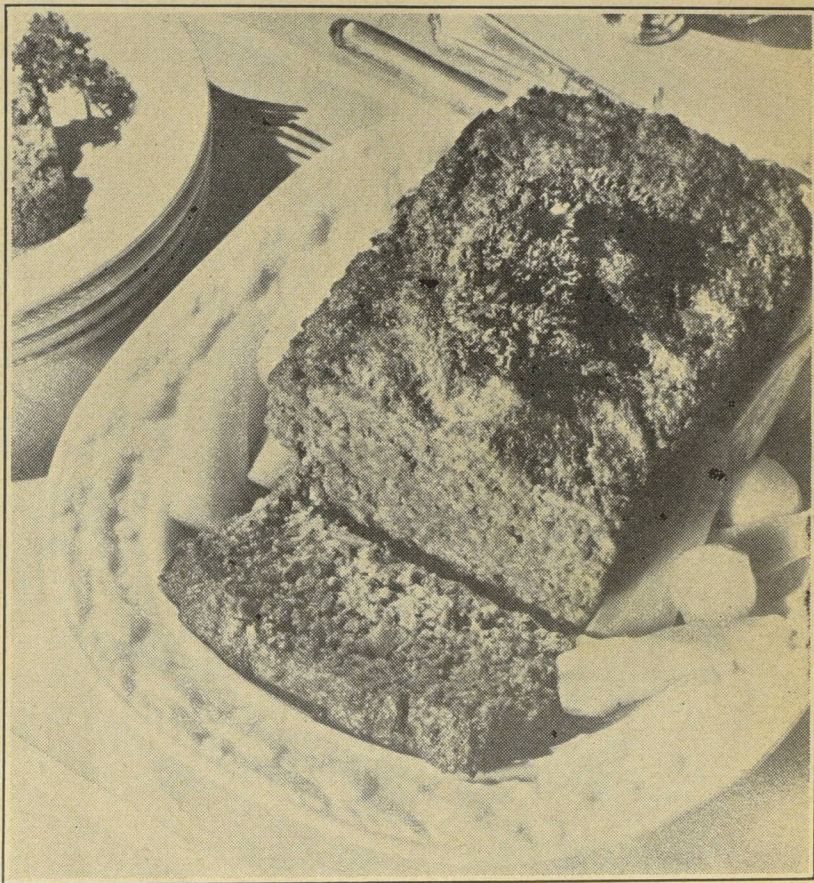
Directrice de la Chronique Culinaire de la Revue Populaire

WELSH RAREBIT (Fondue)
AUX TOMATES

4 c. à soupe de beurre; 4 c. à soupe de farine; 2 tasses de lait chaud; $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel; une pincée de poivre; $1\frac{1}{2}$ tasse de fromage râpé; $\frac{1}{3}$ tasse de ketchup aux Tomates Heinz.

Faites fondre le beurre, ajoutez la farine et brassez jusqu'à ce que le tout soit bien mélangé. Ajoutez le lait et les assaisonnements et cuisez jusqu'à épaississement en

de vin de Madère sec, si vous pouvez vous en procurer. Lorsqu'il sera cuit, vous enlèverez la couenne, et le glacerez, soit avec une réduction de veau, soit avec un peu de sucre en poudre, sur lequel vous passez la pelle rouge, si mieux vous n'aimez mettre votre jambon au four ou sous le four de campagne jusqu'à ce qu'il ait pris une belle couleur. Vous pourrez le servir sur tel ragoût de légumes que vous jugerez à propos.



General Foods Limited

Pour économiser du temps aussi bien que de l'argent, régaliez votre famille, de temps à autre, d'un dîner cuit au fourneau. Ainsi, par exemple, faites ce pain à la viande Tapioca Minute garni de carottes et de petits oignons.

brassant constamment. Puis ajoutez le fromage que vous laissez fondre, en remuant constamment sur feu lent. Une fois fondu, ajoutez le ketchup aux Tomates. Servez sur rôties beurrées.

JAMBON BRAISE
PREMIUM SWIFT

Parez votre jambon, préparez-le, faites-le dessaler, et emballez-le comme un jambon au naturel; mettez-le dans une braisière sur des parures de viande de boucherie avec des tranches d'oignons et de carottes, persil, ciboules, thym, laurier, girofle, etc; mouillez-le avec de l'eau, et, quand il sera à moitié cuit, avec une bouteille

GATEAU D'EPICES

- 1 tasse de beurre
- 1 tasse de cassonade
- 1 chopine de farine
- 1 cuillerée à thé de chaque sorte: — graines de carvi et de coriandre.
- 2 cuillerées à thé de Poudre à Pâte "Magic"
- 1 cuillerée à thé de chaque extrait: muscade, cannelle et gingembre.
- 1 tasse de lait.

Sassez ensemble, farine, sucre et poudre à pâte; mélangez-y le beurre; ajoutez le lait, les extraits et les graines; pétrissez en une molle pâte; cuisez dans de petits moules durant 10 ou 12 minutes.



La cuisine du chef Henri est réputée parmi les touristes nombreux qui fréquentent le fameux Hotel Banff Springs

À l'Hôtel Banff Springs

LE CHEF HENRI DIT:

“Le fumage du bacon au four est une grande amélioration”

LE CHEF HENRI SUGGERE

le Bacon grillé . . .

Afin d'en conserver toute la fine saveur, le chef Henri recommande que le Bacon soit grillé dans un fourneau chauffé à environ 390°. Ajoutez quelques gouttes de sauce Worcester ou de champignons, si désiré. S'il est frit, le Bacon "Ovenized" doit être retourné seulement une fois et retiré de la poêle dès qu'il est devenu croustillant.

LES CHEFS de cuisine savent apprécier les améliorations véritables qui leur permettent de servir des mets plus délicieux. C'est pourquoi Henri, chef de cuisine de la somptueuse hôtellerie Banff Springs, s'est plu à nous dire que pour lui, le procédé de l'«Ovenizing» est une merveilleuse inspiration.

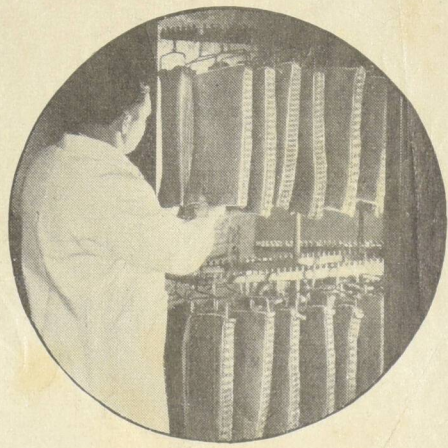
Henri a entendu parler des fameux fours de brique à portes de fer. On lui a expliqué comment la température y est réglée et comment on y maintient une certaine densité de fumée de bois dur . . . il sait que des experts sont chargés de contrôler cette nouvelle méthode de fumage exclusive à Swift.

Mais ce qui est encore plus important pour lui, il a servi à ses clients, souvent

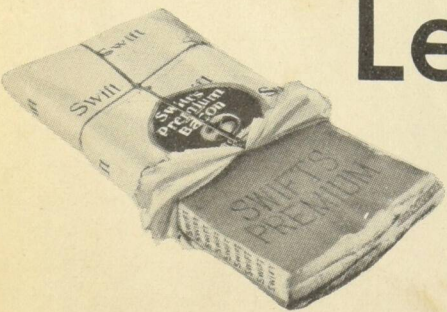
très difficiles, ce produit amélioré. Son enthousiasme est donc facile à comprendre. Il a pu constater par lui-même que l'«Ovenizing» améliore le Bacon Premium Swift de trois façons différentes:

Il lui donne un nouvelle *saveur* plus riche . . . plus douce, plus moelleuse. Il le rend plus *tendre* . . . fait qu'il fond littéralement dans la bouche. Et la *couleur* est plus belle . . . d'un beau brun. Ce sont là trois points de supériorité importants.

Servez vous-même cet excellent Bacon grillé, tel qu'Henri le recommande. Et à votre prochain marché demandez le Bacon Premium Swift . . . le seul qui soit «Ovenized».



C'est dans de vastes fours comme celui-ci que le Bacon Premium Swift est "Ovenized" — un procédé exclusif qui le rend meilleur de trois façons.



Le Bacon Premium Swift

EST MAINTENANT *Ovenized*

Le Premium Swift est le seul bacon qui soit "Ovenized".
Le Jambon Premium Swift est aussi "Ovenized".

FUME AU FOUR . . . D'APRES UNE METHODE AMELIOREE



"Oh oui, je suis comme toutes les autres. J'aime ce qu'il y a de bon dans la vie : les belles toilettes, les parfums délicats, les pièces agréablement aménagées. Et vous? Mais n'avez-vous pas remarqué que c'est la façon dont les choses s'assortissent qui compte? Tissus, couleurs, odeurs. Oui, c'est bien cela: l'alliage. C'est pour cette raison que je choisis les



C'EST UN
ART QUE
DE SAVOIR
FABRIQUER UNE
CIGARETTE

CIGARETTES WINCHESTER"

d'un mélange parfait - **blended right**

d'un mélange parfait - **blended right**